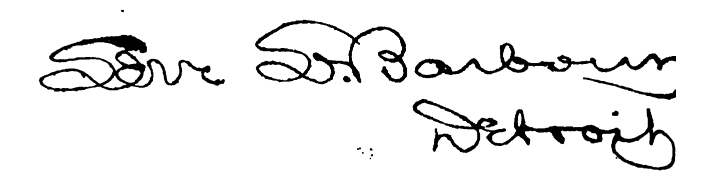

THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
·LIBRARIES·
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
ARTES·SCIENTIA·VERITAS
1817



LETTRES

DE

MADAME DE SÉVIGNÉ

A SA FILLE ET A SES AMIS.

TOME SEPTIEME.

LETTRES

DE

MADAME DE SÉVIGNÉ

A SA FILLE ET A SES AMIS;

NOUVELLE ÉDITION,

Mise dans un meilleur ordre, enrichie d'Éclaircissemens et de Notes historiques; augmentée de Lettres, Fragmens, Notices sur Madame de Sévigné et sur ses Amis, Éloges et autres morceaux inédits ou peu connus, tant en prose qu'en vers;

PAR PH. A. GROUVELLE,

Ancien Ministre Plénipotentiaire, ex-Législateur et Correspondant de l'Institut-National.

TOME SEPTIEME.

A PARIS,

CHEZ BOSSANGE, MASSON ET BESSON.

1806.

LETTRES DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

LETTRE 849.

Madame DE SÉVIGNÉ *à Madame* DE GRIGNAN.

à Paris, vendredi matin 4 Février 1689.

J'ATTENDOIS hier au soir M. le Chevalier et votre enfant. J'ai su qu'on vous avoit envoyé le brevet pour prendre votre cordon-bleu, et qu'aujourd'hui on vous enverroit le cordon avec la croix que le Roi vous donne; me voilà donc contente : gardez-le bien, cet aimable cordon, *ad multos annos*, parez-en votre bonne mine, et n'allez pas l'oublier pendant les trois heures que vous destinez tous les jours à être amoureux *, c'est un ornement qui doit accompagner l'agrément de cette fidèle passion : ma fille m'en paroît si contente, que je puis entrer dans cette confidence. C'est insensiblement à vous que je parle, mon cher Comte, et je me

* Nous avons, comme beaucoup d'autres, connu à Paris un personnage tellement infatué de son cordon-bleu qu'il en avoit un en *fer-blanc* verni pour le porter dans le bain, sur sa peau nue. Il est probable qu'il prenoit fort sérieusement le soin plaisant que recommande ici Madame de Sévigné.

trouve obligée à vous embrasser pour finir mon discours.

Je reviens à vous, ma fille. Il m'a semblé que M. le Chevalier pouvoit bien être demeuré pour aller à Saint-Cyr, où Madame de Maintenon fait aller tous les gens d'une profonde sagesse : par exemple, Racine lui parla de M. de Pompone, elle fit un cri, et le Roi aussi, et Sa Majesté lui fit ordonner d'y aller. Il y fut donc hier, cet illustre Pompone; je ne finirai point cette lettre que je ne l'aie vu, et que le Chevalier et votre fils ne soient arrivés : ainsi, ma chère belle, je ballotte. Nous soupâmes mercredi, Madame de Chaulnes et moi, sur la véritable poularde de Madame de Coulanges, dans le cabinet de Coulanges, qui a la goutte, comme un petit débauché; il crie, on le porte sur le dos, il voit du monde, il souffre, il ne dort point : mais tout cela se fait comme pour rire; il ne souffre pas même ses douleurs sérieusement.

Je dînai hier chez Madame de la Fayette, avec Tréville et Corbinelli : c'étoient des perdrix d'Auvergne, et des poulardes de Caen : son fils, qui est, comme vous savez, l'espion du Marquis, me dit qu'il faisoit fort bien, qu'il avoit un bon air, qu'il voyoit bonne compagnie, mangeant aux bonnes tables; qu'on l'aimoit fort, qu'on prenoit quelquefois la liberté de l'appeler *le petit matou* (1) : d'autres plus polis, à cause de sa jeunesse, *le minet*.

(1) Madame de Sévigné avoit appelé autrefois son gendre, *le matou*.

Enfin, il me paroît que cela va fort bien : M. le Chevalier me le mandoit aussi; tenez, voilà son billet : cette louange en l'air, toute naturelle, vous fera plaisir. Vous ne serez pas fâchée aussi d'apprendre ce que c'est que d'avoir une belle compagnie, ou d'en avoir une mauvaise. M. de Louvois dit l'autre jour tout haut à M. de Nogaret : « Monsieur, votre compagnie est en fort mauvais état. » — Monsieur, *dit-il*, je ne le savois pas. — Il faut » le savoir, *dit M. de Louvois*; l'avez-vous vue ? » — Non, Monsieur, *dit Nogaret*. — Il faudroit » l'avoir vue, Monsieur. — Monsieur, j'y donnerai » ordre. — Il faudroit l'avoir donné : il faut prendre » parti, Monsieur, ou se déclarer Courtisan, ou » s'acquitter de son devoir quand on est Officier ». Il me paroît que tout cela perce à jour Madame de Cauvisson (1); elle voit ce que c'est de négliger le service; et vous devez avoir une grande joie de la belle et bonne compagnie du Marquis que vous avez faite, et de son exactitude, et de son *pied de la lettre*, et de son voyage à Châlons : voilà le paiement de vos peines et des siennes. C'est de M. le Chevalier que je sais ce petit dialogue; mais comme il dit qu'il ne vous mande pas ces sortes de détails, j'ai cru vous divertir de vous l'apprendre.

Madame de la Fayette, qui ne dort point, qui est dans une mauvaise veine de santé, vous fait mille amitiés. M. de Tréville assure votre esprit et votre visage de son admiration particulière.

(1) Mère de M. de Nogaret.

Madame de Lavardin met au premier degré de toutes ses louanges, la force héroïque que vous eûtes de partir en même-tems que votre fils pour Philisbourg : enfin, ma chère enfant, votre modestie auroit eu beaucoup à souffrir.

M. de la Vieuville est mort ; il a rompu le premier le nombre des Chevaliers. Benserade dit qu'on ne sauroit *élever* des Gouverneurs à Monsieur de Chartres (1).

Vendredi, à deux heures après-midi.

Dans ce moment, ma chère fille, je vois entrer Poirier dans ma chambre, qui m'apporte votre cordon-bleu. Voilà le billet que le Chevalier m'écrit, et qui vous fera voir que ces Messieurs ne s'ennuient point à Versailles ; que le Chevalier est ravi et transporté d'*Esther*, et qu'il juge à propos de vous envoyer votre cordon par la poste, comme on fera pour M. de Monaco. Je m'en vais de ce pas chez M. Orceau lui recommander ma petite boîte. M. le Chevalier a bien fait son devoir à Versailles, et je m'en vais faire le mien, qui ne me laisse que la gloire de vous dire, que *je n'ai pas nui* à vous

(1) Charles, Duc de la Vieuville, mort le 2 Février 1689, fut nommé, le 28 Février 1686, Gouverneur de Philippe, Duc de Chartres, depuis Duc d'Orléans et Régent du Royaume. Il avoit succédé à Godefroi, Comte d'Estrades, Maréchal de France, qui, après avoir été fait Gouverneur de ce Prince en 1685, mourut le 26 Février 1686 ; en sorte que M. le Duc de Chartres perdit deux de ses Gouverneurs en moins de quatre ans.

faire recevoir ce bienheureux cordon. Mettez-le vîtement sans cérémonie : quand vous serez reçu Chevalier, vous ferez comme les autres. Je vous embrasse, ma chère enfant, de tout mon cœur, vous n'en doutez pas.

LETTRE 850.

A Monsieur DE GRIGNAN.

à Paris, lundi 7 Février 1689.

BON jour M. le Comte, êtes-vous bien paré? avez-vous bonne mine? Il me semble que le cordon-bleu vous sied fort bien. Je vous fais mon compliment, et vous embrasse avec cette nouvelle parure.

A Madame DE GRIGNAN.

J'allai vendredi chez M. de Pompone, après avoir fermé ma lettre; il revenoit de Saint-Cyr. Madame de Vins vous aura mandé comme Madame de Maintenon le nomma, et comme il eut ordre du Roi de venir le lendemain à cette belle tragédie. Le Roi lui dit le matin qu'il étoit fort digne d'en juger, et qu'il en seroit assurément content. M. de Pompone le fut au dernier point : Racine s'est surpassé; il aime Dieu comme il aimoit ses maîtresses; il est pour les choses saintes, comme il étoit pour les profanes : la Sainte-Écriture est suivie exactement dans cette pièce; tout

y est beau, tout y est grand, tout y est traité avec dignité. Vous avez vu ce que M. le Chevalier m'en a écrit; ses louanges et ses larmes sont bonnes. Le Roi et la Reine d'Angleterre étoient à la représentation de samedi; plût à Dieu que ma chère eût pu s'y trouver !

Votre grande lettre m'a fait un grand plaisir, et répond fort bien à tous les articles des miennes; mais, mon enfant, elle est trop grande, quoiqu'elle soit écrite, et de l'esprit, et de la main, avec une facilité qui paroît. Je ne laisse pas d'être en peine de la quantité de lettres que vous écrivez, et de votre longue résidence dans ce cabinet, dont il faut que vous sortiez avec un grand mal au dos, un grand mal à la tête, un grand épuisement : ainsi le plaisir que je reçois en lisant vos lettres, est toujours mêlé de quelques peines, comme les autres choses de la vie. Par exemple, Avignon, dont je ne parle point par vos mêmes raisons, Avignon est bon, et vient fort à propos pour votre enfant : c'est une providence paternelle, dont il faut remercier Dieu; et de l'autre côté, voilà le vent, le tourbillon, l'ouragan, les diables déchaînés, qui veulent emporter votre château; voilà une dépense de mille écus, à quoi on ne s'attend pas. Pourquoi ce démon n'a-t-il pas emporté le bâtiment dégingandé de Carcassonne, où étoit le Coadjuteur ? Ah, ma fille ! quelle furie ! quel ébranlement universel ! quelle frayeur répandue partout ! vous dépeignez cette horreur comme Vir-

gile; mais il n'y avoit là personne pour dire *quos ego*.... on a parlé ici de cette tempête. Un Evêque de Languedoc dit à Coulanges qu'il craignoit pour le château de Grignan. Dieu vous préserve d'y passer jamais aucun hiver, tant qu'il y aura d'autres lieux et d'autres villes en France.

Je veux dire encore un mot de ce mariage (1), qui est tous les jours plus ridicule. La mère quitte la partie, parce qu'elle s'est, dit-elle, épuisée. Je trouve fort plaisant ce que dit le Duc de la Ferté, il a raison; la sagesse et la morgue de M. de Mirepoix ne doivent point lui faire peur, puisqu'il est son gendre. Enfin le mariage de Mademoiselle de Coislin et de M. d'Enrichemont paroît vouloir se finir (2); ils ont envoyé à Rome, c'est quelque chose. Mademoiselle d'Arpajon est fiancée aujourd'hui à Versailles avec M. le Comte de Rouci : on veut qu'il ait dit à Mademoiselle d'Arpajon : « Mademoiselle, encore que vous soyez laide, je ne » laisserai pas de vous bien aimer. » Tous les autres mariages dont je vous ai parlé ne sont point sûrs (3). J'attends demain nos courtisans. Il faut espérer que votre enfant aimera quelque jour à lire : sans cette espérance, je serois affligée; c'est sa jeunesse qui l'occupe et qui lui prend tout son tems.

Vous me parlez de la Bretagne, et vous me

(1) *Voyez* les Lettres du 10, du 19 et du 31 Janvier.
(2) Ce mariage se fit au mois d'Avril suivant.
(3) *Voyez* la Lettre du 28 Janvier.

dites toutes les raisons qui doivent me porter à y aller. Il est vrai que M. de Chaulnes m'écrit sans cesse pour me conjurer de venir avec Madame de Chaulnes, qui s'en va ce carême avec deux carrosses; il me promet d'achever toutes mes affaires, et de me ramener après les Etats; en sorte que je ne puis jamais prendre mieux mon tems. Madame de Chaulnes me presse de son côté, comme vous pouvez le penser. J'ai d'ailleurs un véritable besoin de finir en ce pays-là deux ou trois affaires avec l'Abbé Charrier, qui me prie de ne point perdre l'occasion du séjour qu'il fait en Bretagne, qui ne sera que jusqu'après les Etats; il redevient ensuite Lyonnois, et m'offre de me mener à Grignan; voilà, ma chère belle, l'état où je suis : mettez-vous en ma place, représentez-vous les circonstances et les occasions qui se présentent, et dites-moi votre avis, car je veux être approuvée de vous, et que vous pensiez avec quelque plaisir qu'après ce voyage nécessaire à mes affaires, je serai toute entière à vous, comme j'y suis par le cœur et par l'inclination.

Pauline n'est donc pas parfaite : je n'eusse jamais cru que la principale de ses imperfections eût été de ne pas savoir sa religion; vous la lui apprendrez, vous la savez fort bien, vous avez les bons livres, c'est un devoir : en récompense votre belle-sœur l'Abbesse lui apprendra à vivre dans le monde. Relevez vos idées pour M. de Lauzun, le Roi lui a redonné ses entrées, c'est une grande affaire qui

a surpris tout le monde, et qui fait enrager la Princesse. Il avoit dit que Calais étoit en mauvais état, et que le Gouverneur avoit mal reçu la Reine : M. de Charost a fait voir l'un et l'autre très-faux. J'ai vu Corbinelli chez Madame de Coulanges ; il a Molinos (1) dans la tête. Adieu, ma chère enfant, je suis à vous, et ce n'est point une manière de parler.

(2) Prêtre Espagnol, auteur d'une nouvelle doctrine sur la *Mysticité*, connue sous le nom de *Quiétisme*. *V.* la Lettre 781.

LETTRE 851.

A la même.

à Paris, mercredi 9 Février 1689.

Nos deux Grignans sont revenus, j'en suis ravie, il m'ennuyoit de leur absence ; votre fils est trop joli ; je ne veux quasi point vous le dire, cela vous fait du mal. Il est tout accoutumé à la Cour : il est charmé d'y être ; il est aimé de tout le monde ; M. le Chevalier en est tout-à-fait content : vous avez raison de préférer tant de bonnes qualités à la hauteur de sa taille : mais il n'est point petit, il sera tout au moins comme le Chevalier ; et sa figure est, en vérité, fort aimable et fort noble. L'Abbé Têtu vous rend mille grâces de vos bontés, il a porté ses vapeurs à Versailles ; il m'a nommée à Madame de Maintenon pour voir *Esther* : elle a répondu mieux que je ne mérite : j'irai à Saint-Cyr

samedi ou mardi; je parlerai de vous, en vous plaignant de ne point voir cette merveille : on en aura tous les ans pour consoler les absentes.

Vendredi 11 Février.

Je vous ai mandé comme M. de Charost est content de son maître, et son maître de lui, et comme ce qu'avoit dit Lauzun n'a fait tort qu'à lui-même; cependant il a les entrées comme il les avoit; il les doit, à ce qu'on croit, au Roi d'Angleterre. On continue à représenter *Esther* : Madame de Caylus * qui en étoit la Champmêlé, ne joue plus; elle faisoit trop bien, et elle étoit trop touchante; on ne veut que la simplicité toute pure de ces petites âmes innocentes. J'irai voir cette pièce, je vous rendrai bon compte de tout. Le voyage de Madame de Chaulnes en Bretagne n'est ni proche, ni trop assuré; je vous manderai jour à jour ce qui m'en paroîtra.

Mademoiselle d'Arpajon est à présent Madame de Rouci; il n'est point question de Mademoiselle de la Marck avec personne. Le mariage des Coislins n'est pas encore fait, *c'est un enfant bien difficile à baptiser.* Vous me contez trop plaisamment

* Madame de Caylus, fille de M. de Villette, étoit nièce, *à la mode de Bretagne*, de Madame de Maintenon. Ses *Souvenirs*, écrits avec sincérité et avec agrément, représentent fort bien la Cour de France à cette époque. Racine, lui-même, l'avoit demandée pour jouer le rôle d'*Esther;* et quand on crut devoir le lui faire quitter, il fit pour elle le beau Prologue de la *Piété.*

votre malhonnête sermon; il n'en faut pas davantage pour mettre le feu dans un couvent : vous êtes sujets en Provence à d'étranges Prédicateurs. Nous n'étions point en peine du retardement du courrier; mais nous admirions le hasard qui nous le faisoit manquer précisément le jour que nous souhaitons vos lettres avec plus d'empressement qu'à l'ordinaire; et là-dessus, M. le Chevalier disoit, *Dieu est Dieu* (1).

Rien n'est plus vrai, ma fille, que tous vos maux ne viennent que de trop écrire; vous le sentez bien, vous ne voulez pas le dire. Il faudroit un peu marcher, prendre l'air quand il est bon : il y a des heures charmantes, comme ici, par exemple, il fait un tems parfait : le mois de Février est bien plus beau que le mois de Mai : il doit faire chaud à Aix : faites donc de l'exercice, car c'est mourir que d'être toujours dans ce trou de cabinet, j'en étouffe.

Je soupai hier chez M. de Lamoignon, avec la Duchesse du Lude revenue de la Cour, Madame de Coulanges, M. de Beauvais, et M. de Troyes. Pendant le souper, Mademoiselle de Méri déguisoit votre fils, avec trois vieilles jupes noires, si bien rangées, si plaisamment coqueluchonnées, que tout le monde l'attaquoit; c'étoit chez MONSIEUR, qui lui parla long-tems sans le connoître, et M. de Chartres aussi; il répondoit à tout fort plaisamment : cela lui apprend encore à être hardi,

(1) *Voyez* la Lettre du 28 Janvier.

quoiqu'en vérité le Chevalier vous dira qu'il l'est assez. Adieu, ma très-chère et très-aimable; vous irez à Marseille, vous y verrez à mon gré le plus beau coup-d'œil qu'on puisse voir.

LETTRE 852.

A la même.

à Paris, lundi 14 Février 1689.

Vous appuyez trop sur nos inquiétudes, elles n'ont point été excessives quand nous sûmes que personne n'avoit reçu de lettres de Provence, nous ne tirâmes aucune conséquence, sinon que le courrier n'étoit pas arrivé. Il est vrai que nous n'aimons pas votre mal de gorge, moins au serein d'Aix qu'ailleurs, et que nous avions quelqu'espèce d'envie de recevoir vos lettres : nous en reçûmes avec bien de la joie; il n'y a rien à tout cela que de bien naturel, et que vous n'eussiez senti pour nous. Vous nous disiez que vous aviez tort, que vous aviez fait une promenade à la pluie, dont vous aviez été incommodée : nous disons comme vous; et croyant sur votre parole que vous avez tort, nous vous grondons; sur cela vous nous grondez aussi, et nous vous regrondons. Nous sommes bien loin de ne pas vouloir que vous vous promeniez! ah, ma chère enfant! tout au contraire, promenez-vous, faites de l'exercice, respirez votre bel air, ne demeurez point toujours dans ce noir

palais (1), ni dans ce trou de cabinet; allez, allez exercer vos chevaux, qui, sans cela creveroient comme vous : mais cachez-vous quand il fait froid et que vous avez mal à la gorge, et sur-tout ne vous repentez point de nous parler sincèrement de votre santé; nous aimons la vérité; ne nous trompons point, ma chère bonne. M. du Bois, qui est le médecin de Madame de la Fayette et le mien, veut être le vôtre; il veut vous écrire pour vous ordonner une saignée du pied, et puis de votre bonne pervenche, qui vous restaurera et vous purifiera le sang : voilà, dit-il, la vraie raison et votre vrai remède. Ce qui m'afflige extrêmement, c'est l'état affreux de votre château, et par le désordre des vents, et par la fureur de M. le Coadjuteur, aussi préjudiciable que le tourbillon : quelle rage est la sienne! quoi! bâtir et *débâtir*, justement comme on voit faire aux petites filles qui s'exercent sur un morceau de canevas! il fait tout de même, il met votre maison sens-dessus-dessous, il en fait un petit camp de Maintenon, dont l'air ne sera pas moins mortel (2). C'est tout de bon que vous devriez venir à Paris, ne sachant où vous mettre en sûreté. Je ne crois pas que M. de Gri-

(1) M. de Grignan étoit logé à Aix dans l'ancien palais des Comtes de Provence.

(2) Le remuement des terres avoit causé de grandes maladies parmi les troupes du camp de Maintenon, qui étoient employées pendant la paix aux travaux qui se faisoient pour le canal de la rivière d'Eure, dès l'année 1684 jusqu'en 1688. *Voyez* la note de la Lettre du 29 Décembre précédent.

Je dînai hier chez Mademoiselle de Goilcau; c'étoit un dîner de beaux-esprits : l'Abbé de Polignac, l'Abbé de Rohan, son Docteur, un Abbé David, Corbinelli : ils discoururent après le dîner fort agréablement sur la philosophie de votre père Descartes; ils avoient bien de la peine à comprendre ce mouvement que Dieu donne à la boule poussée par l'autre; ils vouloient que la première communiquât son mouvement, et vous savez comme l'Abbé de Polignac et Corbinelli crioient là-dessus : cela me divertissoit, et me faisoit souvenir grossièrement de ma chère petite Cartésienne que j'étois si aise d'entendre, quoiqu'indigne. J'allai de là chez Madame de la Fayette, où le bonheur fit que je trouvai *uniquement* M. de Pompone et M. de Barillon; nous y fûmes deux heures avec plaisir, d'autant plus que ce bonheur est rare. Ils assurent que le Parlement d'Angleterre a élu le Prince d'Orange pour Roi, disant que celui-ci a quitté son Royaume, et *rompu le traité du Souverain avec ses sujets;* que sa fuite est *une abdication,* et qu'on veut rendre ce Royaume électif : et en effet le Parlement n'a point voulu de la Princesse d'Orange pour Reine. Voilà ce qui se disoit hier. M. le Chevalier nous apportera des nouvelles de Versailles. Quelqu'un a dit, sur la froideur du Roi d'Angleterre, que quand on l'écoutoit, on voyoit bien pourquoi il étoit ici.

Je n'irai que samedi à Saint-Cyr avec M. de Lamoignon et Madame de Coulanges, qui m'a promis d'y

d'y revenir avec moi. Je vous rendrai compte de ce voyage. Madame de Chaulnes ne parle plus du sien; je sais seulement qu'elle sera fort aise de m'emmener; je lui laisse démêler toutes ses fusées. Je fermerai ma lettre ce soir, quand M. le Chevalier sera arrivé.

A huit heures du soir.

M. le Chevalier n'est point arrivé. Je crois qu'il est bien aise d'attendre que tous les Officiers-Généraux soient nommés, pour savoir où chacun servira. J'ai vu Madame de Chaulnes et Madame de Coulanges, elles sont ravies d'*Esther*. Cette première vous embrasse et vous aime, et veut m'emmener en Bretagne; elle vous en demandera la permission; mais comme elle est ici pour quelques affaires, elle ne partira pas sitôt. Madame de Coulanges vous a vengée de la Maréchale d'Estrées (1); elle lui dit, la voyant se taire sur les louanges d'*Esther* : « Il faut que Madame la Maréchale ait » renoncé à jamais rien louer, puisqu'elle ne loue » pas cette pièce ». La Maréchale est enragée contre Madame de Coulanges, qui vous prie de vous consoler de n'être pas louée de la Maréchale, puisqu'elle ne loue point *Esther*.

(1) Marie-Marguerite Morin, femme de Jean, Comte d'Estrées, Maréchal et Vice-Amiral de France.

LETTRE 854.

A la même.

à Paris, vendredi 18 Février 1689.

MONSIEUR le Chevalier revint hier au soir assez bien; il a un rhume qui va et vient, et qui me paroît l'humeur de la goutte en paroles couvertes. Le Marquis, après avoir donné ordre à son équipage, ira faire sa cour à son tour, et passer les trois jours gras à Versailles. Madame de Coulanges en est revenue, et de Saint-Cyr : elle y a été tout-à-fait bien reçue, et assise auprès de Madame de Maintenon, et disant choses et louanges nouvelles. Elle y retourne demain avec moi; nous attendons la réponse, car la presse est devenue si extrême, que je ne croirai y aller que quand je serai partie. Je vous ai mandé le discours de Madame de Coulanges à la Maréchale d'Estrées; la scène se passa chez M. de Croissi : la compagnie fit un éclat de rire qui déconcerta la Maréchale, et donna courage à Madame de Coulanges, qui dit tout bas à M. de Charost : « Songez qu'elle n'a jamais voulu » louer Madame de Grignan, non plus qu'*Esther* ». Et tout d'un coup la conversation se tourne à parler des goûts de M. de Charost. Madame de Coulanges nomma Madame de Brissac (1) et vous; on l'ap-

(1) Gabrielle-Louise de Saint-Simon, Duchesse de Brissac, morte le 24 Février 1684.

prouva, et on dit, *le pauvre homme!* La Maréchale voulut louer l'esprit de Madame de Brissac; Madame de Coulanges dit : « Ah! pour l'esprit, » Madame de Grignan est au-dessus d'elle, comme » les yeux de Madame de Brissac étoient au-dessus » de ceux de Madame de Grignan ». Tout le monde applaudit, et la Maréchale encore *débellée :* ensuite Canaples dit qu'il n'avoit jamais rien vu de si beau que vous, et que Madame de Mazarin étoit de cet avis, et qu'il lui avoit ouï dire vingt fois, que de tous les visages il n'y en avoit point à sa fantaisie comme le vôtre; que vous avez toutes les grâces et tous les agrémens; on en convint; jamais la Maréchale n'osa souffler; et ce lion muet, et *les pattes croisées,* comme celui que vous avez vu autrefois, parut un prodige si nouveau, que l'on ne pouvoit s'en taire, et on en faisoit des complimens à Madame de Coulanges comme d'un miracle qui étoit réservé à sa vivacité. La Maréchale s'est plainte doucement du reproche d'*Esther,* et que c'étoit pour lui faire une affaire. Madame de Coulanges est cependant une ingrate, car jamais la Maréchale ne lui avoit arraché les yeux.

M. le Chevalier vous a parlé d'Angleterre; on attend la nouvelle de ce qu'ils auront fait, après avoir dit que leur Roi n'étoit plus Roi dès qu'il avoit quitté le Royaume : il faut savoir s'ils en auront élu un autre.

A neuf heures du soir.

Voici enfin la nouvelle d'Angleterre, qui est fort bonne pour nous. Le Prince d'Orange n'est pas encore le maître : tout cela ne va pas si vite, et la guerre ne se fera pas dans un moment, comme on le croyoit. Elle ne sera point si terrible cette année, nous sommes sur la défensive; mais vous aurez bien des transes, bien des frayeurs inutiles, et vous ne voudriez pas même en être distraite, vous ne voudriez pas qu'on vous détournât un moment des *dragons* que je vois tout prêts à vous dévorer; cet état m'en fait aussi beaucoup qui me dévoreront; mais nos *dragons* ne se mordront pas, car je vois, ma très-chère, que je m'en irai en Bretagne avec Madame de Chaulnes : toutes sortes de raisons m'y convient, hormis celles qui plairoient à mon cœur : il faut nécessairement que je donne ordre à une terre que j'ai en ce pays-là, et qui vient à rien si la capacité de l'Abbé Charrier et ma présence ne la rétablissent. Il faut donc que j'aie le courage de prendre ce voyage sur moi, sur ma vie, sur ma tendresse qui me feroit courir naturellement à vous, ma chère Comtesse.

LETTRE 855.

A la même.

à Paris, lundi 21 Février 1689.

IL est vrai que nous voilà bien cruellement séparées l'une de l'autre, *aco fa trembla* (1). Ce seroit une belle chose, si j'y avois ajouté le chemin d'ici aux Rochers ou à Rennes : mais ce ne sera pas sitôt; Madame de Chaulnes veut voir la fin de plusieurs affaires, et je crains seulement qu'elle ne parte trop tard, dans le dessein que j'ai de revenir l'hiver prochain, par plusieurs raisons, dont la première est que je suis très-persuadée que M. de Grignan sera obligé de revenir pour sa chevalerie, et que vous ne sauriez prendre un meilleur tems pour vous éloigner de votre château culbuté et inhabitable, et venir faire un peu votre cour avec M. le Chevalier de l'Ordre, qui ne le sera qu'en ce tems-là. Je fis la mienne l'autre jour à Saint-Cyr, plus agréablement que je n'eusse jamais pensé. Nous y allâmes samedi, Madame de Coulanges, Madame de Bagnols, l'Abbé Têtu et moi. Nous trouvâmes nos places gardées : un Officier dit à Madame de Coulanges, que Madame de Maintenon lui faisoit garder un siége auprès d'elle; vous voyez quel honneur. Pour vous, Madame, me dit-il, vous pouvez choisir; je me mis avec Madame de Bagnols

(1) Phrase provençale.

au second banc derrière les Duchesses. Le Maréchal de Bellefond vint se mettre, par choix, à mon côté droit, et devant c'étoient Mesdames d'Auvergne, de Coislin et de Sully; nous écoutâmes, le Maréchal et moi, cette tragédie avec une attention qui fut remarquée, et de certaines louanges sourdes et bien placées. Je ne puis vous dire l'excès de l'agrément de cette pièce : c'est une chose qui n'est pas aisée à représenter, et qui ne sera jamais imitée : c'est un rapport de la musique, des vers, des chants, des personnes, si parfait et si complet, qu'on n'y souhaite rien; les filles qui font des rois et des personnages sont faites exprès : on est attentif, et on n'a point d'autre peine que celle de voir finir une si aimable tragédie; tout y est simple, tout y est innocent, tout y est sublime et touchant : cette fidélité de l'histoire sainte donne du respect; tous les chants convenables aux paroles, qui sont tirées des Psaumes ou de la Sagesse, et mis dans le sujet, sont d'une beauté singulière : la mesure de l'approbation qu'on donne à cette pièce, c'est celle du goût et de l'attention. J'en fus charmée, et le Maréchal aussi, qui sortit de sa place, pour aller dire au Roi combien il étoit content, et qu'il étoit auprès d'une Dame qui étoit bien digne d'avoir vu *Esther*. Le Roi vint vers nos places; et après avoir tourné, il s'adressa à moi, et me dit : « Madame, je suis » assuré que vous avez été contente ». Moi, sans m'étonner, je répondis : « Sire, je suis charmée, » ce que je sens, est au-dessus des paroles ». Le

Roi me dit : « Racine a bien de l'esprit ». Je lui dis : « Sire, il en a beaucoup; mais, en vérité, ces » jeunes personnes en ont beaucoup aussi : elles » entrent dans le sujet, comme si elles n'avoient » jamais fait autre chose ». « Ah ! pour cela, *reprit-* » *il*, il est vrai ». Et puis Sa Majesté s'en alla, et me laissa l'objet de l'envie : comme il n'y avoit quasi que moi de nouvelle venue, le Roi eut quelque plaisir de voir mes sincères admirations sans bruit et sans éclat*. M. le Prince et Madame la Princesse vinrent me dire un mot : Madame de Maintenon un éclair; elle s'en alloit avec le Roi : je répondis à tout, car j'étois en fortune. Nous revînmes le soir aux flambeaux : je soupai chez Madame de Coulanges, à qui le Roi avoit parlé aussi avec un air d'être chez lui, qui lui donnoit une douceur trop aimable. Je vis le soir M. le Chevalier, je lui contai tout naïvement mes petites prospérités, ne voulant point les cachoter, sans savoir pourquoi, comme de certaines personnes; il en fut content, et voilà qui est fait. Je suis assurée qu'il ne m'a point trouvé, dans la suite, ni une sotte vanité, ni un transport de bourgeoise : demandez-lui. M. de Meaux me parla fort de vous, M. le Prince aussi : je vous plaignis de n'être pas là; mais le moyen ? on ne peut pas être partout. Vous étiez à votre opéra de Marseille : comme *Atys* est non-seulement *trop*

* En notant ainsi la circonstance à laquelle elle croit devoir la petite faveur du Roi, elle montre assez qu'elle n'en étoit pas aussi engouée qu'on l'a prétendu.

heureux, mais trop charmant, il est impossible que vous vous y soyez ennuyée. Pauline doit avoir été surprise du spectacle : elle n'est pas en droit d'en souhaiter un plus parfait. J'ai une idée si agréable de Marseille, que je suis persuadée que vous vous y êtes amusée, et je parie pour cette dissipation contre celle d'Aix.

Mais ce samedi même, après cette belle *Esther*, le Roi apprit la mort de la jeune Reine d'Espagne (1), en deux jours, par de grands vomissemens : cela sent bien le fagot *. Le Roi le dit à MONSIEUR le lendemain, qui étoit hier : la douleur fut vive,

(1) Marie-Louise d'Orléans, fille de MONSIEUR et de Henriette-Anne d'Angleterre, sa première femme.

* Madame de la Fayette dit, dans ses Mémoires, que la Reine d'Espagne fut empoisonnée par une tasse de chocolat. Dangeau prétend que ce fut par une tourte d'anguilles. MADAME, dans ses *Lettres originales*, assure qu'elle prit le poison dans des huîtres crues.

Voltaire a nié cet empoisonnement, comme beaucoup d'autres. C'étoit un système d'historien. Mais il ne réfute que le récit de Dangeau, qui avoit dit que trois des femmes de la Reine avoient péri pour avoir mangé du même mets. Il allègue contre ce détail une autorité respectable.

Madame de la Fayette qui, dans la vie de MADAME (*Henriette d'Angleterre*), n'avoit osé confirmer l'opinion de son empoisonnement, s'y réunit à l'occasion de la Reine d'Espagne, fille de cette Princesse.

Quant au témoignage de MADAME (*de Bavière*) il seroit plus fort, si elle ne se montroit si partiale et si prompte à croire tous les crimes. Ce qu'elle ajoute, que ce furent *deux des femmes de chambre Françoises de la Reine*, qui l'avoient empoisonnée, est peu vraisemblable.

Cependant, elle dit que ce fut le Comte de Mansfeld qui pro-

MADAME crioit les hauts cris ; le Roi en sortit tout en larmes.

On dit de bonnes nouvelles d'Angleterre : non-seulement le Prince d'Orange n'est point élu ni Roi, ni Protecteur ; mais on lui fait entendre que lui et ses troupes n'ont qu'à s'en retourner : cela abrège bien des soins. Si cette nouvelle continue, notre Bretagne sera moins agitée, et mon fils n'aura point le chagrin de commander la noblesse de la Vicomté de Rennes et de la Baronnie de Vitré : ils l'ont élu malgré lui pour être à leur tête ; un autre seroit charmé de cet honneur : mais il en est fâché, n'aimant, sous quelque nom que ce puisse être, la guerre par ce côté-là.

cura le poison ; particularité qui s'accorde avec le bruit commun dans ce tems.

En effet, toutes les lettres et tous les Mémoires des contemporains s'accordent à dire que le Conseil d'Espagne, dévoué à l'Empereur et au Prince d'Orange, et résolu à entrer dans la ligue contre la France, voulut écarter une Reine trop bonne Françoise, qui, gouvernant son époux, étoit un trop grand obstacle aux projets de guerre qu'on avoit formés.

Il est vrai qu'un bruit semblable, au moment des premières hostilités, ne peut passer pour une preuve historique ; mais il faut avouer qu'il ressemble bien à la vérité.

Enfin, il faut dire encore que le récit du Duc de Saint-Simon, qui avoit été Ambassadeur en Espagne, non-seulement confirme celui de MADAME, mais y ajoute beaucoup de circonstances. Suivant lui, la Comtesse de Soissons, qui étoit alors à Madrid, avoit été elle-même l'empoisonneuse, apostée par le Comte de Mansfeld. (*Voyez* la note de la Lettre du 27 Juin 1676 sur la mort de la première MADAME, et la lettre ci-après du 10 Mai 1703.)

Votre enfant est allé à Versailles pour se divertir ces jours gras; mais il a trouvé la douleur de la Reine d'Espagne : il seroit revenu, sans que son oncle va le trouver tout à l'heure. Voilà un carnaval bien triste, et un grand deuil. Nous soupâmes hier chez le Civil (1), la Duchesse du Lude, Madame de Coulanges, Madame de Saint-Germain, le Chevalier de Grignan, M. de Troyes, Corbinelli et moi : nous fûmes assez gaillards, nous parlâmes de vous avec bien de l'amitié, de l'estime, du regret de votre absence, enfin, un souvenir tout vif : vous viendrez le renouveler.

Madame de Durfort se meurt d'un hoquet d'une fièvre maligne. Madame de la Vieuville aussi du pourpre de la petite-vérole. Adieu, ma très-aimable : de tous ceux qui commandent dans les Provinces, croyez que M. de Grignan est le plus agréablement placé.

(1) M. le Camus, Lieutenant-Civil.

LETTRE 856.

A la même.

à Paris, mercredi des Cendres 23 Février 1689.

MA chère enfant, votre vie de Marseille me ravit; j'aime cette ville qui ne ressemble à nulle autre. Ah ! que je comprends bien les sincères admirations de Pauline ! que cela est naïf ! que cela est vrai ! que toutes ses surprises sont neuves ! que je

la crois jolie ! que je lui crois un esprit qui me plaît ! Il me semble que je l'aime, et que vous ne l'aimez pas assez : vous voudriez qu'elle fût parfaite; avoit-elle gagé de l'être au sortir de son couvent ? vous n'êtes point juste; et qui est-ce qui n'a point de défauts ? en conscience, vous attendiez-vous qu'elle n'en eût point ? où preniez-vous cette espérance ? ce n'étoit pas dans la nature : vous vouliez donc qu'elle fût un prodige *prodigieux*, comme on n'en voit point. Il me semble que si j'étois avec vous, je lui rendrois de grands offices, rien qu'en redressant un peu votre imagination, et en vous demandant si une petite personne qui ne songe qu'à plaire et à se corriger, qui vous aime, qui vous craint et qui a bien de l'esprit, n'est pas dans le rang de tout ce qu'il y a de meilleur. Voilà ce que mon cœur a voulu vous dire de ma chère Pauline, que j'aime et que je vous prie d'embrasser tout à l'heure pour l'amour de moi. Ajoutez-y cette bonne conscience qui la fait si bien renoncer au pacte, quand elle voit les diableries des joueurs de gobelets. Cette vie, quoiqu'agréable, vous aura fatiguée : en voilà trop pour vous, ma chère fille; vous vous couchiez tard, vous vous leviez matin : j'ai eu peur pour votre santé. Ce qui fait que je ne vous parle pas de la mienne, c'est qu'elle est comme je souhaite la vôtre, et que je n'ai rien à dire sur ce sujet.

Vous songez toujours à moi trop obligeamment : vos raisonnemens sont bons sur mon voyage de Bretagne, j'y penserai; et si Madame de Chaulnes

n'y alloit point; car que sait-on? il faut voir comme on réglera tous les commandemens : si donc elle n'y alloit pas, je m'en irois, moi, de mon chef, à Nantes, où je ferois venir l'Abbé Charrier : il n'est plus possible de laisser cette terre dans le désordre où elle est tombée. Nous avons du tems pour le moins jusqu'après Pâques : on ne songe point à partir le carême. Je crois vous avoir dit que nous soupâmes dimanche dernier chez le Civil; le lundi ce fut chez M. de Lamoignon, avec Coulanges et l'Abbé Bigorre en familiarité: le mardi chez Madame de Coulanges, avec Madame de Chaulnes et *les Divines* en toute liberté, retirées à onze heures. Ce matin, la messe des Cendres, écrire en repos à sa chère fille : voilà la vie de votre pauvre maman, pendant que le Chevalier et *le minet* sont à Versailles, où tous les plaisirs ont fini pour faire place à la vive douleur de MONSIEUR et de MADAME (1). Cette pauvre Reine d'Espagne, plus âgée d'un an que sa mère, est morte comme elle d'une étrange manière : elle tomba, le 10 de ce mois, dans des vomissemens si extrêmes et si violens, que nul remède n'a pu la secourir; et jusqu'au 12 à midi qu'elle mourut, elle n'a pas eu un moment pour respirer. M. de Rebenac * mande que rien n'est si digne d'admira-

(1) Élisabeth-Charlotte, Palatine du Rhin, belle-mère de la Reine d'Espagne.

* Ce Rebenac avoit affiché pour cette jeune Reine une passion extravagante; mais on voit par les Lettres de MADAME qu'elle n'avoit pu que s'en amuser, et que sa réputation n'en avoit point souffert.

tion que son courage et sa fermeté, avec de grands sentimens de christianisme, mandant au Roi qu'elle n'a point de regret à la vie, et qu'elle meurt de sa mort naturelle, quoique d'abord elle eût dit, comme feue MADAME *; et se repentant comme elle de l'avoir dit : enfin, on ne parle point de poison; ce mot est défendu à Versailles et par toute la France : mais la pauvre Princesse est morte, et c'est une perte dans l'état présent des affaires. On parle étrangement de celle d'Angleterre : ils ont élu Roi, après de grandes contestations, cet enragé de Prince d'Orange, et l'ont couronné : on croyoit le contraire il y a huit jours; mais ce sont des Anglois.

Madame de la Vieuville (1) est morte de toute sorte de venin, toute étonnée, sans doute, de se trouver sitôt auprès de son beau-père (2), aux Minimes (*de la place Royale*).

* *Voyez* la note de la Lettre précédente.

(1) Anne-Lucie de la Mothe-Houdancourt.

(2) *Voyez* la Lettre du 4 Février.

LETTRE 857.

A la même.

à Paris, vendredi 25 Février 1689.

Nos deux Grignans revinrent de Versailles une heure après que j'eus fait mon paquet. Le Chevalier vous aura mandé comme ce petit Capitaine avoit pris congé, comme le Roi l'avoit regardé d'un bon air, comme il a été question de sa compagnie et de son voyage de Châlons. Il a eu l'honneur de partir le premier, et de montrer l'exemple : ce zèle d'un jeune novice sied fort bien; il badine fort joliment avec ceux qui lui demandent pourquoi il part sitôt; il répond qu'il a un Colonel qui le chasse : le Colonel (1) s'en défend très-bien aussi, et je vous assure qu'il n'y a rien de mieux, ni qui fasse tant d'honneur, et à peu de frais; il n'a point d'affaires ici, et il est ravi d'aller courir, et faire le bon Officier : il aura le tems de se reposer à Philippeville, et son équipage aussi, et il sera tout frais quand il s'agira de marcher. Je deviens avare de ce *minet*, comme vous savez qu'on fait sur les derniers jours : il mange avec moi : je le menerai dîner chez Madame de Chaulnes et chez Madame de Coulanges, pour leur dire adieu, et je ménagerai les sept ou huit jours que nous avons encore à être ensemble. Mais, ma chère enfant, ne prenez pas de si loin

(1) M. le Chevalier de Grignan.

votre secousse pour être en peine : ne donnez point à votre imagination la liberté de vous inquiéter; il n'est encore question de rien : votre enfant sera à sa garnison comme ici; il n'y a que cinquante lieues de différence.

Parlez-moi donc de vous, ma chère belle : votre vie de Marseille m'a paru bien agréable. Pour moi, je vous avoue que je n'aurois pas l'esprit de m'ennuyer au milieu de tous les respects et des démonstrations sincères que vous recevez dans tout votre Gouvernement : nous ne sommes jamais d'accord sur cela, M. le Chevalier et moi. Je sais bien que toujours, ce seroit trop, et qu'il faut venir reprendre de la considération en ce pays-ci; mais un tems de l'année, je vois bien des personnes à qui ces honneurs rendus par des gens de nom et de qualité, ne seroient point du tout désagréables : je les ai vus, et j'en étois surprise et touchée : mais chacun a son goût. Je parie pour le joli tourbillon de Marseille, avec les *Chevaliers* (1), et l'opéra, et les diableries, et les étonnemens de Pauline, contre les visites et les Dames d'Aix. Mandez-moi quelles sont vos Dames du Palais; car il y a toujours des favorites.

On dit que le Roi d'Angleterre s'en va en Irlande : ce bruit est répandu; je ne réponds de rien

(1) Quand Madame de Sévigné fut à Marseille en 1672, elle regardoit comme un des ornemens de cette ville le grand nombre d'Officiers de galère, presque tous Chevaliers de Malthe, qui venoient voir M. de Grignan. *Voyez* la Lettre 231, tome II.

cette année; on ne fait que mentir. On prend aujourd'hui le deuil de la Reine d'Espagne. J'acheverai ce soir cette lettre, après avoir reçu la vôtre.

Voilà votre lettre du 18, ma chère enfant: mais ne le dites pas à M. de Grignan, car il se moqueroit de moi; j'ai été ravie de vous savoir arrivée à Aix: je me souviens qu'il y a un grand vilain précipice que l'on côtoyoit fort long-tems, et qui me faisoit mal à l'imagination: vos lieues sont insupportables; il y a aussi loin de Marseille à Aix, que de Paris à Meaux: oui, je le soutiens: je vous remercie donc de m'avoir dit que vous êtes arrivée. Vous avez été bien fatiguée d'aller souper chez l'Archevêque, au lieu de vous coucher. Je comprends le plaisir que vous faites à M. de Grignan de vous donner au public de si bonne grâce: cette complaisance en mérite bien d'autres de sa part. Il craignoit ici que vous ne fussiez toujours cachée et chagrine, et je lui disois: « Ah, Monsieur! laissez-la faire, elle ne sauroit faire mal, ni rien de ridicule ». Et en effet, la manière dont vous vivez est toute noble et toute pleine de bon esprit dans la place où vous êtes. Comment vous portez-vous de toutes ces merveilles? car il y a un peu de peines corporelles dans ces agitations. Je suis toujours résolue d'aller en Bretagne, malgré mon cœur, qui voudroit fort aller à vous; mais je ne serois pas digne d'être votre mère: vous eussiez été une vraie Romaine avec votre amour de la patrie. Adieu, très-chère, adieu aimable. J'écrirois jusqu'à

qu'à demain; mes pensées, ma plume, mon encre, tout vole : mais il faut envoyer à la poste, il faut aussi ne pas vous accabler.

Le Roi d'Angleterre a dîné ici chez M. de Lauzun; il a été chez MADEMOISELLE après-dîner. On dit qu'il s'en va en Irlande, et qu'il a donné l'Ordre de la Jarretière à M. de Lauzun. Je ne réponds de rien cette année, que de vous aimer chèrement.

LETTRE 858.

A la même.

à Paris, lundi 28 Février 1689.

MONSIEUR le Chevalier s'en alla hier après-dîner à Versailles, pour apprendre sa destinée; car ne s'étant point trouvé sur les listes qui ont paru, il veut savoir si on le garde pour servir dans l'armée de M. le Dauphin, dont on n'a point encore parlé. Comme il a dit qu'il étoit en état de servir, il est en droit de croire qu'on ne l'a pas oublié : en tout cas, ce ne seroit pas sa faute, il est bien tout des meilleurs. C'est tout de bon que le Roi d'Angleterre est parti ce matin pour aller en Irlande, où il est attendu avec impatience; il sera mieux là qu'ici. Il passe par la Bretagne, comme un éclair, et s'en va droit à Brest, où il trouvera le Maréchal d'Estrées et des vaisseaux tout prêts et des frégates; il porte cinq cent mille écus. Le Roi lui a donné des armes pour armer dix mille hommes. Comme

Sa Majesté Angloise lui disoit adieu, elle finit par lui dire, en riant, que des armes pour sa personne étoient la seule chose qui avoit été oubliée : le Roi lui a donné les siennes; nos héros de roman ne faisoient rien de plus galant. Que ne fera point ce Roi brave et malheureux avec ces armes toujours victorieuses? Le voilà donc avec le casque et la cuirasse de Renaud, d'Amadis, et de tous nos Paladins les plus célèbres; je n'ai pas voulu dire d'Hector, car il étoit malheureux. Il n'y a point d'offres de toutes choses que le Roi ne lui ait faites : la générosité et la magnanimité ne vont point plus loin. M. d'Avaux (1) va avec lui; il est parti deux jours plutôt. Vous allez me dire, pourquoi n'est-ce pas M. de Barillon (2)*? c'est que M. d'Avaux, qui possède fort bien les affaires de Hollande, est plus nécessaire que celui qui ne sait que celles d'Angleterre. La Reine est allée s'enfermer à Poissi avec son fils : elle sera près du Roi et des nouvelles; elle est accablée de douleur, et d'une néphrétique qui fait craindre qu'elle n'ait la pierre : cette Princesse fait grand'pitié. Vous voyez, ma chère enfant, que

(1) Jean-Antoine de Mesme, Comte d'Avaux, neveu de Claude de Mesme, aussi Comte d'Avaux, célèbres l'un et l'autre par la supériorité de leurs talens dans les négociations, et par les plus rares qualités de l'esprit et du cœur

(2) M. de Barillon avoit été Ambassadeur en Angleterre.

* La raison qu'elle donne de la préférence qu'obtenoit Monsieur d'Avaux n'est point la véritable; c'est que ce dernier avoit le mérite d'avoir prévu et annoncé tout ce qui arrivoit; au lieu que M. de Barillon avoit le tort ou le malheur de s'être trompé sur tout.

c'est la rage de causer qui me fait écrire tout ceci; M. le Chevalier et la gazette vous le diront mieux que moi. Votre enfant m'est demeuré : je ne le quitte point; il en est content : il dira adieu à ces petites de Castelnau; son cœur ne sent encore rien; il est occupé de son devoir, de son équipage; il est ravi de s'en aller et de montrer le chemin aux autres. Il n'est encore question de rien; nous n'assiégerons point de place, nous ne voulons point de bataille, nous sommes sur la défensive, et d'une manière si puissante, qu'elle fait trembler : jamais le Roi de France ne s'est vu trois cent mille hommes sur pied : il n'y avoit que les Rois de Perse : tout est nouveau, tout est miraculeux.

Je menai hier le Marquis dire adieu à Madame de la Fayette, et souper chez Madame de Coulanges. Je le mène tantôt chez M. de Pompone, chez Madame de Vins et la Marquise d'Huxelles; demain chez Madame du Pui-du-Fou et Madame de Lavardin; et puis il attendra son oncle, et partira sur la fin de la semaine; mais, ma chère enfant, soutenez un peu votre cœur contre ce voyage, qui n'a point d'autre nom présentement. Parlons un peu de Pauline, cette petite grande fille, toute aimable, toute jolie; je n'eusse jamais cru que son humeur eût été farouche, je la croyois toute de miel; mais ne vous rebutez point, elle a de l'esprit, elle vous aime, elle s'aime elle-même, elle veut plaire; il ne faut que cela pour se corriger, et je vous assure que ce n'est point dans l'enfance qu'on

se corrige; c'est quand on a de la raison; l'amour-propre, si mauvais à tant d'autres choses, est admirable à celle-là; entreprenez donc de lui parler raison, et sans colère, sans la gronder, sans l'humilier, car cela révolte; et je vous réponds que vous en ferez une petite merveille. Faites-vous de cet ouvrage une affaire d'honneur, et même de conscience; apprenez-lui à être habile; c'est un grand point que d'avoir de l'esprit et du goût, comme elle en a. *Esther* n'est pas encore imprimée. J'avois bien envie de dire un mot de vous à Madame de Maintenon, je l'avois tout prêt : elle fit quelques pas pour me venir dire un demi-mot; mais comme le Roi, après ce que je vous ai mandé qui s'étoit passé, s'en alloit dans sa chambre, elle le suivoit, et je n'eus que le moment de faire un geste de remercîment et de reconnoissance; c'étoit un tourbillon. M. de Meaux me demanda de vos nouvelles. Je dis à M. le Prince, en courant : *Ah! que je plains ceux qui ne sont pas ici!* Il m'entendit, et tout cela étoit si pressé, qu'il n'y avoit pas moyen de placer une pensée. Racine va travailler à une autre tragédie, le Roi y a pris goût, on ne verra autre chose; mais l'histoire d'Esther est unique; ni Judith *, ni Ruth, ni quelque sujet que ce puisse être, ne sauroit si bien réussir.

* L'Abbé Têtu donna à Boyer ce sujet de *Judith*, et l'aida même à en faire un ouvrage digne de la jolie épigramme de Racine qui finit par ces vers :

Je pleure hélas! pour ce pauvre Holoferne
Si méchamment mis à mort par Judith.

Madame de Chaulnes est à Versailles; peut-être ira-t-elle aider à sa belle-sœur (1) à recevoir la Reine à Poissi. Nous ne disons encore rien de Bretagne; il faut voir qui y commandera (2). Vous êtes bien heureux que personne ne vienne vous aider à faire votre charge. M. de Grignan donnera la chasse à ces démons (*les Huguenots*) qui sortent des montagnes, et vont s'y recacher. Il y en a beaucoup en Languedoc; M. de Broglio (*Commandant*) et M. de Basville (3) courent après; ce sont comme des esprits, ils disparoissent; aussi vous voyez dans les Provinces des armées, qui ne seront pas les moins nécessaires.

Le Roi d'Angleterre donna hier dans l'Eglise de Notre-Dame l'Ordre de la Jarretière à M. de Lauzun : on y lut une espèce de serment, qui en fait la cérémonie; le Roi lui mit le collier à l'autre côté du nôtre; et un Saint-Georges qui vient du feu Roi son père, et qui est enrichi de diamans, il vaut bien dix mille écus. Pendant que le Roi d'Angleterre étoit chez MADEMOISELLE, M. de Lauzun alla chez Madame de la Fayette avec cette parure; il ne lui dit rien : Madame de la Fayette regardoit ce Cordon-bleu; et comme elle savoit

(1) Charlotte d'Ailli, sœur de M. de Chaulnes, Prieure de Poissi.

(2) De M. le Duc de Chaulnes, ou de M. le Maréchal d'Estrées.

(3) Intendant en Languedoc.

* Voltaire affirme que ce Lamoignon-Basville fut le véritable auteur des dragonnades.

qu'il n'avoit pas celui de France, elle ne comprenoit rien à cette mascarade; elle ne disoit mot, ni lui aussi. Enfin, il se mit à rire, et à lui conter ce qui venoit de se passer. Il faut pourtant que le Roi d'Angleterre croie lui être obligé, puisqu'il le traite si bien. Le Roi dit à M. de Lauzun que cet Ordre n'étoit pas une exclusion au sien : en ce cas, pour n'être pas croisé, il mettra l'Ordre de France comme les autres (1), et gardera le Saint-Georges du côté droit avec un ruban bleu. L'étoile de ce petit homme est toute extraordinaire.

A huit heures du soir.

Je viens de chez M. de Pompone; je l'ai entendu raisonner sur les affaires présentes : il trouve que toutes ces grandes montagnes s'aplanissent. L'affaire d'Irlande est admirable, et occupe tellement le Prince d'Orange, qu'il n'y a rien à craindre sur nos côtes. Les Seigneurs même qui ont élu, malgré eux, le Prince d'Orange, ont fait leur protestation de la violence de la Chambre basse, disant qu'on ne peut point élire un Roi, que le Royaume ne soit déclaré vacant par un jugement juridique. Tout cela est fort bon : on ne veut rien animer : on ne fera point de siége : si l'Espagne se déclaroit, on iroit plutôt du côté de Pampelune et de la Navarre, que du côté de la Flandre, parce que ce seroit un moyen presque sûr d'avoir celle-ci. Enfin, il paroît que nous sommes si forts et si puissans, que nous

(1) C'est-à-dire, sous le justaucorps.

n'avons qu'à nous tenir à nos places et faire bonne mine. Entrez donc dans ces raisonnemens, jusqu'à ce qu'au moins vous voyiez quelque chose de contraire, et ne vous mettez point sitôt en travail : c'est dommage de perdre vos douleurs. Je vous ai souhaitée à cette conversation. Je ne sais point d'autres nouvelles. M. le Chevalier viendra demain. Voilà l'Abbé Bigorre qui me mande que le Président Barentin est mort ce matin à sa place au Grand-Conseil. Adieu, chère enfant, ne vous amusez pas à me répondre par une si grande lettre, songez que voilà bien des discours où vous n'avez qu'à dire, *amen.* J'ai mille amitiés de M. de Lamoignon pour vous, de Madame de Lavardin, de Madame de Mouci : tout brille encore de votre souvenir.

LETTRE 859.

A la même.

à Paris, mercredi 2 Mars 1689.

LE jour de carême-prenant n'est pas un jour indifférent pour Pauline : je vous gronde, ma chère enfant, de ne pas l'avoir envoyée joliment chez la bonne Langlée, pour y danser un peu avec Mademoiselle d'Oraison : quel mal y avoit-il à lui donner ce petit plaisir? Je suis assurée que cette petite personne est jolie, qu'elle a bon air, et qu'elle soutient, et même efface des beautés plus régulières.

Je vous gronde aussi de lire toutes vos lettres en vous couchant : je sais bien qu'il n'est guère possible de les garder pour le lendemain; mais il faut compter de ne point dormir : car, outre que souvent il y a des choses fâcheuses par les réflexions, c'est que quand il n'y auroit que des pensées et des nouvelles, vous n'en seriez pas mieux; avant que tout cela soit dévidé dans l'imagination, la nuit est passée : ainsi, comme vous savez que je dis vrai, ménagez-vous selon votre santé. Je menai hier mon Marquis chez Madame du Pui-du-Fou : elle est bien vieillie. M. de Mirepoix, qui m'étoit déjà venu voir ici, y revint une seconde fois, et ne me parla jamais dans l'une et l'autre visite, que de la considération qu'il avoit faite, en se mariant, sur l'agrément de la famille (1) : la petite poupée meurt d'ennui dans cette noire maison. Je fus ensuite chez Madame de Lavardin, à qui je fis voir votre souvenir, elle embrassa dix fois votre fils; elle vous aime chèrement, ainsi que Madame de Mouci (2) : mais cette dernière est dans le troisième ciel; elle a perdu une sœur Religieuse qu'elle n'aimoit guère; je lui ferai vos complimens, et à son sage frère (3). M. le Chevalier arriva hier au soir : il se porte bien, il sera employé, il ne sait encore en quel pays : j'admire son courage. Votre enfant est fort

(1) *Voyez* les Lettres du 10 et du 19 Janvier.

(2) Marie de Harlay, Marquise de Mouci.

(3) Achille de Harlay, alors Procureur-Général, et depuis Premier-Président au Parlement de Paris, en Novembre 1689.

aimable et fort joli; il se mêle déjà de toutes ses affaires, il ordonne, il marchande, il suppute : c'est dommage que son père n'en ait usé de même. M. le Chevalier doit vous mander ce que dit le Roi au Roi d'Angleterre, en lui disant adieu : « Monsieur, je vous vois partir avec douleur; cependant je souhaite de ne jamais vous revoir : mais si vous revenez, soyez persuadé que vous me retrouverez tel que vous me laissez ». Peut-on mieux dire? Le Roi l'a comblé de toutes choses, et grandes, et petites; deux millions, des vaisseaux, des frégates, des troupes, des Officiers. M. d'Avaux, qui fait en cette occasion la plus belle et la plus brillante figure du monde : oui, je ne vois personne qui ne trouve cet emploi digne d'envie, et d'un homme consommé dans les affaires, et capable de donner de bons conseils; si M. de Barillon (1) ne sent cela, il est bien heureux. Je viens aux petites choses, des toilettes, des lits de camp, des services de vaisselle de vermeil et d'argent, des armes pour sa personne, qui sont celles du Roi, des armes pour des troupes qui sont en Irlande; celles qui vont avec lui sont considérables : enfin, la générosité, la magnificence, la magnanimité, n'ont jamais tant paru qu'en cette occasion. Le Roi n'a point voulu que la Reine soit allée à Poissi : elle verra peu de monde : mais le Roi en aura soin, et elle aura sans cesse des nouvelles. L'adieu du Roi son mari et d'elle, faisoit fendre le

(1) *Voyez* la lettre précédente et la note.

des troupes, des Officiers, et le Comte d'Avaux pour Ambassadeur extraordinaire et pour Conseil, et pour avoir soin des troupes et de l'argent; deux millions en partant, et dans la suite tout ce qu'il demandera ! Mais après ces grandes choses, il lui a donné ses armes, son casque, sa cuirasse, qui lui porteront bonheur. Il a donné de quoi armer dix ou douze mille hommes. Mais pour les petites choses et les commodités, elles sont en abondance; des chaises de poste faites en perfection, des calèches, des attelages, des chevaux de main, des services d'or et d'argent, des toilettes, du linge, des lits de camp, des épées riches, des épées de service, des pistolets, et enfin de tout ce qui peut s'imaginer; et en lui disant adieu et en l'embrassant, il lui a dit : Vous ne sauriez dire que je ne sois touché de vous voir partir; cependant je vous avoue que je souhaite de ne vous revoir jamais; mais si par malheur vous revenez, soyez persuadé que vous me retrouverez tel que vous me voyez. Rien n'est mieux dit, rien n'est plus juste : jamais la générosité, la magnificence, la magnanimité, n'ont été exercées comme elles l'ont été par S. M.

Nous espérons que la guerre d'Irlande fera une puissante diversion, et empêchera le Prince d'Orange de nous tourmenter par des descentes; ainsi tous nos trois cents mille hommes sur pied, toutes nos armées si bien placées partout, ne serviront qu'à faire craindre et redouter le Roi, sans que personne ose l'attaquer.

Voici un tems de raisonnemens et de politique : j'aimerois bien à vous entendre parler sur tous ces grands événemens. Voilà le sentiment d'un bon Tapissier sur les questions de Mme. votre femme ; mais quoi qu'il vous dise d'une crépine d'or à deux taffetas, et qu'il y en ait ici, rien n'est si joli, si bien et si frais pour l'été, que de faire de ces beaux taffetas, des meubles tout unis, et la tapisserie aussi. J'en ai vu à deux ou trois personnes, il n'y a rien de mieux : il faut tout retrousser comme il vous a dit, et tout plisser ; pour l'autre meuble, il faut du damas ou de la brocatelle.

Pour notre *ami*, il vous rendra compte lui-même de ce qu'il sait, je ne le sais pas ; depuis qu'il est logé ici, je ne le vois plus, et quand on lui en demande la raison, il répond *que je suis trop près :* cette plaisanterie est une vérité. Si quelquefois le matin je ne me trouvois à son passage quand il va à l'un des trois ou quatre dîners où il est tous les jours prié, je ne le reconnoîtrois plus ; je suis contrainte de le souhaiter au faubourg Saint-Germain, afin de reprendre le commerce que nous avons depuis plus de trente ans. N'est-il pas vrai, Monsieur, qu'il n'y a point de jalousie qui puisse trouver à mordre sur cette conduite ? la vôtre en sera fort contente.

M. de la Trousse a pris du lait tout l'hiver, il est bien mieux : on croit qu'il commandera un corps séparé dans le Poitou. Il y a trois cents mille hommes sur pied, cinq ou six armées ; mais

personne n'est encore précisément assuré de son poste : celui de ma fille est en Provence, le mien cet été sera en Bretagne.

Le petit Marquis a une belle compagnie dans le régiment de son oncle : et partout, Monsieur, je conserverai pour vous une véritable estime accompagnée d'une amitié qui devroit faire trembler les jaloux.

Monsieur DE CORBINELLI.

Je demeure à l'hôtel de Carnavalet, rien au monde que pour me venger de vous ; mais ce qui vous surprendra, est que je ne la vois plus depuis que je demeure avec elle : j'espère que vous n'en croyez rien, parce que c'est une chose incroyable, et que vous mettrez ce point sous le titre d'une méchante finesse. Pour les nouvelles publiques elles sont grandes et dignes de votre attention ; mais comme je m'accoutume à imputer à Dieu tous les événemens, je l'admire uniquement en toutes choses, et ne regarde que lui. Adieu, mon ami, je suis tout à vous, jaloux ou tranquille, n'importe.

Madame DE SÉVIGNÉ.

Mille baise-mains à Madame votre femme, je voudrois lui rendre un plus grand service.

Madame vient-elle.... à désapprouver le procès qu'on veut lui faire ?

LETTRE 861.

Madame DE SÉVIGNÉ *à Madame* DE GRIGNAN.

à Paris, vendredi 4 Mars 1689.

IL nous prend une inquiétude à M. le Chevalier et à moi, depuis que nous savons l'heure que vous recevez nos lettres : c'est de comprendre que si vous les lisez avant de vous coucher, nous vous empêchons tendrement de dormir, justement trois fois la semaine. Avouez-nous la vérité, quand vous ne voudriez pas nous le dire, nous n'en croirions pas autre chose ; il est impossible qu'après avoir lu nos volumes, supposé même qu'il n'y eût rien de fâcheux, ni de désagréable, vous ne trouviez à penser et à rêver dans les nouvelles qu'on vous mande ; il n'en faut pas tant pour ôter le sommeil à une personne aussi éveillée que vous : si cela se joint à la vivacité de votre sang et à l'air subtil de votre Provence, vous trouverez que les personnes du monde qui vous aiment le plus, vous font malade et vous assassinent réglément tous les jours de courrier. Cette pensée, ma chère enfant, n'est que trop bien fondée pour me donner de l'inquiétude, et me faire admirer combien l'on peut faire de mal par l'amitié aux personnes qui sont les plus chères. Voilà un mal sans remède, et qu'il faut mettre entre les mains de Dieu, comme tout le reste.

M. de Lauzun a refusé, dit-on, d'aller en Irlande

avec le Roi d'Angleterre, et il a cependant laissé entendre qu'il iroit, si on vouloit le faire Duc. Il est certain que les Majestés de Saint-Germain en avoient parlé : je ne sais si cette manière de convention ne fera point de mal à M. de Lauzun.

Votre cher enfant donne ordre encore aujourd'hui à toutes ses affaires. Il est fort gai ; il partira demain par le plus beau tems du monde : quoique ce ne soit qu'un voyage, je ne saurois m'empêcher d'avoir le cœur pressé. Je vis hier Jarzé ; il est gai, malgré son malheur (1) : il causa ici deux heures, et me raconta toute sa triste aventure. Le Roi lui en a demandé le détail d'un bout à l'autre ; cela est trop pitoyable : il a beaucoup souffert, et souffre encore à cette main qu'il n'a plus.

Nous venons de recevoir vos lettres du 25 : vous êtes bien fatiguée des mauvais sermons ; vous avez grande raison, c'est un martyre : c'est là où votre grandeur est bien incommodée ; faut-il tous les jours représenter ? cela est cruel : j'en ferai vos plaintes au Père Gaillard. Je vais quelquefois aux sermons à Saint-Gervais avec Mme. de Coulanges, qui n'en perd pas un : c'est le Père Soanen *, qui

(1) Le Marquis de Jarzé eut le poignet emporté d'un coup de canon au siége de Philisbourg.

* Jean Soanen, célèbre Prédicateur de l'Oratoire, depuis Evêque de Senez. Ce fut lui qui, plus de trente ans après, fut condamné par le Concile d'Embrun, que présidoit le Cardinal de Tencin, assemblée aussi ridicule que son Président étoit diffamé. Soanen étoit un Janséniste très-opiniâtre, mais, à cela près, un homme très-respectable. « Ce Concile, ce Jugement et

fait

fait fort bien. Le Père Gaillard (1) brille dans Saint-Germain de l'Auxerrois : mais où prendre de tels Prédicateurs dans le pays où vous êtes? Il n'y a pas à balancer sur votre retour à la Saint-Martin; car au lieu de retourner à Lambesc et à Aix, il faut que vous veniez défendre votre requête civile, vous seule pouvez l'entreprendre : songez à disposer toutes choses pour cela; de vous dire comme vous pourrez faire, c'est ce que je ne sais pas; mais comme il y a long-tems que vous subsistez sur l'impossible, il faut prendre encore sur ce fond miraculeux : vous voyez bien qu'il ne faut pas laisser votre ouvrage imparfait. Je m'en irai avec cette douce espérance de vous revoir l'hiver : c'est une perspective agréable qui me consolera d'un voyage que je ne fais pas assurément pour mon plaisir.

Vous voulez donc que je croie que vous n'avez plus d'esprit, que vous ne savez plus écrire; vos lettres ne me persuadent pas : donnez-m'en d'autres marques, comme disoit Bussy. J'embrasse ma chère fille et sa fille : ah, mon Dieu! voilà qui va bien loin! ne vous faites jamais vieille, ni malade : vous savez où cela me jette. Le Chevalier vous envoie *Esther*, dites-en votre avis.

Nous avons transi de l'horrible histoire de ce pendu : quelle affreuse mort! voilà un homme

» sur-tout le Président du Concile, indignèrent toute la France; » et au bout de deux jours on n'en parla plus. » (VOLTAIRE, *Siècle de Louis XIV*.)

(1) Célèbre Prédicateur Jésuite.

bien appelé dans l'enfer : il faut dire, comme Saint Augustin, *s'il avoit été d'avec nous, il seroit demeuré avec nous.* Cependant je voudrois qu'on lui eût donné quelques jours pour tâcher de le ramener : car c'est une chose bien terrible que de l'étrangler au milieu des blasphêmes.

LETTRE 862.

A la même.

à Paris, lundi 7 Mars 1689.

Si vous aviez vu partir votre cher enfant, vous auriez pleuré samedi, aussi-bien que nous; il n'y eut pas moyen de s'en empêcher : cependant, comme il n'est question de rien du tout encore, il fallut comprendre que c'étoit un voyage. Le Marquis étoit joli, gai, se moquant de nous, et tout occupé de son équipage, qui est en fort bon état. M. du Plessis est avec lui; il en aura un soin extrême, jusqu'à ce qu'il l'ait remis entre les mains des Officiers de son oncle. Tous les jeunes gens suivent le bon exemple de notre enfant : je vous conseille de vous fortifier comme les autres, et de croire que Dieu vous le conservera : vous avez besoin de courage pour achever l'affaire de M. d'Aiguebonne; il faut ôter cette épine du pied de votre fils. Vous pourrez voir encore une partie des choses que vous regrettez de n'avoir pas vues. Racine commence une nouvelle pièce pour cet hiver : c'est

ou *Jephté*, ou *Absalon* (1). Vous irez à Saint-Cyr, vous verrez recevoir Chevalier M. de Grignan; vous trouverez tout au moins la Reine d'Angleterre, qui vous consolera de ne point voir son mari; et, s'il plaît à Dieu, nous nous retrouverons aussi, après que nous aurons fait chacun notre tour. Je comprends que vous sentirez notre éloignement; nous le sentirons bien de notre côté, je vous en assure. Je regarde cette Bretagne comme un écart, comme un voyage où je suis forcée par mes affaires. Nous ne partirons qu'à Pâques. Si nous trouvions quelque chose de bon pour votre enfant, nous ne manquerions pas de faire valoir notre marchandise; enfin, nous verrons ce que la Providence nous garde.

(1) Ce n'étoit ni l'un ni l'autre; ce fut *Athalie*, la dernière pièce et le chef-d'œuvre de Racine.

LETTRE 863.

A la même.

à Paris, mercredi 9 Mars 1689.

MADEMOISELLE d'Alerac est aux Feuillantines pour quelques jours : il y a souvent de la froideur entre Madame d'Usez (2) et elle; je crois pourtant qu'elle retournera à Versailles avec cette Duchesse : la pauvre fille n'est pas heureuse; son étoile n'est pas

(2) Julie-Marie de Saint-Maure, Duchesse d'Usez, cousine-germaine de Mademoiselle d'Alerac.

si brillante que celle de Mademoiselle de Coislin (1); qui semble présentement toute tournée du côté de M. d'Enrichemont : les articles furent signés lundi, mais avec protestation que, si on ne réformoit un article dans le contrat, le mariage étoit rompu. On ne voulut pas s'en retourner sans signer, de peur de faire rire le monde : on prit ce milieu, qui ne laisse pas d'être plaisant le jour que toute une famille est assemblée, et qu'ordinairement tout est d'accord : mais M. de Coislin a de grandes ressources pour les difficultés, cependant c'est cette fois que le courrier de Rome est parti *.

La lettre de M. de Grignan m'a fait frémir, moi qui ne puis souffrir la vue ni l'imagination d'un précipice : quelle horreur de passer par-dessus, et d'être toujours à deux doigts de la mort affreuse ! Je ne comprends pas comme M. de Grignan peut aller dans un pays dont les ours ne peuvent souffrir la demeure. Vraiment, Mesdemoiselles de la Charce sont agréablement établies; voilà un joli château. Ce qui me fâche, c'est que je crains que ces *démons* (*les Huguenots*), qui disparoissent dès qu'ils ont peur et qu'ils voient M. de Grignan, ne reparoissent avec la même facilité aussitôt qu'il n'y sera plus; ce seroit donc toujours à recommencer. En vérité, ma chère fille, le Roi est bien servi; on ne compte guère ni son bien, ni sa vie, quand il est question

(1) Madeleine-Armande du Cambout, fille d'Armand du Cambout, Duc de Coislin.

* Pour obtenir les dispenses.

de lui plaire : si nous étions ainsi pour Dieu, nous serions de grands Saints.

Nous avons ri, le Chevalier et moi, de la peine que nous eûmes à comprendre qu'à Marseille vous fussiez revenue chez vous pour prier Dieu, nous demandant l'un à l'autre, mais qu'a-t-elle voulu dire? entendez-vous cela? non; ni moi non plus; comme si vous eussiez été en délire, ou que vous eussiez dit une chose pour une autre : enfin, je n'ai jamais vu un aveuglement pareil; moi qui sais que vous avez toujours quelque mouvement pour le jour du Seigneur, j'étois tellement dépaysée par Marseille, par l'opéra, par cette foule de monde dont vous étiez entourée, que jamais je ne pus me remettre dans l'esprit votre régularité. En vérité, ma chère enfant, je pense qu'il faut vous demander pardon de cette injustice. Je vous plains d'être obligée d'entendre de mauvais sermons, c'est une véritable peine. J'en entends ici de fort bons; le Père Soanen à Saint-Gervais, l'Abbé Anselme à Saint-Paul, mais non pas tous les jours : c'est une contrainte que donne la place où vous êtes. J'avoue que quand elle oblige à communier, sans autre raison que cette représentation extérieure, je ne m'y résoudrois pas aisément, et j'aimerois mieux ne pas édifier des sottes et des ignorantes, que de mettre tant au jeu dans une occasion si importante; car je suis assurée que tous les premiers dimanches du mois, toutes les douze ou treize fêtes de la Vierge, il faut en passer par-là. O mon Dieu!

dites-leur que Saint Louis, qui étoit plus saint que vous n'êtes sainte, ne communioit que cinq fois l'année. Mais sait-on sa religion dans vos Provinces? tout est en *pèlerins*, en *pénitens*, en *ex voto*, en femmes *déguisées de différentes couleurs* (1). Que fait votre *folle* du Roi d'Angleterre? L'Irlande ne lui permettra-t-elle pas de *jouer* un peu? M. du Bois est l'homme du monde qui en sait le plus sur notre sainte Religion toute défigurée : il est tout aussi mal content que moi de la furie du bourreau qui tourna son exécution dans un combat singulier contre son pendu : il falloit bien se garder de le faire mourir dans les reniemens; c'est une damnation trop visible et trop scandaleuse; il falloit, dit M. du Bois, le remettre en prison, lui donner de l'opium, le rapaiser, lui donner du tems, lui faire parler; on auroit eu ensuite la conscience en repos; mais c'en est fait (2).

Vous me parlez de Pauline comme ayant une vocation; vous la croyez du prix de la vôtre, selon l'estimation de feu M. d'Agen : cela pourroit bien être; mais ne laissez pas de m'apprendre ce qu'elle vous en dit; et en quel lieu elle s'imagine qu'elle veut être : le Coadjuteur sera fort propre à l'examiner. Il est vrai que je sens de l'inclination pour elle; seroit-ce parce qu'elle auroit quelque sorte de rapport avec vous par l'endroit même le moins parfait? Ce seroit la violence de mon étoile qui

(1) *Voyez* la Lettre du 28 Janvier.
(2) *Voyez* la Lettre du 4 Mars.

m'y porteroit; mais outre qu'il est rare qu'on ait pour deux personnes le même penchant, je crains bien que si Pauline a des humeurs, elle n'ait pas comme vous une amitié solide et tendre qui fasse qu'on ne voie plus que ce qu'il y a de bon et d'exquis. Enfin, ma très-chère, nous en jugerons quelque jour, s'il plaît à Dieu : en attendant, dites-moi comme elle est; je la croyois la douceur même, avec cette envie de plaire qui fait qu'on plaît.

La nouvelle de M. de Beauvilliers, de M. de Chevreuse et de M. de Lauzun est une fausseté de cette année : cela courut deux jours ici : la vraisemblance entraînoit tout le monde : je la mandai à Madame de Coulanges et à la Duchesse du Lude; l'Abbé Bigorre me la manda; mais M. de Lamoignon ne voulut point la recevoir; et cela n'étoit point vrai : je ne m'étonne pas qu'elle ait été reçue et crue en Provence. Vous avez *Esther;* l'impression a produit son effet ordinaire : vous savez que M. de la Feuillade dit que c'est une requête civile contre l'approbation publique : vous en jugerez. Pour moi, je ne réponds que de l'agrément du spectacle, qui ne peut être contesté.

La Duchesse de Duras (1) alla dès le lendemain de ses noces, qui étoit hier, prendre son tabouret. Son mari s'en ira à son régiment : le père, à la tête de la plus belle armée de France, comblé d'honneurs; la mère à Besançon, avec le poignard dans le sein, et la nouvelle Duchesse chez sa mère,

(1) Louise-Madeleine de la Mark.

au vieux hôtel de Bouillon. Madame de Noailles vouloit aller en Roussillon avec son mari et la Comtesse de Guiche (1), toutes deux grosses; mais on les arrête jusqu'après leurs couches. La Duchesse de Grammont ira en Béarn. Je vous ai dit la beauté de l'emploi de M. d'Avaux, rien de plus brillant. Je suis à vous, ma chère enfant, je m'acquitte parfaitement à votre égard du précepte d'aimer mon prochain comme moi-même.

(1) Fille de Marie-Françoise de Bournonville, Duchesse de Noailles.

LETTRE 864.

A la même.

à Paris, vendredi 11 Mars 1689.

MONSIEUR le Duc de Chaulnes a fait en toute perfection les honneurs de son Gouvernement au Roi d'Angleterre : il avoit fait préparer deux soupers sur la route, l'un à dix heures, l'autre à minuit : le Roi poussa jusqu'au dernier à la Roche-Bernard; il embrassa fort M. de Chaulnes; il l'a connu autrefois. M. de Chaulnes voulut le mener dans une chambre pour s'y reposer; le Roi dit, je n'ai besoin de rien que de manger ; il entra dans une salle où les Fées avoient fait trouver un souper tout servi, tout chaud, des plus beaux poissons de la mer et des rivières, toutes choses de même, c'est-à-dire, beaucoup de commodités; et pour la compagnie

une nombreuse noblesse en hommes et en femmes. M. de Chaulnes lui donna la serviette et voulut le servir à table; le Roi ne le voulut jamais, et le fit souper avec lui, et plusieurs personnes de qualité. Il mangea, ce Roi, comme s'il n'y avoit point de Prince d'Orange dans le monde. Il partit le lendemain, et s'embarqua à Brest le 6 ou le 7 de ce mois. Quel diantre d'homme que ce Prince d'Orange, qui met lui seul toute l'Europe en mouvement! quelle étoile! M. de la Feuillade exaltoit l'autre jour la grandeur du génie de ce Prince; M. de Chandenier disoit qu'il eût mieux aimé d'être le Roi d'Angleterre; M. de la Feuillade lui répondit brusquement : « Cela est d'un homme qui a mieux » aimé être comme M. de Chandenier (1) que » comme M. de Noailles ». Cela fit rire.

Je vous renvoie la lettre de M. de Grignan, elle me fait peur seulement de l'avoir dans ma poche : est-il possible qu'il ait passé par les horreurs dont il me parle? C'est grand dommage qu'il n'avoit

(1) François de Rochechouard, Marquis de Chandenier, avoit été premier Capitaine des Gardes-du-Corps du Roi; mais étant tombé en disgrâce, il donna la démission de sa charge, et ce fut Anne, Comte, puis Duc de Noailles, qui lui succéda en 1651.

* Cette comparaison entre le Roi Jacques II et son habile gendre rappelle le vaudeville qui courut alors :

Quand je veux rimer à Guillaume,
Je trouve aussitôt un Royaume
Qu'il a su mettre sous ses lois :
Mais quand je veux rimer à Jacques,
J'ai beau rêver, mordre mes doigts;
Je trouve qu'il a fait.... ses Pâques.

le superbe, comme en allant à Monaco. Faites-lui mes complimens sur son retour *de deux doigts des abîmes*. Comment suis-je avec le Coadjuteur ? Notre ménage alloit assez bien à Paris ; dites-lui ce que vous voudrez, ma chère enfant, selon que vous êtes ensemble ; car je ne veux point m'entendre avec vos ennemis.

LETTRE 865.

A la même.

à Paris, lundi 14 Mars 1689.

Il est quatre heures, ma chère fille, j'ai fait ma collation à onze ; je souperai ce soir. Je reviens de solliciter Messieurs du Grand-Conseil, où il plaît à M. Gui (1) de nous faire recommencer toutes les raisons invincibles de votre procès. J'avois avec moi le trop aimable Rochon (2), qui fait voir, par deux petits mémoires de sa façon, qu'il n'y a nulle contrariété d'arrêts. Il a parfaitement instruit mon bon M. Bailly *, qui retourne demain pour l'amour de nous dans ce même tribunal où il fit si bien briller autrefois la justice de ma cause ; il n'en

(1) Chargé des affaires de M. d'Aiguebonne, qui étoit en procès avec M. de Grignan.

(2) Chargé des affaires de M. de Grignan.

* M. Bailly, Avocat-Général au Grand-Conseil, Magistrat courageux, avoit été, ainsi que M. de Roquesante, ami de Madame de Sévigné, l'un des Juges de Fouquet qui contribuèrent à le sauver. Ils furent tous deux exilés en 1664, par suite de cette affaire : ce qui (disoit Guy-Patin) *ne s'étoit jamais vu*.

fera pas moins pour vous : cela crie vengeance. Nous nous partageons : M. le Chevalier est de son côté avec Vaille ; il répète pour les fatigues de la guerre, dont je suis persuadée qu'il se portera fort bien ; il ne fait que rire de celle-ci : il n'y a qu'à rire en effet. Si la justice est écoutée, on traitera la requête comme une pièce folle, téméraire et sans fondement : si la requête est reçue, nous lâcherons nos lettres d'état, et vous viendrez cet hiver remporter cette victoire. Mais M. Gui court deux lièvres à la fois ; le jour qu'il présenta une requête au Grand-Conseil, il en présenta une autre à la quatrième ; cela fait de l'indignation et de la colère. Tous vos grands amis font leur devoir parfaitement, M. le Chevalier au-delà de tout ce qu'on peut dire.

Mon cher Comte, je me réjouis de votre retour : vous avez été dans le pays des chèvres ; car il n'y a que ces jolies personnes qui puissent gravir dans ces rochers ; la pensée m'en fait mal. Je vous prie que ces *démons* * qui paroissent et disparoissent dans un moment, ne vous donnent pas souvent de pareilles peines. Vous en auriez bien moins à vous défendre ici de la furie de M. Gui, toujours soutenu de l'ignorance capable de Madame de B...... ** que je trouvai l'autre jour tête pour tête, et qui ne se corrige point de dire des sottises : je demande pardon à M. le Coadjuteur de parler ainsi de son

* *Voyez* la Lettre qui suit.

** C'est Madame de Bury, comme on le voit ailleurs.

ancienne amie; mais elle est si indigne de cette qualité, que je ne m'en contrains plus. Il ne faut point s'inquiéter de cette chicane; de quelque manière qu'elle tourne, elle ne peut vous faire de mal. Je vous embrasse mon cher Comte.

Je reviens à vous, ma fille : j'ai été ravie que vous ayez dit *amen* sur toutes les bagatelles que je vous mandois. Vous avez suivi mon conseil : je suis toujours plus aise de la connoissance qui vous fait prendre sur moi quelques écritures de moins, que du plaisir de vous entendre, qui est toujours gâté par la pensée que cela vous tue. Je vois que Madame de Chaulnes s'en ira après Pâques, et moi très-commodément avec elle. Ne soyez en peine à mon égard que du redoublement d'absence, et du dérangement du commerce pour quelques jours.

Je vous ai mandé que la Reine d'Angleterre alloit à Poissy : elle l'a voulu, mais le Roi s'y est opposé. Je voulois courir après ma lettre, car je suis fâchée quand je vous mande des faussetés. La nouvelle de M. de Beauvilliers, de M. de Chevreuse et de M. de Lauzun a couru insolemment dans tout Paris. M. de la Trousse est parti ce matin pour aller commander en Poitou, et dans le pays d'Aunis, sous les ordres pourtant du Maréchal de Lorges. Je crois que le Chevalier sera dans *une armée de France* : on appelle ainsi les armées qui ne sont pas sur le Rhin.

LETTRE 866.

Madame DE SÉVIGNÉ *au Comte* DE BUSSY.

à Paris, ce 16 Mars 1689.

Il y a long-tems que je n'ai écrit à mon cher Cousin. Ce qui m'en a empêchée, ce n'est pas que je l'aie oublié; mais c'est une certaine chaîne de petites occupations, qui font qu'on remet toujours à faire ce qu'on veut pourtant faire une fois. M. et Madame de Grignan sont en leur place. M. de Grignan a fait un voyage d'une fatigue épouvantable dans les montagnes du Dauphiné, pour séparer et punir de misérables Huguenots, qui sortent de leurs trous, et qui disparoissent comme des esprits, dès qu'ils voient qu'on les cherche, et qu'on les veut exterminer. Ces sortes d'ennemis volans ou invisibles, donnent des peines infinies, et qui, au pied de la lettre, ne sauroient finir; car ils disparoissent en un moment, et dès qu'on a le dos tourné, ils ressortent de leurs tanières. Il me semble qu'il n'y a rien de pareil dans votre Bourgogne. Pour moi, je crois que je m'en vais en Bretagne avec Madame la Duchesse de Chaulnes qui va y trouver son mari, lequel y fait des merveilles depuis six ou sept mois. Comme notre Bretagne est toute pleine de noblesse qui n'aime pas à sortir de son pays, et de beaucoup d'autres hommes à proportion, il a levé en un moment un régiment de dragons le plus beau du monde,

C'est du Cambout qui le commande. Il en fait encore un de milice de la même beauté. Le corps de la noblesse pour l'arrière-ban, est d'une grandeur et d'une magnificence surprenante. Voilà, mon cher Cousin, le compte que je vous rends de ma famille et de mes desseins. Je passerai cinq ou six mois en Bretagne où j'ai beaucoup d'affaires, et je m'en reviendrai avec la même Duchesse de Chaulnes, après les Etats. Je pense que je ne saurois mieux faire que de me servir de cette occasion si commode et si agréable pour moi. Adieu, mon cher Cousin, conservez bien votre philosophie chrétienne; c'est une vraie richesse; et trouvez bon que j'embrasse ma chère nièce et vous, mon cher Cousin, de tout mon cœur.

Monsieur DE CORBINELLI.

Tout ce que vous écrivez me fait désirer quelque ouvrage historique de vous qui pût apprendre à la postérité tout ce qui s'est passé de votre tems. Faites au moins le récit de ce qui est arrivé en France et en Angleterre depuis l'arrivée du Prince d'Orange dans cette île. Rapportez-y tous les raisonnemens politiques qui ont été faits dans les manifestes des deux partis. Examinez-y la question : si c'est par un motif de religion que tous ces mouvemens sont arrivés.

Un Irlandois écrivoit dernièrement à un Anglois son ami qui étoit à la Cour de France, et le prioit de lui mander, comment leur Roi y avoit été reçu

L'Anglois ne lui répondit autre chose que ce verset du Psaume 109. *Dixit Dominus Domino meo; Sede à dextris meis, donec ponam inimicos tuos scabellum pedum tuorum.*

Je défie Messieurs de Meaux, d'Autun, Fléchier, et Bourdaloue, ces grands Panégyristes, de faire un plus bel éloge du Roi que cela. Adieu Monsieur; conservez-moi l'honneur de vos bonnes grâces, comme à l'homme du monde qui en connoît mieux le prix.

LETTRE 867.

De Madame DE SÉVIGNÉ *à Madame* DE GRIGNAN.

à Paris, mercredi 16 Mars 1689.

NOUS avons remporté ce matin la plus jolie victoire que l'on pût souhaiter dans l'état présent de vos affaires avec M. d'Aiguebonne : c'est en votre nom, ma chère bonne, que nous avons *combattu et battu* vos ennemis. M. Gui avoit lancé deux lièvres, l'un, en contrariété d'arrêts par une requête au Grand-Conseil, l'autre, par une requête civile contre votre dernier arrêt à la quatrième des Enquêtes. Nous fûmes avertis de celle du Grand-Conseil : sans cela, les Juges eussent mis dessus, *viennent les parties*, et voilà la guerre allumée. On écrit, on plaide, on retourne sur une affaire depuis le déluge; on la ressasse, il arrive des incidens; et avec ce petit mot, qui ne paroît qu'une

envie de connoître et de s'instruire, on fait le plus grand mal du monde à des gens qui ne veulent plus plaider, et qui croient être jugés : c'est à un de nos amis que vous devez ce premier avis. Le Rapporteur, homme d'esprit, fut interrompu; on l'assura que cette affaire n'étoit pas comme il la disoit, et qu'il n'y avoit nulle contrariété : on lui dit qu'il falloit qu'il en sût davantage : sur cela, nous allons, M. le Chevalier, Rochon et moi; nous faisons voir, par les pièces mêmes de vos adversaires, que, comme les Juifs, ils portent leur condamnation. Rochon parla divinement : on sollicite, on va chez les Présidens, chez les Conseillers; en trois jours, on voit vingt-deux Juges; on crie, on fait du bruit, on se plaint de cette longue persécution, on réveille le dernier arrêt *tout d'une voix*, que vous obtîntes il y a six mois : tout le monde s'en souvient encore; tout est vif, on a de l'indignation pour cette affreuse chicane; on met ses amis en campagne, ou plutôt ils s'y mettent eux-mêmes avec tant d'amitié, tant de chaleur, tant d'envie de vous tirer de cette oppression, que c'est leur propre affaire : ils veulent qu'on mette *néant* sur la requête, qu'on la mette au greffe, et que cela tienne lieu d'un arrêt qui décide tout : car la requête civile tombe quasi toute seule. Après ce jugement, il n'est plus question du Conseil, toute chicane est finie; et c'est, du consentement de tout le monde, la plus jolie victoire que l'on pût remporter sous vos enseignes, et la

plus

plus utile pour vous. C'est le plaisir sensible que nous avons eu ce matin; nous étions à l'entrée de nos Juges, ayant tout lieu d'espérer que nous confondrions nos vilains ennemis : en effet, une heure après, M. Bailly est sorti comme la colombe, et m'a dit, avec une mine grave : *Madame, vous avez obtenu ce que vous souhaitiez.* Je n'en ai pas fait de finesse à M. le Chevalier, ni à Vaille, ni à Rochon; nos cœurs ont été épanouis; ma joie vouloit briller : M. le Chevalier m'a grondée; il m'a dit qu'il ne me meneroit plus avec lui, si je ne savois me taire; c'est sa menace : j'ai voulu parler un peu haut, d'un air de triomphe, il m'a encore menacée; il m'a dit, que qui ne savoit point dissimuler, ne savoit point régner. Il est sorti un autre Conseiller, qui dit à M. d'Aiguebonne qu'il avoit perdu son procès : je l'ai vu se couler doucement, sans dire un seul mot; il est accoutumé à ces succès. Je me suis souvenue d'avoir vu fuir autrefois devant moi Madame d'Ourouer (1), mère de M. de Richelieu, dans le même tribunal où j'avois fait venir encore M. Bailly pour me porter bonheur. M. Gui nous est demeuré : il se consoloit en prenant du tabac. Un autre Conseiller nous a dit que nous avions gagné tout d'une voix : *tout d'une voix*, est une circonstance qui nous a fait plaisir.

(1) Marie-Françoise de Guemadeuc, veuve de François de Vignerot, Marquis du Pont-Courlai, et remariée à Charles de Grossove, Comte d'Ourouer, qui fut assassiné dans son carrosse, en 1658.

M. Gui avoit dit prudemment à Rousseau que l'arrêt que vous aviez obtenu, il y a six mois, n'avoit pas été digéré, qu'il avoit été donné par des enfans. Rousseau lui a redit fort plaisamment, ce matin : « Monsieur, voilà encore vingt-deux » enfans qui viennent de vous condamner tout » d'une voix. » Cela m'a fait rire : mais la grande âme de M. le Chevalier ne voulut point se prêter à ces bagatelles. Nous avons remercié tous nos Juges quand ils sont sortis, variant, chacun de notre côté, notre reconnoissance en vingt façons. Enfin, nous sommes revenus dîner gaîment : il faut avouer la vérité ; toute la république s'est assemblée pour nous reçevoir ; nous vous écrivons, chacun de notre côté. M. le Chevalier m'a chargée du récit de notre victoire, et à cinq heures et demie nous irons ensemble remercier nos Présidens, le Doyen, et quelques autres qui se sont signalés. Si vous voulez, ma très-chère, que je vous parle sérieusement de M. le Chevalier de Grignan, c'est que de bonne foi vous lui avez des obligations infinies : rien n'est égal à l'étendue de ses soins, de sa vigilance, de ses vues ; à la force, à la puissance de ses sollicitations ; à la chaleur qu'il inspire à ses amis pour les faire entrer dans nos intérêts ; à la considération qu'on a pour sa personne ; aux peines qu'il prend, dont Dieu le récompense par une bonne santé. Enfin, nous nous trouvons si bien et si heureux de vous rendre quelque service, que nous voulons faire un livre, qui

aura pour titre, *les peines légères et salutaires de l'amitié* : nous le ferions imprimer, sans que nous craignons de ruiner le Libraire par le peu de débit, tant il est vrai que peu de gens sont persuadés de cette vérité. Vous ne pouvez donc trop aimer, ni trop remercier le Chevalier. Je ne sais comment je pourrai vous parler d'autre chose aujourd'hui que de cet évangile du jour.

Ce qui nous a soutenu le cœur contre la douleur qui nous fit pleurer très-tendrement hier au soir, M. le Chevalier et moi, de l'état de M. l'Archevêque (*d'Arles*), c'est que ne nous ayant point été confirmé ce matin par les lettres d'Arles, qui n'en disent rien du tout, nous avons espéré que ses foiblesses n'auroient pas encore les suites que nous appréhendons, et que la perte si sensible de ce grand et illustre Prélat pourroit être retardée au moins de quelques mois. Vous dites fort bien, ma fille; c'est dans ce tems qu'il étoit *uniquement* à propos de demander; sur quoi on a voulu demander *hors de propos* (1); mais il y a des gens qui ne veulent jamais avouer leur tort; Dieu les bénisse.

Madame de Vins nous a donné de bons avis, et nous a fait ce matin ses complimens, quasi sur le champ de bataille. Madame de Lavardin, Madame de la Fayette, Madame de Coulanges, m'ont envoyé prier de vous faire les leurs. Adieu, chère enfant : je suis trop heureuse de m'être donné quelques mouvemens pour vous : c'est une joie qui va

(1) *Voyez* la Lettre du 19 Janvier.

droit au cœur. M. le Comte, vous y avez votre part : je vous embrasse tous deux de tout mon cœur.

Que dit M. Gaillard (1) de cette victoire ? ah ! je vois sa mine et ses yeux. Son frère fait des merveilles à Saint-Germain de l'Auxerrois.

(1) Madame de Sévigné faisoit grand cas du mérite et de l'esprit de M. Gaillard, célèbre Avocat du Parlement d'Aix. Elle disoit, en parlant de lui, qu'il n'y avoit point de physionomie qui lui fût demeurée plus agréablement dans l'imagination que la sienne.

LETTRE 868.

A la même.

à Paris, vendredi 18 Mars 1689.

Vous avez bien raison, ma chère enfant, de croire que je serai affligée de la perte de M. l'Archevêque (1). Vous ne sauriez vous représenter combien le vrai mérite, la rare vertu, le bon esprit, et le cœur parfait de ce grand Prélat, me le font regretter. Je ne puis songer à sa bonté pour sa famille, à sa tendresse pour tous en général, et pour vous et pour votre fils en particulier, sans qu'il me paroisse un grand vide dans votre maison, qui ne se remplira jamais, non jamais, je ne crains point de le dire : il n'y a point d'esprits, ni de cœurs sur ce moule; ce sont des sortes de métaux

(1) François Adhémar de Monteil, Archevêque d'Arles, oncle de M. de Grignan, mort le 9 Mars 1689.

qui ont été altérés par la corruption du tems, et il n'y en a plus de cette vieille roche. Vous avez compris mes sentimens, vous m'avez fait bien de l'honneur, et je vous le rends en voyant les vôtres tels qu'ils sont. Il faut avoir un peu de ce bon aloi que nous regrettons, pour sentir cette perte comme nous la sentons : cette louange doit passer; car je suis persuadée qu'on est plus ou moins touché de ces grandes qualités, selon qu'on y a plus ou moins de rapport.

Mon cher Comte, recevez ici mon compliment, vous avez été tendrement aimé de ce cher oncle : il aimoit son nom, sa maison, il avoit raison, elle en vaut bien la peine. Je vous plains de n'avoir plus à honorer tant de mérite, tant de qualités si respectables : voilà cette première race passée; nous irons après, mon cher Comte. En attendant, je vous embrasse en pleurant, comme si j'avois l'honneur d'être de votre nom.

Cette douleur rabaisse la joie de notre petite victoire. Le Chevalier nous voudroit bien pousser la requête civile qui ne toucheroit pas du pied à terre; mais je ne sais s'il en aura le tems; il ne faudroit pas la laisser à moitié; enfin, il ne sauroit mal faire. Il n'est plus question d'arrêt du Conseil, point de cassation d'arrêt, ni de contrariété; il n'y a qu'à dormir en repos jusqu'à cet hiver. Je suis ravie que nos lettres reçues le soir ne vous donnent point réglément de méchantes nuits trois fois la semaine : je vous en crois, ma chère enfant, et

je chasse ce petit dragon qui m'importunoit. Madame de Chaulnes est ravie de m'emmener; j'ai mille affaires au Buron, c'est-à-dire, à Nantes: il faut que je fasse encore ce voyage, je ne saurois mieux prendre mon tems; après cela nous verrons ce qu'il plaira à Dieu de faire de moi, et quand il voudra me redonner à vous. Je crois que nous partirons à Pâques tout juste. Le Père Gaillard a prêché ce matin très-parfaitement la Samaritaine; c'est le Bourdaloue de cette année.

LETTRE 869.

A la même.

à Paris, lundi 21 Mars 1689.

Je vous assure, ma fille, que M. de Beauvais (1), qui étoit ici l'autre jour, parut à M. le Chevalier et à moi un vrai parent et ami des Grignans, regrettant et louant feu M. l'Archevêque, et forçant enfin M. le Chevalier de lui dire avec sincérité que puisque M. le Coadjuteur n'avoit pas ce cordon, il étoit ravi que ce fût lui. Le Père de la Chaise vint dire à M. de Beauvais, de la part du Roi, que Sa Majesté lui donnoit le cordon de feu M. d'Arles, et qu'il le prendroit à la Pentecôte. Vous voyez que ce cordon étoit bien destiné (2).

(1) Toussaint de Forbin-Janson, Évêque de Beauvais, depuis Cardinal et Grand-Aumônier de France.

(2) *Voyez* la Lettre du 3 Décembre.

Au reste, ma chère bonne, je suis bien aise de ne point aller seule sur la Loire, *dans le courant de l'eau, sur un petit bateau;* d'autant plus que celui d'un valet-de-chambre favori du Roi d'Angleterre, qui portoit à Nantes toutes les toilettes, services de vaisselle, robes-de-chambre, et mille commodités que le Roi avoit données à ce Roi Anglois, a péri au pont de Cé, et que ce pauvre homme a été noyé; cela vous auroit fait peur. Je m'en vais donc en sûreté peut-être avant Pâques, Madame de Chaulnes ayant dans la tête de passer la fête à Malicorne. Je tâcherai de retarder jusqu'à la semaine de Pâques; mais je n'en suis pas assurée. Elle doit vous écrire aujourd'hui, pour vous parler du soin qu'elle aura de moi. Réjouissez-vous avec M. de Chaulnes de ce que nul Gouverneur n'est traité comme lui; Revel, Lieutenant-Général, est sous ses ordres; et les troupes mêmes qui sont tout auprès de Brest, reçoivent l'ordre de ce Gouverneur, pour obéir au Maréchal d'Estrées, quand il en aura besoin. M. de Louvois a été charmé de sa bonne conduite, de sa vigilance, de son exactitude; il n'y a sorte de bien que ce Ministre n'en dise. M. de Chaulnes sera fort aise que vous le sachiez, et que vous lui en écriviez.

M. de Barillon est riche, gras, *vieux*, à ce qu'il dit, et regarde sans envie la brillante place de M. d'Avaux. Il aime la paix et la tranquillité au milieu de ses amis et de sa famille, dont il est content. Vous dites des merveilles sur *Esther*; il

est fort vrai qu'il falloit des personnes innocentes pour chanter les malheurs de Sion ; la Champmêlé vous auroit fait mal au cœur. C'est cette convenance qui charmoit dans cette pièce : Racine aura peine à faire jamais quelque chose d'aussi agréable, car il n'y a plus d'histoire comme celle-là ; c'étoit un hasard et un assortiment de toutes choses, qui ne se retrouvera peut-être jamais : car Judith, Booz et Ruth, et les autres dont je ne me souviens pas, ne sauroient rien faire de si beau. Racine a pourtant bien de l'esprit, il faut l'espérer.

Le Marquis de Castries s'est fort distingué dans une occasion (1) où le Chevalier de Sourdis a été battu. On en a fait des complimens à Madame de Castries (2), le Roi ayant dit au Cardinal de Bonzi : « Sans la fermeté de votre neveu, l'infanterie étoit » perdue; il a fait des merveilles ». Vous pouvez penser comme on est sensible à ces louanges. Adieu, ma belle; j'ai dit à M. de Pompone que vous étiez jalouse de l'immortelle vie de M. d'Angers (*H. Arnauld*) : il me conta la vivacité de ce Prélat, qui, hormis la vue, se porte très-bien à quatre-vingt-douze ans passés. Un Abbé de la Mothe, Archidiacre, celui qui avoit condamné les Oraisons de M. le Tourneux, et dit que l'Eglise avoit toujours en horreur les traductions, est mort tout

(1) A la retraite de Nuys.

(2) Élisabeth de Bonzi, mère de Joseph-François de la Croix, Marquis de Castries, et sœur du Cardinal de Bonzi, Archevêque de Narbonne.

en vie en deux jours, lorsqu'il se vantoit de sa santé.

Votre enfant est appliqué à son devoir, à son métier; il est tel que vous pouvez le souhaiter; et par-dessus tout cela des principes de religion dont il faut remercier Dieu. C'est un grand bonheur que d'avoir des sentimens chrétiens.

LETTRE 870.

A la même.

à Paris, mercredi 23 Mars 1689.

Je ne reprends point du tout les louanges que j'ai données à la tragédie d'*Esther*; je serai toute ma vie charmée de l'agrément et de la nouveauté du spectacle; j'en fus ravie : j'y trouvai mille choses si justes, si bien placées, si importantes à un Roi, que j'entrois avec un sentiment extraordinaire dans le plaisir de pouvoir dire, en se divertissant et en chantant, les vérités les plus solides : j'étois touchée de toutes ces différentes beautés; ainsi, je suis bien loin de changer de sentiment; mais je vous disois que l'impression de cette pièce a produit son effet ordinaire, et s'est fait voir une *requête civile* contre les approbations excessives. Pour moi, qui l'ai lue encore avec plaisir, je pense que les critiques sont déboutés, comme le sera M. d'Aiguebonne de *la sienne*, si M. le Chevalier a le loisir de la pousser. La victoire du Grand-Conseil a été

brillante et jolie, je crois que vous en serez satisfaite; j'ai de l'impatience de recevoir la lettre où vous m'en parlerez. M. de Lamoignon me disoit encore aujourd'hui que cet avantage remporté à la pointe de l'épée étoit plus considérable que nous ne pensions; je lui ai dit que point du tout, que nous avions senti ce plaisir dans toute son étendue. Il est fort occupé du grand procès de MADEMOISELLE, de M. le Prince, et de toute la Maison de Lorraine, qui sollicitent, tout comme nous pourrions faire: c'est jeudi que M. de Lamoignon plaidera et donnera ses conclusions; l'affaire sera jugée à l'audience.

La lettre de votre enfant vous fera plaisir, elle est d'un homme satisfait, et qui a le cœur au métier. Le Roi est si content de M. de Castries, qu'il l'a fait Brigadier seul, sans conséquence: c'est ainsi qu'il faudroit faire; les récompenses toutes chaudes ont un prix merveilleux, cela excite et encourage l'émulation. Sa Majesté dit au Cardinal de Bonzi (*son oncle*), que n'ayant aucune part à cette grâce, il ne devoit point le remercier.

Le Roi d'Angleterre est à la voile du 17, et arrivé en Irlande le 19. Le petit Mailly, qui l'a conduit jusqu'à Brest, est de retour. Adieu, ma très-aimable; je crains de m'éloigner de vous, cela me fait mal; j'avale ce voyage comme une médecine: ce qui me fâche, c'est que je n'ai point de tems à jeter; tout de bon, je pense quelquefois bien tristement, et quoique soumise à la Providence qui

nous sépare, où en serois-je si je ne vivois dans l'espérance de nous revoir.

LETTRE 871.

A la même.

à Paris, vendredi 25 Mars 1689, jour de l'Annonciation.

NOUS n'avons point reçu vos lettres, et nous ne laissons pas de commencer à vous écrire. Vous avez bien la mine d'avoir donné aujourd'hui un bon exemple; cette fête est grande, elle est le fondement de celle de Pâques, en un mot, la fête du Christianisme, et le jour de l'incarnation de Notre-Seigneur; la Sainte-Vierge y fait un grand rôle, mais ce n'est pas le premier. Enfin, M. Nicole, M. le Tourneux, tous nos prédicateurs ont dit tout ce qu'ils savoient là-dessus.

Votre enfant m'a écrit une lettre toute pleine d'amitié : il a bien pleuré son bon oncle l'Archevêque. On croit que son successeur (1) sera bientôt ici; il s'exercera, s'il veut, sur la requête civile : pour nous, nous avons gagné celle du Grand-Conseil à la pointe de l'épée. Je dispute contre Madame de Chaulnes; je voudrois bien ne partir qu'à Pâques. Ma chère enfant, que je suis fâchée de vous quitter encore! je sens cet éloignement; *la raison dit Bretagne, et l'amitié Paris.* Il faut quel-

(1) Jean-Baptiste Adhémar de Monteil, Coadjuteur d'Arles, frère de M. de Grignan.

quefois céder à cette *rigoureuse ;* vous le savez mieux faire que personne; il faut donc vous imiter.

Ecoutez un peu ceci. Connoissez-vous M. de B....*, le berger extravagant de Fontainebleau, autrement, *Cassepot?* Savez-vous comme il est fait? Grand, maigre, un air de fou, sec, pâle; enfin, tel que le voilà, il logeoit à l'hôtel de Lionne, avec le Duc et la Duchesse d'Estrées, Madame de Vaubrun et Mademoiselle de Vaubrun. Cette dernière alla, il y a deux mois, à Sainte-Marie du faubourg Saint-Germain; on crut que c'étoit le bonheur de sa sœur qui faisoit cette Religieuse. Savez-vous ce que faisoit ce *Cassepot* à l'hôtel de Lionne? L'amour, ma fille, l'amour avec Mademoiselle de Vaubrun, tel que je vous le figure; elle l'aimoit. Benserade disoit là-dessus comme de Madame de.... qui aimoit son mari : *Tant mieux, si elle aime celui-là, elle en aimera bien un autre.* Cette petite fille de dix-sept ans a donc aimé ce Don Quichotte; et hier il alla avec cinq ou six gardes de M. de Gêvres, enfoncer la grille du couvent avec une bûche et des coups redoublés : il entre avec un homme à lui dans ce couvent, trouve Mademoiselle de Vaubrun qui l'attendoit, la prend, la met dans un carrosse, la mène chez M. de Gêvres, fait un mariage sur la croix de l'épée, couche avec elle; et ce matin, dès la pointe du jour, ils

* A juger par ce qui est dit de M. de Charost dans la Lettre suivante et dans celle du 11 Avril, on doit croire que ce *Cassepot* étoit un Béthune.

ont disparu tous deux, et on ne les a pas encore trouvés. En vérité, c'est là qu'on peut dire encore : *Agnès et le corps mort s'en sont allés ensemble.* Le Duc d'Estrées crie et se plaint que Béthune a violé les droits de l'hospitalité. Madame de Vaubrun veut lui faire couper la tête. M. de Gêvres dit qu'il ne savoit pas que ce fût Mademoiselle de Vaubrun. Tous les Béthunes font quelque semblant de vouloir empêcher qu'on ne fasse le procès à leur sang. Je ne sais point encore ce qu'on a dit à Versailles. Voilà, ma chère belle, l'évangile du jour; vous connoissez cela. Que dites-vous de l'amour? Je le méprise quand il s'amuse à de si vilaines gens.

LETTRE 872.

A la même.

à Paris, lundi 28 Mars 1689.

Nous ne partons qu'après Pâques, j'en suis fort aise : Madame de Chaulnes a pris congé; le Roi lui a dit mille choses agréables pour M. de Chaulnes. Nous attendons vos lettres de demain avec une vraie impatience : nous avons envie de voir comme vous aurez reçu la nouvelle de notre *petite* victoire, que M. de Lamoignon veut qu'on appelle *grande.* Il y a quinze jours que nous sommes sur le rivage, et que nous vous voyons agitées des mêmes pensées et des mêmes craintes que nous avons eues. Nous serons ravis de vous voir aborder comme nous, et tous également sauvés de l'orage. Vous avez bien

raison de dire que je ne fus point si aise de gagner mon procès de quarante mille écus : je ne le sentois point, en comparaison de celui-ci; j'étois jeune, je ne sais ce que je pensois en ce tems-là : toutes mes affaires étoient loin de moi, vous m'ètes bien plus proche, et vos intérêts infiniment plus chers.

M. de Lamoignon a été mêlé de tous les côtés dans l'affaire de *Cassepot* et de cette V.... * Il est parent de cette dernière, et de M. de Gêvres, qui, après avoir donné du secours à cette horrible action, courut à Versailles dire au Roi qu'étant ami de M. de B.... **, il n'avoit pu se dispenser de le servir : le Roi le gronda, et lui dit qu'il ne lui avoit pas donné le gouvernement de Paris pour un tel usage : M. de Gêvres demanda pardon; le Roi s'est adouci. Pour M. de B...., il peut s'en aller où il voudra; mais si on le prenoit, et qu'on lui fît son procès, homme vivant ne pourroit le sauver. Toute la famille des B.... tâchera de l'empêcher de se représenter. M. de Lamoignon a ramené la fille chez sa mère, qui pensa crever en la revoyant : la fille dit qu'elle n'est point mariée; elle a pourtant passé deux nuits avec ce vilain *Cassepot*. On assure qu'elle est mariée depuis quatre mois, et qu'elle l'a écrit au Roi. Rien n'est si extravagant que toute cette affaire. Le Duc d'Estrées est outré qu'un homme qu'il logeoit généreusement, ait ainsi

* C'est Mademoiselle de Vaubrun.

** On a vu dans la note ci-dessus que ces B. signifient *Béthune*.

blessé et outragé l'hospitalité. Ils se prirent de paroles, le Duc de Charost et lui, c'étoit le jour de Notre-Dame : le Duc d'Estrées poussoit un peu loin les reproches et les menaces, et ne ménageoit point les termes ; le Duc de Charost pétilloit, et lui dit : « Monsieur, si je n'avois point communié aujour-» d'hui, je vous dirois et cela, et cela, et cela » encore ». Le Duc d'Estrées montoit aux nues, et rien n'étoit si plaisant que de dire tout cela, croyant ne rien dire ; songez que voilà le style du Duc de Charost le jour de communion : qu'auroit-ce été un autre jour ?

Nous soupions hier chez l'Abbé Pelletier, M. et Madame de Lamoignon, M. et Madame de Coulanges, M. Courtin, l'Abbé Bigorre, Mademoiselle Langlois et votre maman. Personne n'avoit dîné, nous dévorions tous : c'étoit le plus beau repas de Carême qu'il est possible de voir ; les plus beaux poissons, les mieux apprêtés, les meilleurs ragoûts, le meilleur cuisinier : jamais un souper n'a été si solidement bon. On vous y souhaita bien sincèrement ; mais le vin de Saint-Laurent renouvela si bien votre souvenir, que ce fut un chamaillis de petits verres, qui faisoit assez voir que cette liqueur venoit de chez vous. Vous n'avez point de bons poissons, ma chère enfant, dans votre mer ; je m'en souviens, je ne reconnoissois pas les soles ni les vives ; je ne sais comment vous pouvez faire le Carême, pour moi, je ne m'en sens pas. M. de

Lamoignon, avec sa néphrétique, n'a pas pensé à manger gras.

Voici un tems où je n'entends plus rien : quand il me déplaît, comme à présent, et que j'en désire un autre meilleur, et que je l'espère, je le pousse à l'épaule, comme vous; et puis quand je pense à ce qu'il m'en coûte lorsqu'il passe, et sur quoi cela roule, et où cela me pousse moi-même, je n'en puis plus, et je laisse tout entre les mains de Dieu : je ne trouve de soutien et d'appui, contre le triste avenir que je regarde, que la volonté de Dieu et sa Providence : on seroit trop malheureux de ne point avoir cette consolation : *Si vous connoissiez le don de Dieu* (1), je me souviens de la beauté de ce sermon. J'en entendis un beau ce jour-là du Père Soanen; la Samaritaine ne fut point déshonorée : quelle douleur de la voir défigurée par des Prédicateurs indignes ! cela m'afflige. Tous ceux de cette année sont écoutés, quand le grand Pan * ne

(1) *Si scires donum Dei.* Joan. 4, 5.

* Plutarque rapporte qu'un certain Thamus navigant entre les îles de la mer Égée, entendit sortir de ces îles une voix qui lui commandoit d'annoncer partout que le *grand Pan étoit mort.* Comme cette aventure datoit du règne de Tibère, des Pères de l'Église ont voulu y voir une prédiction miraculeuse de la mort de Jésus-Christ, figuré par ce grand *Pan.* Ce mot d'ailleurs, en grec, veut dire *Tout :* d'où vient que le Dieu Pan, a été regardé comme l'emblème de la nature, ou même du Dieu universel, explication dont on a trouvé des motifs singuliers dans les attributs sous lesquels il étoit représenté.

Plusieurs grands personnages ont été désignés, soit satire,

prêche pas : ce grand Pan, c'est le grand Bourdaloue, qui faisoit languir l'année passée le Père de la Tour (1), le Père de la Roche même (2), l'Abbé Anselme, qui brille à Saint-Paul, et le Père Gaillard, qui fait des merveilles à Saint-Germain-de-l'Auxerrois. Adieu, très-chère et très-aimable; ne vous amusez point à répondre à toute cette causerie; songez toujours que je n'ai qu'une lettre à écrire : s'il en falloit écrire encore une, je m'enfuirois.

(1) Depuis Général de l'Oratoire.
(2) Célèbre Prédicateur de l'Oratoire.

LETTRE 873.

A la même.

à Paris, mercredi 30 Mars 1689.

AH! Dieu merci, ma chère enfant, vous voilà arrivée, vous voilà sur le rivage avec nous. Vous n'êtes plus dans l'agitation de l'incertitude; vous

soit éloge, par ce nom de *grand Pan.* Quand le Cardinal de Richelieu mourut, il parut une centurie de Nostradamus qui commençoit par ce vers :

Quand le grand Pan quittera l'écarlate......

Elle étoit de Guy-Patin. Je ne sais quel pédant annonça la mort de Saumaise sous ce nom emphatique.

On voit assez maintenant pourquoi Madame de Sévigné appelle *grand Pan*, Bourdaloue, le Prédicateur par excellence, qui embrassoit dans ses sermons toute la morale, philosophique et chrétienne.

en savez autant que nous présentement : mais je vous le dis sérieusement, vous mettez à trop haut prix les peines légères que j'ai prises, et les petits services que je vous ai rendus. Vous parlez d'obligation et de reconnoissance, comme si vous aviez oublié le commerce de l'amitié, et que vous ignorassiez le plaisir de faire des pas pour ceux que l'on aime : les nôtres ont été trop bien payés par le succès ; c'étoit à nous à vous remercier de nous avoir donné cette occasion de réveiller notre zèle : vous mettez par-dessus cela des remercîmens, des douceurs charmantes, des agrémens qui nous jettent dans la confusion : je ne sais si M. le Chevalier en est aussi honteux que moi. Je ne sentois pas que ma narration fût vive ; elle l'étoit toujours beaucoup moins assurément que les yeux de M. Gaillard : je vois sa mine *admirante* et spirituelle, qui ne laisse point croire que son admiration soit fille de l'ignorance, comme aux autres (1). Enfin, ma chère enfant, vous avez été contente de la peinture que je vous faisois de notre victoire. M. le Chevalier vient de me conter que Madame de Buri (2) revenant de Paris, Madame la Princesse de Conti lui demanda ce qu'elle y avoit fait. — Madame, j'y ai sollicité. — Et quel procès ? — Ce procès contre Messieurs de Grignan. — Quoi ! vous poussez cette chicane : ah fi ! peut-on recommencer, quand on

(1) *Voyez* la Lettre du 16 Mars.

(2) Sœur de M. d'Aiguebonne.

a une fois perdu, comme vous avez fait? Ma fille, je demande pardon à la belle âme de M. le Chevalier : j'avoue que ce discours fait plaisir à mon âme de boue. Voilà comme cette Buri est à Versailles; vous savez comme elle est au Grand-Conseil, et à la quatrième des Enquêtes : ainsi vous pouvez juger qu'elle mérite ce que vous voulez qui soit écrit sur son dos, *neant*, comme sur sa requête. Elle sortoit de chez un Juge, lorsque j'y entrois : elle lui dit, en me voyant : *Monsieur, je vous laisse en bonnes mains* : l'air qu'elle mit à ses paroles, me donna de l'émotion, et dans cet état j'eus la sagesse de me taire : j'avois bien pourtant quelques petites choses à lui dire, mais je ne dis rien. Si vous suivez le conseil de vos amis, vous rangerez vos affaires pour venir cet hiver achever ce qui reste; car avec les arrêts que vous avez, il n'y a plus rien du tout à craindre; mais ce qui est fait, est fait, et vous ajusterez le jugement de la requête civile avec la Chevalerie de M. de Grignan, et un petit brin de Cour; vous verrez votre enfant : tout cela ensemble vous fera prendre une bonne résolution. La comparaison que vous faites de M. Gui, qui a la rage de vouloir être condamné dans tous les tribunaux, avec ce fou qui essayoit toujours de ressusciter un mort, sans pouvoir en venir à bout, m'a bien humiliée : je vois le bon usage que vous faites de ce conte, qui périt entièrement un jour entre mes mains, en présence du Chevalier : ce fut un grand malheur, car je trouve ce conte fort bon.

Vous l'avez ressuscité, ma chère belle, et vous l'avez très-bien appliqué.

On mande que le Roi d'Angleterre est arrivé en Irlande, où il a été reçu avec transport. Le Prince d'Orange a tellement son asthme, que toutes les troupes qu'il assemble, désertent, croyant qu'il va mourir : il y a sept régimens qui l'ont quitté pour aller en Ecosse. Pour moi, je suis persuadée que le Roi, c'est-à-dire, Dieu par lui, surmontera tous ses ennemis, et débrouillera tous les nuages qui paroissoient si noirs et si prêts à fondre sur nous. Les Suisses sont tous radoucis; M. Amelot y fait des merveilles : cette nouvelle est grande. M. de Beauvilliers, M. de Lamoignon et Pâques, raccommoderont tous ces esprits si furieux de cet enlèvement de Mademoiselle de Vaubrun, que je vous ai conté (1) : le public y gagnera de ne plus voir ce grand vilain *Cassepot*.

(1) *Voyez* les deux Lettres précédentes.

LETTRE 874.

A la même.

à Paris, vendredi premier avril 1689.

Nous croyons toujours partir le lendemain des fêtes; j'ai toujours ma petite tristesse de m'éloigner de vous : je ne sais comme se tournera tout ce voyage. Je ne crois pas que je voie mon fils, qui est dans le désespoir de faire une dépense effroyable,

pour être à la tête de son arrière-ban dans la Basse-Bretagne. Il admire ce que lui fait le Prince d'Orange, ce d'*Aiguebonne* de l'Europe, comme vous dites fort bien; et par quels arrangemens ou dérangemens il plaît à la Providence de venir le chercher dans ses bois, pour le faire rentrer dans le monde et dans la guerre par ce côté-là?

Voilà vos lettres du 27. Vous êtes malade, ma chère enfant; vous dites quelquefois que votre estomac vous parle; vous voyez que votre tête vous parle aussi: on ne peut pas vous dire plus nettement que vous la cassez, que vous la mettez en pièces, qu'en vous faisant une grande douleur, soit que vous lisiez, soit que vous écriviez trop, elle vous laisse en repos, quand vous l'y laissez, et que vous quittez ces exercices violens; car ils le sont: cette pauvre tête, si bonne, si bien faite, si capable des plus grandes choses, vous demande quartier: ce n'est point s'expliquer en termes ambigus; ayez donc pitié d'elle, ma très-chère, ne croyez point que ce soit chose possible, que de vaquer à nos deux commerces, et à tous les paris de traverse qui arrivent tous les jours, et à Madame de Vins, et trois fois la semaine: ce n'est pas vivre, c'est mourir pour nous; cela est fort obligeant. Quand je vous vois écrire sur du grand papier, il me semble que je vous vois montée sur vos grands chevaux: vous galopez sur le bon pied, je l'avoue; mais vous allez trop loin; et je n'en puis plus

souffrir les conséquences. Ayez donc pitié de vous et de nous : pour moi, s'il falloit, quand je vous ai écrit, récrire une aussi grande lettre, je vous l'ai déjà dit, je m'enfuirois. Si vous trouvez que je pousse un peu loin ce chapitre, c'est qu'en vérité il me tient au cœur.

J'espère que M. le Chevalier, par M. de Cavoie, m'empêchera de payer *les intérêts des intérêts*, en payant dix-sept mille neuf cents livres, que j'ai dans ma poche, par le secours de ma belle-fille : si cela est, je vous prierai de le bien remercier; le chemin est un peu long pour une reconnoissance vive comme la mienne; mais c'est la plus digne du bienfait. Je serai ravie que M. de Grignan réponde de sa propre main à votre belle-sœur (1) : elle m'écrit mille douceurs et mille agaceries pour lui; c'est, dit-elle, un penchant qu'elle combat inutilement : enfin, il faut un peu badiner avec elle, c'est le tour de son esprit.

Votre enfant n'est point du tout exposé présentement; jouissez, ma chère bonne, de cette paix. Il y a eu, en d'autres endroits, de petites échauffourées : Chamilly a été un peu battu, et Gandelu blessé assez considérablement; mais Toiras a fait une petite équipée toute brillante, où il a battu et tué trois ou quatre cents hommes. Les affaires d'Angleterre vont bien; le crédit du Prince d'Orange

(1) Jeanne-Marguerite de Brehan de Mauron, Marquise de Sévigné.

diminue tous les jours. Un plaisant a mis sur la porte de Witehal (1) : *Grande maison à louer pour la Saint-Jean;* cette sottise fait plaisir. L'Ecosse et l'Irlande sont entièrement contre ce Prince. Le Roi d'Angleterre a été fort bien reçu en Irlande ; il a assuré les Protestans de toutes sortes de liberté et de protection, pourvu qu'ils lui fussent fidèles. C'est le mari de Mme. d'Hamilton qui est Vice-Roi. Il faut voir ce que deviendront toutes ces affaires : il me semble que c'est un gros nuage noir, épais, chargé de grêle, qui commence à s'éclaircir. Nous en avons vu de cette manière à Livry, qui se passoient sans orage : Dieu conduira tout. Adieu, ma chère belle : conservez-vous, faites écrire Pauline, pendant que vous vous reposerez dans votre cabinet.

(1) Palais des Rois d'Angleterre à Londres, situé au faubourg de Westminster.

LETTRE 875.

A la même.

à Paris, mercredi 6 Avril 1689.

Je vous avertis de la part de Mme. de la Fayette, et de toute la nombreuse troupe des vaporeux, que les vapeurs d'épuisement sont les plus dangereuses et les plus difficiles à guérir : après cela, épuisez-vous, jouez-vous à ne plus oser baisser la tête sans douleur, forcez-vous à écrire et à lire, et vous

trouverez bientôt que vous ne serez plus bonne à rien, vous deviendrez une femme de verre. Comme ce mal ne vient que de l'excès de vos écritures, je vous conjure de les retrancher, si vous nous aimez: mettez-vous sur votre lit de repos, quand vous aurez envie de causer, et faites écrire Pauline; elle apprendra à penser et à tourner ses pensées: vous vous conserverez, et nous causerons ainsi avec vous, sans qu'il vous en coûte rien. Je voudrois que vous eussiez été saignée: quel inconvénient y trouviez-vous? cela vous eût débouché les veines, cela eût donné du jeu et de l'espace à votre sang: mais vous ne voulez pas. Cette chère pervenche pouvoit faire des merveilles dans cet état: je suis ravie que vous l'ayez trouvée à votre point; on diroit qu'elle est faite pour vous: quand vous redevîntes si belle, on disoit, mais sur *quelle herbe* a-t-elle marché? je répondois, sur de *la pervenche*. Je ne sais encore pourquoi vous vous êtes précipitée, ces jours Saints, d'aller à Grignan sans votre mari. Rien n'étoit si joli que d'être *à Sainte-Marie*, et de n'être point sitôt dans cette poudre et ces bâtimens de Grignan. Il semble, à vous entendre, que M. d'*Arles* y soit: j'ai trouvé ce nom, pour ne dire ni M. le Coadjuteur, ni M. l'Archevêque; il y a bien de l'invention à cette découverte. Disons encore un mot de notre victoire du Grand-Conseil; elle nous a donné une bonne opinion de nos conduites: pour dire le vrai, le succès a été joli et galant; tout étoit vif: c'étoit un ouvrage couronné que nous emportions l'épée à

la main. Il n'y a que vous qui puissiez emporter la requête civile, quoique plus aisée, parce que nous sommes tous séparés dans un moment, et qu'une personne seule ne doit pas s'en charger : pour moi, je ne l'entreprendrois pas sans mon Colonel (1).

Il fait une pluie continuelle ; je tâche à déranger et à retarder Madame de Chaulnes de huit jours. Je donne demain mon argent au Syndic de Bretagne ; il le reçoit à compte du fonds et des intérêts : moi, je fais mes protestations, et je dis, « que j'ai payé la » somme que je dois sur l'inventaire, que je suis » quitte, que je ne puis ni ne dois payer *les inté-* » *rêts des intérêts*, que cela est usuraire. » C'est un procès que je voudrois qui fût jugé aux Etats : je crains qu'il ne le soit ici par les Commissaires ; je reculerai tant que je pourrai : mais ne parlons plus de cette affaire, elle m'a donné du chagrin : voilà qui est fait.

On ne sait ce qu'est devenu le courrier de Monsieur d'Enrichemont (2). Mais M. de Brionne signe demain les articles de son mariage avec Mademoiselle d'Espinai, grande héritière et de grande maison. Il me semble que les nouvelles d'Angleterre sont bonnes pour nous : l'Irlande, l'Ecosse, les Anglois, rien ne s'attache au Prince d'Orange. Il est vrai que votre fils est trop aimable ; c'est un bonheur et un malheur : mais *Dieu le conserve*, de ce ton que je connois qui sort de votre cœur et qui

(1) M. le Chevalier de Grignan.

(2) *Voyez* la Lettre du 9 Mars.

pénètre le mien ; car c'est le propre de la vérité. Adieu, ma chère enfant; je n'ai point de vapeurs, et cependant je ne veux point écrire plus longtems : il est tard, il pleut, il faut envoyer nos lettres. Je vous demande seulement une chose, répondez-moi sincérement ; n'êtes-vous point chagrine, tout en riant, de votre jalousie? comment êtes-vous avec Madame D.....? il me semble que vous n'avez fait aucun usage de son esprit, ni de sa conversation.

LETTRE 876.

A la même.

à Paris, Vendredi-Saint 8 Avril 1689.

JE n'attendois point vos lettres aujourd'hui, ma chère fille; je veux me retirer ce soir, je fais demain mes pâques : c'est vous précisément que je veux tâcher d'éloigner un peu de mon esprit. J'ai été ce matin à une très-belle passion à Saint-Paul; c'étoit l'Abbé Anselme; j'étois toute prévenue contre lui, je le trouvois gascon, et c'étoit assez pour m'ôter la foi en ses paroles : il m'a forcée de revenir de cet injuste jugement, et je le trouve un des bons Prédicateurs que j'aie jamais entendus ; de l'esprit, de la dévotion, de la grâce, de l'éloquence : en un mot, je n'en préfère guère à lui. Je voudrois qu'on ne vous traitât pas comme des chiens dans les Provinces, et qu'on vous envoyât à-peu-pres

un homme comme celui-là. Le moyen d'écouter ceux que vous avez ? cela fait tort à la Religion.

Madame de Chaulnes veut s'en aller avant la *Quasimodo*. Je viens de faire certains petits arrangemens qui seront admirables, en cas d'alarme, pour établir votre repos. Ne me reparlez point de ceci, en m'écrivant : M. le Chevalier m'approuve, et c'est assez. Je laisse là ma lettre, j'y ajouterai ce soir quatre lignes ; je m'en vais à ténèbres, et de là à Saint-Paul.

Me voilà revenue, ma chère enfant, et je vous quitte ; en vous priant de vous bien reposer, et de faire jaser Pauline, si vous avez envie de répondre à mes causeries : sans cela, laissez-les tomber, écrivez-moi en petit volume, et portez-vous bien, c'est tout ce que je desire.

LETTRE 877.

A la même.

à Paris, lundi 11 Avril 1689.

ENFIN, ma fille, vous avez quitté Aix : vous me paroissez en avoir par-dessus les yeux. Vous êtes à Grignan, vous trouvez-vous mieux de cette solitude, avec tous les désagrémens qui y sont survenus ? Il me semble que cette envie d'être seule, n'est, à la bien prendre, que l'envie d'être fidèle au goût que vous avez pour les désespoirs et pour la tristesse : vous auriez peur qu'une distraction ne

prît quelque chose sur les craintes que vous voulez avoir pour votre cher enfant, dès qu'il sera dans le moindre péril : je ne pense peut-être que trop vrai; mais ce seroit être bien cruelle à vous-même, de ne pas profiter au moins du tems que notre petit homme est en repos, pour y être aussi de votre côté, au lieu d'anticiper, comme il paroît que vous faites. Je crois que nous partons après-demain matin : je suis ridiculement triste d'un voyage que je veux faire, que je dois faire, et que je fais avec toute la commodité imaginable. Madame de Carman (1) vient encore avec nous; c'est une aimable femme; un grand train, deux carrosses à six chevaux, un fourgon, huit cavaliers enfin, à la grande; nous nous reposerons à Malicorne; pouvois-je souhaiter une plus agréable occasion? Vous m'adresserez d'abord vos lettres à Rennes, et je vous manderai quand il faudra les adresser à Vitré : je serai bientôt lasse de ce tracas de Rennes; c'est pour voir M. de Chaulnes que j'y vais. M. le Chevalier s'en va de ce pas à Versailles; je croyois *qu'il ne me quitteroit point qu'il ne m'eût vu pendue* (2); mais il a des affaires : je suis blessée de le quitter; ce m'est une véritable consolation que de parler avec lui, de vous et de toutes vos affaires; cela fait une grande liaison : on se rassemble pour parler de ce qui tient uniquement au cœur : le Chevalier est fort; moi, je suis

(1) Marie-Anne du Pui de Murinais, Marquise de Carman.

(2) *Voyez* la Scène IX de l'Acte III du *Médecin malgré lui*, de Molière.

foible; il se passera bien de moi, je ne suis pas de même pour lui; je rentrerai en moi-même, et je vous y trouverai; mais je n'aurai plus cet appui qui m'étoit si agréable et si nécessaire : il faut s'arracher et se passer de tout. Dites-moi vos desseins sur la requête civile; la confiez-vous à M. d'Arles? ne reviendrez-vous point vous-même la gagner, car pour nous, chacun s'en va de son côté : nous sommes contents d'avoir gagné notre petite bataille. Instruisez-moi de vous, ma très-chère, et de ce qui vous touche, songez que M. le Chevalier ne me dira plus rien; mais pour des causeries, c'est Pauline que vous devez charger du soin de me les écrire; vous savez que je ne crains rien tant que de vous accabler.

Les affaires du Duc d'Estrées sont accommodées avec M. de Gèvres; son nez s'est aussi rapatrié avec les nez des Bethunes. Cette Mademoiselle de Vaubrun a tant dit qu'elle n'étoit point mariée, et qu'elle vouloit être Religieuse, qu'on l'a mise aux Filles-Bleues de Saint-Denis. Le monde a gagné à tout cela que *Cassepot* n'est plus en France (1). Je ne sais point de nouvelles. Mademoiselle de Méry a été bien mal d'un vomissement de bile; elle a pris un petit brin de tartre émétique; elle s'en trouve fort bien. Adieu, ma chère enfant : conservez-moi cette chère amitié, qui fait la douceur de ma vie : je ne veux point vous dire toutes mes tendresses ni toutes mes foiblesses.

(1) *Voyez* les Lettres du 25 et du 28 Mars.

LETTRE 878.

A la même.

à Paris, mardi au soir 12 Avril 1689.

Si vos lettres que j'attends arrivent ce soir, j'y ferai réponse en chemin, ou, tout au plus tard, à Malicorne. Nous partons demain matin, pour aller coucher à Bonnellé; les autres partiront à huit ou neuf heures : Madame de Chaulnes, qui est la vigilance même, partira à la pointe du jour. Vous savez comme en allant à Bourbon, j'eus plutôt fait de m'accommoder à ses manières, que d'entreprendre de les corriger : ainsi je m'en vais remonter ma journée, et par la facilité de mon esprit, je ne serai blessée de rien. Toute la sûreté, toutes les précautions qu'on peut désirer dans un voyage, je les trouverai dans celui-ci; et même je suis débarrassée du soin d'avoir peur, et de crier et de rougir : notre bonne Duchesse se charge de tout, et je demeure avec une apparence de courage et de hardiesse, par comparaison à ce qu'elle fait voir de crainte et de timidité : on trouve ainsi le moyen d'attirer des louanges qu'on ne mérite pas. J'ai donné tous les bons ordres pour recevoir de vos lettres à Malicorne et à Vitré, et puis à Rennes : je vous écrirai dès que je le pourrai; mais ne soyez nullement en peine, si vous êtes quelque tems sans en recevoir; c'est que les postes et les tems ne se

seront pas rencontrés justes. Je pars toujours avec la petite tristesse que je vous ai dite; le moyen de songer à l'état de vos affaires, sans une vraie douleur? La mort de M. l'Archevêque (*d'Arles*) vous fait encore un accablement. Je crains, sans savoir pourquoi, que l'empressement d'être à Grignan ne vous ait fait un mal solide. Le Chevalier étoit un peu fâché que vous fussiez partie d'Aix sans conclure votre emprunt; il y a des affaires qu'il ne faut pas quitter : elles échappent des mains dès qu'on s'en éloigne. Dieu nous fasse la grâce de nous revoir dans quelque tems; Dieu vous conserve, ayez soin de votre santé : la mienne m'est considérable par l'intérêt que vous y prenez. J'ai fait ce matin encore certains adieux par rapport à vous : c'est le sel qui donne du goût à ce que je fais. Adieu, ma très-aimable Comtesse : je pleure; quelle folie ! c'est que ce redoublement d'absence et d'éloignement me fait mal. Voyez M. de la Garde, soutenez-vous, ne vous laissez point accabler, servez-vous de votre courage, et mettez en œuvre les décrets de la Providence.

LETTRE 879.

De Madame DE SÉVIGNÉ *au Comte* DE BUSSY.

à Paris, ce 13 Avril 1689.

VOUS avez fort bien répondu pour l'arrière-ban d'Autun, mon cher Cousin; mais pour moi qui ne puis pas dire les mêmes choses que vous, vous me feriez un grand plaisir de me faire une réponse au Lieutenant-Général d'Auxois, qui me demande un homme. Je dis que j'ai donné le fonds de la terre de Bourbilly à ma fille en la mariant : il me tourmente pour l'usufruit. Je vous demande pardon, mon cher Cousin, mais je me jetterai sans balancer dans la bourgeoisie de Paris : je montrerai les baux de mes maisons; je produirai mes quittances de boues et lanternes; je ferai voir même que j'ai rendu le pain bénit; enfin, je tâcherai à me sauver par les marais comme je pourrai, plutôt que de payer cinq ou six cents francs pour un homme d'arrière-ban. J'ai vu ici M. Jeannin mon ancien ami, et Madame de Monjeu que je trouve fort aimable. Madame de Toulonjon vaut son prix aussi. Amusez-vous avec ces jolies femmes, mon cher Cousin, et conservez toujours une santé qui réjouit et donne de l'espérance à tout notre sang. J'embrasse ma chère Nièce, et vous recommande toujours l'un à l'autre.

LETTRE 880 ᵉ.

Du Comte DE BUSSY à Madame DE SÉVIGNÉ *.

à Chaseu, ce 13 Mai 1689.

Vous ferèz fort bien, ma chère Cousine, de vous exempter de donner six ou sept cents livres pour l'arrière-ban, si vous le pouvez. Vous en avez autrefois assez donné à Monsieur votre fils pour le service du Roi. Essayez à passer pour Bourgeoise de Paris; j'y consens, et à tout ce qui pourra vous épargner de l'argent, hormis à ne vous plus reconnoître pour ma chère Cousine, car pour cela je payerois plutôt pour vous.

Le fort de la guerre sera en Flandres, parce que l'Empereur sera occupé par le Turc et par Tékély. Les Liégeois ont fait une perfidie au Roi, qui n'a point d'exemple dans notre siècle, je m'en fie bien à lui pour en donner un de leur châtiment aux siècles à venir **. Le Roi ne se relâche point sur les secours qu'il a commencé de donner au Roi d'Angleterre. Rien au monde n'est plus glorieux ni plus estimable que la chaleur avec laquelle il l'assiste. Adieu, ma chère Cousine, je vous envoie

* Nous donnons ici avant sa date, cette Lettre, qui, étant une réponse, seroit moins bien entendue, si on la renvoyoit plus loin.

** Les Liégeois avoient enlevé un convoi destiné pour l'armée Françoise, et reçu les ennemis dans leur citadelle. La ville fut bombardée en 1691 par le Maréchal de Boufflers.

une pièce nouvelle de M. Pavillon, qui vous fera plaisir.

LE GENTILHOMME DE L'ARRIÈRE-BAN *.

Dans ma maison des champs sans chagrin, sans envie,
Je passois doucement la vie
Avec quelques voisins heureux,
Peu guerriers et fort amoureux.
Ma Bergère, mes prés, mes bois et mes fontaines,
Ou faisoient mes plaisirs, ou soulageoient mes peines.
J'allois à Paris rarement;
Mais Paris quelquefois venoit dans mon village :
J'entends quelques amis qui venoient bonnement
Me voir et manger mon potage.
Je les traitois fort sobrement,
Mes pigeons, mes poulets, tout leur sembloit charmant.
On parloit de l'amour, et jamais de la guerre.
Je plaignois le Roi d'Angleterre,
Sans dessein de le soulager;
Je laissois aux Héros le soin de le venger;
La gloire et les honneurs n'étoient pas ma foiblesse :
Et je me piquois de noblesse,
Seulement pour ne pas payer
La taille et les impôts que paye un roturier.
Aujourd'hui j'ai regret d'être né Gentilhomme;
Ce titre glorieux m'assomme.
Hélas! il me contraint en ce malheureux an
De paroître à l'Arrière-ban.
O! vous mon bisaïeul de tranquille mémoire,
Dont les armes n'étoient que l'aune et l'écritoire;
Qui viviez en bourgeois et poltron et prudent,
Reconnoissez en moi votre vrai descendant.
Pourquoi de votre argent votre fils et mon père,
Ont-ils acquis pour moi ce qui me désespère?
Cette noblesse enfin, qui par nécessité
Me fait être guerrier contre ma volonté?

* Nous avons pensé qu'on liroit avec plaisir ce joli morceau qui est peu connu.

Adieu mon cher jardin qui fûtes mes délices;
Adieu de mes jets d'eau les charmans artifices;
Adieu fraises, adieu melons;
Adieu côteaux, adieu vallons.
Afin de soulager le chagrin qui me presse,
Que vos échos disent sans cesse:
Notre maître qui fut si doux,
Qui fuyoit la fatigue et qui craignoit les coups,
Est allé s'exposer à la fureur des armes.
Ciel, par un prompt retour finissez ses alarmes!

LETTRE 881.

De Madame DE SÉVIGNÉ *à Madame* DE GRIGNAN.

à Paris, mercredi un peu tard 13 Avril 1689.

NON-SEULEMENT nous ne sommes pas parties ce matin, mais nous ne partons pour la Bretagne que dans douze jours, à cause d'un voyage de Nantes que fait M. de Chaulnes. Madame sa femme est donc venue ce matin me demander si je veux bien aller passer dix jours à Chaulnes avec elle, ou bien qu'à jour nommé, nous nous trouvions à Rouen, pour aller en Bretagne par Caen; je n'ai pas balancé: je suis tellement en l'air, et tellement partie de Paris, que je m'en vais me reposer à Chaulnes; Madame de Carman pense de même. Ainsi, voilà qui est fait, nous partons demain pour aller à Chaulnes: mais vous, ma chère belle, vous voilà à Grignan: j'entre dans vos inquiétudes, et je les sens. Vous aviez grand'peur qu'il n'y eût

point de guerre ; et vous songiez dans quel endroit de l'Europe vous seriez obligée d'envoyer votre enfant. La Providence s'est bien moquée de vos pensées ; toute l'Europe est en feu : vous n'aviez pas songé au Prince d'Orange, qui est l'Attila de ce tems. On dit aujourd'hui une grande nouvelle, et qui feroit une grande diversion : le Roi de Pologne déclarant la guerre à l'Empereur, par vingt sujets de plainte, et le Turc n'ayant point fait la paix, les bords du Rhin ne seraient pas fort à craindre. Enfin, ma fille, tout est en l'air, tout est entre les mains de Dieu. Ce petit Garçon, déjà tout accoutumé au métier, tout instruit, tout capable, ayant vu trois siéges avant dix-sept ans : voilà ce que vous ne pensiez pas, mais ce que Dieu voyoit de toute éternité. Dites-moi ce que c'est que la vocation de Pauline. Adieu, ma très-aimable : songez que vous êtes une femme forte ; que si vous n'aviez la guerre vous iriez la chercher ; que Dieu conserve votre fils, qu'il est entre ses mains, et que vous devez espérer de le revoir en bonne santé : songez de combien de périls il a tiré le Chevalier, et que votre enfant marchera sur les pas de son oncle.

LETTRE 882.

A la même.

à Chaulnes, dimanche 17 Avril 1689.

J'ATTENDS votre lettre vendredi : quelle tristesse de ne pouvoir plus recevoir réglément de vos nouvelles trois fois la semaine ! c'est justement cela que j'ai sur le cœur, et que j'appelois *ma petite tristesse*; vraiment elle n'est pas petite, et je sentirai cette privation. M. le Chevalier m'écrivit de Versailles un petit adieu, tout plein de tendresse, j'en suis touchée; car il laisse ignorer assez cruellement la part qu'on a dans son estime, et comme on la souhaite extrêmement, c'est une véritable joie dont il prive ses amis. Je le remerciai de son billet, par un autre que je lui écrivis en partant : il me mandoit que votre enfant ne seroit point d'un certain détachement, parce qu'il n'étoit plus question de la chose qu'on avoit dite : cela me soulagea fort le cœur : et comme il vous l'aura mandé, vous aurez respiré comme moi. Je ne comprends que trop toutes vos peines; elles retournent sur moi, de sorte que je les sens de deux côtés.

Je partis donc jeudi, ma très-chère, avec Madame de Chaulnes et Madame de Carman : nous étions dans le meilleur carrosse, avec les meilleurs chevaux, la plus grande quantité d'équipages, de fourgons, de cavaliers, de commodités, de précautions que l'on puisse imaginer. Nous vînmes

coucher à Pont dans une jolie petite hôtellerie, et le lendemain ici. Les chemins sont fort mauvais : mais cette maison est très-belle et d'un grand air, quoique démeublée, et les jardins négligés. A peine le vert veut-il montrer le nez; pas un rossignol encore : enfin, l'hiver le 17 d'Avril. Mais il est aisé d'imaginer les beautés de ces promenades : tout est régulier et magnifique, un grand parterre en face, des boulingrins vis-à-vis des ailes; un grand jet d'eau dans le parterre, deux dans les boulingrins, et un autre tout égaré dans le milieu d'un pré, qui est admirablement bien nommé, *le solitaire;* un beau pays, de beaux appartemens, une vue agréable, quoique plate; de beaux meubles que je n'ai point vus; toutes sortes d'agrémens et de commodités : enfin, une maison digne de tout ce que vous en avez ouï dire en vers et en prose. Mais une Duchesse si bonne et si aimable, et si obligeante pour moi, que si vous m'aimez, chose dont je ne doute nullement, il faut nécessairement que vous lui soyez fort obligée de toutes les amitiés que j'en reçois. Nous serons dans cette aimable maison encore six ou sept jours; et puis, par la Normandie, nous gagnerons Rennes vers le deux ou trois du mois prochain. Je vous ai mandé comme un voyage de M. de Chaulnes avoit dérangé le nôtre. Voilà, ma chère bonne, tout ce que je puis vous dire de moi, et que je suis dans la meilleure santé du monde : mais vous, mon enfant, comment êtes-vous? que je suis loin de vous!

et que votre souvenir en est près ! et le moyen de n'être pas triste ?

Je reçois votre lettre du Samedi-saint, neuvième Avril : ma fille, vous prenez trop sur vous, vous abusez de votre jeunesse, vous voyez que votre tête ne veut plus que vous l'épuisiez par des écritures infinies : si vous ne l'écoutez pas, elle vous fera un mauvais tour, vous lui refusez une saignée : pourquoi ne pas la faire à Aix pendant que vous mangiez gras ? enfin, je suis mal contente de vous et de votre santé. Vos raisons d'épargner le séjour d'Avignon, sont bonnes ; sans cela, comme vous dites, il étoit trop matin pour Grignan ; le cruel hiver et les vents terribles y sont encore à redouter. Pour votre requête civile, nous voilà, M. le Chevalier et moi, hors d'état de vous y servir ; il croit s'en aller dans un moment : me voilà partie, ce n'est pas une affaire d'un jour ; Hercule ne sauroit se défaire d'Antée (1), ni le déraciner de sa chicane en trois mois : c'est donc M. d'Arles qui sera chargé de cette affaire. C'est tout cela qui me faisoit dire que si vous eussiez pu venir cet hiver avec M. de Grignan, c'étoit bien le droit du jeu que vous eussiez fini entièrement cette affaire : votre présence y auroit fait des merveilles. Vous me parlez des esprits de Provence ; ceux de ce pays-ci ne sont point si difficiles à comprendre ; cela est vu en un moment : mais vous, ma très-

(1) Géant de Libye, fils de Neptune et de la Terre, étouffé par Hercule.

chère, vous êtes trop aimable, trop reconnoissante : vraiment c'est bien de la reconnoissance que tout ce que vous me dites : je m'y connois; c'est de la plus tendre et de la plus noble qu'il y ait dans le monde : conservez bien vos sentimens, vos pensées, la droiture de votre esprit; repassez quelquefois sur tout cela, comme on sent de l'eau de la Reine de Hongrie, quand on est dans le mauvais air : ne prenez rien du pays où vous êtes, conservez ce que vous y avez porté; et sur-tout, ma chère enfant, ménagez votre santé, si vous m'aimez, et si vous voulez que je revienne.

LETTRE 883.

A la même.

à Chaulnes, mardi 19 Avril 1689.

J'ATTENDS vos lettres : la poste arrive ici trois fois la semaine; j'ai envie d'y demeurer. Je commence donc à vous écrire, pour vous rendre compte de mes pensées; car je n'ai plus d'autres nouvelles à vous mander : cela ne composera pas des lettres bien divertissantes; et même vous n'y verrez rien de nouveau, puisque vous savez depuis long-tems que je vous aime, et comme je vous aime : vous feriez donc bien, au lieu de lire mes lettres, de les laisser là, et de dire, je sais bien ce que me mande ma mère : mais persuadée que vous n'aurez pas la force d'en user ainsi, je vous dirai que je suis

en peine de vous, de votre santé, de votre mal de tête. L'air de Grignan me fait peur : un vent qui *déracine des arbres dont la tête au ciel étoit voisine, et dont les pieds touchoient à l'empire des morts* (1), me fait trembler. Je crains qu'il n'emporte ma fille, qu'il ne l'épuise, qu'il ne la dessèche, qu'il ne lui ôte le sommeil, son embonpoint, sa beauté : toutes ces craintes me font transir, je vous l'avoue, et ne me laissent aucun repos. Je fus l'autre jour me promener seule dans ces belles allées ; Madame de Chaulnes étoit enfermée pour des affaires. Madame de Carman est délicate, je répétois donc pour les Rochers ; je portai toutes ces pensées, elles sont tristes : je sentois pourtant quelque plaisir d'être seule. Je relus trois ou quatre de vos lettres ; vous parlez de bien écrire : personne n'écrit mieux que vous : quelle facilité de vous expliquer en peu de mots, et comme vous les placez ! cette lecture me toucha le cœur, et me contenta l'esprit. Voici une maison fort agréable, on y a beaucoup de liberté ; vous connoissez les bonnes et solides qualités de cette Duchesse. Madame de Carman est une fort aimable personne, j'en ai tâté ; elle a bien plus de mérite et d'esprit qu'elle n'en laisse paroître ; elle est fort loin de l'ignorance des femmes ; elle a bien des lumières, et les augmente tous les jours par les bonnes lectures : c'est dommage que son établissement soit

(1) *Voyez* la Fable du *Chêne et du Roseau*, par La Fontaine, Fable XXII, liv. I.

au fond de la Basse-Bretagne. Quand vous pourrez écrire à M. et à Madame de Chaulnes, je leur donne ma part; vous me ferez écrire par Pauline, je connois votre style, c'est assez. Je vous souhaite M. de Grignan; je n'aime point que vous soyez seule dans ce château, pauvre petite *Orithye* (1)! mais *Borée* n'est point civil ni galant pour vous, c'est ce qui m'afflige. Adieu, très-chère; respectez votre côté, respectez votre tête, on ne sait où courir. Je comprends vos peines pour votre fils, je les sens, et par lui que j'aime, et par vous que j'aime encore plus : cette inquiétude tire deux coups sur moi.

Corbinelli est toujours chez nous le meilleur homme du monde, et toujours abîmé dans sa philosophie *christianisée*; car il ne lit que des livres saints.

(1) Orithye, fille d'Érechtée, Roi d'Athènes, fut enlevée par Borée, Roi de Thrace; ce qui donna lieu à la fable de l'enlèvement d'Orithye par le vent, qui porte le nom de Borée.

LETTRE 884.

A la même.

à Chaulnes, vendredi 22 Avril 1689.

C'EST dommage de partir d'un lieu si beau, si charmant, et où l'on reçoit vos lettres trois fois la semaine : vous savez que l'on souffre tout, hors le bien-être; il s'en faut pourtant beaucoup que je ne croie le trouver où vous n'êtes pas. Nous par-

tons d'ici dimanche par un tems admirable, et qui nous a donné ici en trois jours toutes les beautés du printems. Nous irons coucher à Amiens, et de là par Rouen et la Normandie nous gagnerons la Bretagne. Je vous écrirai de tous les lieux que je pourrai : je serai quelques jours seulement à Rennes, pour voir M. de Chaulnes, et puis je m'en irai aux Rochers; je mourrois de faire long-tems la vie de Rennes. Mais comprenez-vous bien l'impatience que j'ai de recevoir vos lettres, et de savoir si vous avez été saignée, et comment cette bonne tête, qui ne vous a jamais fait aucun mal, se trouve de l'air de Grignan? Que je hais ces sortes de vapeurs d'épuisement ! qu'elles sont difficiles à guérir, quand le remède consiste à s'hébêter, à ne point penser, à demeurer dans l'inaction ! pour une personne aussi vive et aussi active, c'est un martyre; hélas ! comme vous dites, compter les solives, ou se faire malade, est une étrange extrémité. Je rêve souvent à tout cela, je relis vos lettres à loisir; et comme je n'ai rien du tout à faire, je cause avec vous, et je commence ma lettre avant que la vôtre soit arrivée; mais que ce loisir ne vous donne pas la pensée d'en faire autant : conservez-vous et faites écrire Pauline. Je regardois l'autre jour son écriture, elle ressemble tout-à-fait à la vôtre; son orthographe est parfaite, cela n'est-il pas joli? Enfin, ma chère Comtesse, servez-vous, je vous prie, de ce petit secrétaire qui me plaît fort. Pauline se façonnera en écrivant ce que vous

pensez; rien ne sauroit être si bon ni pour elle, ni pour vous.

Nous avons vu les machines de M. de Chaulnes, elles sont admirables, et d'une simplicité sublime. On voit cinq gros jets d'eau dans ce parterre et ces boulingrins, un abreuvoir qui est un petit canal, des fontaines à l'office, à la cuisine, à la lessive, et autrefois il n'y avoit pas de quoi boire. Louez-le un peu de son courage, car tout ce pays se moquoit de lui : il a fait vingt allées tout au travers des choux dans un jeune bois qu'on ne regardoit pas, qui font une beauté achevée ; et tout cela pour être en Bretagne ou à Versailles. Mon Dieu, ma chère enfant, que mon loisir est dangereux pour vous ! je crains qu'il ne vous fasse mal ; il se sent de la tristesse de mes rêveries. J'en sens vivement de ne plus causer avec le Chevalier ; cette liaison si naturelle m'étoit d'une extrême consolation. Je m'ennuie fort aussi de ne point savoir des nouvelles de mon Marquis : que de sacrifices à faire à Dieu ! je le regarde souvent dans tout ce qui arrive, et nous sommes tous bien foibles et bien tremblans sous la main toute-puissante qui remue l'Europe d'une telle manière présentement, qu'on seroit bien empêché de dire ce qui arrivera de ce nuage répandu partout.

Voilà votre lettre du 14 qui me donne de la joie : vous n'avez plus si mal à la tête, vous ne voulez pas qu'on dise *vapeurs ;* mais que ferons-nous, si vous nous ôtez ce mot? car on le met à tout : en

attendant que vous autres Cartésiens en ayez trouvé un autre, je vous demande permission de m'en servir. Tâchez donc de vous guérir de ces maux, de ces étourdissemens qui rendent incapables de tout. Ce mal de côté me donnoit bien du chagrin aussi; nous ne le connoissions plus depuis long-tems; reprenez votre aimable pervenche, mettez-la à votre point, et parlez-moi toujours de votre santé; la mienne est toute parfaite, malgré quelques chagrins qu'on ne sauroit éviter. J'ai admiré les bornes que vous voulez donner à ma vie : ce tour et cette expression sont dignes de votre tendresse : j'en sens tout le prix. Nous laissons ici le printems dans ses charmans commencemens : ce château est fort beau, mais l'élévation du vôtre le fait bien plus ressembler à un palais d'Apollidon.

LETTRE 885.

A la même.

à Chaulnes, dimanche 24 Avril 1689.

Nous pensions partir aujourd'hui, ma chère fille, mais ce ne sera que demain. Madame de Chaulnes eut avant-hier au soir un si grand mal de gorge, tant de peine à avaler, une si grosse enflure à l'oreille, que Madame de Carman et moi, nous ne savions que faire. A Paris, on auroit saigné d'abord; mais ici elle fut frottée à loisir avec du baume tranquille, bien bouchonnée, du papier brouillard pardessus; elle se coucha bien chaudement, avec même

un peu de fièvre : en vérité, ma fille, il y a du miracle à ce que nous avons vu de nos yeux. Ce précieux baume la guérit pendant la nuit si parfaitement, et de l'enflure, et du mal de gorge, et des amygdales, que le lendemain elle *alla jouer à la fossette* *, et ce n'est que par façon qu'elle a pris un jour de repos. En vérité, ce remède est divin; conservez bien ce que vous en avez, il ne faut jamais être sans ce secours. Mais, ma chère enfant, je suis fâchée de votre mal de tête! que pensez-vous me dire de ressembler à M. Pascal? vous me faites mourir. Il est vrai que c'est une belle chose que d'écrire comme lui; rien n'est si divin : mais la cruelle chose que d'avoir une tête aussi délicate et aussi épuisée que la sienne, qui a fait le tourment de sa vie, et l'a coupée enfin au milieu de sa course! Il n'est pas toujours question des propositions d'Euclide pour se casser la tête : un certain point d'épuisement fait le même effet. Je crains aussi que l'air de Grignan ne vous gourmande et ne vous tourbillonne : ah, que cela est fâcheux! Je crains déjà que vous ne soyez emmaigrie et dévorée : ah, plût à Dieu que votre air fût comme celui-ci qui est parfait! Il me semble que vous regrettez bien sincèrement celui de Livry : tout maudit qu'il étoit quelquefois par de certaines personnes mal disposées pour lui, que nous le trouvions doux et gracieux! que ces pluies étoient charmantes! nous

* Allusion aux cures merveilleuses que Molière attribue au *Médecin malgré lui*.

n'oublierons jamais cet aimable petit endroit. Ma fille, il n'y a que Pauline qui gagne à votre mal de tête, car elle est trop heureuse d'écrire tout ce que vous pensez, et d'apprendre à haïr sa mère, comme vous haïssez la vôtre. Elle voit que vous me déclarez que pour vous bien porter, il faut nécessairement que vous ne m'aimiez plus : que n'entend-elle point de bon et d'agréable depuis qu'elle écrit pour vous ? Ce que vous dites sur la pluie est trop plaisant ; qu'est-ce que c'est que de la pluie ? comment est-elle faite ? est-ce qu'il y a de la pluie ? et comparer celle de Provence (1) aux larmes des petits enfans qui pleurent de colère et point de bon naturel, je vous assure que rien n'est si plaisamment pensé ; est-ce que Pauline n'en rioit point de tout son cœur ? Que je la trouve heureuse, encore une fois ! Vous n'avez point été saignée, ma chère enfant ; je n'ose vous conseiller de si loin, la saignée peut n'être pas bonne aux épuisemens. Vous êtes trop aimable d'aimer à parler de moi ; je vaux bien mieux quand vous me comptez, que je ne vaux en corps et en âme. Je me suis fort reposée ici ; plût à Dieu que votre santé fût aussi bonne que la mienne ! mais qu'il est douloureux d'être si loin l'une de l'autre ! il n'y a plus moyen de s'embrasser ; ce n'étoit pas une affaire à Paris. Je voudrois que vos bâtimens se fissent, comme autrefois les murailles

(1) Il pleut rarement en Provence, quelquefois même point du tout, ou si peu pendant l'été, que la terre en est moins humectée qu'échauffée.

de Thèbes, par Amphion (1) : vous faites l'ignorante, je suis assurée que Pauline est en état de rendre compte de cet endroit de la fable.

(1) Amphion, fils de Jupiter et d'Antiope, fut regardé comme l'inventeur de la musique ; en sorte que les Poëtes feignirent que les Rochers le suivoient, et que les pierres, au son de sa lyre, se rangeoient d'elles-mêmes pour élever les murailles de Thèbes.

LETTRE 886.

A la même.

à Pecquigny, mercredi 27 Avril 1689.

Nous partîmes de Chaulnes lundi, pour aller coucher à Amiens, où Madame de Chaulnes est honorée et révérée, comme vous l'êtes en Provence; je n'ai jamais vu que cela de pareil. L'Intendant (*M. Chauvelin*) nous y donna un grand et bon souper maigre, à cause de S. Marc; hier à dîner en gras en perfection. L'après-dîner nous arrivâmes ici dans un château où tout l'orgueil de l'héritière de Pecquigny (2) est étalé. C'est un vieux bâtiment élevé au-dessus de la ville, comme Grignan; un parfaitement beau Chapitre comme à Grignan; un Doyen, douze Chanoines : je ne sais si la fondation

(2) Claire-Charlotte d'Ailly, fille unique et héritière de Philibert-Emmanuel d'Ailly, Seigneur de Pecquigny, Vidame d'Amiens, avoit épousé Honoré d'Albert, Maréchal de France, et père de Charles d'Ailly, Duc de Chaulnes, dont il est parlé dans cette Lettre.

est

est aussi belle, mais ce sont des terrasses sur la rivière de Somme qui fait cent tours dans des prairies : voilà ce qui n'est point à Grignan. Il y a un camp de César à un quart de lieue d'ici, dont on respecte encore les tranchées; cela figure avec le pont du Gard (1). Vous me dites : « Ma mère, que » faites-vous donc ? est-ce que vous n'allez point » en Bretagne » ? Je vous répondrai : « Ma fille, » nous irons : mais comme M. de Chaulnes ne sera » que le 9 du mois prochain à Rennes, nous avons » du tems, et nous ne partirons d'ici que dans deux » jours ». Ce retardement ne me fait point de mal; je prends d'ici mes mesures pour aller à Nantes au mois de Juin ou de Juillet : je n'espère aucune véritable joie dans tout ce tems, puisque je ne vous verrai point : ainsi, je vis au jour la journée; je regarde et j'espère un autre tems dont Dieu est le maître, comme de toutes les autres choses de ce monde. Mais je pense fort souvent à votre santé, à votre tête, à cet air impétueux qui vous mange : vous admirez la bonté des murailles de votre château, et moi j'admire la vôtre de vouloir bien vous exposer à cette violence. Adieu, ma très-chère; je vous embrasse sans pouvoir vous dire avec quelle tendresse et avec quelle sensibilité. Nous lisons la

(1) Ce pont, d'une structure admirable, est un ancien ouvrage des Romains, dans le Bas-Languedoc sur le Gardon; il est bâti de pierres de taille, d'une grosseur et d'une longueur surprenantes, et à trois rangs d'arches les unes sur les autres.

vie du Duc d'Epernon, qui tient presque un siècle; elle est fort amusante.

LETTRE 887.

A la même.

à Pecquigny, samedi 30 Avril 1689.

Si j'en crois le vent, ma chère fille, je suis à Grignan; la bise en campagne n'y sauroit mieux faire: pour moi, je crois que nous allons entrer dans les rigueurs du mois de Mai, que nous avons vues si souvent à Livry. Il y a trois jours que nous sommes dans cette belle maison, où la vue est agréable au dernier point; nous en partons dans une heure pour aller à Rouen, où nous arriverons demain, et j'y trouverai vos lettres; c'est une grande tristesse pour moi de n'en avoir point reçu depuis six jours; c'est tellement la subsistance nécessaire de mon cœur et de mon esprit, que je languis quand elle me manque. Nous serions à Rouen il y a trois jours, si des affaires survenues à Madame de Chaulnes, et une envie de n'arriver que le 9 de Mai à Rennes, parce que M. de Chaulnes n'y arrive que ce jour-là de Nantes, ne l'eussent fait demeurer ici. Pour moi, je m'embarrasse peu d'être un mois en chemin: le seul dérangement de vos lettres me donne du chagrin; j'ai passé dix jours à Chaulnes fort doucement, ayant vos lettres trois fois la semaine. J'ai été à Amiens, j'ai vu le château de Pecquigny,

j'écris en Bretagne, j'y donne mes ordres; je ne serai pas mieux à Rennes: il n'y a qu'aux Rochers où je serai dans une aimable solitude; mais cette douceur ne sauroit me manquer. Je ne sais présentement aucune nouvelle; j'ignore comment vous vous portez, si vous avez été saignée, si votre bise vous étonne toujours; je la crains infiniment pour vous, je vous l'avoue. Je ne sais point quelle part vous aurez prise au mariage de Mademoiselle d'Alerac (1); je ne sais rien de M. le Chevalier, ni de mon Marquis, toutes ces choses me tiennent fort au cœur; j'espère que je serai savante demain à Rouen, d'où je vous écrirai encore: je ne vous écris aujourd'hui qu'afin que cette misérable lettre puisse partir lundi, et que vous n'ajoutiez point à vos inquiétudes celle de douter de ma santé qui est dans la perfection: je vous en souhaite une pareille: je me ménage pour l'amour de vous, je ne mange que ce qu'il me faut, que ce qui est bon, point deux repas égaux: Madame de Chaulnes et Madame de Carman sont dans ce régime. Voyez, ma fille, si je suis persuadée de votre amitié, puisque je ne rabats rien de cet aimable ton qui me fait entendre que vous désirez ma conservation; ayez donc les mêmes égards pour moi, ne pouvant douter que mes tons ne soient pour le moins aussi bons que les vôtres, et avec bien plus de raison. Adieu, ma chère enfant. J'aime en vérité Pauline, je me

(1) Françoise-Julie de Grignan, mariée le 6 Mai suivant avec Henri-Emmanuel Hurault, Marquis de Vibraie.

sens portée pour elle; il me semble que, dans plusieurs petits procès qu'elle a contre vous, je lui serois favorable. Madame de Chaulnes et Madame de Carman vous disent bien des choses honnêtes et obligeantes. C'est une liseuse que cette dernière, elle sait un peu de tout; j'ai aussi une petite teinture; de sorte que nos superficies s'accordent fort bien ensemble.

LETTRE 888.

A la même.

à Pont-Audemer, lundi 2 Mai 1689.

Je couchai hier à Rouen, d'où je vous écrivis un mot pour vous dire seulement que j'avois reçu deux de vos lettres avec bien de la tendresse. Je n'écoute pas tout ce qu'elle voudroit me faire sentir; je me dissipe, je serois trop souvent hors de combat, c'est-à-dire, hors de la société; c'est assez que je la sente, je ne m'amuse point à l'examiner de si près. Il y a onze lieues de Rouen à Pont-Audemer; nous y sommes venus coucher. J'ai vu le plus beau pays du monde, les plus agréables prairies, et tous les tours qu'y fait cette belle Seine, dont les bords, pendant quatre ou cinq lieues, n'en doivent rien à ceux de la Loire; ils sont gracieux, ils sont ornés de maisons, d'arbres, de jeunes saules, de petits canaux qu'on fait sortir de cette grande rivière : en vérité, cela est beau; je ne connoissois point la

Normandie, j'étois trop jeune quand je la vis; hélas! il n'y a peut-être plus personne de tous ceux que j'y voyois autrefois; cette pensée est triste. J'espère trouver à Caen, où nous serons mercredi, votre lettre du 21 et celle de M. de Chaulnes. Je n'avois point cessé de manger avec le Chevalier avant que de partir; le Carême ne nous séparoit point du tout; j'étois ravie de causer avec lui de toutes vos affaires; je sens infiniment cette privation; il me semble que je suis dans un pays perdu, de ne plus traiter tous ces chapitres. Corbinelli ne vouloit point de nous les soirs, sa philosophie alloit se coucher; je le voyois le matin, et souvent l'Abbé Bigorre venoit nous conter des nouvelles.

Je vous observerai pour votre retour qui réglera le mien, je vis au jour la journée. Quand je partis, M. de Lamoignon étoit à Bâville avec Coulanges. Madame du Lude, Madame de Verneuil et Madame de Coulanges sortirent de leurs couvens pour venir me dire adieu; tout cela se trouva chez moi avec Madame de Vins qui revenoit de Savigny, Madame de Lavardin vint aussi avec la Marquise d'Huxelles, Madame de Mouci, Mademoiselle de la Rochefoucauld et M. du Bois; j'avois le cœur assez triste de tous ces adieux. J'avois embrassé la veille Madame de la Fayette, c'étoit le lendemain des fêtes, j'étois toute étonnée de m'en aller; mais ma chère belle, c'est proprement le printems que j'allois voir arriver dans tous les lieux où j'ai passé; il est d'une beauté ce printems, et d'une jeunesse,

et d'une douceur que je vous souhaite à tout moment, au lieu de cette cruelle bise qui vous renverse, et qui me fait mourir quand j'y pense.

J'embrasse Pauline, et je la plains de ne point aimer à lire des histoires; c'est un grand amusement; aime-t-elle au moins *les Essais de morale* et *Abbadie*, comme sa chère maman? Madame de Chaulnes vous fait mille amitiés; elle a des soins de moi, en vérité, trop grands. On ne peut voyager, ni dans un plus beau vert, ni plus agréablement, ni plus à la grande, ni plus librement. Adieu, très-aimable; en voilà assez pour le Pont-Audemer, je vous écrirai de Caen.

LETTRE 889.

A la même.

à Caen, jeudi 5 Mai 1689.

JE me doutois bien que je recevrois ici cette lettre du 21 Avril, que je n'avois point reçue à Rouen; c'eût été dommage qu'elle eût été perdue, bon Dieu! de quel ton, de quel cœur, car les tons viennent du cœur, de quelle manière m'y parlez-vous de votre tendresse? Il est vrai, ma chère Comtesse, que l'affaire d'Avignon est très-consolante; si, comme vous dites, elle venoit à des gens dans le courant de leurs revenus, quelle facilité cela donneroit pour venir à Paris! Vos dépenses ont été extrêmes, et l'on ne fait que réparer, mais

aussi, comme je disois l'autre jour, c'est pour avoir vécu qu'on reçoit ces faveurs de la Providence; cependant, ma fille, cette même Providence vous redonnera, peut-être, d'une autre manière, les moyens de venir à Paris : il faut voir ses desseins.

Il n'est pas aisé de comprendre que M. le Chevalier, avec tant d'incommodités, puisse faire une campagne; mais il me paroît qu'il a dessein au moins de faire voir qu'il le veut et le désire bien sincèrement; je crois que personne n'en doute. Il a une véritable envie d'aller aux eaux de Balaruc; j'ai vu l'approbation naturelle que nos Capucins donnèrent à ces eaux, et comme ils le confirmèrent dans l'estime qu'il en avoit déjà; il faut lui laisser placer ce voyage comme il l'entendra; il a un bon esprit, et sait bien ce qu'il fait. Mais notre Marquis, mon Dieu, quel homme! nous croirez-vous une autre fois? Quand vous vouliez tirer des conséquences de toutes ses frayeurs enfantines, nous vous disions que ce seroit un foudre de guerre, et c'en est un, et c'est vous qui l'avez fait: en vérité, c'est un aimable enfant, et un mérite naissant, qui prend le chemin d'aller bien loin; *Dieu le conserve*: je suis persuadée que vous ne doutez pas du ton.

Je ne pense pas que vous ayez le courage d'obéir à votre père *Lanterne*; voudriez-vous ne pas donner le plaisir à Pauline, qui a bien de l'esprit, d'en faire quelque usage en lisant les belles pièces de Corneille, et *Polyeucte*, et *Cinna*, et les autres? N'avoir de la dévotion que ce retranchement, sans

y être portée par la grâce de Dieu, me paroît être bottée à cru : il n'y a point de liaison ni de conformité avec tout le reste. Je ne vois point que M. et Madame de Pompone en usent ainsi avec *Félicité* (1), qui apprend l'Italien et tout ce qui sert à former l'esprit : je suis assurée qu'elle étudiera et expliquera les beaux ouvrages dont il s'agit. Ils ont élevé Madame de Vins (2) de la même manière, et ne laisseront pas d'apprendre parfaitement bien à leur fille, comme il faut être chrétienne, ce que c'est que d'être chrétienne, et toute la beauté et la solide sainteté de notre religion : voilà tout ce que je vous en dirai. Je crois que c'est votre exemple qui fait haïr les histoires à Pauline; elles sont, ce me semble, fort amusantes : je me trouve fort bien de la vie du Duc d'Epernon par Girard; elle n'est pas nouvelle; mais elle m'a été recommandée par mes amies et par Croisilles, qui l'ont lue avec plaisir.

Un mot de notre voyage, ma chère enfant. Nous sommes venues en trois jours de Rouen ici, sans aventures, avec un tems et un printems charmant, ne mangeant que les meilleures choses du monde, nous couchant de bonne heure, et n'ayant aucune sorte d'incommodité. Nous sommes arrivées ici ce matin, nous n'en partirons que demain, pour être dans trois jours à Dol, et puis à Rennes : M. de

(1) Catherine-Félicité Arnauld de Pompone, qui fut mariée à Jean-Baptiste Colbert, Marquis de Torci, Ministre d'État.

(2) Sœur de Madame de Pompone.

Chaulnes nous attend avec des impatiences amoureuses. Nous avons été sur les bords de la mer à Dive, où nous avons couché : ce pays est très-beau, et Caen la plus jolie ville, la plus avenante, la plus gaie, la mieux située, les plus belles rues, les plus beaux bâtimens, les plus belles Eglises, des prairies, des promenades, et enfin, la source de tous nos plus beaux esprits (1). Mon ami Segrais est allé chez Messieurs de Matignon, j'en suis affligée. Adieu, ma très-aimable; je vous embrasse mille fois. Vous voilà donc dans la poussière de vos bâtimens.

(1) Jean-Renauld de Segrais, de l'Académie Françoise, étoit de Caen, ainsi que Malherbe, Huet, etc.

LETTRE 890.

A la même.

à Dol, lundi 9 mai 1689.

NOUS arrivâmes hier ici assez fatiguées, et les équipages encore plus. C'est ce même lieu où je vins voir M. et Madame de Chaulnes, il y a quatre ans. Nous sommes venues de Caen en deux jours à Avranches; nous avons trouvé le bon Evêque (1) de cette ville mort et enterré depuis huit jours; c'étoit l'oncle de Tessé; un Saint Evêque, qui avoit si peur de mourir hors de son diocèse, que pour éviter ce malheur, il n'en sortoit point du

(1) Gabriel-Philippe de Froullai, Evêque d'Avranches.

tout. Il y en a d'autres qu'il faudroit que la mort tirât bien juste pour les y attraper. Nous avons trouvé tous les gens de ce bon Prélat en pleurs : son ombre n'a pas laissé de nous loger. Je voyois de ma chambre la mer et le mont Saint-Michel; ce mont si orgueilleux, que vous avez vu si fier, et qui vous a vue si belle : je me suis souvenue avec tendresse de ce voyage, nous dinâmes à Pontorson, vous en souvient-il ? Nous avons été long-tems sur le rivage, à toujours voir ce mont; et moi à songer toujours à ma chère fille. Enfin, nous arrivâmes ici, où je défie la mort d'attraper l'Evêque. Nous y avons trouvé un garde de M. de Chaulnes qui est occupé à recevoir toutes ces troupes qui viennent de tous côtés : c'est une chose pitoyable que l'étonnement et la douleur des Bretons, qui n'en avoient point vues depuis les guerres du Comte de Montfort et du Comte de Blois; ce sont des larmes et des désolations. Nous nous reposons aujourd'hui. Mon fils est à Rennes avec sa femme : je logerai chez la bonne Marbeuf, quoiqu'elle ne soit pas trop bien avec ce Duc et cette Duchesse, parce qu'elle est toute dévouée à M. de Pontchartrain; mais il faut souffrir ce petit chagrin; j'irai toujours mon chemin, je ne suis mal avec personne. C'est pour causer, ma très-chère, que je vous écris; car je n'ai ni réponse à vous faire, ni nouvelles à vous mander : je vous en écrirai de Rennes. Adieu, je me porte fort bien, je ne suis plus lasse; un voyage bien commodé-

ment avec cette bonne Duchesse ; elle vous aime et vous embrasse de tout son cœur.

LETTRE 891.

A la même.

à Rennes, mercredi 11 Mai 1689.

NOUS voici arrivées d'hier à Rennes; nous étions parties de Dol, il y a dix lieues; c'est justement cent bonnes lieues que nous avons faites en huit jours et demi de marche. La poussière fait mal aux yeux; mais trente femmes qui vinrent au-devant de Madame la Duchesse de Chaulnes, et qu'il fallut baiser au milieu de la poussière et du soleil, et trente ou quarante Messieurs, nous fatiguèrent beaucoup plus que le voyage n'avoit fait. Madame de Carman en tomboit, car elle est délicate : pour moi, je soutiens tout sans incommodité. M. de Chaulnes étoit venu à la dînée, il me fit de bien sincères amitiés. Je démêlai mon fils dans le tourbillon, nous nous embrassâmes de bon cœur; sa petite femme étoit ravie de me voir. Je laissai ma place dans le carrosse de Madame de Chaulnes, à M. de Rennes, et j'allai avec M. de Chaulnes, Madame de Carman et ma belle-fille, dans le carrosse de l'Evêque; il n'y avoit qu'une lieue à faire. Je vins chez mon fils changer de chemise, et me rafraîchir, et de là souper à l'hôtel de Chaulnes. J'y trouvai la bonne Marquise de Marbeuf chez

qui je revins coucher, et où je suis logée, comme une vraie Princesse de Tarente, dans une belle chambre meublée d'un beau velours rouge cramoisi, ornée comme à Paris, un bon lit où j'ai dormi admirablement, une bonne femme qui est ravie de m'avoir, une bonne amie qui a des sentimens pour nous, dont vous seriez contente. Me voilà plantée pour quelques jours : ma belle-fille regarde comme moi les Rochers du coin de l'œil, mourant d'envie d'y aller se reposer ; elle ne peut soutenir long-tems l'agitation que donne l'arrivée de Madame de Chaulnes : nous prendrons notre tems ; je l'ai toujours trouvée fort vive, fort jolie, et m'aimant beaucoup, charmée de vous et de M. de Grignan ; elle a un goût pour lui qui nous fait rire (1). Mon fils est toujours aimable ; il me paroît fort aise de me voir ; il est joli de sa personne : une santé parfaite, vif et de l'esprit ; il m'a beaucoup parlé de vous et de votre enfant qu'il aime ; on lui en a dit des biens dont il est touché et surpris, car il a, comme nous, l'idée d'un petit marmot, et tout ce qu'on en dit est solide et sérieux. Un mot de votre santé, ma chère enfant ; la mienne est toute parfaite, j'en suis surprise ; vous avez des étourdissemens, comment avez-vous résolu de les nommer, puisque vous ne voulez plus dire des *vapeurs ?* Votre mal aux jambes me fait de la peine : nous n'avons plus ici notre Ca-

(1) Madame de Sévigné, belle-fille, n'avoit jamais vu M. de Grignan.

pucin, il est retourné travailler avec ce cher camarade, dont les yeux vous donnent de si mauvaises pensées; ainsi je ne puis rien consulter, ni pour vous, ni pour Pauline. Je vous exhorte toujours à bien ménager le désir qu'a cet enfant de vous plaire, vous en ferez une personne accomplie : je vous recommande aussi d'user de la facilité que vous trouvez en elle de vous servir de petit secrétaire, avec une main toute rompue, une orthographe correcte; aidez-vous de cette petite personne.

LETTRE 892.

A la même.

à Rennes, dimanche 15 Mai 1689.

MONSIEUR et Madame de Chaulnes nous retiennent ici par tant d'amitié, qu'il est difficile de leur refuser encore quelques jours. Je crois qu'ils iront bientôt courir à Saint-Malo, où le Roi fait travailler : ainsi nous leur témoignerons bien de la complaisance, sans qu'il nous en coûte beaucoup. Cette bonne Duchesse a quitté son cercle infini pour venir me voir, si fort comme une amie, que vous l'en aimeriez : elle m'a trouvée comme j'allois vous écrire, et m'a bien priée de vous mander à quel point elle est glorieuse de m'avoir amenée en si bonne santé. M. de Chaulnes me parle souvent de vous; il est occupé des milices : c'est une chose étrange

que de voir mettre le chapeau à des gens qui n'ont jamais eu que des bonnets bleus sur la tête; ils ne peuvent comprendre l'exercice, ni ce qu'on leur défend: quand ils avoient leurs mousquets sur l'épaule, et que M. de Chaulnes paroissoit, s'ils vouloient le saluer, l'arme tomboit d'un côté, et le chapeau de l'autre: on leur a dit qu'il ne falloit point saluer; le moment d'après, quand ils étoient désarmés, s'ils voyoient passer M. de Chaulnes, ils enfonçoient leurs chapeaux avec les deux mains, et se gardoient bien de le saluer. On leur a dit que lorsqu'ils sont dans leurs rangs, ils ne doivent aller ni à droite, ni à gauche, ils se laissoient rouer l'autre jour par le carrosse de Madame de Chaulnes, sans vouloir se retirer d'un seul pas, quoi qu'on pût leur dire. Enfin, ma fille, nos Bas-Bretons sont étranges: je ne sais comme faisoit Bertrand du Guesclin pour les avoir rendus en son tems les meilleurs soldats de France. Expédions la Bretagne; j'aime passionnément Mademoiselle Descartes; elle vous adore; vous ne l'avez point assez vue à Paris; elle m'a conté qu'elle vous avoit écrit qu'avec le respect qu'elle devoit à son oncle, *le bleu* étoit une couleur, et mille choses encore sur votre fils: cela n'est-il point joli? Elle doit me montrer votre réponse. Voilà une manière d'*impromptu* qu'elle fit l'autre jour *; mandez-moi ce que vous

* On trouve dans le Recueil de Coulanges quelques vers de cette aimable personne, mais qui n'ont pas paru assez piquans pour les transcrire.

en pensez ; pour moi, il me plaît fort, il est naturel et point commun.

Votre Marquis est tout aimable, tout parfait, tout appliqué à ses devoirs, c'est un homme. Je trouve ici sa réputation toute établie, j'en suis surprise : enfin, *Dieu le conserve*, vous ne doutez pas de mon ton. Ah ! que vous êtes plaisante de l'imagination que Madame de Rochebonne ne peut être toujours dans l'état où elle est qu'à *coups de pierre !* la jolie folie ! j'en suis très-persuadée, et c'est ainsi que Deucalion et Pyrrha raccommodèrent si bien l'univers (1) ; ceux-ci en feroient bien autant en cas de besoin : voilà une vision trop plaisante.

(1) *Voyez* le Rondeau de Benserade sur *Deucalion* et *Pyrrha*.
* On le trouve dans le *Menagiana*, tome III.

LETTRE 893.

A la même.

à Rennes, mercredi 18 Mai 1689.

VOUS voilà donc saignée, j'en loue Dieu, mon enfant ; et j'avoue que j'en suis soulagée : j'ai grande envie de savoir si votre tête en aura été débarrassée. Madame de Chaulnes, après avoir embrassé la belle Comtesse, lui mande qu'elle a des inquiétudes aux jambes tout comme elle, ce qui ne convient guère à la gravité des places où Dieu vous a mises toutes deux, et que si vous vous trouvez bien de la saignée, elle vous prie de me

le mander; mandez-le moi donc, ma très-chère; car je serois bien aise que mon sang ne soit pas répandu inutilement.

Nous avons fort ri de ce que vous me priez, à la fin de votre lettre, de me purger, et justement je me disposois à prendre ma poudre et ma manne des Capucins, mais sans aucun besoin; seulement par les probabilités du carême, et du long tems que je n'avois pensé à me purger. Me voilà purgée, comme vous êtes saignée; je m'en trouve fort bien. J'eus une grande compagnie sur le soir, M. et Madame de Chaulnes, Madame de Carman, M. de Rennes, M. de Saint-Malo, M. de Revel, Tonquedec, et plusieurs illustres Bretons et Bretonnes. Il me semble que je vous vois, quand je regarde Madame de Chaulnes faisant des merveilles à tous, les proportions gardées : car tout est mesuré, et pourtant dans la familiarité. *Je dîne dans un camp, et je soupe dans l'autre* *, c'est-à-dire, le matin avec ma chère hôtesse (1), et le soir à l'hôtel de Chaulnes. Le Duc est continuellement occupé, toujours des troupes à envoyer, à loger; toujours des revues, toujours des tambours, toujours des soldats, des régimens, des Officiers, avec une table de dix-huit couverts; et une autre de dix; tout est splendide; comme dit le Chevalier, et *tout va comme un bac dont la corde est rompue.* Madame de

* Ce trait est d'une chanson de Blot faite pendant les guerres de la Fronde.

(1) Madame de Marbeuf. *Voyez* la page 123.

Chaulnes

Chaulnes m'a remerciée de cette comparaison; et m'a dit tout bas : Si j'avois des enfans, je ne ferois pas ainsi. Nous allons lundi aux Rochers pour nous reposer un peu; mon fils en a une vraie envie, sa femme en a besoin, et moi je ne respire que les bois des Rochers. Nous dirons que nous en reviendrons à tout moment; Dieu conduira nos pensées et nos projets. Je viens de lire une jolie lettre que m'envoie Mademoiselle Descartes; faites-y répondre par Pauline, et faites honneur à M. Descartes et à la religion : comme il faut nécessairement un miracle, il est aisé de le placer, selon les besoins que vous en aurez. Je ris quelquefois de l'amitié que j'ai pour Mademoiselle Descartes, je me tourne naturellement de son côté, j'ai toujours des affaires à elle : il me semble qu'elle vous est de quelque chose du côté paternel de M. Descartes (1); et dès-là je tiens un petit morceau de ma chère fille. Adieu, très-aimable, portez-vous bien, et songez que je suis en parfaite santé. L'écriture de Pauline est devenue toute jolie; elle visoit sans vous aux pieds de mouche; ce ne sera pas le seul bien que vous lui ferez. Je suis affligée de n'avoir point gardé M. le Chevalier dans ses derniers maux : il me paroît qu'il va suivre vos conseils et ceux de M. de Louvois; il ira aux eaux, et il fera fort bien. Notre Marquis est toujours trop aimable.

(1) On sait que Madame de Grignan appeloit Descartes, *son père*.

M. de Lavardin (1) est parti de Rome pour revenir : vous aurez long-tems Avignon.

(1) Il étoit Ambassadeur extraordinaire à Rome, d'où il eut ordre de revenir après avoir essuyé bien des tracasseries de la part du Pape (*Innocent XI*) au sujet des franchises et de quelques autres griefs de la Cour de France contre la Cour de Rome.

LETTRE 894.

A la même.

à Rennes, mercredi 25 Mai 1689.

Je pars avec mon fils et sa femme pour aller aux Rochers. M. le Duc de Chaulnes est parti pour aller courir dans cette Basse-Bretagne; et Madame de Chaulnes s'en va dans une heure pour aller l'attendre à Saint-Malo : ils n'ont pas voulu que nous soyons partis plutôt. Nous avons été quinze jours ici par pure complaisance ; pour moi, je suis tellement accablée de visites et de devoirs, que, de bonne foi, je n'en puis plus. J'ai un véritable besoin de me reposer, et de me taire dans ces aimables bois des Rochers ; j'y serai ce soir, et n'en abuserai point, car je songe toujours à vous plaire. Nous soupâmes tous hier chez M. de Rennes; ce sont des festins ; c'est ici le pays de la bonne chère et de la bonne viande bien piquée, comme le pays du beurre de la Prévalaie. M. et Madame de Chaulnes vous auroient écrit tous deux, sans qu'ils sont accablés. Mme. de Chaulnes m'a dit avec les grosses

larmes aux yeux et un gosier serré : « Mandez » au moins à la belle Comtesse, que je vous laisse » en bonne santé. » C'est, en vérité, une très-aimable amie, et qui s'acquitte divinement de tous les personnages que la Providence lui fait faire. Il y a six semaines que je suis avec elle, il y a six semaines qu'elle ne songe qu'à me conserver, à me ménager, et à me donner des marques de son amitié, sans aucune contrainte. Madame de Carman est partie pour sa Basse-Bretagne; c'est une des personnes du monde qui a le plus de bonnes qualités; vous l'aimeriez si vous la connoissiez. Madame de Marbeuf est fâchée de me quitter, quoique je sois une partie du jour sur ses bras; mais elle ne veut point me mettre à terre; elle comprend cependant le besoin que j'ai d'être aux Rochers. Je vous manderai quand j'irai à Nantes, et que mon fils sera à la tête de sa noblesse. Toute mon attention est de me ranger proprement contre la muraille pour laisser passer quelques lettres de change à *Beaulieu*, qui aura soin de contenter les plus altérés : j'ai besoin en petit volume de ce rafraîchissement comme les grands vaisseaux. Vous voulez que je vous parle de mes affaires, ma chère enfant, voilà où j'en suis, voilà mes desseins, je n'ai encore rien fait; je prendrai des mesures avec l'Abbé Charrier pour Nantes.

M. le Chevalier donnera ordre à toutes vos affaires les plus pressantes avant que de partir. Je prends part à la joie que vous aurez de le voir, et au

soulagement que je suis sûre qu'il recevra des eaux de Balaruc. M. de Grignan reviendra triomphant, et ne méritera point d'être jeté par ces balustres emportés, qui font des brèches si propres au dessein que vous aviez. Mais voulez-vous toujours être la dupe de cette dépense? Songez que voici déjà plusieurs fois que la bise vous fait de ces méchans tours. Vous m'aviez fait peur, je croyois qu'elle avoit emporté tous les arbres, et par conséquent tous les rossignols; mais je vois avec plaisir qu'il en reste encore pour les faire chanter, et pour vous faire sentir et voir le printems avec son vert naissant; vous avez même des pluies douces qui vous font souvenir de notre pauvre Livry. Votre couplet est fort joli; c'est un trésor que cet air que nous a donné Arcabonne (1); on y travaille avec une facilité et un succès qui fait plaisir : je chante le vôtre, mais c'est intérieurement. Votre frère est tout dissipé; à peine ai-je pu lui parler et lui faire vos amitiés : il sera plus traitable aux Rochers. Mme. de la Fayette me mande qu'elle a vu M. d'Aix, qui ne peut se taire sur votre mérite; elle croit que vous êtes le vrai lien de ce Prélat avec tous les Grignans. Adieu, ma chère belle, il faut partir et entrer dans nos bois par cette porte de Vitré : il y a dix allées que vous ne connoissez pas, et mon fils doit me surprendre d'un parterre et de deux

(1) *Voyez* le monologue d'Arcabonne dans *Amadis de Gaule*, Acte II, Scène première. On en fit dans ce tems-là une infinité de parodies.

places nouvelles. Il faudra quitter cette solitude pour aller à Nantes, c'est une fâcheuse nécessité.

Voici les nouvelles de Brest. M. de Château-Renaud a débarqué heureusement en Irlande ses troupes, ses armes, et son argent. Mylord Herbert a attaqué M. de Gabaret, qui tenoit la haute mer, avec une partie de notre flotte. M. de Château-Renaud, après avoir mis à couvert le convoi dont il étoit chargé, est venu au secours de M. de Gabaret, ils se sont battus sept heures ; les Anglois ont quitté la partie, et se sont retirés fort délabrés et maltraités dans leurs ports. Les Français les ont suivis, et au retour ils ont rencontré sept vaisseaux marchands Hollandois qu'ils ont ramenés à Brest : cette prise est estimée un million d'écus *.

* Ces événemens sont ici trop confondus. Le débarquement est du 21 Mars, et le combat naval du 12 Mai. On sait que le Roi Jacques ne put se soutenir qu'environ une année en Irlande.

LETTRE 895.

A la même.

Aux Rochers, mercredi premier Juin 1689.

PAULINE est trop heureuse d'être votre secrétaire ; elle apprend, comme je vous ai dit, à penser, à tourner ses pensées, en voyant comme vous lui faites tourner les vôtres ; elle apprend la langue françoise, que la plupart des femmes ne savent pas ; vous prenez la peine de lui expliquer des mots

qu'elle n'entendroit jamais ; et en l'instruisant de tant de choses, vous faites si bien qu'elle soulage votre tête et la mienne : l'ennui de dicter n'est point comparable à la contrainte d'écrire ; et mon esprit n'est en repos que lorsque je sais que vous y êtes. Continuez donc une si bonne instruction pour votre fille, et un si grand soulagement pour vous et pour moi.

Quand vous êtes persuadée de la perfection de ma santé, vous en faites tout ce qu'on en peut faire, qui est de craindre qu'elle ne puisse devenir mauvaise. J'y pense quelquefois, et ne me trouvant aucune des petites incommodités que vous connoissez, je dis avec étonnement, il faut pourtant s'attendre qu'un état si heureux doit changer; et sur cela je comprends qu'il faudra se résoudre, comme en toutes choses, à ce que Dieu voudra; qu'en me donnant des maux, il me donnera de la patience, et cependant je jouis de ce qu'il me donne présentement.

Le Coadjuteur (1) a eu la colique; il a fait encore deux pierres. Je lui écris des bagatelles, je lui mande que ce n'est point pour accoucher que je lui prête mon appartement, qu'il devroit bien se contenter des deux enfans douloureux qu'il fit l'année passée, et dont je fus témoin et marraine; et ce qu'il veut faire de cette cruelle fécondité, de cette race mau-

(1) M. l'Archevêque d'Arles, qu'elle appeloit encore le *Coadjuteur*, par l'habitude où l'on étoit de le nommer ainsi avant la mort de M. d'Arles son oncle.

dite qui étranglera peut-être son père, si on ne l'adoucit, si on ne la ménage. Je plains infiniment M. le Chevalier, et suis ravie qu'il soit persuadé des soins que j'aurois eu de lui dans ses maux. Je ne comprends pas qu'on puisse balancer à choisir les eaux de Balaruc ; j'étois présente quand on lui conseilla d'y aller ; après lui en avoir dit les perfections, cela doit être décidé. De là, ma très-chère, il ira vous voir, et ce sera une grande joie pour vous et pour toute sa famille : vous parlerez de bien des choses, vous ne manquerez pas de sujets.

La vision de comparer le bruit de votre bise à celui de vos Dames d'Aix, me paroît fort plaisante. Je connois votre attention pour ces sortes de compagnies : je crois que vous en avez encore plus pour la bise, et qu'à la façon dont vous me la représentez, vous en souhaitez encore plus la fin que de la cour de vos Dames : n'en doutez nullement, cet excès de terreur que vous sentez plus qu'à l'ordinaire vient de cette tour abattue mal à propos ; elle n'étoit point mise là pour rien ; c'étoit un paravent, et elle rompoit, comme vous dites, la première impétuosité. Vous êtes à découvert, je suis en peine de vous ; et, en vérité, M. d'Arles pouvoit bien se passer d'abattre les tours de ses pères. Je ne savois point qu'il eût eu tant d'agrémens à Versailles : vous m'apprenez mille choses. Il veut donc avoir l'honneur de la requête civile : Rochon est revenu, c'est un bonheur. Le jugement de Madame de Buri

n'étoit pas trop mauvais sur l'affaire du Grand-Conseil; elle croyoit bien nous jeter dans le labyrinthe des semestres, pour n'en jamais sortir : c'étoit un très-bon retranchement pour la quintessence de la chicane; nous fûmes avertis par miracle, tout a été heureux dans cette affaire.

A propos de labyrinthe, celui des Rochers est fort joli, nos promenades sont assez aimables; la folie de mon fils, c'est d'y souhaiter M. de Grignan, et de croire qu'il ne s'y ennuieroit pas. Nous lisons *les Variations* * de M. de Meaux; ah, le beau livre à mon gré! le tems passe comme un éclair, quoique sans plaisir, et même avec des chagrins; il nous emporte.

Il y a six semaines qui n'a plu; nous avons eu de grandes chaleurs, et tout d'un coup sans pluie il fait froid, et nous avons du feu. Je vous ai dit que toute la noblesse de ces cantons, au nombre de cinq ou six cents Gentilhommes, avoit choisi votre frère pour être à leur tête : cela passe pour un grand honneur; mais ce sera une sotte dépense. Il n'a point encore d'ordre de partir; nous souhai-

* *Histoire des Variations des Églises protestantes*, par Bossuet ; chef-d'œuvre de controverse où l'on reconnoît souvent la main du grand Orateur. Mais les *variations* d'Églises dont les Docteurs n'ont point la prétention d'être infaillibles, et qui ont posé pour principe la liberté d'examiner et celle d'interpréter, prouvoient peu contre ces mêmes Églises. Cet ouvrage suivit la révocation de l'Édit de Nantes, comme l'*Exposition de la foi* l'avoit précédée. L'un semble fait pour la préparer, et l'autre pour la justifier.

tons qu'on ne fasse point une sorte de campement si inutile.

LETTRE 896.

A la même.

Aux Rochers, dimanche 5 Juin 1689.

J'AI reçu vos deux lettres à la fois; je suis bien aise d'avoir résisté à l'envie que j'avois de m'inquiéter. Martillac m'assure que vous êtes en parfaite santé, et que jamais des remèdes n'ont été faits plus à propos : ils vous ont guérie enfin de vos incommodités; il n'en faudroit pas davantage pour les remettre en honneur. J'ai perdu de vue les inquiétudes des belles jambes de cette Duchesse de Chaulnes; elle m'écrit souvent, et ne m'en parle plus. Pour moi, ma chère enfant, je vous ai dit la perfection de l'état où je suis : cette médecine ne me fit ni bien, ni mal; je n'ai plus de vapeurs, je ne prends point d'essence de Jacob, car il ne faut rien faire quand on est bien; plus de sursaut la nuit, rien du tout à mes mains : enfin, il y a de l'ingratitude, vous intéressant à ma santé, comme vous faites, de ne pas remercier Dieu, et de croire que je vous trompe, quand je vous dis la pure vérité. Je suis étonnée de l'état où je suis; et, à votre exemple, je m'en fais quasi un *dragon;* je songe qu'il n'est pas possible que cet état puisse durer long-tems, et qu'il faut s'attendre aux incommodités ordinaires de l'humanité : Dieu

est le maître, je suis soumise à ses volontés. Il ordonne à M. le Chevalier d'aller chercher des forces à Balaruc; je suis persuadée qu'il ne sauroit mieux faire : vous serez fort aise de le voir à Grignan, et cette pause lui fera autant de bien que les eaux : voilà une bonne et aimable compagnie que vous aurez : quand il plaira à la Providence que vous ayez encore votre mère et votre fils, je l'en remercierai comme d'une grâce précieuse, mais que je n'ose envisager de si loin. Je trouve plaisant que Madame de Bagnols, qui a laissé ce petit garçon enfant, le retrouve un homme de guerre, tout accoutumé, tout délibéré, tout hardi, qui se jette à son cou et qui l'embrasse : le voilà donc parfait; il ne lui falloit que ce degré de liberté et de familiarité; il étoit timide, il ne l'est plus : qu'il est aimable! qu'il prend un bon chemin! *Dieu le conserve;* il faut toujours en revenir là. Madame de la Fayette écrira à M. de Boufflers : votre enfant ne trouve partout que des amis, d'abord ce sont les vôtres, et puis ce sont les siens. On me mande que M. le Chevalier part aujourd'hui, j'en suis ravie.

Je demande pardon à Dieu, mais le retour de M. de Lavardin me donne une grande joie (1) : je comprends tout le plaisir que vous fait Avignon, c'est la Providence qui vous donne un tel secours. Je suis toute occupée de vous et de vos affaires; je ne laisse pas de songer aux miennes, et d'y donner

(1) *Voyez* la Lettre du 18 Mai.

les ordres nécessaires : le principal, c'est d'être ici, et de laisser passer quelque argent; mais ce n'est pas sans peine qu'on en touche en ce pays; les troupes ruinent tout. On prend toutes les précautions possibles, comme si le Prince d'Orange ne songeoit qu'à nous; et apparemment, il n'y aura rien de vrai que la désolation de cette Province. Mon fils est encore avec nous; nous tremblons que l'ordre de M. de Chaulnes ne le fasse partir incessamment à la tête de sa noblesse; cela s'appelle *Colonel d'un régiment de noblesse;* c'est toute celle de Rennes, de Vitré, qui est de cinq ou six cents Gentilhommes. Au reste, nos soldats commencent à faire l'exercice de bonne grâce, et deviendront bientôt comme les autres : ce sont les commencemens qui sont ridicules; je vous assure qu'il y en a à Vitré qui ont un fort bon air.

Ne croyez pas, ma fille, que je me sois brouillée avec M. et Madame de Chaulnes pour loger chez Madame de Marbeuf; je leur en parlai, ils le voulurent fort bien : outre que Madame de Carman étoit chez eux, c'est que je n'eusse pas eu un moment de repos dans cet appartement. J'étois à merveille chez cette bonne Marquise; et j'ai si bien fait que je l'ai remise comme elle doit être avec M. et Madame de Chaulnes; en sorte qu'ils ont même oublié le passé pour l'amour de moi, et l'ont priée à manger. Son crime étoit d'avoir reçu M. de Pontchartrain chez elle, de lui avoir donné un souper magnifique, et d'avoir dit qu'on le regardoit

comme le sauveur et le restaurateur de la Province. Vous savez ce que c'étoit qu'un tel discours; elle le nie, et voilà qui est fini. Je suis fâchée que le rhume de Pauline l'empêche d'écrire pour vous; je suis accoutumée à voir son écriture, et à penser qu'elle vous soulage. Je ne vous ai point affligée de la lettre de Mademoiselle Descartes, elle voulut vous l'envoyer; vous vous acquitterez galamment de cette réponse, c'est une jolie petite question à traiter; vous donnerez un air de superficie qui vous tirera aisément d'affaire.

Si le frère de Madame du Bois-de-la-Roche avoit joint à sa langue parisienne les éclats de rire de sa sœur, vous n'y auriez pas résisté. Vous aurez Larrei; c'est, je crois, un fils de feu Lénet *, qui étoit attaché à feu M. le Prince, et qui avoit de l'esprit comme douze : j'étois bien jeune quand je riois avec lui. Vous dites des merveilles en parlant de la fierté et de la confiance de la jeunesse : il est vrai qu'on ne relève que de Dieu et de son épée; on ne trouve rien d'impossible, tout cède, tout fléchit, tout est aisé. Dans un autre caractère, avec bien moins de beauté, j'ai senti cet état et ses prospérités; mais, comme vous dites, il vient un tems où il faut changer de style : on trouve qu'on a besoin de tout le monde : on a un procès, il faut solliciter, il faut se familiariser, il faut vivre avec les vivans, il faut retrécir son esprit d'un côté, et

* C'est ce Lenet dont il nous reste des Mémoires curieux sur les troubles de la Minorité de Louis XIV.

l'ouvrir de l'autre ; pour moi, je trouve que l'esprit des affaires que vous avez, est une sorte d'intelligence qui est cent piques au-dessus de ma tête, et je l'admire.

Il fait un tems affreux, une pluie, un vent, un froid ; plus de promenades : envoyez-nous de votre chaud, de votre soleil ; nous vous remercions de votre bise ; c'est une trop grande compagnie.

LETTRE 897.

A la même.

Aux Rochers, mercredi 8 Juin 1689.

VOUS prenez une forte honnête résolution d'aller à votre terre d'Avignon : il est juste que des gens qui vous donnent de si bon cœur ce qu'ils donnoient au Vice-Légat, aient la satisfaction de vous voir ; vous ne pouviez choisir un tems plus convenable ; vous serez libre après cela, et vous ne sortirez plus de votre château que quand vous voudrez. Vous y aurez une assez bonne compagnie, mais vous l'aurez quand vous recevrez cette lettre : quoi ! il est possible que vous ayez avec vous M. le Chevalier ! que vous êtes heureuse, et que je le trouve heureux aussi ! mon tour ne viendra-t-il jamais ?

Pour expédier le chapitre de la santé, je vous assure que la médecine que j'ai prise n'a été que pour satisfaire aux auteurs qui disent qu'il faut se purger de tems en tems ; et il est vrai que je me

porte si bien que j'en suis effrayée : il n'est pas naturel, en effet, de n'avoir aucune des incommodités que j'avois ; je ne sais ce que la Providence me garde ; en attendant, je ne prodigue point ma santé, je mange sagement, je n'ai plus la fantaisie du serein ni de la lune ; je commence à me corriger de ces folies, et je trouve plaisant qu'à Livry j'en étois encore toute pleine, comme à vingt ans ; cela n'est plus. Après avoir bien lu, bien causé, on se sépare : je vais me promener seule dans ces bois, et je relis vos aimables lettres avec un plaisir et un déplaisir sensible. M. le Chevalier me fait grand'peur de l'état de M. de la Trousse ; je vous prie de me mander ce que vous en saurez. Je crois, ma chère enfant, que cette lettre vous trouvera tous rassemblés à Grignan, et que vous n'aurez pas laissé Pauline à Aubenas : je serai fort aise de lui attirer vos bontés, et de savoir qu'elle est auprès de vous ; je vous assure que la douceur et la raison auront tout pouvoir sur elle : quelle autre manière pourroit être bonne à quelqu'un qui a de l'esprit, et qui ne songe qu'à se corriger et à vous plaire ? Nous avons encore mon fils ; nous craignons ces tristes ordres pour aller en Basse-Bretagne faire uniquement de la dépense, sans autre profit que de nous ôter notre compagnie, notre liseur infatigable ; cela nous met en colère.

Voilà un mémoire que Madame de Marbeuf me prie instamment de vous envoyer, pour savoir, s'il est vrai que le fils de M. de M.... soit si riche et si bien établi : pour moi, je suis témoin de la beauté

de son château, de ses meubles et de sa vaisselle : elle me demande la grandeur de sa maison; je dis qu'elle est fort grande; et j'entends son château : il faudra passer cet endroit-là du mieux que l'on pourra, et dire tout le reste, qui est fort bon. Je serois ravie de servir ce bon et honnête homme qui me paroît de vos amis. Il semble qu'il veut se dépayser, et marier son fils dans notre Bretagne. J'y ferai de mon mieux, et mon fils aussi, dès que vous m'aurez répondu sur ce mémoire, et que je croirai vous faire plaisir. En voilà assez pour aujourd'hui, ma chère Comtesse; vous avez trop bonne compagnie pour lire et pour écrire de si longues lettres.

LETTRE 898.

Monsieur DE SÉVIGNÉ, *à la même.*

Aux Rochers, dimanche 12 Juin 1689.

J'AIMEROIS bien mieux avoir fait votre lettre à Mademoiselle Descartes, non-seulement qu'un poëme épique, mais que la moitié des œuvres de son oncle : j'en suis enchanté, et jamais Rohault (1) que vous citez, n'a parlé si clairement. En mon particulier, je vous assure que si l'Inquisiteur d'Avignon vous laisse la liberté, après que vous lui aurez expliqué votre doctrine, je la tiendrai pour orthodoxe, et même pour la seule raisonnable

(1) Célèbre Philosophe Cartésien.

qu'on puisse avoir dans un mystère de foi : ne croyez pourtant pas que cette lettre que je loue de si bon cœur, et même que j'admire, soit sans défaut : elle en a un que j'ai eu bien de la peine à corriger, c'est une écriture aussi difficile à déchiffrer, que le sujet sur lequel vous raisonnez est difficile à comprendre : ce n'est plus de l'écriture, ce sont des figures, tantôt d'une façon, tantôt d'une autre; ce sont des hiéroglyphes d'une si grande et si belle variété, qu'ils ne laisseront pas de plaire aux yeux quand vous les aurez amenés au point de n'être plus intelligibles à l'esprit. Ma mère se porte parfaitement bien, ayez-en l'esprit en repos; elle mène une vie douce, et si douce qu'elle pourroit être ennuyeuse; mais c'est à quoi il ne faut pas penser. Je vous embrasse mille fois, ma très-belle petite sœur; faites-en autant de ma part à votre illustre époux, et bien des amitiés à Pauline.

LETTRE 899.

Madame DE SÉVIGNÉ, à la même.

Aux Rochers, dimanche 12 Juin 1689.

MON fils est ravi de votre lettre : savez-vous bien que je me mêle aussi de l'admirer? Je l'entends, je vous assure que je l'entends, et que je ne crois pas qu'on puisse mieux dire sur ce terrible sujet. Il y a long-tems que dans mon ignorance je dis, mais ne faut-il point de miracle pour expliquer ce mystère,

mystère, selon la philosophie d'Aristote? s'il en faut un, il en faut un aussi à M. Descartes; et il y a plus de sens à ce qu'il dit, jusqu'à ce qu'on en vienne à cet endroit qui finit tout. La bonne Descartes sera ravie; elle gardera le silence, je vous en réponds; et tout au plus, elle vous admirera avec un fort aimable Cartésien, ami de mon fils, qui est fort digne de cette confidence. Soyez en repos, ma très-chère, cette lettre vous fera bien de l'honneur, sans aucun chagrin. Nous sommes ici dans une tranquillité, une paix, un silence tout contraire au séjour que vous faites à Avignon : vous y êtes peut-être encore aujourd'hui. Cette ville est belle, elle est, ce me semble, toute brillante; vous y aurez été reçue avec des acclamations : je vous ai toujours accompagnée dans cette fête, car vous y avez été de façon que c'est une fête perpétuelle. Je serai bien aise de recevoir votre première lettre d'Avignon; je crois que vous avez bien fait d'avoir cette complaisance pour M. de Grignan : quand il a raison, il ne faut point lui donner du chagrin; vous avez fort bien pris toutes vos mesures. Je plains fort M. de la Trousse : on me mande qu'il quitte tout pour penser à sa santé; il va à Bourbon, c'est bien loin de Barège, où il devoit aller.

Nous attendons avec chagrin qu'on nous enlève notre pauvre Sévigné pour aller commander ce régiment *de noblesse*, car nous ne parlons point d'*arrière-ban*. Monsieur et Madame de Chaulnes sont à Rennes; ils s'en vont bientôt à Saint-Malo;

nous irons les voir à leur retour. M. de Chaulnes fit l'autre jour un mariage qui me plut, du petit du Guesclin avec une fort jolie fille et fort riche : quand il eut réglé les articles avec beaucoup de peine, il dit, Faisons le contrat : on y consentit; et puis il dit, Mais qui nous empêche de les marier demain? chacun dit, mais des habits, mais une toilette, mais du linge : il se moqua de ces sottises. M. de Rennes donna la dispense de deux bans : le lendemain il étoit dimanche, on en jeta un le matin; ils furent mariés à midi : l'après-dînée, la petite fille dansa comme un ange; elle avoit appris à Paris du maître et de l'air de Madame LA DUCHESSE : le lendemain c'étoit Mme. du Guesclin, ayant épargné vingt mille francs de frais de noces. C'est à M. de Grignan que j'apprends cette manière, pour quand il voudra marier quelqu'un dans son Gouvernement : toutes les deux familles ont été ravies de cette épargne. Vous ne vous souciez point du tout de cette noce; mais comme j'y étois, je me suis dit, je la conterai quelque jour à ma fille : il y a du bon sens à se mettre quelquefois au-dessus des bagatelles et des coutumes. Adieu, ma très-aimable, je me promène tous les jours avec vous; vous ne m'avez point vue, on faisoit trop de bruit à Avignon.

LETTRE 900.

A la même.

Aux Rochers, mercredi 15 Juin 1689.

Quelle différence, ma chère Comtesse, à la vie que vous faites à Avignon, toute à la grande, toute brillante, toute dissipée, avec celle que nous faisons ici, toute médiocre, toute simple, toute solitaire! cela est dans l'ordre, et dans l'ordre de Dieu, et je ne saurois croire que, quelque coin d'anachorète que vous ayez, ces honneurs et ces respects sincères, par des gens de qualité et de mérite, puissent vous déplaire; j'aurois peine à le croire, quand vous le diriez: en vérité, il n'est point naturel de ne point aimer quelquefois des places qui sont au-dessus des autres. Quand je lis dans la vie de ce vieux Duc d'Epernon, quelles douleurs il eut d'être forcé à quitter son beau Gouvernement de Provence, *toutes ces belles villes*, dit l'historien, *si grandes, si considérables*; combien M. de Guise s'en trouva honoré et content; quelle marque ce fut de sa paix sincère avec le Roi; quelle joie il avoit d'y être aimé et honoré : je comprends que Dieu vous ayant donné la même place, avec tous les agrémens, toutes les distinctions, et les marques de confiance que vous avez encore; en vérité, il n'y auroit pas de raison, ni de sincérité à trouver que c'est la plus ridicule et la plus désagréable chose

du monde. Je pense que tout ce qui doit donner du chagrin, ce sont les affaires domestiques et les dissipations cruelles; car, du reste, si on peut conserver une telle place à ce joli petit Capitaine, je vous assure qu'elle est très-belle. Je vous vois dans une dépense si violente, que si c'étoit pour plus long-tems, je vous dirois, comme à Madame de Chaulnes, vous me paroissez dans *un bac dont la corde est rompue* (1). Mais voilà qui est fait; vous êtes présentement dans votre château, où, quoique vous n'ayez guère plus de tems à vous, vous ne serez pas dans un si terrible tourbillon, à la longue on n'y dureroit pas; il faut se reposer de toute manière: cependant, si on pouvoit régler la dépense dans cette aimable ville, que vous eussiez un hiver à passer en Provence, il seroit bien doux que ce fût sous un si beau soleil. M. de Caderousse en fait l'éloge par la vie qu'il y retrouve. La fille de Madame de Castries est tout-à-fait jolie, et Madame de..... très-aimable, et chantant comme un ange: M. de Grignan devroit en être amoureux. La bassette m'a fait peur: c'est un jeu traître et empêtrant; cent pistoles y sont bientôt perdues, et votre voyage doit vous coûter assez sans cette augmentation. Mais voyez, je vous prie, quelle rage de n'avoir jamais pu me taire sur Avignon, ni sur vos grandeurs.

Mon fils s'en ira bientôt à Rennes prendre les ordres de M. de Chaulnes, pour assembler et faire

(1) *Voyez* la Lettre du 18 Mai.

marcher ces *nobles* régimens. Il reviendra passer ensuite quelques jours avec nous; et puis sans aucun péril, à douze ou quinze lieues d'ici, il tiendra une grande table, voilà le malheur. M. et Madame de Chaulnes s'en vont à Saint-Malo. Corbinelli m'a fait rire des raisons qu'il vous a données de ne vous avoir point écrit : un désir extrême de vous écrire, joint à mille occasions, et une persuasion très-forte qu'il le devoit; vous seriez bien difficile, si vous ne vous rendiez à de si bonnes raisons. Il me mande que M. de Soissons (1) attaque vivement M. Descartes, par la seule envie de plaire à M. de Montausier, car on prétend qu'il n'entend pas ce qu'il improuve. Mademoiselle Descartes en est fort indignée, après les complimens infinis qu'elle a reçus de lui à Paris, sur les éloges dûs à son oncle et à l'immortalité de son nom; il y aura des gens qui répondront : Comment, dit Corbinelli, un homme qui attaque le jugement de M. le Prince, de Madame de Grignan et de M. de Vardes !

Je vous embrasse, ma chère belle; vous avez été dans un grand mouvement, tranquillisez-vous, je vous en prie : pour moi, je suis dans une telle règle, dans une si parfaite santé, que je ne comprends point ce que Dieu veut faire de moi. Je lis *le Traité*

(1) Pierre-Daniel Huet, Évêque de Soissons, puis d'Avranches, étoit un des plus savans hommes de son tems, et un très-bel esprit. M. le Duc de Montausier, Gouverneur de Louis, Dauphin de France, fils de Louis XIV, l'avoit fait choisir pour être sous-précepteur de ce Prince.

de la soumission à sa volonté (1), qui m'est toujours nouveau. Qu'on est heureux d'aimer à lire! J'ai écrit au Marquis : il n'y a point de bien qu'on ne dise de ce petit compère. Mille amitiés à tout ce qui vous environne. Êtes-vous là, M. le Chevalier, n'ètes-vous point fatigué du voyage?

(1) C'est le second Traité du premier tome des *Essais de morale.*

LETTRE 901.

A la même.

Aux Rochers, dimanche 19 Juin 1689.

J'AIME passionnément vos lettres d'Avignon, je les lis et les relis; elles réjouissent mon imagination et le silence de nos bois. Il me semble que j'y suis, je prends part à votre triomphe, je cause, j'entretiens votre compagnie, je la trouve d'un mérite et d'une noblesse que j'honore : je jouis enfin de votre beau soleil, des rivages charmans de votre beau Rhône, de la douceur de votre air : mais je ne joue point à la bassette, parce que je la crains. Je comprends néanmoins qu'une vie si agitée peut vous fatiguer : vous avez veillé, et, en vérité, je meurs de peur que vous n'en soyez malade. Vous serez arrivée à Grignan, selon mes supputations, un jour plutôt que M. le Chevalier, qui étoit le 11 à Lyon, et en partit le dimanche 12; vous y serez le lundi, et lui le mardi; non vraiment; vous arri-

verez le même jour, chacun de votre côté : vous me manderez si je devine juste.

Madame de Vins a fait mes complimens à M. de Pompone sur le régiment de son fils ; et M. de Pompone m'a écrit une lettre très-aimable; en sorte que c'est lui qui m'écrit sur la joie que j'ai de ce régiment. Mon fils qui vient de partir pour Rennes, reviendra demain : mais dans huit jours il ira s'y établir avec toute cette *noblesse*, pour leur apprendre à escadronner, et les accoutumer à un air de guerre. Il est désespéré de ce retour à une profession qu'il avoit si sincèrement quittée; il tiendra une table enragée : c'est là le *tu autem*, et *cui bono?* enfin, Dieu le veut. Nous serons seules; mais le beau tems revient à notre secours, et de bons livres, et de l'ouvrage, et de belles promenades. Ne vous amusez point, ma fille, à répondre à mes vieilles lettres, on ne s'en souvient plus : parlez-moi de vous et de tout ce qui est à Grignan. Je souhaite au Chevalier une bonne santé, et qu'il se console de ses malheurs dans la douceur de votre aimable société et de toute sa famille : dites-moi ce qu'il aura pensé des bâtimens, et si celui du Carcassonne aura toujours les pattes croisées. J'embrasse le Comte, Pauline, et tous ceux qui veulent de mon souvenir.

LETTRE 902.

A la même.

Aux Rochers, mercredi 22 Juin 1689.

Ah, la belle procession (1)! qu'elle est sainte! qu'elle est noble! qu'elle est magnifique! que les démonstrations de respect sont convenables! que tout l'extérieur y est bien mesuré, en comparaison de vos profanations d'Aix *, avec ce *Prince d'Amour* et *ces chevaux frust*! Quelle différence, et que je comprends la beauté de cette marche, mêlée d'une musique et d'un bruit militaire! ces parfums jetés si à propos, cette manière de vous saluer si belle et si respectueuse, la bonne mine de M. de Grignan, qui sied si bien dans ces sortes d'occasions: enfin tout me touche, tout me plaît dans cette cérémonie. Voilà justement la place des Cordons-bleus: cette sorte de parure est justement faite aussi pour les gens de la naissance et de la dignité de M. de Grignan; et vous dites une vraie sentence, en disant que l'ostentation des personnes modestes n'offense point l'orgueil des autres: c'est que ce n'est point de l'ostentation, ni de l'orgueil,

(1) La procession qui se fait à Avignon le jour de la Fête-Dieu.

* Nous avons donné la description de cette mascarade dévote dans une note, tome I, page 267. On peut voir une Satyre sur ce sujet, dans un petit ouvrage latin qui a pour titre: *Querela ad Gassendum*.

et qu'on fait justice au vrai mérite. J'avoue, ma chère enfant, qu'au milieu de tout ce grand bruit, la communion m'a surprise : il y a si peu que la Pentecôte est passée, qu'il faut apparemment que la place que vous tenez, demande ces démonstrations; car sans cela, je ne vous croirois pas plus dévote que Saint Louis, qui ne communioit que cinq fois l'année *. On demanda aigrement à la Chaise (1) où il avoit pris cela : il fit voir un manuscrit d'un des Aumôniers de ce Roi, qui est dans la bibliothèque de Sa Majesté. Enfin, ma fille, vous savez bien mieux que personne votre religion et vos devoirs : c'est une grande science.

Vous êtes à Grignan; je souhaite que vous y dormiez mieux qu'à Avignon, où vous n'aviez pas ce loisir. Je crains, en vérité, que vous n'en soyez malade. J'ai bien envie de savoir comme se porte M. le Chevalier, et en quel tems il ira à Balaruc. M. d'Arles veut aller à Forges : est-il toujours résolu de gagner la requête civile? M. Baron, un de vos Juges, est mort; c'est une de vos raisons pour ne point laisser languir cette requête : il est vrai que la mort se mêle si inconsidérément partout, qu'il ne faut compter sur rien. Vous disiez fort bien, ne se désaccoutumera-t-on point de s'attacher à ces vilains mortels ? ah, que c'est une grande

* Fidèle Janséniste, Madame de Sévigné ne passe pas, même à sa fille, la communion fréquente.

(1) Jean Filleau de la Chaise, Auteur d'une *Vie de Saint Louis*, très-estimée.

imprudence ! et cependant de quelles chaînes n'y sommes-nous point attachés ? Vous m'avez fait rire, en me parlant avec ce ton que je connois, de suivre Madame Cornuel pas à pas; car je vous vois et vous entends : si la santé peut donner de telles espérances, je puis les avoir : mais Dieu sait si je veux autre chose que sa volonté; l'inutilité des souhaits devroit toujours nous ramener à cette soumission. Je fais toujours la vie douce et tranquille que vous savez, une entière liberté, une bonne société, bien de la lecture, encore plus de promenades solitaires; ainsi les jours se passent bien différemment d'Avignon, mais convenablement, selon la différence de nos destinées. Mon fils s'en ira dimanche à Rennes, où il tiendra une bonne table, et ce sera peut-être toute la guerre. M. et Madame de Chaulnes sont à Saint-Malo : ils ont fort envie de me voir. Il semble que nous n'ayons plus tant de peur du Prince d'Orange; peut-être même que ces régimens *de noblesse*, car il faut parler correctement, n'iront pas plus loin que Rennes : ainsi toute la guerre tombera sur votre pauvre frère. J'embrasse tendrement ma très-chère Comtesse, et je dis, ce me semble, bien des choses à M. le Chevalier. Quoi, il est à Grignan ! quoi, il n'est plus dans cette petite chambre ! quoi, il vous voit ! que je le trouve heureux, malgré ses malheurs ! J'avois écrit à Mademoiselle de Méri sur la maladie de son frère (*M. de la Trousse*) : elle me mande que depuis l'arrivée du Frère de la Charité, il est bien-

mieux ; que les esprits courent, et le sentiment est revenu à ses cuisses et à ses jambes, et qu'il vient à Paris en brancard.

Mademoiselle Descartes est ravie de la beauté et de la bonté de votre esprit ; elle trouve toute la Bretagne indigne de voir votre lettre, à la réserve d'un homme fort aimable, qu'elle appelle son maître, et qui vous admire au-delà de tout ce qu'il a jamais admiré. Il est vrai que votre lettre étoit parfaite, et d'un air qui ne sentoit point la poussière de la philosophie.

LETTRE 903.

A la même.

Aux Rochers, dimanche 26 Juin 1689.

ENFIN, ma fille, vous avez quitté votre aimable Avignon : si ce séjour ne vous a pas plus ennuyée que le récit que vous m'en avez fait *, m'a donné de chagrin, vous en conserverez une agréable idée et une grande envie d'y retourner. Toutes vos descriptions nous ont divertis au dernier point, surtout votre frère, qui fut autrefois charmé, comme vous, de la beauté de cette situation, de la douceur de l'air, de la fraîcheur de ces deux belles rivières (1) : mais ce que vous avez vu avec plus

* Il faudroit ici *ne;* mais cette faute est dans les premières éditions faites sur les originaux et châtiées avec soin.

(1) Le Rhône, et la Durance qui se jette dans le Rhône à une lieue au-dessous d'Avignon.

d'attention que lui, c'est la noble antiquité des Eglises, honorées, comme vous dites, de la présence et de la résidence de tant de Papes; la beauté du Chapitre qui représente autant de Cardinaux par la magnificence des habits (1) : c'est une si grande singularité, que rien n'y peut ressembler en France. Pour les Pénitens, je connois cette mascarade, qui ne laisse pas d'être belle : mais vous triomphez en parlant des Juifs (2) : je sens de la pitié pour eux, et je prie, comme l'Eglise, que Dieu leur ôte le voile qui les empêche de voir que Jésus-Christ est venu; puisqu'ils n'ont pas été persuadés de cette vérité par la Reine et par Madame de Béthune, ils ne devoient pas l'être par vous. Quelle misérable et ridicule représentation de ce temple admirable, de cette arche si précieuse, de ces lois si respectées! mais d'où vient cette puanteur qui confond tous les parfums? c'est sans doute que l'incrédulité et l'ingratitude sentent mauvais, comme les vertus sentent bon. Cette haine qu'on a pour eux, est une chose extraordinaire. *Esther* nous a pourtant redonné une jolie idée des jeunes Juives : nos Chrétiens n'auroient point eu d'horreur pour elles. Enfin, je me trouve poussée à vous reparler très-inutilement de ce que vous m'avez conté, et peut-être très-ennuyeusement pour vous : mais je me suis laissée emporter au plaisir de me

(1) Les habits de chœur des Chanoines de la Métropole d'Avignon sont rouges comme ceux des Cardinaux.

(2) C'est à propos de la Juiverie d'Avignon.

renouveler à moi-même des idées, qui vous font comme un remercîment de l'amitié qui vous a obligée de m'en faire part.

Mais ne pourriez-vous jamais faire quelqu'autre voyage à Avignon, sans que vous y fussiez dans cette horrible agitation? Ne pourriez-vous point jouir du repos qu'on trouve dans ce beau pays, et de la société des personnes raisonnables qui l'habitent? N'y pourriez-vous point un peu mieux dormir, c'est-à-dire, *dormir;* car vous n'en aviez pas le tems? Faudroit-il toujours s'occuper de cette ruineuse bassette? Si tout cela pouvoit se changer, ce seroit une chose charmante, M. le Chevalier même s'en trouveroit tout-à-fait bien; car l'air de Grignan est bien différent de celui d'Avignon: vous en avez emporté tous les cœurs; je n'ai point de peine à le croire. Pour moi, ma belle, je ne songe point encore au voyage de Nantes; j'y fais exécuter des gens qui me doivent: je serois peu propre à ces sortes de choses; j'ai un grand compte à faire avec le nouveau fermier, et c'est à quoi l'Abbé Charrier me sera très-bon: je vous remercie mille fois de tout ce que votre bonté vous oblige de lui dire pour l'amour de moi. Vous voyez bien, ma très-chère, que ce que je dis de mon *moi,* est aussi ennuyeux que le récit que vous me faites du *vôtre,* est divertissant depuis quelque tems. Mon fils est à Rennes d'hier avec sa *noblesse* (1); mais quand il seroit ici, il ne voit jamais que les endroits de vos lettres que

(1) *Voyez* la Lettre du 19 Juin.

je lui montre; cela est sur ce pied-là : ainsi, contez-moi un peu vos dépenses et vos pertes d'Avignon : dites-moi si Mademoiselle de Grignan est pour quelque sorte de tems à Gif, et si le Coadjuteur aura l'honneur de la requête civile. Je l'avertis que Madame de la Faluère est à Paris; c'est à lui à la gouverner, et à l'empêcher de servir sa sotte amie. Tous vos intérêts me sont si chers, et j'en suis tellement occupée, que je ne pense à tout le reste que superficiellement; mais je n'en suis pas moins parfaitement soumise aux ordres de la Providence, sans laquelle je ne compte jamais sur rien. Adieu, ma chère fille, la plus digne d'être aimée qui fut jamais. J'embrasse M. de Grignan, M. le Chevalier et Pauline. Ma belle-fille vous fait ses complimens : elle a bien du soin de moi sans contrainte, et toujours *sainte liberté*. Voilà un billet de Madame de la Fayette; vous verrez ce que dit Boufflers de notre enfant : je suis assurée que Barbentane * ne lui jetera pas un cornet à la tête, en jouant au trictrac, comme au P. d'E... qui lui riposta du chandelier : l'épée à la main, grand désordre, et le Chevalier de Vassé tué en les séparant.

* C'est le même dont il a été rapporté une extravagance dans la note qui se trouve à la page 447 du tome II. Pour l'incartade dont il s'agit, je n'en trouve rien dans les Mémoires du tems.

LETTRE 904.

A la même.

Aux Rochers, mercredi 29 Juin 1689.

Je ne puis vous dire à quel point je plains M. le Chevalier : il y a peu d'exemples d'un pareil malheur : sa santé est tellement déplorée depuis quelque tems, qu'il n'y a ni maux passés, ni régime, ni saison, sur quoi il puisse compter. Je sens cet état, et par rapport à lui, et par rapport à votre fils qui y perd infiniment ; tout cela se voit d'un coup-d'œil, le détail importuneroit sa modestie : je suis remplie de ces vérités, et je regarde toujours Dieu qui redonne à ce Marquis un M. de Montégut, la sagesse même ; et tous les autres de ce régiment, qui, pour plaire à M. le Chevalier, font des merveilles à ce petit Capitaine. N'est-ce pas une espèce de consolation qui ne se trouve point dans d'autres régimens moins attachés à leur Colonel ? Ce Marquis m'a écrit une si bonne lettre, que j'en eus le cœur sensiblement touché : il ne cesse de se louer de ce M. de Montégut ; il badine et me fait compliment sur la belle pièce que j'ai faite sur M. d'Arles : vous êtes bien plaisante de la lui avoir envoyée. Il dit qu'il a renoncé à la poésie, qu'à peine ils ont le tems de respirer, toujours en l'air, jamais deux jours en repos : ils ont affaire à un homme (1) bien

(1) Louis-François, Marquis, puis Duc de Boufflers, Pair et Maréchal de France.

vigilant. Mandez-moi bien des nouvelles de M. le Chevalier; j'espère au changement de climat, à la vertu des eaux, et plus encore à la douceur consolante d'être avec vous et avec sa famille. Je le crois un fleuve bienfaisant, avec plus de justice que vous ne le croyez de moi : il me semble qu'il donnera un bon tour, un bon ordre à toute chose. Il est vrai que le Comtat d'Avignon est une Providence qu'il n'étoit pas aisé de deviner : mais détournons nos tristes pensées, vous n'en êtes que trop remplie, sans en recevoir encore le contre-coup dans mes lettres. Il faut conserver la santé, dont la ruine seroit encore un plus grand mal; la mienne est toujours toute parfaite. Cette purgation des Capucins, où il n'y a point de séné, me paroît comme un verre de limonade, et c'en est, en effet : je la pris, pour n'y plus penser, parce qu'il y avoit long-tems que je n'avois été purgée, je ne m'en sentis pas. Vous faites trop d'honneur à ce remède; mon fils n'en sort pas moins le matin; c'est un remède pour ôter le superflu, bien superflu, qui ne va point chercher midi à quatorze heures, ni réveiller tous les chats qui dorment. Nous faisons une vie si réglée, qu'il n'est guère possible de se mal porter. On se lève à huit heures; très-souvent je vais, jusqu'à neuf heures que la messe sonne, prendre la fraîcheur de ce bois; après la messe, on s'habille, on se dit bonjour, on retourne cueillir des fleurs d'orange, on dîne, on lit, ou l'on travaille jusqu'à cinq heures. Depuis que nous n'avons plus

plus mon fils, je lis pour épargner la petite poitrine de sa femme : je la quitte à cinq heures, je m'en vais dans ces aimables allées, j'ai un laquais qui me suit, j'ai des livres, je change de place, et je varie le tour de mes promenades : un livre de dévotion et un livre d'histoire, on va de l'un à l'autre, cela fait du divertissement; un peu rêver à Dieu, à sa Providence, posséder son âme, songer à l'avenir; enfin, sur les huit heures, j'entends une cloche, c'est le souper; je suis quelquefois un peu loin, je retrouve la Marquise dans son beau parterre; nous nous sommes une compagnie : on soupe pendant l'entre-chien et loup : je retourne avec elle à la place *Coulanges*, au milieu de ces orangers, je regarde d'un œil d'envie *la sainte horreur* au travers de la belle porte de fer que vous ne connoissez point; je voudrois y être; mais il n'y a plus de raison : j'aime cette vie mille fois plus que celle de Rennes; cette solitude n'est-elle pas bien convenable à une personne qui doit songer à soi, et qui est ou veut être chrétienne? Enfin, ma chère bonne, il n'y a que vous que je préfère au triste et tranquille repos dont je jouis ici; car j'avoue que j'envisage avec un trop sensible plaisir, que je pourrai, si Dieu le veut, passer encore quelque tems avec vous. Il faut être bien persuadée de votre amitié, pour avoir laissé courir ma plume dans le récit d'une si triste vie. J'ai envoyé un morceau de votre lettre à mon fils, elle lui appartient : *Quand c'est pour Jupiter qu'on change*, cet endroit est fort

joli; votre esprit paroît vif et libre. Vous avez un courage, et une force, et un mérite au-dessus des autres; vous êtes bien aimée aussi au-dessus des autres. Adieu, ma très-chère et très-aimable; j'espère que vous me parlerez de Pauline et de M. le Chevalier. J'embrasse ce Comte, qu'*on aime trop*.

Madame DE SÉVIGNÉ *belle-fille.*

Vraiment, ma chère sœur, je sais bien qu'en dire; oui, assurément, *on l'aime trop* (1). Je n'oserois vous dire que j'aime beaucoup son fils, ma confusion seroit trop grande; je veux seulement le prier de ne plus m'appeler sa tante; je suis *si petite et si délicate*, que je ne suis tout au plus que sa cousine. La santé de Madame de Sévigné n'est point du tout comme moi, elle est *grande et forte*; j'en prends un soin qui vous feroit jalouse: je vous avoue pourtant que c'est sans aucune contrainte; je la laisse aller dans les bois avec elle-même et des livres; elle s'y jette naturellement comme la belette dans la gueule du crapaud. Pour moi, avec le même goût et la même liberté, je demeure dans le parterre *al dispetto* de la complaisance que nous ôtons du nombre des vertus, dès qu'on peut la nommer par son nom, et que ce n'est que notre choix. Vous me ravissez, ma chère sœur, de me dire que Madame de Sévigné m'aime; j'ai le goût assez bon

(1) La prétendue passion de Madame de Sévigné, belle-fille, pour M. de Grignan qu'elle n'avoit jamais vu, donnoit lieu à quelques plaisanteries aussi aimables qu'innocentes.

pour connaître le prix de son amitié, et pour l'aimer aussi de tout mon cœur. Nous avons pris part à votre triomphe et à vos grandeurs; mais je ne voudrois pas que M. de Sévigné les vît, cela le dégoûteroit de la vie tranquille, dont il n'est tiré que par un mauvais tourbillon de Province qui nous coûtera cinq cents pistoles : pour m'en consoler, souffrez que je vous embrasse de tout mon cœur; je n'oserois dire M. de Grignan, car je n'ai pas encore mis tout-à-fait l'honneur sous les pieds.

Madame DE SÉVIGNÉ *continue.*

Je voulois vous dire que je trouve fort bon ce que vous écrit ma belle-fille. Je reçois dans ce moment votre lettre du 18 qui étoit demeurée à Vitré, quoiqu'arrivée sans doute avec celle du 16. Cette lettre m'apprend l'arrivée de M. le Chevalier avec un mauvais visage, ne se soutenant point du tout, une poitrine malade; et savez-vous ce que j'ai fait en lisant cette lettre? j'ai pleuré comme vous; je ne soutiens pas une telle idée; et je prends un intérêt sensible au Chevalier, comme si j'étois de sa vraie famille. J'espère que l'air et le repos le remettront en meilleur état, vos soins ont accoutumé d'avoir du succès; je le souhaite de tout mon cœur, et je vous conjure de l'en assurer. Dites-moi dans quelle chambre vous l'avez mis, afin que je lui fasse des visites. Que je plains Pauline et Madame de Rochebonne d'avoir été à Aubenas pendant que vous étiez à Avignon! quelle horrible différence! Ne

partagez point votre reconnoissance sur la victoire du Grand-Conseil : en vérité, M. le Chevalier et la considération qu'on a pour lui et vos amis ont tout fait ; vous êtes trop bonne de vouloir me donner la joie d'y avoir fait mon personnage. Je souhaite un pareil succès à M. d'Arles. J'embrasse et j'aime passionnément ma chère Comtesse.

LETTRE 905.

A la même.

Aux Rochers, dimanche 3 Juillet 1689.

Il y a aujourd'hui neuf mois, jour pour jour, dimanche pour dimanche, que je vous quittai à Charenton avec bien des larmes, et plus que vous n'en vîtes. Ces adieux sont amers et sensibles, sur-tout quand on n'a pas beaucoup de tems à perdre : mais pour en faire un bon usage, il faudroit en faire un tems de privation et de pénitence ; ce seroit le moyen de ne pas le perdre, et de le rendre au contraire fort utile : il est vrai que cette sainte économie est une grâce de Dieu, comme toutes les autres, et qu'on ne mérite pas de l'obtenir. Il y a donc neuf mois que je ne vous ai ni vue, ni embrassée, et que je n'ai entendu le son de votre voix ; je n'ai point été malade, je n'ai point eu d'ennui marqué ; j'ai vu de belles maisons, de beaux pays, de belles villes ; cependant je vous avoue qu'il me semble qu'il y a neuf ans que je vous ai

quittée. Je n'ai point eu de vos nouvelles cet ordinaire, cela me donne toujours du chagrin. Madame de Lavardin me mande qu'elle dit à Madame de Bury, au sujet du procès de Chabrillant, que cette dernière compte gagner : « Vous avez toujours de » grandes espérances ; mais un de vos amis, très- » habile, n'en juge pas ainsi. Ah ! dit-elle, c'est » M. de Fieubet, mais je ne l'en crois pas ». Et puis Madame de Lavardin me dit que c'est M. d'Arles qui aura l'honneur de la requête civile : il sollicite donc ; mais je ne voudrois pas, ce me semble, solliciter tambour battant dans une chambre où l'on est persuadé que vous n'avez que trop de crédit. Nous faisons ici, ma chère Comtesse, la vie que je vous ai représentée : il fait un tems charmant : nous sommes tellement parfumés les soirs de jasmins et de fleurs d'orange, que par cet endroit je crois être en Provence. M. et Madame de Chaulnes m'écrivent de Saint-Malo, et me parlent toujours de vous. Ecrivez à la Troche ; elle ne se console point de votre oubli : je ne comprends point comment cela s'est passé, car vous êtes ponctuelle ; il ne seroit pas possible que je ne vous eusse point mandé la mort de son mari, ainsi j'attends votre réponse.

LETTRE 906.

A la même.

Aux Rochers, mercredi 6 Juillet 1689.

Je les ai reçus tout à la fois ces aimables paquets, si nécessaires à mon repos. Vous m'affligez de me présenter M. le Chevalier comme vous faites : je ne l'ai jamais vu avec de telles vapeurs, ni avec une poitrine si malade. Comment ne seriez-vous point touchée de le voir porter dans ces appartemens? Vous m'en faites venir les larmes aux yeux : il y a long-tems que je fais de tristes réflexions là-dessus. Quel homme! à quel âge! où est-il? où devroit-il être? quelle réputation! quelle fortune étranglée, suffoquée! quelle perte pour votre fils! Voilà de grands sujets de méditation, mais il faut y ajouter, c'est que Dieu le veut ainsi; à cela on n'a rien à dire, il faut baisser la tête et souffrir; nous ne sommes pas les plus forts. Vous me paroissez raccommodée avec le mot de *vapeurs*, que vous ne vouliez plus prononcer qu'on ne vous l'eût expliqué. Vous vous êtes relâchée en faveur du commerce qui seroit entièrement rompu si vous en aviez banni ce mot; c'est un secours pour expliquer mille choses qui n'ont point de nom : notre ignorance s'en accommode, comme d'un quinola à prime. Ménageons donc les vapeurs du Chevalier; ne lui dites rien qui puisse le fâcher, point

de contestation, point de dispute, son sang est trop aisé à émouvoir, il s'allume et circule violemment; c'est le fondement de tous ses maux.

Je suis trop obligée à toute votre bonne compagnie de se souvenir de moi, et de me souhaiter. Je vous avoue que je me souhaite souvent aussi dans cette belle et grande maison, dont je connois si bien tous les habitans. Je fais mille complimens au nouveau venu : vous m'avez fait rire de l'équipage avec quoi il passa dans votre antichambre, fuyant la bise, et comme poursuivi par elle. Je crois que vous n'avez besoin que du secours de cette bise pour faire achever le bâtiment; quelle commodité ! elle elle ne vous manquera pas dans le besoin; il ne faut pas des persuasions moins fortes. Mandez-moi bien la suite de tout ce qui se passe à Grignan; c'est le théâtre où j'ai le plus d'attention, quoiqu'il ne soit pas le plus important de l'Europe; mais c'est tout pour moi. Quand je me représente la quantité de monde que vous êtes à Grignan, que c'est cela qui s'appelle être dans son château, à se reposer un peu des autres dépenses, je voudrois en rire, si je pouvois, et je dis : ma fille est emportée par un tourbillon violent qu'elle ne peut éviter, qui la suit partout; c'est sa destinée; et en même tems je comprends que Dieu y proportionne votre courage, et cette conduite miraculeuse qui fait que vous êtes toujours en l'air et que vous volez sans ailes. Pour moi, ma chère bonne, je tombe toute plate, et quand je n'ai rien, je n'ai rien. Mes affaires de Nantes vont

pitoyablement, tout s'est tourné en chicanes, en saisies, dont on se défend vingt ans durant. L'Abbé Charrier m'offre tous les jours ses soins et ses services, et de venir de cinquante lieues d'ici pour faire un compte où il m'est nécessaire; c'est assez vous dire combien je dois lui être obligée. Nous sommes ici, comme je vous l'ai mandé, avec un tems charmant; le chaud est agréable aux Rochers; et je vous assure que les trois heures que je suis dans ces bois toute seule avec Dieu, moi, vous, vos lettres et mon livre, ne me durent pas un moment; il y a quelque chose de doux et d'aimable à cette solitude, à ce profond silence, à cette liberté; il n'y a que vous que j'aime beaucoup davantage; voilà comme je suis présentement. Vous ne me dites rien de Pauline, et comment la trouve M. le Chevalier. Répondez-moi, est-ce Mme. de Simiane de Vaureas, ou la Présidente que vous avez avec vous? Parlez-moi sans cesse de tout cela, et des faits et gestes de M. d'Arles dans la quatrième des Enquêtes, sans préjudice de ce que Rochon m'en dira; toutes ces choses composent mon vrai *moi*. J'ai été encore ravie d'entendre parler d'Avignon par Martillac, et de vos réponses aux harangues. Mon Dieu, ma fille, que dites-vous? vous croyez donc que le Roi ou la Province donne quelque chose à mon fils pour nourrir ou instruire cette *noblesse*; rien du tout, je vous assure; encore trop d'honneur.

Ne soyez point en peine de la lettre que vous avez écrite à Mademoiselle Descartes; elle l'admire

et la cache comme une personne qui a bon esprit, et qui sait les conséquences d'une telle confidence; je vous réponds qu'elle n'en parlera jamais qu'à un fort honnête homme qu'elle appelle son maître, et qui est aussi discret qu'elle.

A M. le Chevalier DE GRIGNAN.

J'ai eu une sensible joie, Monsieur, au milieu du chagrin que me donne votre mauvaise santé, de voir de votre écriture : je vous remercie de cette complaisance : je vous trouve mieux par ce que vous me mandez, que par les relations de ma fille. J'avois encore cette ressource, comme vous dites; c'est qu'elle est si touchée des maux des personnes qu'elle aime, qu'elle n'en peut parler qu'avec des sentimens qui font une tristesse incroyable. Je veux donc espérer que l'air natal, une si bonne compagnie et Balaruc, vous remettront en meilleur état; je vous assuré qu'il y a peu de choses au monde que je souhaite davantage. Vous me donnez une vraie joie en me parlant, comme vous faites, de la belle et bonne santé de Madame de Grignan : je me fie fort à ce que m'en dit Martillac, mais j'aime encore mieux ce que vous m'en dites. Dieu la conserve, cette pauvre femme si aimable et si digne d'être aimée, et lui donne un courage capable de soutenir sa destinée, et tous les maux que sa tendresse lui fait souffrir !

LETTRE 907.

A la même.

Aux Rochers, dimanche 10 Juillet 1689.

Je n'ai point reçu de vos lettres aujourd'hui, et je m'en vais donc causer avec vous tout en l'air. M. de Seignelai est à Brest présentement : je suis un peu fâchée de n'en pouvoir dire la raison, car il faut qu'il y en ait une *. Je vous conseille fort de vous en tenir à tout ce que vous dit M. le Chevalier sur les grands préparatifs de nos ennemis sur le Rhin. L'Abbé Bigorre ne les craint point, ni pour lui qui est fort en sûreté, ni pour ses amis; ainsi, ma chère enfant, soyez en repos pour ce joli petit *Colonel*; car vous y touchez du bout du doigt. Je crois que M. le Chevalier, après ce que lui mande M. de Montégut, n'oseroit plus dire cette folie qui nous faisoit rire, *je connois un sot :* en vérité, ce n'est ni un sot, ni un enfant; et s'il a pris de la hardiesse dans ses manières ordinaires que nous trouvions trop modestes, et qu'il se soit mis dans le train de parler, il ne lui manque plus rien; enfin, *Dieu le conserve*; voilà ma chanson ordinaire. Il me paroît, par un billet que Rochon vient de m'écrire, que M. d'Arles ne manque pas d'affaires. Les ennemis qu'il est obligé de combattre sont de ses amies : c'est Madame Talon qui fait que M. Talon

* *Voyez* ci-après la Lettre du 28 Juillet.

nous traîne en longueur, à la prière de Madame de Bury; mais si cela va plus loin, M. d'Arles s'en plaindra au Roi : l'autre est Madame de la Faluère : au cas que, transportée de l'amour de Madame de Bury, elle se relâchât en faveur de son amie du personnage qu'elle doit faire, ce Prélat démêlera bien tout cela : le bon Rochon me prie fort de croire que tout ira bien. Je conviens que M. Gui (1) ne parla point mal au Grand-Conseil, mais aussi je trouvai, sans prévention, que la vérité toute pure paroissoit bien plus dans le discours de Rochon; et cela est si vrai, que si M. le Chevalier s'en souvient, il pourra vous dire que nous fûmes au désespoir de n'être pas jugés sur-le-champ et tout chaudement; c'étoit signe que nous étions persuadés qu'il avoit laissé les Juges dans de bonnes dispositions, et que nous avions peur qu'elles ne fussent refroidies le lendemain : mais Dieu voulut nous donner le plaisir de cette victoire : je ne l'oublierai jamais : je la souhaite aussi complète à M. d'Arles.

Nous faisons toujours la même vie, et je m'accommode mieux que je n'eusse jamais cru, d'être trois ou quatre heures toute seule : j'étois si agréablement accoutumée avec vous, ma très-aimable, et avec mes anciennes amies, que j'avois oublié que je susse faire de la prose : je suis ravie de m'appercevoir que j'en fais fort bien. J'ai commencé un livre de piété, que je trouve qui en fait encore

(1) *Voyez* ci-dessus les Lettres du 14 et du 16 Mars.

mieux que moi : il est d'un M. Hamon (1) de Port-Royal, qui étoit un vrai saint, et qui a puisé dans les plus pures sources tout ce qu'il nous donne : c'est *un Traité de la prière perpétuelle*, joint à quelques autres Traités : ce que j'en ai lu m'a paru admirable : la préface est de bon lieu, et l'approbation des trois Docteurs est un éloge : quand ce livre vous viendra, recevez-le bien : M. de Grignan en sera content au dernier point. Je conjure M. le Chevalier de me dire un mot de Pauline ; je souhaite qu'elle lui plaise. Comment M. de Carcassonne s'accommode-t-il de ce frère, dont il écrivoit des choses si plaisantes ? Qu'a-t-il résolu sur son bâtiment ? pourvu qu'il mette la bise de son conseil, je suis très-assurée qu'il y aura bientôt un troisième étage. J'ai ri encore de la vision de cet *équipage* que le Chevalier emporte avec lui (2), pour gagner les anciens appartemens de ses pères. Le parterre des vôtres est devenu si beau, si bien planté, si fort à la mode, si plein de fleurs et d'orangers, cette place *Coulanges* le rend si agréable, que vous ne le reconnoîtriez pas. Votre pauvre frère est toujours tristement et ruineusement à Rennes ; M. et Madame de Chaulnes à Saint-Malo. Je ne finirois

(1) Jean Hamon, médecin célèbre, et l'un des meilleurs écrivains de Port-Royal, mort le 22 Février 1687. *Voyez* son éloge, et son épitaphe, page 95 et suiv. du *Nécrologe de Port-Royal-des-Champs*, édit. de 1723, Amsterdam.

* Il avoit été l'ami de Racine, qui voulut être enterré à ses pieds dans le cimetière de Port-Royal.

(2) *Voyez* la Lettre précédente.

point, ma chère fille, si je voulois vous dire à quel point je suis tendrement occupée de vous, de vos affaires, de votre amitié pour moi, de l'envie qu'il me semble que vous avez de me revoir avec vous, et de la consolation que cette pensée me donne; elle m'adoucit la fin de ma vie : mais tout beau, revenons un peu à la volonté de Dieu, dont il ne faut jamais s'éloigner. Vous me fites l'autre jour un grand plaisir en me disant que vous n'étiez pas à portée d'être jalouse; que cette confiance est juste, et qu'elle est digne de la parfaite amitié que j'ai pour vous! Je vous conjure de faire tous mes complimens. Votre belle-sœur est si loin de se lasser des relations d'Avignon, qu'elle me fit relire, il y a trois jours, *la procession et les Juifs* (1); elle aime tout cela, et moi tout ce que vous contez. Je vous embrasse tendrement, et ma chère Pauline. Mon goût s'est trouvé bien juste avec le vôtre sur le sujet d'*Esther*; ce fut un jour agréable pour moi (2).

(1) *Voyez* les Lettres du 22 et du 26 Juin.
(2) *Voyez* la Lettre du 21 Février.

LETTRE 908.

A la même.

Aux Rochers, mercredi 13 Juillet 1689.

Je n'ai point reçu deux paquets ensemble, comme je l'espérois. Je suis bien assurée qu'il y en a un d'égaré du 28 ou du 30 Juin : je serois fâchée s'il étoit perdu, et sur-tout si dans ce paquet j'avois perdu aussi la réponse que j'attends de vous sur le mémoire qui regarde M. de M... (1); car on l'attend à Rennes avec impatience : je répondrois bien que vous ne contesterez point toutes les belles terres de ce mémoire : il me semble que ce M...... est fort riche, qu'il a de beaux meubles, qu'il est un fort bon et honnête homme : son fils est joli et bien fait, n'est-ce pas? Ce n'est point tout cela qui lui manque : si on me presse sur sa bonne maison, *je mangerai des pois chauds*, comme M. de la Rochefoucauld (2). Si votre réponse est dans le paquet perdu, redites-moi à-peu-près ce que je dois dire, de peur que votre silence ne donne du soupçon, comme à *Marie-Jeanne de Flandre*; je suppose que vous n'avez pas oublié ce conte de du Bellay.

Nous avons un tems de pluie et de vent qui me fait un peu triste, il dérange mes jolies promenades;

(1) *Voyez* la Lettre du 8 Juin.

(2) *Voyez* les Lettres du 25 Octobre 1679, tome V, et du 14 Août 1687, tome VI.

mais je vois que M. Nicole ne veut point qu'on se plaigne du tems. Pour ma Providence, je ne pourrois pas vivre en paix, si je ne la regardois souvent; elle est la consolation des tristes états de la vie, elle abrège toutes les plaintes, elle calme toutes les douleurs, elle fixe toutes les pensées; c'est-à-dire, elle devroit faire tout cela: mais il s'en faut bien que nous ne soyons assez sages pour nous servir si salutairement de cette vue; nous ne sommes encore que trop agités et trop sensibles. Ce que je crois, c'est que ceux qui ne la regardent jamais sont encore bien plus malheureux que ceux qui tâchent de s'en faire une habitude. Cette chère Providence va donc juger notre requête civile comme il lui plaira : ce qu'elle a voulu sur l'arrêt me répond quasi de la suite; j'y prends un intérêt aussi vif que la tendresse que j'ai pour vous est vive ; c'est la même étoffe, et c'est cela sur quoi la résignation n'a pas assez de prise; tout le reste ne va pas trop mal : mais, mon Dieu, que cet endroit est sensible!

Quand je regarde en gros la longue absence où il me paroît que nous sommes condamnés, j'avoue que j'en frémis : mais en détail et jour à jour, il faudra la souffrir pour le bien de nos affaires; car mon voyage seroit quasi inutile pour le sujet qui me l'a fait faire, si je ne passois l'hiver en ce pays : je suis très-persuadée que Madame de Chaulnes l'y passera aussi, et je suivrai sa destinée. Pour vous, ma fille, vous comptez que vous pourrez vivre six mois hors de Grignan, et six mois *cachée* à Grignan :

pouvez-vous appeler le séjour que vous y faites avec toute la splendeur qui en est inséparable, *être caché ?* Je veux que votre enfant aille vous voir, et je crois que je veux aussi que M. le Chevalier joigne les deux saisons des eaux par un hiver en Provence : trouvez vous que je dise mal? un retour dans l'automne ne gâteroit-il point tout ce qu'il auroit fait? Ne doit-il point abandonner une année à l'espérance de sa guérison, pendant qu'il y est? Enfin, ma belle, je parle en l'air, selon mes petites lumières : je ne saurois avoir mauvaise opinion de Balaruc, après ce que j'en ai ouï dire à nos Capucins. Il est vrai que le voyage est long, c'est un malheur; mais combien de malades vont encore plus loin! Vous me faites peur de l'esquinancie de votre fille aînée, c'est le mal du monde que je crains le plus : vous me dites qu'elle a de qui tenir; j'y songe souvent. Vous avez été bien échauffée à Avignon, vous n'avez point dormi : cette vie est admirable pour enflammer la gorge. Gardez-bien votre baume tranquille, c'est un remède iufaillible : je vous ai conté l'effet qu'il fit à Madame de Chaulnes, elle n'avoit rien du tout; ne soyez jamais sans ce baume précieux, je vous en conjure. C'est un étrange mal que celui de Pauline ! elle doit être bien pâle; la pauvre enfant ! il faut tâcher de la guérir. Je trouve du prodige dans vos eaux de Vals, qui sont également bonnes pour les maux contraires : si l'expérience n'étoit pour ces eaux, je croirois cet

endroit

endroit digne d'être dans la comédie des *Médecins* de Molière.

Vous me donnez une aimable idée de vos journées ; quelle bonne compagnie ! on a le même plaisir de n'être point tentée de quitter vos belles terrasses ; c'est un bonheur pour les goutteux : ils ne se reprochent point de vous détourner de vos promenades ; ils voient qu'on ne sauroit être mieux qu'avec eux de toute manière. Comment vos jours dureroient-ils plus d'un moment, puisque dans notre Thébaïde, ils ne laissent pas de courir ? Comment va le silence de notre Carcassonne ? qu'a-t-il enfin produit ? qu'a-t-il prononcé ? S'il a écouté la bise, il aura décidé : elle ne se sera pas expliquée en termes ambigus, et sa voix doit emporter toutes les autres (1). Je ne connois point cette terrasse où vous êtes toujours ; elle est d'un grand usage, puisqu'elle est à couvert de la bise. Toutes vos vues sont admirables : je connois celles du Mont-Ventoux : j'aime fort tous ces amphithéâtres, et suis persuadée, comme vous, que si jamais le ciel a quelque curiosité pour nos spectacles, ses habitans ne choisiront point d'autre lieu que celui-là pour les voir commodément : et en même tems vous jouirez du spectacle le plus magnifique du monde, sans contredit.

Mon fils est allé à Saint-Malo voir un moment M. et Madame de Chaulnes : il est avec M. de Pommereuil ; il reviendra à Rennes. Nous espérons

(1) *Voyez* la Lettre du 6 Juillet.

que toute cette *Noblesse* pourra bientôt être renvoyée : on la rassembleroit dans le besoin avec un coup de sifflet. Mon fils me prioit l'autre jour de vous dire mille amitiés pour lui ; je lui fais les vôtres : sa femme est bien fâchée que vous laissiez vos beaux orangers d'Avignon à la merci de votre bise, et que vous disiez que vous ne vous en souciez pas ; quelle parole ! elle vous demande leur vie, et d'en avoir soin, ou bien de les lui envoyer, elle les mettra bien à couvert du mauvais vent. Je vous ai dit que nous étions tout entourées de fleurs d'orange, de petits jasmins, et de toutes sortes de fleurs. Je vous demande pardon, ma chère belle, de tant de discours inutiles : mon loisir est bien dangereux. M. le Chevalier se moquera de moi, il aura raison.

LETTRE 909.

A la même.

Aux Rochers, dimanche 17 Juillet 1689.

J'AI reçu enfin la réponse sur le bien de M.....? elle est, en vérité, un peu trop sincère (1). Si on avoit toujours donné de pareils mémoires, quand il a été question de mariages, il y en a bien au monde qui ne seroient pas faits. Des dettes en quantité, des terres sujettes à la taille, de la vaisselle d'argent en gage : bon Dieu ! quels endroits !

(1) *Voyez* la Lettre précédente.

Mais que sont devenus tous ces beaux meubles, ces grands brasiers, ces plaques, ce beau buffet, et tout ce que nous vîmes à M....? je crus que c'étoit une illusion, et je vois que je ne me trompois pas : il faut que les affaires de M.... se sentent du tems, comme celles de tout le monde.

Votre vie me fait plaisir à imaginer, ma chère Comtesse, j'en réjouis mes bois. Quelle bonne compagnie! quel beau soleil! et qu'avec une si bonne société il est aisé de chanter, *On entend souffler la bise, hé bien, laissons-la souffler!* Vous souffririez plus patiemment la continuation de nos pluies; mais elles ont cessé, et j'ai repris mes tristes et aimables promenades. Que dites-vous, mon enfant? quoi, vous voudriez qu'ayant été à la messe, au dîner, et jusqu'à cinq heures à travailler, ou à causer avec ma belle-fille, nous n'eussions point deux ou trois heures à nous! elle en seroit, je crois, aussi fâchée que moi : elle est fort jolie femme, nous sommes fort bien ensemble; mais nous avons un grand goût pour cette liberté, et pour nous retrouver ensuite. Quand je suis avec vous, ma fille, je vous avoue que je ne vous quitte jamais qu'avec chagrin, et par considération pour vous; avec tout autre, c'est par considération pour moi. Rien n'est plus juste, ni plus naturel, et il n'y a point deux personnes pour qui l'on soit comme je suis pour vous : ainsi laissez-nous un peu dans notre sainte liberté : je m'en accommode, et avec des livres le tems passe, en sa manière,

aussi vîte que dans votre brillant château. Je plains ceux qui n'aiment point à lire : votre enfant est de ce nombre jusqu'ici ; mais j'espère, comme vous, que voyant ce que c'est que l'ignorance, sur-tout à un homme de guerre, qui a tant à lire de grandes actions des autres, il voudra les connoître, et ne laissera pas cet endroit imparfait. La lecture apprend aussi, ce me semble, à écrire : je connois des Officiers-Généraux dont le style est populaire : c'est pourtant une jolie chose que de savoir écrire ce que l'on pense : mais c'est quelquefois aussi que ces gens-là écrivent comme ils pensent et comme ils parlent, tout est complet. Je crois que le Marquis écrira bien : il y a long-tems que je veux qu'il aille vous voir au mois de Novembre ; et comme il aura dix-huit ans, il faudroit tout d'un train songer à le marier, en avoir des petits, et puis le renvoyer : mais ne vous amusez point à Mademoiselle d'Or.... c'est un lanternier que son père, dont le style et la mauvaise volonté me mettent en colère.

Il me semble que l'air et la vie de Grignan devroient redonner la santé à M. le Chevalier : il est entouré de la meilleure compagnie qu'il puisse souhaiter, sans être interrompu de ces cruelles visites, *de ces paquets de chenilles*, qui lui donnoient la goutte ; point de froid, une bise qui prend le nom d'*air natal* pour ne point l'effrayer : enfin, je ne comprends pas l'opiniâtreté et la noirceur de ses vapeurs, de tenir contre tant de bonnes choses ;

cependant il n'est que trop vrai qu'il en est tourmenté. Je suis ravie que Pauline lui plaise : je suis bien assurée qu'elle me plaira aussi; il y a de l'assaisonnement dans son visage et dans ses jolis yeux : ah, ah, qu'ils sont jolis! je les vois. Et son humeur? je parie qu'elle est corrigée; il a suffi pour cela de votre douceur pour elle, et de l'envie qu'elle a de vous plaire : mais de prétendre que cette enfant fût parfaite au sortir d'Aubenas, cela faisoit rire : je l'embrasse tendrement.

Je pleure que les pattes de M. de Carcassonne soient recroisées : hé, mon cher beau Seigneur! encore un petit effort, ne les recroisez pas sitôt, achevez votre ouvrage, voyez celui de M. d'Arles, comme il est grand, comme il est haut, comme il est achevé : voudriez-vous lui céder cet honneur, et laisser cet endroit du magnifique château de vos illustres pères, tout imparfait, tout délabré, tout abandonné à la bise, inhabitable, et très-incommode à votre frère aîné, lui ôtant les logemens des étrangers et des domestiques; dis-je bien? Ah, mon cher Seigneur! prenez courage, ne laissez point cette tache à votre réputation, ni cet avantage à M. d'Arles, qui, dans le milieu de ses petites dettes, a pourtant voulu couronner son entreprise. Si M. de la Garde vouloit me soutenir et m'aider à *tourner* cette affaire, je crois que je n'en aurois pas l'affront : mais je ne sais pas même comme je suis avec le Prélat; ainsi je me tais. Vous me faites un vrai plaisir de me dire que je suis quelquefois

souhaitée de vos Grignans : cet aîné, qui écrit si bien, ne dira-t-il pas un mot à sa petite belle-sœur ?

LETTRE 910.

De Madame DE SÉVIGNÉ *au Comte* DE BUSSY.

Aux Rochers, ce 27 Juillet 1689.

NOUS avons ici un grand corps de Noblesse de beaucoup de Provinces. Je vous ai déja mandé, mon cher Cousin, que mon fils, à son grand regret, avoit été choisi par celle de tout ce canton. Comme ce chagrin est une espèce d'honneur à l'égard des particuliers, il n'a pu le refuser. Il est donc à Rennes tenant une grande table, dont il se passeroit fort bien, car cette dépense ne mène à rien. M. de Seignelay est à Brest pour hâter notre armement, qui sera prêt dans quatre ou cinq jours. Je suis persuadée qu'on congédiera toute cette Noblesse, lorsque M. de Tourville aura une flotte : nous aurons alors de quoi faire baisser le pavillon à ces prétendus maîtres de la mer.

Je suis ici dans une vraie solitude, je pourrai faire quelque petit voyage à Rennes pour voir la Duchesse de Chaulnes avec qui je suis venue en ce pays-ci : j'en repartirai avec elle. Si j'y pouvois avoir notre cher Corbinelli, je ne serois pas à plaindre ; vous savez le goût que j'ai pour son mérite et pour son esprit, vous l'avez aussi ; mais comme ses autres amis l'ont aussi, ils le retien-

nent à Paris. Adieu, mon cher Cousin, et ma chère Nièce, il n'y a point de bonheur que je ne vous souhaite à tous deux.

LETTRE 911.

Madame DE SÉVIGNÉ *à Madame* DE GRIGNAN.

à Rennes, mercredi 20 Juillet 1689.

CETTE date vous surprend, ma chère enfant, et moi aussi; car je ne m'attendois point à sortir sitôt des Rochers, où je me trouvois fort bien; il est vrai que ce n'est que pour peu de jours; mais M. et Madame de Chaulnes m'ont priée si instamment, si bonnement de venir les voir ici, où ils viennent voir mon fils à la tête de cette *Noblesse*, que Madame la Colonelle en étant priée aussi, comme vous pouvez penser, nous y vînmes dès le lendemain, qui fut hier : nous y avons trouvé mon fils. Je suis chez la Marquise de Marbeuf en perfection : nous attendons ce soir ces bons Gouverneurs, et demain j'acheverai ma lettre, et vous dirai des nouvelles de Brest. Je veux, ma chère fille, vous parler présentement de la jolie peinture de l'*Albane*, que vous me faites de ce petit Rochebonne; car c'est précisément cela : il me semble que je le vois, et je remercie Madame de Rochebonne de vous avoir obligée à me faire ce portrait : il est charmant : mon imagination en a été toute rafraîchie; il me semble qu'il y en a un

échantillon à l'un de ces trois garçons qui sont à Paris : enfin, voilà de fort jolis ouvrages; cela console d'en faire une douzaine, quand on en fait seulement un ou deux sur ce moule : si c'étoit une fille, *elle brûleroit le monde*, comme dit Tréville en parlant de votre beauté : mais l'esprit de ce petit garçon est trop joli, toutes ses petites pensées, tous ses petits raisonnemens, ses finesses, sa petite rhétorique naturelle, c'est bien celle-là; je ne m'étonne pas si, après l'avoir grondé, vous vous êtes mise à l'aimer, à le manger; car il n'y a que cela à faire à un petit ange comme celui-là.

Mais parlons de cette *sagesse* (1), qui me paroît une folie-*mue*, comme une rage-mue : c'est un fond de rage muette, un chien ne paroît point enragé, il semble qu'il soit sage, et cependant il est profondément dévoré de cette rage; ma chère enfant, c'est tout de même, qui ne croiroit que tout est bien réglé dans cet intérieur ? qui ne croiroit qu'il est ravi de suivre ses premières pensées, qu'il y est tous les jours confirmé par le mérite, et même par la suite de ce qui peut arriver ? Quelle perspective ! quelle consolation de *laisser ainsi son bien !* je demande pardon à la modestie : mais voici deux vers de *Polyeucte* (2) qui veulent que je les écrive :

Aux mains du plus vaillant et du plus honnête homme
Qu'ait adoré la terre, et qu'ait vu naître Rome.

(1) C'est de M. de la Garde que Madame de Sévigné entend parler dans ce moment.

(2) Vers de Corneille, *Polyeucte*, Acte IV, Scène IV.

Quelle joie d'avoir un tel ou de tels héritiers (1)! quelle justice même, et dans quelle maison rejette-t-il ce qui en vient! Enfin, ma fille, je m'y perds; qu'est-ce donc que la sagesse! qu'est-ce que l'amitié? les a-t-on jamais vus sous de telles figures? on dit qu'il aime son château, je n'en crois rien; qu'il aime le Chevalier, je n'en crois rien: si ce n'est, comme vous dites, qu'il aime le Chevalier comme son château, et qu'il ne les aime point tous deux; mais qu'aime-t-il donc? voilà une si monstrueuse pensée, que je suis à mille lieues de la concevoir: dites-m'en la suite, ne s'évanouira-t-elle point, comme celle du mariage (2)? Pour moi, je ne crois point qu'il y ait un homme assez hardi pour songer à acheter cette Terre: mais je ne finirois point; je veux seulement vous dire encore un mot de la dispute qui est entre vous. Il me paroît que vous êtes avec une douzaine de Comtesses de Fiesque: vous savez qu'elle ne comptoit pour rien les petites terres, où il ne vient que

(1) Madame de Sévigné désigne ici M. le Chevalier de Grignan, et tous les Grignans. La Terre de la Garde venoit de Louis Adhémar de Monteil, Baron de Grignan. *Voyez* le *Père Anselme*, tome VII, page 930, édition de 1733.

(2) On a déjà vu que le mariage de M. de la Garde (*Antoine Escalin des Aimars*) ne s'étoit point fait. Madame de Sévigné espère qu'il en sera de même de la vente du Marquisat de la Garde, qui réellement ne fut point vendu. Cette Terre appartint ensuite à Mademoiselle de Castellane, petite-fille de Pauline de Grignan, Marquise de Simiane, qui fut légataire universelle de M. de la Garde (*son oncle à la mode de Bretagne*) mort en 1713.

du blé, et croyoit avoir fait une affaire admirable de l'avoir vîtement donnée, pour avoir des miroirs d'argent et autres marchandises. Messieurs de la *Balustrade*, voilà comme vous êtes : cette comparaison décide, et je n'emploierai pas ma raison simple et droite, à vous persuader que de l'or vaut mieux que du vif-argent, et que Madame de Sarson, bonne fermière, est plus solide qu'un papillon ! je ne puis laisser ma lettre à un plus bel endroit. Je vais voir les bons Chaulnes.

M. de Pommereuil sort d'ici : il m'a si bien instruite sur Brest, qu'encore que vous en sachiez peut-être autant que moi, je veux vous le redire. M. le Maréchal d'Estrées étoit embarqué dans son vaisseau, tous ses ordres donnés, plus rien sur terre; il a reçu un ordre du Roi de revenir à Brest, et d'y demeurer à cause de l'importance de la place, et du besoin de sa présence. M. de Seignelai est embarqué; il est chargé de l'exécution de toute cette grande affaire; Château-Renaud (1) est avec lui; ils attendent le Chevalier de Tourville (2), qui doit se joindre à eux, et qui doit composer les soixante vaisseaux qui font notre puissance; mais il y a plus de soixante vaisseaux anglois et hollandois dans une isle nommée Ouessant, à huit lieues de Belle-Isle, qui veulent empêcher la jonction : vous

(1) François-Louis Rousselet, Comte de Château-Renaud, depuis Vice-Amiral et Maréchal de France.

(2) Anne-Hilarion de Cotentin, Chevalier, puis Comte de Tourville, Vice-Amiral et Maréchal de France.

jugez bien, ma fille, de quelle importance est cette affaire. M. de Seignelai me paroît comme Bacchus, jeune et heureux, qui va conquérir les Indes. On dit que le Pape est bien malade. M. de Lavardin est arrivé à Paris; il craint de s'en retourner; et moi je crains autre chose (1) : ma chère enfant, il faut être préparée à tout; Dieu donne et ôte, comme il lui plaît. . . . .

Jeudi.

Ces bons Gouverneurs m'ont reçue à bras ouverts: nous soupâmes hier chez M. de Pommereuil avec quelques femmes, et Revel, et d'autres; nous y dînons encore aujourd'hui; ainsi l'a ordonné M. le Commissaire du Roi : Madame de Chaulnes appelle cela un arrêt du conseil d'en-haut. Elle m'a parlé de vous, et dit aussi que vous ne voulez pas que je sois aux Rochers : croyez cependant que, hors l'hiver, rien ne m'est si agréable, ni si bon pour ma santé : c'est ici un dérangement, un bruit, un tracas qui m'importunent. Je suis bien aise de venir voir ces Chaulnes pour quelques jours; j'y viendrai toujours avec joie; mais il faut que l'espérance de retourner dans mon repos, me soutienne. Ce n'est pas ce bruit-ci qui me plaît; c'est un bruit qui est à moi, comme celui de l'hôtel de Carnavalet, ou celui du château de Grignan : si je suis jamais

(1) On sait pourquoi Madame de Sévigné craignoit la restitution du Comtat Venaissin.

assez heureuse pour l'entendre; j'avoue, pour celui-là, que je le souhaite passionnément. Cette Duchesse vous dit mille douceurs, M. de Chaulnes m'a conté mille bonnes ou mauvaises plaisanteries : telles qu'elles sont, je vous conjure d'y répondre; vous m'aimez trop pour ne pas m'aider à payer des gens qui ont tant d'amitié pour moi. M. de Chaulnes aime bien aussi ce qu'il vous a mandé : *c'est un voyage à Rome, c'est aller à Grignan, c'est le Roi d'Espagne*.... j'avois si chaud, que je n'entendois pas à demi. Il ne séparera pas encore sitôt cette *noblesse;* il a reçu des ordres de la laisser encore sur pied, sans aucun besoin : je la vis hier en escadron; elle a assez bonne mine. Mon fils en est bien fatigué : il n'a pas le tems de vous écrire; il vous fait mille sortes d'amitiés de vos souvenirs. Je ne quitte point de vue ma chère Comtesse, ni son château, ni tous ses habitans; faites-leur bien tous mes complimens, à chacun, selon l'amitié qu'il a pour moi; vous saurez varier les phrases : mais je vous conjure d'embrasser ma chère Pauline; je lui attire souvent de ces sortes de grâces; aimez-la sur ma parole. Je suis toute à vous, mon aimable enfant : voilà un compliment où il n'y a point d'exagération, non plus qu'à tout ce que je pourrois vous dire de ma tendresse : vous me rendez trop savante sur ce sujet, pour croire que de certaines gens en aiment d'autres, quand je vois des effets qui ressemblent à la haine.

J'ai parlé confidemment à Madame de Marbeuf de ce mémoire (1); elle ne laisse pas de trouver le parti fort bon; elle a raison.

(1) *Voyez* la Lettre du 17 Juillet.

LETTRE 912.

A la même.

à Rennes, dimanche 24 Juillet 1689.

On nous disoit ici que le Pape étoit mort, et que M. de Lavardin ne faisoit que changer de chemise, et s'en retournoit : mais l'Abbé Bigorre ne souffre pas cette nouvelle de travers; il assure qu'il n'est point mort. Ce bienheureux Comtat est une douceur et une grâce de la Providence pour vous, qui me jette dans la reconnoissance pour elle. Vous en faites un fort bon usage; mais enfin vous bâtissez, cela se gagne. Pour mes affaires de Nantes, j'y donne de bons ordres, elles vont leur chemin, et je mettrai l'Abbé Charrier en œuvre, quand il sera tems : le principal, c'est que je dépense très-peu, et que j'envoie de petites lettres de change à Paris, qui sont tout aussitôt dévorées. Si je suis un peu de tems dans ce pays, je serai en état de respirer, car je ne respirois pas. Je serois bien fâchée, ma chère enfant, d'être capable de faire tout ce que je fais pour avoir de l'argent de reste; je craindrois l'avarice, qui est ma bête : mais je suis bien en sûreté de cette vilaine passion; j'ai plutôt lieu de croire que je suis

dévorée de l'amour de la justice : ainsi, je vais sans crainte et sans honte dans le chemin de cette sainte économie que vous approuvez : elle ne m'a point encore mise en état de douter si c'est elle qui me fait agir; il y a trop peu que je suis dans un pays où je ne dépense rien.

Je ne vous dis point avec quelle joie, ni avec quelle amitié ces bons Gouverneurs m'ont reçue, et quelle reconnoissance d'être venue des Rochers ici pour les voir. M. de Chaulnes a fait la revue de cette *noblesse;* ce régiment est fort beau et assez bien instruit. Mon fils recevoit toutes ces louanges avec un cœur qui me faisoit plaisir; et moi, je songeois que ce n'étoit pas pour être là que je l'avois élevé, et que j'avois commencé sa vie et sa fortune; et puis cette Providence me revient, car sans cela on n'auroit jamais fait à retourner sur le passé; c'est un écheveau qui ne finiroit point : voilà où l'on trouve de la force; Dieu me garde de tout ce qui pourroit renverser une si bonne philosophie. A propos, je reçus l'autre jour la visite de trois jolies femmes : ce sont les petites nièces de Monsieur Descartes; leur tante ne leur a pas dit un mot de votre lettre, cela doit vous assurer de sa discrétion. Elles me contèrent mille choses qu'elles ont entendu dire de leur oncle, qui vous divertiront; mais je garde cela pour les Rochers. Il y a ici un M. de Ganges qui adore M. de Grignan; de sorte que c'est mon ami; son régiment (*de Languedoc*) est en ce pays : tout de bon, je voudrois que vous sussiez ce

que c'est ici qu'un homme de Languedoc, qui connoît tous les Griguans, et qui est ami particulier de M. *le Comte*.

Nous fîmes danser l'autre jour le fils de ce Sénéchal de Rennes, qui étoit si fou, qui a eu tant d'aventures : le fils est fait à peindre ; il a vingt ans : il a épousé à la hâte la fille d'un Président à mortier de ce pays, parce que la première chose qu'elle fit, après l'avoir envisagé, ce fut d'être grosse ; de sorte qu'elle fut mariée, et accoucha six semaines après. Elle est ici, et croit que, pourvu que l'on voie son mari, on ne peut la blâmer : il est vrai qu'en le voyant danser, il faut être de l'avis de sa femme. Imaginez-vous un homme d'une taille toute parfaite, d'un visage romanesque, qui danse d'un air fort noble, comme Pécour, comme Favier, comme Saint-André (1) ; tous ces maîtres lui ayant dit : « Monsieur, nous n'avons rien à vous montrer, » vous en savez plus que nous ». Il dansa ces belles chaconnes, les folies d'Espagne, mais sur-tout les passe-pieds avec sa femme, d'une perfection, d'un agrément qui ne peut se représenter ; point de pas réglés, rien qu'une cadence juste, des fantaisies de figures, tantôt en branle comme les autres, et puis à deux seulement comme des menuets, tantôt en se reposant, tantôt ne mettant pas les pieds à terre : je vous assure, ma fille, que vous qui êtes connoisseuse, vous auriez été fort divertie de l'agrément de cette sorte de bal. Madame de Chaulnes, qui a

(1) Les trois plus fameux danseurs de l'Opéra de ce tems-là.

bien dansé dans son tems, en étoit hors d'elle, et disoit n'avoir rien vu qui ressemblât à cela. J'avois auprès de moi un homme qui a bien de l'esprit : que ne dîmes-nous pas pour justifier cette fille, et sur la perfection de ce ménage, du côté de la danse?

Avez-vous bien compris, ma chère enfant, le dégoût du Maréchal d'Estrées qui étoit allé jusqu'au Conquêt (1)? M. de Seignelai est à sa place, et le Maréchal est revenu à Brest. Il y a soixante-huit vaisseaux des ennemis à une isle appelée Ouessant. Nous attendons le Chevalier de Tourville qui doit se joindre à M. de Seignelai : nous serons en tout soixante-huit vaisseaux. On croit que le vent qui amenera les vaisseaux du Levant, sera contraire à ceux qui sont dans cette isle : ainsi nous espérons toujours au bonheur de celui que nous servons. M. et Mme. de Chaulnes vous font mille amitiés. Je crois être quelquefois avec vous à Avignon : deux grandes tables deux fois le jour, et une bassette dont on ne sauroit se passer. Le pays est un peu différent. Madame de Chaulnes a vu Avignon; elle en étoit entêtée comme vous : elle n'en voulut point partir : elle y fut reçue en Ambassadrice : elle comprend les charmes de cette demeure; Dieu vous la conserve!

Nous nous quitterons tous dans trois ou quatre jours : soyez-en bien aise, cette vie me tourmente

(1) Petite ville maritime en Bretagne, à cinq lieues de Brest, avec un bon port et une bonne rade.

trop,

trop, il est trop question de moi, on ne peut se cacher, cela tue : tout ce qui va chez Madame de Chaulnes vient ici ; on n'a pas un moment, cela m'échauffe : ne les priez point de me tirer de ma solitude ; je serois malade de faire long-tems cette vie. Les Rochers sont tranquilles et tout propres à vous conserver votre chère mère pour vous revoir : on est accablé ici. On n'a point encore séparé ce régiment de *noblesse* ; de sorte que mon fils ne reviendra point avec nous. Je songeai, en le voyant assez joli à la tête de ces escadrons, comme *Baptiste* (*Lully*) disoit d'un air qu'il avoit fait pour l'Opéra, et qu'on chantoit à la messe : « Seigneur, je vous » demande pardon, je ne l'avois pas fait pour vous : » Messieurs de l'arrière-ban, je ne l'avois pas fait » pour vous ». Vous ne m'avez rien dit de la santé de M. le Chevalier, c'est lui qui m'a fait ce petit conte de *Baptiste*. Adieu, mon enfant, vous savez combien je vous aime : mon Dieu ! que voilà qui est simple et ordinaire, pour expliquer quelque chose de si peu commun et de si rare !

LETTRE 913.

A la même.

à Rennes, lundi 25 Juillet 1689.

Je pars demain à la pointe du jour, avec M. et Madame de Chaulnes, pour un voyage de quinze jours : voici, ma chère enfant, comme cela s'est fait. M. de Chaulnes me dit l'autre jour : « Madame, vous devriez venir avec nous à Vannes, » voir le Premier-Président; il vous a fait des ci- » vilités depuis que vous êtes dans la Province; » c'est une espèce de devoir à une femme de qua- » lité ». Je n'entendis point cela, je lui dis : « Mon- » sieur, je meurs d'envie de m'en aller à mes » Rochers, dans un repos dont on a besoin quand » on sort d'ici, et que vous seul pouviez me faire » quitter ». Cela demeure. Le lendemain, Madame de Chaulnes me dit tout bas à table : « Ma chère » gouvernante, vous devriez venir avec nous; il » n'y a qu'une couchée d'ici à Vannes; on a quel- » quefois besoin de ce Parlement : nous irons en- » suite à Auray, qui n'est qu'à trois lieues de là : » nous n'y serons point accablées : nous revien- » drons dans quinze jours ». Je lui répondis encore un peu trop simplement : « Madame, vous n'avez » pas besoin de moi, c'est une bonté : je ne vois » rien qui m'oblige à ménager ces Messieurs; je » m'en vais dans ma solitude dont j'ai un véritable

» besoin ». Madame de Chaulnes se retire assez froidement ; tout d'un coup mon imagination fait un tour, et je songe : qu'est-ce que je refuse à des gens à qui je dois mille amitiés et mille complaisances? Je me sers de leur carrosse et d'eux, quand cela m'est commode, et je leur refuse un petit voyage où peut-être ils seroient bien aises de m'avoir : ils pourroient choisir, ils me demandent cette complaisance avec timidité, avec honnêteté ; et moi, avec beaucoup de santé, sans aucune bonne raison, je les refuse, et c'est dans le tems que nous voulons la députation pour mon fils, dont apparemment M. de Chaulnes sera le maître cette année. Tout cela passa vite dans ma tête, je vis que je ne faisois pas bien. Je me rapproche, je lui dis : « Madame, je n'ai pensé d'abord qu'à moi, et j'étois peu touchée d'aller voir M. de la Faluère (1) ; mais seroit-il possible que vous le souhaitassiez pour vous, et que cela vous fît le moindre plaisir » ? Elle rougit, et me dit avec un air de vérité : *Ah! vous pouvez penser.* « C'est assez, Madame, il ne m'en faut pas davantage, je vous assure que j'irai avec vous ». Elle me laissa voir une joie très-sensible, et m'embrassa, et sortit de table, et dit à M. de Chaulnes : Elle vient avec nous. Elle m'avoit refusé, dit M. de Chaulnes ; mais j'ai espéré qu'elle ne vous refuseroit pas. Enfin, ma fille, je pars, et je suis persuadée que je fais bien, et selon la reconnoissance que je leur dois de leur

(1) Premier-Président du Parlement de Bretagne.

continuelle amitié, et selon la politique, et que vous me l'auriez conseillé vous-même. Mon fils en est ravi, et m'en remercie : le voilà qui entre.

Monsieur de SÉVIGNÉ.

Rien n'est si vrai, ma très-belle petite sœur : Madame de Chaulnes fut saisie du refus de ma mère : elle se tut, elle rougit, elle s'appuya; et quand ma mère eut fait sa réflexion, et lui eut dit qu'elle étoit toute prête d'aller, si cela lui étoit bon, ce fut une joie si vraie et si naturelle que vous en auriez été touchée. Je ne savois ce qui se passoit; je le sus peu de tems après : et indépendamment de ce qu'ils veulent faire tomber sur moi cette année, s'ils en sont les maîtres, il étoit impossible de manquer à cette complaisance, sans manquer en même tems à tous les devoirs de l'amitié et de l'honnêteté; de sorte que je vous prie de les bien remercier, ainsi que j'ai fait. Madame de Chaulnes a des soins de sa santé qui doivent nous mettre en repos.

Madame DE SÉVIGNÉ.

Je reçois votre lettre du 16, elle est trop aimable, et trop jolie, et trop plaisante : j'ai ri toute seule de l'embarras de vos maçons et de vos ouvriers : j'aime fort la liberté et le libertinage de votre vie et de vos repas, et qu'un coup de marteau ne soit pas votre maître. Mon Dieu! que je serois heureuse de tâter un peu de cette sorte de vie avec une telle compagnie! rien ne peut m'ôter au moins l'espé-

rance de m'y trouver quelque jour. Comme cette partie dépend de Dieu, je le prie de le vouloir bien, et je l'espère. Je n'eusse jamais cru que le beurre dût être compté dans l'agrément de vos repas; je pensois qu'il falloit que vous fussiez en Bretagne. Mais je ne veux jamais oublier la raison qui fait que vous mangez tant que l'on veut; c'est que vous n'avez point de faim. *Je mangerai tant que l'on voudra, car je n'ai plus de faim;* je vous remercie de cette phrase. Je vous assure que je suis bien lasse des grands repas; *je mangerois tant que l'on voudroit, s'il n'y avoit rien à manger:* voilà celle que je vous rends. Hélas! je suis bien loin de la tristesse et de la solitude de *l'entre-chien et loup;* je ne souhaite que de m'y retrouver; je ne fais rien que par raison et par politique. Voici une invention de me faire passer les jours avec une langueur qui me fera vivre plus long-tems qu'à l'ordinaire: Dieu le veut: je conserverai ma santé autant que je pourrai; je suis ravie de la perfection de la vôtre, et du meilleur état de M. le Chevalier. Ma chère enfant, je vous embrasse, et vous dis adieu. Nous n'étions pas encore assez loin. Voyez *Auray* sur la carte.

LETTRE 914.

A la même.

à Auray, samedi 30 Juillet 1689.

Regardez un peu où je suis, ma chère bonne; me voilà sur la côte du Midi, sur le bord de la mer. Où est le tems que nous étions dans ce petit cabinet à Paris, à deux pas l'une de l'autre? Il faut espérer que nous nous y retrouverons. Cependant voici où la Providence me jette : je vous écrivis lundi de Rennes tout ce que je pensois sur ce voyage : nous en partîmes mardi : rien ne peut égaler les soins et l'amitié de Madame de Chaulnes : son attention principale est que je n'aie aucune incommodité, elle vient voir elle-même comme je suis logée. Et pour M. de Chaulnes, il est souvent à table auprès de moi; et je l'entends qui dit entre bas et haut : « Non, Madame, cela ne lui fera point de mal, » voyez comme elle se porte : voilà un fort bon » melon, ne croyez pas que notre Bretagne en soit » dépourvue; il faut qu'elle en mange une petite » côte ». Et enfin, quand je lui demande ce qu'il marmotte, il se trouve que c'est qu'il vous répond, et qu'il vous a toujours présente pour la conservation de ma santé. Cette folie n'est point encore usée, et nous a fait rire deux ou trois fois. Nous sommes venus en trois jours de Rennes à Vannes, c'est six ou sept lieues par jour; cela fait une facilité et une

manière de voyager fort commode, trouvant toujours des dîners et des soupers tout prêts et très-bons; nous trouvons partout les communautés, les complimens, et le tintamarre qui accompagnent *vos grandeurs*; et de plus, des troupes, des Officiers et des revues de régimens, qui font un air de guerre admirable. Le régiment de Carman est fort beau; ce sont tous Bas-Bretons, grands et bien faits au-dessus des autres, qui n'entendent pas un mot de françois, si ce n'est quand on leur fait faire l'exercice, qu'ils font d'aussi bonne grâce que s'ils dansoient des passe-pieds; c'est un plaisir de les voir. Je crois que c'étoit ceux de cette espèce que Bertrand du Guesclin disoit qu'il étoit invincible à la tête de ses Bretons. Nous sommes en carrosse, M. et Madame de Chaulnes, M. de Revel et moi: un jour je fais épuiser à Revel la Savoie, où il y a beaucoup à dire, un autre la R.... dont les folies et les fureurs sont inconcevables; une autre fois le passage du Rhin: nous appelons cela dévider tantôt une chose, tantôt une autre. Nous arrivâmes jeudi au soir à Vannes: nous logeâmes chez l'Evêque, fils de M. d'Argouges; c'est la plus belle et la plus agréable maison, et la mieux meublée qu'on puisse voir: il y eut un souper d'une magnificence à mourir de faim; je disois à Revel: ah, que j'ai faim; on me donnoit un perdreau, j'eusse voulu du veau; une tourterelle, je voulois une aile de ces bonnes poulardes de Rennes: enfin je ne m'en dédis point: si vous dites, je mangerai tant que l'on voudra,

parce que je n'ai point de faim; je dirai, je mangerois le mieux du monde, s'il n'y avoit rien sur la table : il faut pourtant s'accoutumer à cette fatigue.

M. de la Faluère me fit des honnêtetés au-delà de tout ce que je puis dire; il me regardoit, et ne me parloit qu'avec des exclamations : Quoi, c'est là Madame de Sévigné! Quoi, c'est elle-même! Hier, vendredi, il nous donna à dîner en poisson; ainsi nous vîmes ce que la terre et la mer savoient faire : c'est ici le pays des festins. Je causai avec ce Premier-Président; il me dit tout naïvement qu'il improuvoit infiniment la requête civile, parce qu'ayant su par M. Ferrand son beau-frère, comme l'affaire avoit été gagnée tout d'une voix, il étoit convaincu que la justice et la raison étoient de votre côté. Je lui dis un mot de notre petite bataille du Grand-Conseil; il admira notre bonheur, et détesta cet excès de chicane : je discourus un peu sur les manières de Madame de Bury, sur cette inscription de faux contre une pièce qu'elle savoit véritable, sur l'argent que cette chicane avoit coûté, sur la plainte qu'elle faisoit qu'on avoit étranglé son affaire après vingt-deux vacations, sur la délicatesse de cette conscience, sur cette opiniâtreté contre l'avis de ses meilleurs amis. M. de la Faluère m'écoutoit avec attention et sans ennui : je vous en réponds : sa femme est à Paris. Ensuite on dîna, on fit briller le vin de Saint-Laurent, et en basse note entre M. et Madame de Chaulnes, l'E-

vêque de Vannes et moi, votre santé fut bue, et celle de M. de Grignan, gouverneur de ce nectar admirable : enfin, ma belle, il est question de vous à l'autre bout du monde. Nous vîmes une fort jolie fille qui feroit de l'honneur à Versailles; mais elle épouse M. *de Querignisignidi*, fort proche voisin du Conquêt (1), et fort loin de Trianon. M. de Revel est parti ce matin pour aller voir Brest, qui est présentement la plus belle place qu'on puisse voir. Il trouvera M. de Seignelai dans son bord, M. le Maréchal d'Estrées sur le pavé des vaches à Brest; il admirera l'armée navale, la plus belle qu'il est possible; il partagera l'impatience de l'arrivée du Chevalier de Tourville; il apprendra au juste le nombre des vaisseaux de nos ennemis à l'île d'Ouessant, et reviendra dans quatre jours, content de sa curiosité, et nous dira tout ce qu'il aura vu; ce sera de quoi dévider.

Madame de Chaulnes sort d'ici; elle va vous écrire : outre le plaisir que je lui fais, elle a celui de croire qu'elle vous en fait un très-sensible de m'ôter des Rochers, que vous lui avez représentés tout autrement qu'ils ne sont; car l'air que vous voulez croire mauvais, y est très-bon : c'est un lieu qui me plaît, dont les promenades sont agréables, et dont la vie me convient et me charme. Il est vrai que j'y ai souffert quelques maux; mais j'aurois

(1) Le Conquêt est situé au fond de la Bretagne, dans un endroit appelé Le bout du monde, *ad fines terræ*. C'est un port de mer. *Voyez* la page 192.

été encore plus malade ailleurs. Cette Duchesse ne cesse de me dire que la belle Comtesse sera ravie qu'elle m'ait tirée de ce mauvais air des Rochers : quand cela est dit une fois, c'est pour toujours. Enfin, ma chère fille, c'est vous qui me faites faire cette campagne, la Providence le veut ainsi; je m'en accommode, parce que j'ai l'esprit aisé, et que j'aime et dois aimer M. et Madame de Chaulnes; mais quand Dieu voudra que je retourne à ces Rochers que vous décriez injustement, je vous assure que j'en serai parfaitement contente.

Mandez-moi si en Provence, le Parlement ne fait pas à l'égard du Lieutenant-Général comme au Gouverneur; et si deux Présidens et six Conseillers ne vont pas en députation au-devant de M. de Grignan, à une lieue d'Aix quand il y arrive (1). Ici le Premier-Président va chez le Gouverneur, dès que celui-ci est arrivé, avec un autre Président et six Conseillers; et puis le Gouverneur rend la visite. J'ai trouvé à Vannes plusieurs de mes anciens amis du Parlement. On ne peut recevoir plus de politesses qu'on m'en fait partout; je trouve partout aussi des neveux de *votre père* Descartes. Je reçois votre lettre du 19. Les Gouverneurs sont commodes; ils envoient des gardes, ils ont leurs lettres plutôt que les autres. Je suis ravie

(1) Ce cérémonial ne s'y observe qu'une fois, c'est-à-dire, lorsque le Gouverneur ou le Lieutenant-Général vont s'y faire recevoir en cette qualité. On en use dans la suite à-peu-près comme en Bretagne.

d'avoir la vôtre, elle est très-bonne, et toute pleine du souvenir et de l'écriture de tous vos Grignans que j'aime et honore comme vous savez.

LETTRE 915.

A la même.

à Auray, mardi 2 Août 1689.

EN attendant votre lettre, je commence toujours à causer avec vous. M. de Chaulnes se repent fort de vous avoir parlé du voyage de Rome, et de faire la paix avec le Pape : il ne savoit point ce qui vous revient de cette querelle avec le Saint-Siége : il est ravi, il entre dans vos sentimens, et ne dit plus d'autre oraison que la vôtre, *Dieu conserve le Pape!* Il assure que vous êtes son bon *génie ;* qu'il vous parle toujours, et vous entend. L'autre jour il me dit : *Pourquoi touchez-vous à votre tête, ma mère? y avez-vous mal?* Je l'entends, et je lui réponds : *Non, ma fille, point du tout.* Cela nous fait un jeu et un souvenir continuel de l'amitié que vous avez pour moi. Je suis d'avis, ma chère enfant, qu'en badinant avec ce Duc sur ce génie qui lui parle toujours, vous lui demandiez s'il ne lui a pas dit un mot sur la députation de votre frère, que vous souhaitez et que vous espérez, parce que voici précisément l'année où il peut lui faire ce plaisir : vous tournerez cela, ma belle, beaucoup mieux que moi, et je suis persuadée que cette sollicitation fera

un grand effet. Pour vous dire le vrai, c'est son affaire; s'il est le maître, et que ce soit la fête de la noblesse de Bretagne, comme il semble que cela doit être, et non pas d'un courtisan, cela tombe droit sur mon fils.

Rien ne peut égaler les soins que ces Gouverneurs ont de ma santé, ni les marques d'estime et de distinction que j'en reçois; j'en suis quelquefois embarrassée. Cette heureuse arrivée du Chevalier de Tourville à Brest, nous fera retourner tout droit à Rennes, et puis aux Rochers; je vous avoue que je le souhaite avec passion, et que si ma santé n'étoit pas à l'épreuve, elle seroit fort ébranlée par cette sorte d'agitation. Il faut qu'après avoir eu peur de la solitude des Rochers, et avoir été cause qu'on m'en a tirée, vous soyez cause qu'on m'y remette pour passer le reste de l'été, qui est la belle saison de ces bois, où, selon les apparences, je ne passerai jamais que celle-ci. Tout cela doit être dit en badinant; mais appuyez sur la reconnoissance des attentions qu'ils ont pour moi : j'admire que de deux cents lieues loin, c'est vous qui me gouvernez. Quittons la Bretagne, et parlons de Grignan, parlons de ces frères qui reviennent toujours au gîte : ce qui m'étonnoit, c'est que le Carcassonne en fût sorti : toute cette colère étoit enfantine, et lui faisoit dire des choses que notre Marquis ne diroit pas : M. le Chevalier les écoutoit, et les lisoit bien plaisamment aussi; cela s'appelle donc, comment dites-vous, ma fille? des *effervescences* d'humeurs : voilà

un mot dont je n'avois jamais entendu parler; mais il est de votre père Descartes, je l'honore à cause de vous. On trouve ici à tout moment de ses neveux, de ses nièces, tous fort honnêtes et fort aimables.

Cette humeur n'est donc point tenace, elle laisse revenir à la raison; et le même cœur qui traitoit d'ennemi son propre frère, veut le mener présentement à Balaruc avec une dépense qui feroit assurément l'étage qui manque à son bâtiment : mais le voilà bien, qu'il y demeure, qu'il l'aime, qu'il l'estime toujours, et sur-tout qu'il suive ses conseils, voilà le *tu autem*; je croirai que le cœur est revenu accompagné de la raison; tout en ira mieux; sans cela, je me moque de ces momens d'amitié qui ne laissent aucun crédit à ceux que l'on aime. J'ai été ravie de voir le souvenir de M. de Carcassonne; je n'ai jamais douté qu'un peu de réflexion ne me remît bien avec lui; ce sera bien autre chose quand nous nous reverrons.

Pour M. de Grignan, je le défie de ne pas m'aimer, et sa chère femme aussi : toutes ces choses qui occupent son esprit, ne me font nulle peur; et puisqu'il tient encore à nous, comme il l'avoue, par ma belle-fille, et qu'il aime mon fils comme s'il ne lui faisoit aucun tort, je l'assure aussi que je l'aime comme s'il m'aimoit beaucoup, et que je souhaite d'aller quelque jour à Grignan, comme s'il m'y souhaitoit passionnément. Que dit-il du bonheur de son maître? Cette grande affaire qui

donnoit de l'attention à toute l'Europe, ces vingt-deux vaisseaux du Chevalier de Tourville qui devoient être attaqués en venant joindre notre flotte, entrent samedi 30 Juillet, à quatre heures du soir, dans Brest, sans avoir vu un seul vaisseau des Hollandois : cette grande armée qui devoit empêcher cette jonction, et qui étoit à une île très-proche de Belle-Ile, a disparu, on ne sait où elle est allée : pour moi, je crois qu'elle est devenue un de ces gros nuages qu'on voit souvent formés dans le Ciel.

Je suis très-inquiète du voyage de M. de Grignan; quelle bombe jetée au milieu de vous tous et de votre tranquillité ! je le plains par le chaud qu'il a fait, c'est voyager dans le soleil : quand je songe aux incommodités que nous avons eues en ce pays froid auprès du vôtre, je sue de penser aux îles d'Or (1). En vérité, le Roi mérite tout ce qu'on fait pour lui; mais il faut avouer aussi qu'il est bien servi : c'est l'idée que nous devrions avoir de servir Dieu, ou plutôt c'est ainsi que nous devrions le servir. Je n'aurai point de repos que vous ne me mandiez l'heureux retour de M. de Grignan. Hélas ! vous dites bien vrai : cette Providence dont nous savons si bien parler, ne nous sert guère dans les choses qui nous tiennent sensiblement au cœur : nous avons tort; mais nous n'éprouvons que trop notre foiblesse dans toutes les occasions.

Madame de la Fayette m'écrit qu'elle vous a

(1) Ce sont des îles sur la côte de Provence, qui sont comprises ordinairement sous le nom des îles d'Hières.

demandé de vos nouvelles, de celles du Chevalier et de Pauline : son fils est fort bien à Brest. Il y a eu une sotte occasion dans l'armée du Maréchal d'Humières, où Nogaret a été dangereusement blessé * : s'il mouroit, je voudrois reprendre l'ancienne alliance par ce côté-là, et que le Marquis épousât cette héritière si jolie. M. d'Arles est à Forges; je crois, comme vous, qu'il n'a été occupé que de vos affaires; voudroit-il bien nous le dire sans rire?

Vous ne m'avez point parlé cette fois de M. le Chevalier; je croyois qu'il voulût prendre les eaux dans l'automne et dans le printems, et passer l'hiver dans votre doux climat : mais s'il ne le fait pas, je penserai toujours qu'il fait bien. Pour moi, je ne sais si l'envie de vous voir cet hiver à Paris m'auroit fait surmonter des impossibilités; mais je vous assure que c'est cela que j'aurois eu précisément à combattre : point d'argent qu'à la pointe de l'épée, de petits créanciers dont je suis encore étranglée, des chevaux de carrosse à racheter; en sorte que j'ignore comme j'aurois pu faire sans m'exposer à me sentir toute ma vie de ce dérangement; au lieu

* Le Maréchal d'Humières, plus Courtisan que Général, plus confiant qu'habile, voulut emporter d'insulte un petit Château de la Flandre nommé *Valcourt*, il fut repoussé avec une perte considérable. Louvois, qui commençoit à le craindre, en profita pour le faire rappeler; mais il fut dupe de sa malice. Le Roi envoya le Maréchal de Luxembourg qu'il haïssoit et craignoit beaucoup plus. Le Maréchal d'Humières est aussi connu pour avoir le premier introduit le luxe dans les camps. Gourville s'étonnoit en 1654 de voir sur sa table à l'armée, la vaisselle d'argent, et même les entremêts et les desserts comme à Paris.

qu'en suivant votre exemple, et passant l'hiver en ce pays, comme vous en Provence, j'aurai le tems de respirer : je crois ce régime aussi bon pour vous que pour moi. Cette lettre va partir : il n'est point arrivé de courrier de Brest; mais la nouvelle se confirme par des gens qui en sont venus; vous l'apprendrez de Paris.

LETTRE 916.

A la même.

à Auray, samedi 6 Août 1689.

Tout brille de joie dans cette Province de l'arrivée du Chevalier de Tourville à Brest : M. de Revel a vu ce moment heureux : on l'attendoit si peu ce Tourville, qu'on crut d'abord que c'étoient des ennemis; et quand il se fit connoître, ce fut une joie et une surprise agréable. Il avoit pris son parti avec capacité et hardiesse : il jugea que le vent qui le meneroit à Brest, obligeroit les vaisseaux qui étoient à cette île d'Ouessant, de sortir de ce poste, parce qu'il les repoussoit et les rompoit contre l'île. Cela fut si vrai, qu'ils en sortirent pour se mettre au large derrière, et si loin de nous incommoder, que le Chevalier de Tourville passa au même endroit d'où ils avoient été contraints de sortir, et ne savoit point ce qu'ils étoient devenus : il arriva à pleines voiles à la chambre de Brest, où il a reçu mille louanges d'avoir si bien jugé et profité du vent. M. de Seignelai est dans son bord, faisant grande chère :

chère : le Comte d'Estrées est son ami, et lui donne souvent à manger : mais le Maréchal le voit peu; il est à terre, recevant les secondes visites, et tenant une table qui souvent n'est pas remplie : il n'y a rien à dire sur un état si violent *. Les régimens de la Fère et d'Antin ont ordre d'aller en Normandie; celui de Carman et deux autres de cette Province, s'en vont à Brest; deux régimens de dragons s'en retournent en Poitou. On va séparer la *noblesse :* voilà un air un peu plus tranquille. Nous allons un jour au Port-Louis, et puis à Vannes, parce que le premier Président sera bien aise de voir M. de Chaulnes au Parlement; et de là, nous retournerons à Rennes vers le 20 ou le 22, et puis à ces tranquilles Rochers : voilà notre plan, ma chère enfant; je suis ravie d'avoir donné cette marque d'amitié et de complaisance à nos Gouverneurs : je leur devois bien cela, et ils me le rendent au double. M. et Madame de Soubise sont allés trouver leur fils (1), à qui l'on dit qu'il faudra couper

* Les Mémoires de la Fayette contiennent des détails curieux sur ces désagrémens que l'arrivée de Seignelay donnoit au Maréchal d'Estrées. Outre la faveur de Madame de Maintenon, ce Ministre avoit pour lui la haine qu'elle portoit à Louvois. Enfin Lauzun avoit cru de son intérêt d'enlever à ce dernier la conduite des affaires du Roi Jacques; et il en étoit venu à bout par l'entremise de la Reine d'Angleterre. Ceci, avec le choix du Maréchal de Luxembourg, prouve que Louis XIV étoit déjà bien mécontent de Louvois.

(1) Louis, Prince de Rohan, fut blessé le 5 Juillet précédent, dans la même occasion que M. de Nogaret. *Voyez* la Lettre précédente.

la jambe; vous savez dans quelle sotte occasion. On ne dit encore rien du camp de Boufflers; je ne songe qu'à celui-là : *Dieu conserve notre cher enfant;* le bon succès de Brest fait bien juger de tout le reste. Adieu, ma chère Comtesse, je vous embrasse tendrement. Vous prenez du café et du chocolat dans un pays bien brûlant, dans une canicule bien chaude : ayez soin de vous et de moi; car en vérité, il faut de si loin ménager ses inquiétudes et se conserver.

LETTRE 917.

A la même.

à Auray, mardi 9 Août 1689.

Nous croyons aisément que les chaleurs que souffre M. de Grignan, sont extrêmes, puisque nous en avons ici de très-violentes, quoique voisins des bords de la mer. Vraiment ce n'est pas ici de ces canicules de Livry, que nous trouvions si *ridicules :* celle-ci est sans aucune pluie : nous suons tous les jours, et nous croyons que cela est admirable pour la santé. Nous allons demain au Port-Louis. Je donnerai votre lettre à M. de Chaulnes; mais ce ne sera que demain, car il est aujourd'hui entièrement accablé. La plaisanterie de ce *génie* qui le pousse pour prendre soin de ma santé, nous fait encore rire : il a si bien retenu vos soins et votre attention pour la conservation de ma personne,

que le souvenir nous en fait plaisir, et fait un commerce continuel avec vous. Il est, dit-il, combattu, quand je mange sagement, entre le plaisir d'être assuré de ma santé, et le déplaisir que vous n'ayez rien à lui dire; un ragoût, une salade de concombres, des cerneaux, et autres sortes de viandes, lui font une liaison avec vous, qui, toute superficielle qu'elle est, lui est fort agréable. Il vous consulte sur le Port-Louis. Il crut l'autre jour, que vous vouliez qu'il retournât à Rennes : je lui donnai congé de votre part pour n'y être que le 18. Enfin, je vous assure que cette badinerie n'est encore ni fade, ni usée.

Vous savez tous nos succès de Brest, et que nous n'avons plus que trois régimens de Bretons, pour servir de contenance au Maréchal d'Estrées à Brest. Quand notre flotte sera partie, le soin qu'on veut qu'il prenne de cette place, ressemble assez à ce petit papier de *Trivelin*, où il y avoit eu cent pistoles. Le prodige de toute cette affaire, c'est le silence et la sagesse de la Maréchale d'Estrées (1); le Roi même en est si surpris, qu'il lui en a fait compliment, et l'a louée d'une manière à l'obliger de continuer. M. de Seignelai se divertissoit fort à Brest, quand Revel y étoit : il aime le Comte d'Estrées (2), et dit que ce Comte a bien voulu être

(1) Marie-Marguerite Morin, Maréchale d'Estrées.

(2) Victor-Marie, Comte d'Estrées, depuis Vice-Amiral et Maréchal de France, comme l'étoit alors Jean, Comte d'Estrées, son père.

son ami, mais que le Maréchal a refusé de l'être. On n'a point encore eu ordre de mettre la flotte en mer. On nous mande que le siége de Mayence est levé ; on espère des prospérités de tous côtés. On a fait un quatrain sur le Pape, qui finit par souhaiter de ses reliques ; pour moi, vous savez ce que je lui souhaite.

Le fils de M. de Soubise (1) et Nogaret sont mieux de leurs blessures : vous savez tout cela, ma chère bonne, et nous souhaitons également que Dieu conserve notre cher enfant. Je ferai vos complimens à Madame de Lavardin ; mais un petit mot de vous à cette bonne mère, seroit bien à propos ; elle a cru perdre sa belle-fille qui a été à l'extrémité, et sa petite-fille et son petit-fils, de la rougeole la plus violente qui fut jamais. Je suis fort contente du mémoire sur le bien de M.... ; je ne voulois point que vous ne fussiez point sincère ; je voulois qu'il n'eût pas de si grandes dettes, et que tous ces beaux meubles que j'avois vus ne fussent pas si souvent en gage ; mais l'amie à qui j'ai confié toutes ces vérités, n'en est point effrayée, et le croit toujours le meilleur parti que sa parente puisse avoir (2) ; en sorte que cette sincérité ne gâtera rien. Je souhaite fort des nouvelles de la santé de M. de Grignan. M. le Chevalier n'est-il point à Balaruc ?

Vous me faites une jolie peinture de l'économie de Pauline, pour ne pas dire autre chose : il est

(1) *Voyez* la Lettre précédente.
(2) *Voyez* la Lettre du 20 Juillet.

plaisant de la voir agir naturellement sur la conservation de ses menus plaisirs ; il n'y a rien à craindre du nom qu'elle porte. Je voudrois pourtant sauver l'amour de cette fiche tenace, qui fait un air de devoir partout, qui peint l'avarice sans aucun profit ; car il faut toujours en venir à décréter cette fiche ; et tout ce qu'on y gagne, c'est d'y paroître trop attachée : il y a long-tems que je gronde ces gardeuses ; on ne fait autre vie en ce pays-ci. J'aime Pauline ; tout ce que vous m'en dites me fait plaisir ; je veux qu'elle se porte bien, et que ces eaux soient le remède universel à son mal, et à celui de Martillac. Adieu, mon enfant, je suis fort loin et fort près de vous : je n'entreprends point de vous dire avec quelle tendresse je vous aime ; vous le devinez bien à peu près, non-seulement par le goût naturel que vous me connoissez pour votre esprit et pour votre personne, mais par l'estime et l'admiration que j'ai pour votre cœur, où vous me donnez une si bonne place.

LETTRE 918.

A la même.

à Auray, samedi 13 Août 1689.

Il est revenu au gîte, ce paquet que je croyois perdu : j'avois grande raison de le regretter ; il est rempli de tout ce que j'aime à savoir ! je serois fâchée de n'être pas instruite de tous les hôtels que

vous bâtissez, et des noms qui leur conviennent si fort.

Nous serons mardi à Rennes; notre retour est avancé de deux ou trois jours, à cause d'un courrier qui fait partir M. de Chaulnes pour Paris; on dit que c'est pour les affaires des Etats, nous le verrons : mais enfin il partira incessamment; je vous manderai ma destinée, et le jour que je retournerai dans ma tranquillité des Rochers. Mon fils et sa femme sont à Rennes. Nous avons fait depuis trois jours le plus joli voyage du monde au Port-Louis, qui est une très-belle place dont la situation vous est connue; toujours cette belle pleine mer devant les yeux : si on les détournoit, on verroit le visage effroyable de M. de Mazarin (1) : de tant d'autres lieux où il pouvoit commander, il a choisi celui où il n'est pas le maître, car c'est son fils; et d'ailleurs cette place est dans le Gouvernement de M. de Chaulnes. On ne sauroit donc faire un bon compte de l'extravagance de cet homme : c'est un fou : il est habillé comme un gueux; la dévotion est tout de travers dans sa tête. Nous voulûmes lui persuader de tirer sa femme d'Angleterre (2), où

(1) Armand-Charles de la Porte, Duc de Mazarin, étoit Grand-Bailli d'Haguenau, Gouverneur de la haute et basse Alsace, des villes et château de Brisach, etc.

(2) Hortense Mancini, Duchesse de Mazarin, et nièce du Cardinal-Ministre de ce nom, morte en Angleterre le 2 Juillet 1699. *Voyez* ce qui en est dit dans les *Œuvres de Saint-Évremond* et celles de l'*Abbé de Saint-Réal*.

* Une lettre originale de ce personnage qu'on trouvera dans

elle est en danger d'être chassée, et peut-être pervertie, et où elle est avec les ennemis du Roi. Il en revient toujours à dire qu'elle vienne avec lui; avec lui, bon Dieu! ah! disons avec S. Evremond, qu'elle est dispensée des règles ordinaires, et qu'on voit sa justification en voyant M. de Mazarin.

Nous allâmes le lendemain, qui étoit jeudi, dans un lieu qu'on appelle l'Orient *, à une lieue dans la mer; c'est là qu'on reçoit les marchands et les marchandises qui viennent de l'Orient. Un Monsieur le Bret, qui arrive de Siam, et qui a soin de ce commerce, et sa femme qui arrive de Paris, et qui est plus magnifique qu'à Versailles, nous y donnèrent à dîner; nous fîmes bien conter au mari son voyage, qui est fort divertissant. Nous vîmes bien des marchandises, des porcelaines, des étoffes : cela plaît assez. Si vous n'étiez point la reine de la Méditerranée, je vous aurois cherché

le tome VIII du Recueil de Maintenon le peint mieux que toutes les anecdotes.

* L'Orient en effet n'étoit encore à cette époque qu'un *lieu* d'arrivée pour les vaisseaux du commerce. Il ne devint une ville que vers l'année 1720, lorsque l'on réunit toutes les diverses Compagnies de commerce maritime, en une seule, que les richesses fictives créées par le système rendirent momentanément puissante. La Compagnie des Indes existoit depuis vingt-cinq ans, à l'époque où Madame de Sévigné écrivoit. Mais elle avoit fait bien peu de progrès, et la guerre qui commençoit acheva de la ruiner; ce qui n'empêchoit point, comme on le voit, que son Directeur ne fût très-magnifique, ce qui peut-être même ne l'avoit rendu que plus opulent. (*Voyez* l'excellent Mémoire de M. Morellet, publié en 1769.)

une jolie étoffe pour une robe-de-chambre; mais j'eusse cru vous faire tort. Nous revînmes le soir avec le flux de la mer, coucher à Hennebon par un tems délicieux; votre carte vous fera voir ces situations : ce fut hier en sortant de cette ville que vint le courrier, dont vous entendrez parler. Au reste, ma très-aimable, je comprends les douceurs que vous procure ce Comtat, et avec quel plaisir vous envoyez de l'argent à Paris; cette justice devroit conserver la santé du Pape; je tremble à tous les courriers : si Dieu vouloit que cette bonté de sa Providence durât quelques années, ce seroit la grâce entière. Adieu, mon enfant, je suis pressée, on me fait du bruit, je vous écrirai de Rennes, et ferai réponse à deux de vos lettres.

LETTRE 919.

A la même.

à Rennes, mercredi 17 Août 1689.

En vérité, ma chère fille, j'ai bien des choses à vous dire et à vous répondre. Je reprends à ce courrier qui vint trouver M. de Chaulnes à Hennebon; il portoit une lettre du Roi, que j'ai vue toute remplie de ce qui fait obéir, et courir, et faire l'impossible. Nous reconnûmes le style et l'esprit décisif de M. de Louvois, qui ne demande point, pouvez-vous faire un voyage à Rome? Il ne veut, ni retardement, ni excuses, il prévient

tout. Le Roi mande « qu'il a résolu de l'envoyer à » Rome, parce qu'il n'a jugé que lui seul capable » de faire la plus grande chose qui soit dans l'Europe, en donnant à l'Eglise un Chef qui puisse » également gouverner l'Eglise, et contenter tout » le monde, et la France en particulier; qu'il a » appris que le Pape ne peut pas vivre long-tems; » que la satisfaction qu'il a eue des deux autres » exaltations que M. de Chaulnes a faites (1), lui » répond du succès de celle-ci, qui est la plus » importante : qu'ainsi M. de Chaulnes parte incessamment pour venir recevoir ses ordres; que » les Cardinaux François se tiendront prêts : que » le commandement de la Bretagne demeurera au » Maréchal d'Estrées; que le voyage de M. de » Chaulnes ne sera pas long; qu'il le fera revenir » dès qu'il y aura un nouveau Pape. » M. de Croissi ajoute à tout cela : « que le Roi ne peut douter » du succès d'une affaire dont M. de Chaulnes sera » le Négociateur; que Sa Majesté sachant que ses » affaires ne sont pas en bon état, donnera ce qui » sera nécessaire pour un voyage si précipité et si » important, et qu'il vienne, et que le voyage » sera court et si glorieux pour lui, qu'on est persuadé qu'il obéira avec joie, et cependant qu'il » n'en parle point encore. » Voilà donc un assez grand mouvement dans cette petite troupe : M. du Revel et moi dans la confidence, nos bouches

(1) M. le Duc de Chaulnes alloit pour la troisième fois Ambassadeur extraordinaire à Rome.

toutes les folies qu'il vous avoit mandées sur le voyage de Rome (1), cela fût devenu vrai : ce chapitre fut long et gai. Madame de Chaulnes s'en va deux jours après lui, je crois qu'il part demain : cette Duchesse veut m'emmener; elle dit que vous le voulez, elle est véritablement fâchée de me quitter : nous faisons des réflexions sur les dérangemens que fait la Providence. Nous devions passer l'hiver en ce pays ; je retournois un mois aux Rochers, je promettois d'aller au commencement d'Octobre à Saint-Malo, puis aux Etats, puis un peu aux Rochers, puis à Rennes depuis le carême jusqu'après Pâques, et de tout cela il arrive que dans quatre jours M. et Madame de Chaulnes ne seront plus dans cette Province ; que je m'en vais aux Rochers avec votre frère et sa femme, et que j'y passerai l'hiver plus agréablement qu'en nul autre endroit, n'ayant plus ces bons Gouverneurs. J'envoie et j'enverrai un peu d'argent à Paris ; cette retraite des Rochers c'est mon *Comtat*, et cette justice fera ma joie. J'aurai en perspective de vous retrouver l'année qui vient à Paris, c'est là mon espérance ; et il en sera tout ce qu'il plaira à Dieu ; car je suis désabusée des projets des hommes. Je suis très-persuadée que M. de Chaulnes, en parlant de la Bretagne au Roi, proposera mon fils pour la députation, et je ne crois pas qu'on le refuse : je sais qu'il souhaite de nous faire ce plaisir, il aime à surprendre agréablement : Madame

(1) *Voyez* la Lettre du 2 Août.

de Chaulnes en a autant d'envie que moi. Je vous conterai quelque jour de quelle manière honnête et tendre elle m'a toujours traitée : voilà qui est fini, et je suis bien heureuse d'aimer les Rochers, et ceux qui en sont les maîtres, et la vie qu'on y mène. Je me retrouve dans mon état naturel, dont je ne sortirai que pour vous.

J'avois remis à M. de Chaulnes votre réponse; il nous la montra; elle est fort jolie, et je ne comprends pas qu'une personne, qui me loue de répondre si bien à des bagatelles, puisse croire que sa réponse à celles de ce Duc, doive être triste et fade : je vous dis que vous n'en sauriez juger ainsi, puisque vous traitez ces sortes de choses de la seule manière qui convient, et avec toute la vivacité imaginable. Revel étoit bien étonné de ce style.*

Si vous êtes en peine de la contenance de M. de Lavardin (1), vous n'êtes pas seule : il ne retourne point à Rome, comme vous voyez : il ne tiendra point les États, parce qu'il ne voudroit pas être sous les ordres de M. le Maréchal d'Estrées; il ne reconnoît que le Gouverneur; de sorte que ce sera apparemment M. de Revel qui tiendra sa place sous le Maréchal.

(1) M. de Lavardin étoit Lieutenant-Général au Gouvernement de Bretagne.

* Voyez dans les Mémoires de la Fayette le détail des gaucheries de Lavardin dans toute l'affaire des Franchises. Pendant toute cette ambassade (dit-elle) « Il ne s'attira que beaucoup de » brocards, dépensa bien de l'argent, ne parut guère, et ne » réussit à aucune de ses négociations. »

Si vous voyez M. de Chaulnes, ou à Grignan, ou à Avignon, je vous demande, ma chère belle, un peu de témoignage d'amitié et de reconnoissance de tout ce qu'il a fait pour moi : c'est de cette façon que je vous prie de payer mes dettes. M. de Grignan sera ravi de lui faire les honneurs de son Gouvernement; je sais ce que vous savez faire et dire, quand vous voulez : ainsi, en y ajoutant ma prière, j'ai l'esprit en repos.

LETTRE 920.

A la même.

Aux Rochers, dimanche 21 Août 1689.

Me revoilà dans ces Rochers que vous craignez si fort, et qui n'ont pourtant rien de si affreux. Il n'y a plus en ce pays, ni Duc, ni Duchesse de Chaulnes; ils m'ont laissée avec bien du chagrin : ils ont voulu me remettre où ils m'avoient prise (1), et je me suis fait une grande violence pour les refuser; mais mon voyage ne me servoit de rien, s'il avoit été si court, et j'ai pris sur moi de le rendre utile, puisque j'y suis : en ces occasions, *le cœur voudroit Paris, et la raison Bretagne.* Enfin, ma fille, voilà qui est fait; il m'en a coûté des larmes, en voyant partir cette bonne Duchesse; elle ne voulut pourtant pas me dire adieu; mais j'étois éveillée, et je fus touchée de l'état où je la laissois;

(1) C'est-à-dire, à Paris.

car vous saurez que toute la beauté de ce choix et de cette ambassade, qu'elle connoît parfaitement, ne lui ôte rien de l'inquiétude qu'elle a que ce grand voyage ne soit funeste à son mari : il a été deux fois à Rome ; mais il a vingt-trois ans plus que la dernière fois qu'il en est revenu : c'est la femme du monde la plus sensible avec cet air que vous connoissez. Ainsi, ma très-chère, je n'ai vu que des larmes et des soupirs en partant de Rennes vendredi, et tout le soir qu'elle fut ici, où M. de Revel vint la conduire : elle en partit hier bien matin ; elle va à grandes journées, parce qu'elle veut trouver encore M. de Chaulnes, qui est aujourd'hui à Versailles ; ensorte que ce voyage sera fatigant de toutes les façons. Quand elle sera à Paris, les objets, ses affaires, ses amies pourront la consoler ; mais elle étoit bien accablée ici. Je vous dirai en passant, que Revel, qui est un connoisseur, est tout-à-fait content de ce désert, et de la diversité de toutes ces allées : il est parti ce matin. M. de Chaulnes a dit à mon fils que la députation seroit peut-être plus assurée par l'audience que le Roi lui donneroit sur la Bretagne, que s'il y étoit demeuré pour les Etats. Ainsi, nous attendons de ses nouvelles : si elles sont bonnes, comme il le souhaite autant que nous, ce sera mon fils qui me remenera ce printems à Paris : je vous jette les pensées qu'on nous a données ; et Dieu sur tout. Quand on revient au Maréchal d'Estrées qu'on a laissé à Brest, et

qu'on a fait sortir de son bord où il étoit établi, pour lui faire voir partir la flotte sous la conduite de M. de Seignelai, j'avoue que la plus fine politique ne pourra jamais donner d'autre nom à l'état violent de ce Maréchal, que le plus grand dégoût qu'un homme de cette dignité puisse avoir. Mais le Roi, qui savoit bien ce qu'il vouloit faire de M. de Chaulnes, pouvoit penser qu'il donneroit au Maréchal la consolation de commander à la place du Gouverneur: cependant, comme il étoit impossible qu'en même tems M. de Chaulnes commandât à Brest, et dans le reste de la Bretagne, M. le Maréchal d'Estrées étoit fort naturellement à ses vaisseaux et au commandement des deux Evêchés, où il avoit mis les deux régimens qu'il commandoit: cela n'avoit point l'air de prendre sur le Gouverneur; il falloit en user comme on faisoit pour le service; car on n'a jamais eu dessein de fâcher M. de Chaulnes depuis qu'il est en Bretagne; et si M. le Maréchal d'Estrées s'étoit embarqué, on auroit laissé un Officier-Général à Brest pour la garde des vaisseaux qui sont toujours à la rade, et de ceux qui peuvent y revenir; ainsi qu'on doit l'y laisser pendant que le Maréchal commandera en Bretagne et tiendra les Etats, et M. de Revel sous lui. Je vous ai déjà dit que M. de Lavardin ne connoîtroit point d'autre place présentement que celle de commander à la place de M. de Chaulnes. Il a paru ici que l'humeur difficile du Maréchal, dont on a instruit le

Roi.

Roi, et qui fait que tous ceux qui lui sont subordonnés, sont brouillés avec lui, avoit été la véritable cause de l'ordre qu'il reçut de la propre main du Roi de se tenir à Brest : M. de Pommereuil, sans le vouloir, y a peut-être contribué en rendant un compte exact de ce qu'il voyoit : il est au désespoir du départ de nos Gouverneurs ; il les aimoit, et s'accommodoit fort bien avec eux : ce n'est pas de même avec le Maréchal : ils ne connoissent point, tous tant qu'ils sont, la manœuvre des Etats ; c'est ce qui fait espérer que M. de Chaulnes les fera à Versailles avec le Roi et ses Ministres, et les enverra tout réglés. Voilà nos raisonnemens de Province. M. de Pommereuil, qui est Intendant de Justice maintenant à cause des troupes, aura une commission particulière pour les Etats ; son gendre est second Commissaire : il y en a toujours deux de cette manière pendant les Etats. Je pense, ma chère enfant, qu'en voilà sur ce sujet plus qu'il ne vous en faut, et que vous n'en désiriez : cette abondance est fondée sur ce que je n'ai point reçu votre lettre. Ne craignez point que je devienne anachorète ; mon fils m'en empêchera bien, et mille gens qui doivent venir le voir, peut-être trop. Il fait le plus beau tems du monde ; je m'en vais reprendre ma vie, mes lectures, mes promenades, point de serein : soyez en repos de votre chère maman qui se conserve pour vous ; conservez-vous pour elle. Je fais mes complimens à M. le Chevalier sur la

nouvelle dignité de M. de Beauvilliers (1) : le Roi est bien entré dans le goût du Chevalier dans cette occasion : Sa Majesté fait ainsi trois Messieurs de Beauvilliers d'un seul ; c'est justement ce qu'il y avoit à faire : Saint Louis n'auroit pas mieux choisi. Cet Abbé de Fénélon est encore un sujet du plus rare mérite pour l'esprit, pour le savoir et pour la piété : je m'en réjouis bien sincèrement avec M. le Chevalier, que je crois à Balaruc. Les eaux font-elles toujours bien aux maux contraires de Pauline et de Martillac? Et *la Compagnie des Indes*, qui joue et qui gagne, est-elle toujours en fortune?

(1) Paul, Duc de Beauvilliers, fut nommé en ce tems-là Gouverneur des trois Princes, fils de MONSEIGNEUR.

François de Salignac de la Motte-Fénélon fut nommé leur Précepteur, et depuis Archevêque de Cambray.

* *Voyez* sur M. de Beauvilliers la note que nous avons donnée au sujet de la Lettre du 19 Décembre 1685.

LETTRE 921.

A la même.

Aux Rochers, mercredi 24 Août 1689.

On me mande de Paris qu'on attendoit M. de Chaulnes avec impatience; il doit y être arrivé le dimanche 21 de ce mois. Le Pape, notre cher Saint-Père, qui nous laissoit ce bienheureux Comtat, étoit, par les dernières nouvelles, à toute extrémité; ainsi il aura fallu partir, et vous aurez bientôt M. de Chaulnes. Madame de Chaulnes, qui

court à grandes journées par le tems brûlant qu'il fait, aura beau se presser, elle arrivera trop tard. On avoit dit que les Cardinaux de Bouillon et le Camus ne seroient pas du voyage *; mais cette nouvelle ne me paroît pas fondée.

On assure que M. de Lavardin vient tenir nos Etats; j'en suis ravie pour l'amour de sa mère, qui étoit plus touchée qu'il ne paroissoit de ne lui voir aucune contenance : en voilà une, Dieu merci, toute naturelle, et dont la Bretagne sera fort aise. Si cela est vrai, M. le Maréchal d'Estrées commandera, à la réserve seulement des Etats, et je ne vois plus de place pour M. de Revel. J'avoue que nous avons été bien exposées au mérite de ce dernier; mais nous avons soutenu sa figure : tout ce que nous avons fait en sa faveur, c'est de comprendre qu'il a été fort aimé de plusieurs sortes de femmes, et nous nous sommes contentées d'en être les confidentes : son éloquence ne nous a point séduites, elle nous a diverties; nous admirions quelquefois comme en ânonnant il ne laissoit pas de sortir heureusement de toutes ses périodes : les fureurs de la R.... **, pareilles à celles de Médée, sont admirables; les manœuvres de la Champmêlé pour conserver tous ses amans, sans préjudice des rôles d'*Atalide*, de *Bérénice* et de *Phèdre*, font passer

* Le Cardinal de Bouillon, neveu de Turenne, étoit encore en exil, comme on l'a vu ailleurs. Quant au Cardinal le Camus, je crois qu'il n'étoit suspect que parce qu'il devoit son *chapeau* à la faveur d'Innocent XI.

** *Voyez* la note de la Lettre du 21 Septembre ci-après.

cinq lieues de pays fort aisément : la guerre a eu son tems, le passage du Rhin, la bataille de Senef, des campagnes avec M. de Turenne, sans compter toute la Savoie : vous voyez bien que voilà de grandes provisions; mais je m'en vais le louer, c'est que dans tous ses discours nous l'avons trouvé *vrai et exempt de toute vanité*, de sorte que nous en sommes encore à demander s'il a une bonne réputation sur le courage, car il ne nous l'a point dit (1); et si M. le Chevalier de Grignan vouloit me dire ce qu'il en pense, je suis encore toute prête à prendre l'impression qu'il voudra me donner. Nous nous faisions confidence, le Marquis et moi, que nous écoutions le Chevalier sur la réputation des courtisans comme un oracle, et que nous portions notre estime, ou le contraire, suivant ce que nous lui entendions décider. J'en suis encore là, je crois que le Marquis y est aussi; ensorte que je le prie de me mander l'estime que je dois avoir pour M. de Revel (2). Il me semble que je suis fort décidée sur

(1) Il en est du courage comme de la naissance : ceux qui se parent sans cesse de l'un ou de l'autre sont volontiers soupçonnés de présenter de la fausse monnoie. Ceux au contraire en qui la bravoure ou la noblesse ne sont point équivoques, non-seulement ne perdent rien, mais ils gagnent à laisser aux autres le soin de faire honneur à la vérité.

(2) Charles-Amédée de Broglio, Comte de Revel, Lieutenant-Général des armées du Roi, depuis Chevalier de ses Ordres. Il étoit frère de Victor-Maurice, Comte de Broglio, Maréchal de France, et oncle de François, Maréchal Duc de Broglio.

* Ce fut lui qui, dans la campagne de 1702, sauva Crémone

le mérite du Marquis : il a une application et une envie de bien faire, qui nous en répondent; il n'y eut jamais de si heureux commencemens : *Dieu le conserve, Dieu le conserve.*

Je serois transportée d'avoir un portrait de Pauline, apportez-en un avec vous, je suis assurée qu'elle me plaira; je me la représente assez bien, j'y mets un peu du Comte des Chapelles, un peu de Grignan en beau, et je fais de tout cela une jolie personne qui a l'air noble, qui a de l'esprit, et son esprit lui sied bien; et je la caresse et l'embrasse de tout mon cœur. Conservez-vous, ma chère Comtesse, pour votre maison, pour votre fils, pour votre mère. Je ne vous défends point les melons, puisque vous avez de si bon vin pour les cuire : M. de Chaulnes me les défendoit de votre part, et j'y consentois, parce qu'ils n'étoient pas bons : mais il me falloit permettre de suer; je revenois le soir à Auray, après une légère promenade, comme si je fusse revenue de jouer une partie de longue paume; je me faisois essuyer, je me déshabillois, j'arrivois pour souper toute fraîche; je me moquois de moi la première, afin que les autres ne s'en moquassent pas; et de tout cela, je men porte tout-à-fait bien : il faisoit fort chaud : j'ai toujours été sujette à suer : je pense qu'il vaut mieux ne point changer de tempérament que d'en

et la reprit sur le Prince Eugène, dans le même moment où celui-ci venoit de la surprendre, avec son présomptueux Général, le Maréchal de Villeroi.

changer : je ne crois point que cela doive s'appeler *effervescence* ; il me semble que mon pot n'en bouilloit pas plus fort, et qu'il n'étoit point besoin de l'écumer plus qu'à l'ordinaire. Je crois vous avoir dit comme M. de Chaulnes nous a parlé plusieurs fois tout bonnement de cette députation, disant que c'étoit son affaire, et j'en attends des nouvelles sur ce pied-là. Mon fils est allé faire une visite de plaisir à quatre lieues de Rennes. Il lut l'autre jour l'endroit de votre lettre, où vous me disiez que vous vouliez m'avoir : « Oui, sans doute, je le » veux, je prétends vous avoir comme LES AUTRES. » Adieu LES AUTRES ». Cela parut si plaisant qu'il en rit de tout son cœur. Comme LES AUTRES, paroît sec ; et puis tout d'un coup, *adieu* LES AUTRES.

Je souhaite bien passionnément que le mal de M. de Grignan soit passé, je vois vos inquiétudes qui ne sont pas médiocres, et c'est un miracle que votre santé puisse y résister. Le mariage de Mademoiselle le Camus avec le fils de Madame de Maisons me paroît bon : M. d'Arles sera de cette noce, à son retour des eaux.

LETTRE 912.

A la même.

Aux Rochers, dimanche 28 Août 1689.

Je n'ai point reçu votre lettre, et j'en recevrai demain deux à la fois; je ne sais que faire à ce mécompte qui arrive souvent : c'est une chose bien triste que cela se rencontre précisément lorsque j'attendois avec tant d'impatience des nouvelles de cette incommodité de M. de Grignan, que j'espère qui n'aura point de suite fâcheuse, mais dont je ne laisse pas d'être fort en peine; le tems paroît long depuis vendredi à midi jusqu'au lundi à la même heure. Je reçois une lettre de notre Marquis, c'est pied ou aile de vous; cela me fait plaisir. Ce joli petit Capitaine me dit que c'est du plus loin qu'il lui souvienne de m'avoir écrit; il me conte ses raisons pour ne pas écrire si souvent qu'il le voudroit : il me parle de l'amitié de M. de Boufflers (1) pour lui, et prétend que c'est à moi qu'il la doit; il me dit des nouvelles de son camp, de leurs espérances pour finir la campagne, en se joignant à quelque armée : mille douceurs à son oncle, à sa tante; un air dans son style qui se forme, et un si bon sens partout, que je dis plus que jamais qu'il n'y a qu'à heurter à la porte sur tout ce qu'on veut, il y répond

(1) Louis-François, Marquis, puis Duc de Boufflers, Pair et Maréchal de France.

parfaitement. Et voyez un peu ce qu'il a répondu à cette porte de la guerre où l'on a heurté de si bonne heure : l'eussions-nous jamais cru que ce métier si pénible fût dans son goût? Une application, une vigilance, un désir de bien faire, une hardiesse, enfin tout : il semble que cela soit fait pour lui, c'est un aimable et joli enfant, *Dieu le conserve;* car je ne saurois jamais finir autrement.

Mais, ma chère fille, le bon Dieu n'a pas conservé ce Pape si nécessaire à votre vie et à votre satisfaction : ce Comtat, qui s'est fait sentir dans toute sa bonté et son utilité, va disparoître. Je ne regarde en ceci que vos intérêts; car je laisse l'Europe et la politique, et je songeois que si Dieu eût voulu que le Saint-Père eût été, par exemple, aussi loin que M. d'Arles, voyez quelle bénédiction : mais nous ne sommes pas les maîtres, nous le sentons à tout moment ; il faut se soumettre à cette main toute-puissante, et baisser la tête. M. de Chaulnes arriva dimanche 11 à Versailles, où l'on me mande qu'il fut très-bien reçu de tout le monde, le Roi ayant donné l'exemple. Je ne sais point s'il aura eu le tems de parler des affaires de la Bretagne et de la députation ; c'étoit son dessein, et c'est son affaire, puisque si c'est mon fils, on verra bien qu'il en a été le maître; si ce ne l'est pas, on verra le contraire, et ce n'est pas une chose indifférente pour lui : il nous en a toujours parlé tout bonnement de cette façon, et il n'a point avec nous la marque de Gouverneur ni d'Ambassadeur. Nous

attendons des nouvelles de cette députation avec moins d'impatience que de la santé de M. de Grignan. Madame de Chaulnes doit être arrivée d'hier à Paris; et c'est justement aujourd'hui, ou hier samedi, que M. de Chaulnes doit être parti, cela sera bien juste. Le Roi a donné cinquante mille francs à ce Duc pour faire son voyage; cela est honnête, nous n'en espérions pas tant. Coulanges s'en va à Rome avec lui; il m'écrit un grand adieu, et me parle beaucoup de vous dans sa lettre. Ce voyage est agréable et dans une bonne saison. Ce bon Pape est mort le 12; on en a donné avis au Roi : la question, c'est qu'on attend l'Ambassadeur et les Cardinaux. Voilà, ce me semble, l'époque qui finira les malheurs du Cardinal de Bouillon : mais le Cardinal le Camus n'est point du voyage; ma fille, d'où vient cela? J'en suis fâchée pour ses frères que nous aimons et qui nous aiment. M. de Lavardin tient nos Etats; il ne seroit pas fâché de nous donner cette députation. Je ne sais ce que fera le Maréchal d'Estrées pendant les Etats; c'est le plus bel endroit de son commandement. Adieu, ma très-aimable : je ne prétends pas vous apprendre des nouvelles, mais je cause sur ce qui se présente. M. de la Garde est toujours si bien instruit par la Marquise d'Huxelles (1), que vous en savez plus que ceux qui sont à Paris. Le Marquis d'Huxelles

(1) Marie de Bailleul, Marquise d'Huxelles, étoit mère de Nicolas du Blé, Marquis, puis Maréchal d'Huxelles.

tient un grand poste à Mayence (1). Nous attendons ici des nouvelles de notre flotte; elle est en mer il y a long-tems.

Je ne sais plus où j'en suis à Grignan; je ne pourrois pas y jouer à colin-maillard; je ne sais plus à qui j'ai affaire. M. de Carcassonne a-t-il mené M. le Chevalier à Balaruc? M. de la Garde est-il chez lui? Vous ferez tous mes complimens comme vous trouverez à propos. J'embrasse toujours sûrement M. de Grignan, et lui souhaite une parfaite santé. Je ne vous dis point, ma fille, tout ce que je vous souhaite, je me perdrois dans ces différens souhaits: je ne suis pas moins effrayée que vous de notre longue séparation; enfin, Dieu le veut, et nos affaires. Mon fils, sa femme, cette maison qui est agréable, du monde quelquefois, des livres, des conversations, des promenades; et le carême à Rennes, tout cela se trouvera passé, et en même tems une partie de la vie: c'est ce qui est fâcheux à ceux qui ont déjà beaucoup vécu, mais il faut avoir du courage, et se faire un mérite de l'impossibilité de faire mieux.

(1) La ville de Mayence étoit assiégée par le Prince Charles de Lorraine. Elle fut investie le 30 Mai, et la tranchée ouverte le 22 Juin. Le Marquis d'Huxelles commandoit dans cette place, où, après avoir fait une vigoureuse défense, il fut obligé de capituler le 8 de Septembre suivant, faute de poudre et de mousquets. *Voy.* ci-après la note de la Lettre du 18 Septembre.

LETTRE 923.

A la même.

Aux Rochers, mercredi 31 Août 1689.

Je trouve le meilleur air du monde à votre château; ces deux tables servies en même tems à point nommé, me donnent une fort bonne opinion de Flame (1); c'est pour le moins un autre Honoré (2). Ces capacités soulagent beaucoup l'esprit de la maîtresse de la maison; mais cette magnificence est bien ruineuse : ce n'est pas une chose indifférente pour la dépense que le bel air et le bon air dans une maison comme la vôtre, je viens d'en voir la représentation; c'est dans le coup de baguette qui fait sortir de terre tout ce qu'on veut, que triomphe Honoré : je connois la beauté et même la nécessité de ces manières, mais j'en vois les conséquences, et vous aussi. Vous me faites souvenir de notre pauvre Abbé de Pontcarré, en me parlant de ce Champigny; c'étoit son parent, ce me semble, hormis qu'il ne mangeoit pas tant, car le Troyen et le Papoul n'en savent pas davantage, et notre Pontcarré n'avoit que l'air de la table. Je disois autrefois de feu M. de Rennes (3) qu'il marquoit les feuilles de son bréviaire avec des tranches

(1) Maître-d'hôtel de M. de Grignan.

(2) Maître-d'hôtel de M. de Chaulnes.

(3) Charles-François de la Vieuville, Évêque de Rennes, mort le 29 Janvier 1676.

de jambon : votre Valence (1) ne mépriseroit pas cette sorte de signet; aussi son visage étoit une vraie lumière de l'Église, et dès que midi étoit sonné, *Monseigneur* ne faisoit plus aucune affaire. M. de Grignan a été bien aise de voir dans son château son ancien ami Canaples, qui va aux eaux de Vals, parce qu'il est à Paris; et M. d'Arles va à Forges, parce qu'il est dans le voisinage de Vals; tant il est vrai que, jusqu'à ces pauvres fontaines, *nul n'est prophète en son pays;* je le mande à M. d'Arles. J'aime ce que vous dites d'abord à Larrei, *est-ce vous?* et sa réponse tout de suite, *non, Madame, ce n'est pas moi,* promettroit une vivacité qui me le rendroit fils de son père * qui avoit bien de l'esprit, un peu grossier, mais vif et plaisant.

Revenons à ces bons Chaulnes; je vous ai conté la suite de ce courrier qui vint à Hennebon, et comme le Roi ne vouloit pas qu'on en parlât encore, et comme à Vannes tout le monde leur fit des complimens. Nous fîmes conter à ce Duc en carrosse, tout le manège de ses autres voyages de Rome; cela vous auroit divertie. On ne peut pas avoir plus de cette sorte d'esprit de négociation, les *mezzo termine* ne lui manquent jamais. Je le priai d'écrire tous ces détails, et je lui disois : ah, que c'est bien fait de vous envoyer là! Nous revînmes le 15 à Rennes; il en partit le 18 en chaise,

(1) Guillaume Bochard de Champigny, nommé à l'Évêché de Valence en 1687, et sacré en Novembre 1693.

* Lenet, Auteur des Mémoires, dont il a déjà été parlé.

il fut le dimanche 21 à Versailles : le Roi le fit venir tout poudreux, et lui parla une demi-heure dans son cabinet. Dieu sait comme tous les Courtisans l'embrassèrent, et même M. de Rheims (*Letellier*) : un homme qui va à Rome ne lui est plus indifférent. Il partit samedi 27 ; il va par votre beau Rhône ; vous le verriez avec une bonne lunette : les Cardinaux le joindront à Lyon : il y a vingt-huit galères à Toulon pour les porter jusqu'à Livourne : Coulanges est du voyage. Vous avez bien fait d'écrire à ces bons Gouverneurs : je suis ravie que vous les ménagiez, et je vous en remercie : c'est ainsi que je vous paie toutes leurs amitiés. Ils vouloient m'emmener à toute force : Madame de Chaulnes m'en prioit d'une manière à m'embarrasser ; mais Chaulnes n'est pas comme les Rochers ; d'où je donne ordre à bien des affaires : de plus, elle y sera peu ; il faudra bien qu'elle jouisse du plaisir d'être très-bien reçue à Versailles. Le Roi et les Ministres voient agréablement la femme d'un homme qui négocie la plus importante affaire qu'on puisse avoir, et qui n'est plus jeune, et qui court comme il y a vingt-trois ans (1) : on fait un bon personnage à Versailles dans ces occasions : M. de Chaulnes l'a fort priée de ne point s'en éloigner. Cette bonne Duchesse a été en six jours à Paris : elle et son équipage ont pensé périr des chaleurs : je n'en trouve qu'en ce pays-ci, votre bise vous

(1) Il y avoit un intervalle de vingt-trois ans entre la seconde ambassade de M. de Chaulnes à Rome, et cette troisième.

ôte la canicule. Madame de Chaulnes arriva deux jours avant le départ de son mari : elle m'écrit avec une amitié extrême : elle me mandera ce qu'aura fait M. de Chaulnes pour cette députation : je suis fort assurée qu'ils en ont tous deux plus d'envie que moi : c'est leur affaire, ils le sentent bien. Je vous dirai un de ces jours une amitié de cette Duchesse, qui vous fera plaisir. Vous êtes un trop bon et trop aimable *génie* d'avoir écrit à M. de Chaulnes sur la députation ; votre frère vous en rend mille grâces, et vous embrasse mille fois. Voilà bien parlé sur un même sujet, je vous en fais mille excuses : c'est que dans une solitude, ces sortes de choses font de l'impression.

Nous eûmes pourtant lundi M. de la Faluère, et sa femme, et sa fille, et son fils : ils soupèrent et couchèrent ici : ils furent contens de nos allées. Je ne sais que vous dire de notre flotte : depuis le secours que vous nous avez envoyé, et que cette puissance est en mer ; nous n'en savons rien. Un homme qui a de l'esprit, disoit l'autre jour à Rennes, qu'il n'avoit jamais vu ni entendu parler d'une pleine victoire sur la mer depuis la bataille d'*Actium* ; et que tous les combats s'y passent en coups de canon, en dissipation de vaisseaux que l'on croit avoir coulés à fond, et qui se retrouvent au bout d'un mois : cela nous parut assez vrai. Mais que dites-vous de ce commandement de Bretagne qui doit contenter le Maréchal d'Estrées, et dont on ôte la petite circonstance de tenir les États, qui sont réservés pour

M. de Lavardin? Il falloit bien lui donner cette contenance, parce qu'il est juste que tout le monde vive. Vous croyez bien que M. de Lavardin ne nous sera point contraire, si nous avons la députation. Je comprends que Madame la Maréchale se soucie peu de toutes ces bagatelles, pourvu qu'elle soit à Marly et à Trianon. Adieu donc, ma très-aimable; je suis persuadée que vous régalerez bien notre bon Duc à son retour de Rome. Je pleure le Pape, je pleure le Comtat d'Avignon : *Dieu l'a donné, Dieu l'a ôté.* Mille amitiés à ce qui est auprès de vous : je crois deux Grignans à Balaruo. Bon Dieu! quelle translation de Madame de Noailles à Perpignan! le moyen de la représenter hors de Versailles et sans être grosse?

LETTRE 924.

A la même.

Aux Rochers, dimanche 4 Septembre 1689.

Il est vrai que je faisois la mystérieuse; M. de Chaulnes nous avoit confié son secret en secret; M. de Croissi lui mandoit de n'en point parler encore : ainsi je lui gardai fidélité jusqu'en Provence. Je soulignai pourtant, ce me semble, quelques mots qui doivent vous faire entendre que je vous en dirois davantage à la première occasion. Je vous mandai aussi comme nous trouvâmes notre mystère tout étalé à Vannes, et combien cela nous parut plaisant. Je vous ai conté la joie de M. de Chaulnes;

je vous ai dit que sa femme fermant la porte à ce point de vue si brillant, ne l'ouvrit qu'à la crainte qu'un si grand voyage ne fût malheureux à la vie de M. de Chaulnes : nous fîmes nos efforts pour la détourner de cette triste vue, et pour l'attacher à la beauté et à la distinction de ce choix si bien marqué par la lettre du Roi, et qui feroit tant de jaloux à Versailles. Enfin, nous épuisâmes nos réthoriques, Revel et moi : M. de Chaulnes nous soutenoit : ceux qui disent qu'il balança ne le connoissent guère; c'est un homme qui ne sait pas faire les choses de mauvaise grâce, ni marchander avec son maître. Voici, en vérité, la réponse qu'il lui fit, je crois que ma mémoire pourra bien faire cet effort : « Sire, Votre Majesté commande, et j'obéis; » je pars incessamment pour me rendre auprès » d'elle, et pour y recevoir ses commandemens, » etc. ». Voilà les difficultés qu'il a faites. Il partit, comme je vous l'ai dit, avec beaucoup de joie, et laissa toute la Bretagne fort affligée. Madame de Chaulnes partit le lendemain d'ici, et fut en six jours à Paris : elle m'a écrit deux fois, et me mande que si elle n'avoit fait cette diligence, elle n'auroit point vu M. de Chaulnes; qu'elle ne l'avoit vu qu'une heure, et qu'elle me manderoit des nouvelles de nos affaires. J'ai très-bien fait, ma chère enfant, de ne point aller avec elle; deux raisons, elle ne sera quasi point à Chaulnes; et quand elle y seroit, cette retraite ne m'est point naturelle comme celle-ci, où je suis avec mon fils, et où j'ai deux

deux assez grandes terres qui peuvent m'obliger à demeurer quelque tems dans cette Province : quand vous y ferez un peu de réflexion, je crois que vous trouverez que j'ai raison, et que si je fusse retournée, je rendois inutile mon voyage de Bretagne, par être trop court. Pour mon fils et sa femme, ils sont ravis d'être ici avec moi jusqu'au Carême : je me propose alors d'aller à Rennes par complaisance pour eux, et parce que le tems du Carême est plus triste à passer à la campagne que l'hiver : mais comme les choses peuvent changer, il ne faut point voir de si loin. Ce qui est sûr, ma fille, c'est que l'air d'ici est fort bon ; vous lui faites tort de le croire mauvais. Il fait depuis plus de deux mois le plus beau tems du monde, des chaleurs dans la canicule, un mois de Septembre charmant, point de vos cruelles bises qui font trembler Canaples et votre château. J'espère pourtant bien y trembler comme les autres. Je ne sais où nous en sommes de notre députation : mon fils dit que son malheur tue le Pape pour nous ôter M. de Chaulnes : et quand, au sortir du cabinet du Roi, ce Duc dit à M. de Lavardin, qui venoit tenir les Etats : « Monsieur, » je vous prie que M. de Sévigné ait la députa- » tion », le même malheur fait que ce n'est plus M. de Lavardin qui les tient, et que c'est M. le Maréchal d'Estrées. M. de Lavardin étoit ravi d'avoir cette commission, et d'obliger mon fils : il y avoit bien de l'apparence que M. de Chaulnes en avoit prévenu le Roi, puisqu'il parloit si librement

à M. de Lavardin. Mais le Maréchal écrivit à Sa Majesté pour se plaindre qu'elle lui ôtoit la principale fonction du commandement, laquelle étoit même exprimée dans sa commission. Le Roi dit à M. de Croissi, qu'il n'avoit point prétendu y comprendre les Etats; M. de Croissi avoua qu'il n'avoit point fait de distinction: le Roi parut fâché; mais voyant que ce n'étoit point le Maréchal qui avoit tort, il dit qu'il falloit donc lui mander qu'il les tiendroit, et dire à M. de Lavardin qu'il ne les tiendroit pas. Ce dernier, comme un bon Courtisan, s'est résigné avec respect à toutes les volontés du maître. Voilà ce que me mande Madame de Lavardin avec mille amitiés et regrets de ce que son fils ne sera point en état de servir le mien. Cependant Madame de la Fayette m'envoie une lettre pour le Maréchal d'Estrées, où elle le prie avec toute la force imaginable de donner cette députation à mon fils, dont elle lui dit mille biens; elle ajoute que son amitié pour moi la rend aussi vive sur cette affaire que s'il étoit question de son fils. J'ai accompagné cette lettre d'une autre, et Sévigné aussi; nous verrons ce que tout ce mouvement produira. Madame de la Fayette me mande que Madame de Chaulnes est bien loin de s'endormir là-dessus; de sorte que je crois que si M. de Chaulnes a fait approuver au Roi le choix de mon fils, cette bonne Duchesse fera que M. de Croissi l'écrira à M. le Maréchal d'Estrées, et cela finiroit tout. Voilà bien du discours, ma chère enfant;

votre amitié vous expose à ce terrible détail; je n'ai pas eu le loisir de le faire plus court, comme dit un bel-esprit *; mais puisque vous voulez tout savoir, voilà où nous en sommes, plus résignés à la Providence sur cette sorte de chose que vous ne sauriez vous l'imaginer. Nous ne le sommes pas tant sur la perte que vous ferez d'Avignon et de votre beau Comtat : quel séjour ! quelle douceur d'y passer l'hiver ! quelle bénédiction que ce revenu dont vous faites un si bon usage ! quelle perte ! quel mécompte ! j'en ai une véritable douleur; *mon génie* en fera souvent des plaintes à notre bon Duc de Chaulnes, à mesure qu'il accommodera les affaires et qu'il vous ôtera Avignon. Rien n'est si plaisant que la promptitude de ce changement de climat, qui le fait sauter d'Auray à deux lieues de Grignan; car il est sur votre Rhône, et puis à Rome, d'où assurément il ne reviendra point sans vous voir : il n'en faut pas moins pour le consoler de n'avoir plus ce commerce qu'il aimoit tant avec cet aimable *génie*; rien ne fait mieux voir que les hommes se rencontrent : c'est à vous présentement à me dire des nouvelles de M. de Chaulnes. Je veux dire un mot de ma chère Pauline : n'avois-je pas eu raison de prévoir que l'envie de vous plaire la rendroit aimable? Il ne falloit point la mener rude-

* A la fin de la seizième des *Lettres provinciales*, Pascal dit : « Je n'ai fait celle-ci plus longue que parce que je n'ai pas eu » le loisir de la faire plus courte. » On voit que le mot *bel-esprit* est employé ici en bonne part; l'usage le vouloit encore.

ment, et vous voyez ce que la douceur a fait sur son esprit; j'en ai une sensible joie, et pour elle, et pour vous qui aimerez cette petite personne, dont vous ferez une compagnie fort amusante. Adieu, mon enfant; je vous aime par bien des raisons, mais sur-tout parce que vous m'aimez; celle-là est bien pressante, et prend le lièvre au corps.

LETTRE 925.

A la même.

Aux Rochers, mercredi 7 Septembre 1689.

MADAME de la Fayette vient encore d'écrire à M. le Maréchal d'Estrées, pour le prier de ne point s'engager, lui disant que ce n'est point une manière de parler; qu'elle a plus d'envie d'obtenir de lui ce qu'elle demande pour nous que si c'étoit pour son fils, et que tout étoit disposé à la Cour pour faire réussir l'affaire dont il étoit question: c'est sur les avis de Madame de Chaulnes qu'elle agit cette seconde fois. Rien n'est égal à l'amitié de cette bonne Duchesse pour moi, ni aux vues qu'elle a pour me faire plaisir; c'est une solide et vigilante amie. Madame de la Fayette en est touchée, Madame de Lavardin s'y joint fort agréablement; de sorte que je n'ai que des remercîmens à faire à ces trois personnes. Je vous manderai la suite.

Je suis persuadée que vous aurez eu tout au moins une lettre de M. de Chaulnes: il va vite comme un

oiseau. Sa femme n'a pas eu plus de peine que vous à faire son équipage; Sa Majesté y a pourvu avec cinquante mille francs : je voudrois bien que vous en eussiez autant pour vous consoler de la mort du Pape. Notre flotte est toute revenue paisiblement à Belle-Isle, et M. de Seignelai revolé à Versailles; car c'est aussi un oiseau, moins gros que le Duc de Chaulnes. Vous voyez bien que cet homme ne disoit pas mal : il n'y a plus de combats de mer, ni de batailles depuis celle d'*Actium*. M. le Maréchal d'Humières ne devoit pas vouloir prendre Valcourt* d'emblée : ces Messieurs sont obligés à des succès; sans cela on croit qu'ils ont tort. On dit que la Maréchale mande que les amis qu'a perdus son mari en cette occasion, l'ont empêché de jouir de *sa victoire*. M. de Boufflers a fait une jolie action (1) : je crois que notre Marquis en étoit; il s'en porte bien, il n'y a qu'à remercier le Seigneur. Quelle émotion quand j'entends parler de M. de Boufflers! M. de Revel est ici avec deux jolies Dames de Rennes, de l'une desquelles on le dit amoureux : cette femme entend raillerie; il ne me paroît point qu'elle veuille jouer bon jeu, bon argent, avec un héros qui passe : cela nous réjouit : ils seront ici trois ou quatre jours. Je ne suis point du tout de contrebande; et si je voulois, je croirois être nécessaire à la conversation. Cette pauvre Marquise

* *Voyez* la Lettre du 2 Août.

(1) Le Marquis de Boufflers attaqua le 26 Août, et emporta d'assaut Kocheim sur la Moselle.

de Marbeuf est à Rennes accablée d'un rhume affreux; pour moi, j'ai une telle santé que j'en suis quelquefois étonnée; nulle sorte de ces petites incommodités; il semble qu'il y ait de l'excès à ce bonheur; je le reçois de la main de la Providence, comme j'espère recevoir le contraire quand il lui plaira. Mais vous, mon enfant, n'avez-vous plus de ces épuisemens, de ces maux de tête et de jambes? Toute votre belle et jolie machine est-elle en bon état? Madame de Coulanges me mande qu'elle a mis la sienne sur le côté, à force de se baigner: elle s'en retourne à Brévannes avec un goût pour la solitude qu'elle-même ne comprend pas; elle se plaint que vous avez fini la première un commerce qui lui faisoit un grand plaisir; elle ne peut, dit-elle, s'en consoler qu'en se flattant que vous voudrez bien le continuer quand vous serez ensemble, parce qu'elle a observé avec chagrin que votre retour rompt absolument ce commerce, dont elle est toujours affligée; enfin, ce sont des politesses infinies.

Voici un grand événement. Le Comte de Revel est parti ce matin à la pointe du jour: il n'en a été qu'un ici; les Dames sont étonnées, et s'ennuieront. Il a dit à mon fils des raisons sérieuses; c'est qu'il ne veut pas fâcher une autre jolie personne; cela nous fait rire: généralement parlant, les femmes sont bien plaisantes, et M. de la Rochefoucauld en a bien connu le fond.

Adieu, ma très-chère et très-aimable: on croit

que notre Parlement reviendra à Rennes, et sans doute celui de Guienne à Bordeaux; on négocie, on marchande, argent fait tout. Je veux baiser Pauline, et me réjouir de ce qu'elle est digne de votre amitié.

LETTRE 926.

A la même.

Aux Rochers, dimanche 11 Septembre 1689.

Si j'avois été avec vous ce jour que vous m'écriviez, ou que *mon génie* eût été à Grignan comme *le vôtre* étoit à Auray (1), je vous aurois dit : « Ma fille, » vous vous moquez d'attendre aujourd'hui ou de- » main M. de Chaulnes, il est encore à Paris, il » n'en partira que demain 28, et vous ne l'aurez » que le 2 ou le 3 de Septembre » : mais *mon génie* ne voyage pas comme *le vôtre*, et notre bon Duc, qui savoit si bien l'entretenir et lui répondre, ne prendroit pas le même soin du mien. J'avoue que je serois ravie que vous l'eussiez vu, et que c'eût été une chose plaisante de recevoir devant lui une lettre que j'écris en Bretagne auprès de lui, et où je parle de lui; car depuis long-tems toutes mes lettres en sont pleines. Enfin, ma belle, nous verrons comme tout ce passage si près de vous se tournera : je ne saurois croire qu'il n'y ait du moins quelque petit Coulanges, quelque lettre, quelque

(1) *Voyez* les Lettres du 25 Juillet et du 9 Août.

complimenent, un mot, quelque souvenir. La bonne Duchesse dit toujours : « Ah ! pour la belle » Comtesse, M. de Chaulnes l'aime bien, il l'estime, » il est bien à son aise quand il est avec elle ». Nous verrons ce que cela produira. Je voudrois bien que le soin qu'il a eu de mon fils, en priant M. de Lavardin de lui donner la députation, pût être approuvé de Sa Majesté; car pour le Maréchal d'Estrées, il ne refusera point assurément Madame de la Fayette. N'admirez-vous point comme ce changement si prompt, si surprenant, s'est fait précisement pour nous déranger ? Nous en sommes encore à ne pas comprendre que ce Duc eût parlé comme il a fait à M. de Lavardin, sans en avoir dit un mot au Roi; nous n'en savons rien. Nous avons mandé à Madame de la Fayette que nous trouvions assez naturel que M. de Lavardin dît à Sa Majesté ce que lui avoit dit M. de Chaulnes, croyant que M. de Lavardin tiendroit les États; que M. de Revel avoit approuvé cette pensée, et que nous la lui envoyions pour la rectifier. Je suis persuadée que Madame de Chaulnes fera tout ce qui sera en son pouvoir, ainsi je dors, et laisse démêler tout cela, vous savez bien où.

Je ne suis pas si tranquille sur les inquiétudes que me donne notre pauvre Marquis; je trouve un si grand mouvement partout, qu'on peut croire que le camp volant de Boufflers ne demeurera pas sans rien faire. Ils ont fait une fort jolie action pendant que le Maréchal d'Humières se faisoit

battre à Valcourt. Ce marmot (*Le Marquis de Grignan*), entrer l'épée à la main, et forcer ce château, et tuer ou enlever onze ou douze cents hommes ! représentez-vous un peu cet enfant, devenu un homme, un homme de guerre, un brûleur de maisons : ma fille, ces pensées ne se soutiendroient pas, si on ne pensoit en-même tems que Dieu le conservera, et que ce qu'il garde est bien gardé. En vérité, vous avez raison de dire que je ne suis pas indifférente pour cet enfant, ni pour vos affaires : ce n'est pas même s'y intéresser, ni les partager, c'est y être toute entière par-dessus la tête; et où serois-je donc ? c'est ce qui m'occupe, et qui m'émeut, et qui me fait sentir que je suis encore trop en vie.

Corbinelli est tout pétri dans le mystique, il y a plus d'un an ; je suis dans cette confidence : tous les dehors de la place sont tellement pris, qu'il ne peut souffrir d'autres lectures. Il a un Malaval (1) qui le charme; il a trouvé que ma grand'mère, et l'amour de Dieu de mon *grand-père* Saint-François de Sales, étoient aussi spirituels que Sainte Thérèse. Il a tiré de tous ces livres cinq cents maximes d'une beauté parfaite : il va tous les jours chez Madame le Maigre, très-jolie femme, où l'on ne parle que

(1) François Malaval, auteur de plusieurs Ouvrages qui furent mis à l'*Index* à Rome, comme suspects d'une spiritualité trop raffinée. L'article de Malaval est très-curieux dans le supplément au Dictionnaire historique de Moréri. Qui croira néanmoins qu'un homme devenu aveugle à neuf mois, ait acquis autant de connoissances qu'on lui en attribue?

de Dieu, de la morale chrétienne, de l'Evangile du jour; cela s'appelle des conversations saintes : il en est charmé, et il y brille : il est insensible à tout le reste. Il répond pourtant un peu à M. de Soissons (1) pour M. Descartes : il montre tout ce qu'il fait à Madame de Coulanges, qui en est fort contente : plusieurs Cartésiens le prient de continuer; il ne veut pas, vous le connoissez; il brûle tout ce qu'il a griffonné : toujours vide de lui-même, et plein des autres, son amour-propre est l'intime ami de leur orgueil, il ne les offense point : je ne m'étonne pas qu'on s'en accommode chez le Lieutenant-Civil. Je ne sais s'il conduisoit ce mariage (2) : il est rompu : la mère en est inconsolable, le père ne s'en soucie pas, à ce qu'il dit, et la fille tient une contenance adorable dans cette occasion assez difficile. Corbinelli ne m'écrit pas, il n'a pas le tems : je ne sais ce que je ne donnerois point pour voir le corps de la place aussi bien pris chez lui que tous les dehors le sont; et voir ce que feroit la vraie dévotion dans un esprit aussi vif et aussi étendu : si j'étois digne de demander à Dieu cette grâce, je le ferois de tout mon cœur.

Vous me parlez de M. de Beauvilliers et de M. de Fénelon, et de la perfection de tous ces choix :

(1) Pierre-Daniel Huet, Évêque de Soissons, puis d'Avranches, avoit écrit contre la philosophie de Descartes.

(2) Le mariage de Mademoiselle le Camus, dont il est parlé, page 250, ne se fit point avec M. de Maisons; elle épousa en 1690 M. de Nicolaï, Premier-Président de la Chambre des Comptes de Paris.

comme je vous en ai déjà parlé, ils sont divins. J'en ai fait mes complimens sincères à M. le Chevalier : M. de Beauvilliers est bien digne d'être son ami.

Je vous ai mandé comme on négocie pour le retour du parlement. Mon fils est allé faire un tour à Rennes pour voir le fils de M. de Pommereuil qui est arrivé d'Alençon, dont il est Intendant, il a sa belle femme avec lui : elle brûleroit Rennes, si elle y étoit plus de quatre jours. Nos Dames ont été ici trois jours après le départ infidèle et perfide de M. de Revel; sérieusement cela ne fit point plaisir, quoiqu'on dise qu'on ne s'en soucie point. Nous avons aujourd'hui un tems affreux, il semble que l'hiver veuille déjà commencer. Je songe, pour me sécher, à votre beau soleil d'Avignon; ah, mon Dieu ! *ne parlons point de cela;* ce sera ce Duc qui vous ôtera ce beau Comtat; il falloit bien le gronder : je n'ose penser au bien qui vous en revenoit, ni à ce que vous ferez sans ce secours. Conservez-vous, ma chère enfant; donnez-moi l'espérance de vous revoir en bonne santé; la mienne est toujours parfaite. Ma belle-fille vous dit mille douceurs : nous avons été seules, et nous avons pris courage; nous nous sommes fort bien passées de mon fils.

LETTRE 927.

A la même.

Aux Rochers, mercredi 14 Septembre 1689.

JE suis toujours attristée quand quelqu'une de vos lettres s'égare; cela me fait perdre le fil d'une conversation qui étoit toute liée, et qui fait ma joie et mon divertissement. Quand on est d'une société, comme je suis de celle de Grignan, qu'on y prend intérêt, qu'on y est attentive, la perte d'une lettre n'est pas une chose indifférente : mais que faire à tout cela? prendre patience, souffrir ces petites peines attachées à de plus grandes, tâcher, si Dieu le veut, de se revoir, de se retrouver, et ne pas prendre le parti trop violent du petit Rochebonne (1); *il faut se quitter, il ne faut plus s'aimer :* c'est un petit emporté qui ne veut rien souffrir. Pour moi, je dirai, *il faut toujours s'aimer, quoiqu'on soit obligé quelquefois de se quitter.* J'aime l'idée que vous m'avez donnée de ce joli enfant.

Mais parlons de notre bon Duc de Chaulnes; il a donc passé à Grignan : votre château a si bon air, il est si bien meublé, votre Chapitre est si noble, vos terrasses sont si fières et si supérieures à l'univers, que ce Duc comprendra aisément que la bise n'est pas toujours en humeur de souffrir ces

(1) M. de Châteauneuf de Rochebonne, neveu de M. de Grignan, tué le 11 Septembre 1709 à la bataille de Malplaquet.

hauteurs qui semblent la braver et la défier. Vous m'apprendrez comment cette visite se sera passée; je suis persuadée que vous aurez eu Coulanges et *le défroqué* (1). Je voudrois que ce dernier eût le pouvoir de raccommoder les entrailles. Comment, ma fille! ce M. de Grignan, à qui nous avons toujours cru de si bonnes entrailles, est attaqué précisément par cet endroit! nous ne choisissons pas, il faut se soumettre: Dieu ne m'a point encore marqué le chemin de ma décadence: je l'attends avec la grâce de la supporter patiemment; car l'un ne va quasi jamais sans l'autre. Je suis assurée que vous aurez fort bien reçu ce Duc, malgré le mal qu'il va vous faire. Je ne crois pas qu'il se soit amusé à répondre à *mon génie*, comme il s'entretenoit avec *le vôtre* en Basse-Bretagne; il aura eu trop de joie et trop d'affaires à vous entretenir en corps et en âme: voilà, selon moi, le plus bel endroit de son ambassade. Vous aurez parlé de votre pauvre maman; il vous aura expliqué ce qu'il a fait pour notre députation; ce qui vous étonnera, c'est que nous n'en savons rien du tout; après ce qu'il dit à M. de Lavardin pour le prier de donner la députation à M. de Sévigné, tout est demeuré dans un silence que je ne comprends pas, ou plutôt que je crains de comprendre. Mais comme c'est l'affaire de ce

(1) C'étoit le médecin que M. de Chaulnes emmenoit avec lui, et l'un des deux Capucins du Louvre dont Madame de Sévigné a souvent parlé dans ses Lettres. *Voyez* la Lettre du 11 Avril 1685.

Duc de nommer le député, je ne puis douter jusqu'ici de sa bonne volonté, et encore moins de l'empressement de Madame de Chaulnes : j'ai des raisons pour en être persuadée. Le Parlement est remis à Rennes (1) : c'est un transport de joie incroyable : cette ville donne cinq cents mille francs au Roi. M. de Coëtlogon (2) s'est intrigué dans toute cette affaire; je suis persuadé que c'est lui qui barre notre chemin par M. de Cavoie * : je n'ai rien à dire, et je ne dis rien, sinon que nous ne sommes pas heureux; et que par un Pape mort à point nommé, des plaintes du Maréchal d'Estrées, qui ôtent à M. de Lavardin les Etats qu'il devoit tenir, un Parlement revenu dans ce moment, et un présent de cinq cents mille francs; cette suite et cet enchaînement de choses toutes imprévues, font justement ce que vous jugez comme moi. Ma chère enfant, n'en soyez point plus fâchée que nous; nous avons du courage de reste : cela n'approche pas des endroits sensibles du cœur. M. le Maréchal d'Estrées me mande qu'il me renvoie à ce qu'il a écrit à Madame de la Fayette, pour savoir ce qu'il pense : enfin, nous verrons la suite, et le beau démêlement de toute cette intrigue. Mon fils s'en consolera par la résolution où il est de se dispenser

(1) Le Parlement de Rennes avoit été transféré à Vannes en 1675, à cause d'une sédition arrivée cette année-là à Rennes.

(2) René-Hiacinthe, Marquis de Coëtlogon, étoit Gouverneur de Rennes, et beau-frère de Louis d'Oger, Marquis de Cavoie, Grand-Maréchal-des-Logis de la Maison du Roi.

* *Voyez* la note de la Lettre du 21 Septembre ci-après.

de l'arrière-ban, qu'on lui avoit fait accepter, pour faire valoir la dépense que l'on fait à la tête de cette *noblesse :* en voilà trop; j'admire comme la plume va vite et plus loin qu'on ne veut.

Au reste, je crois, selon l'idée que je me fais de la personne et de l'esprit de Pauline, qu'elle est fort piquante et fort aimable, et mille fois plus que des beautés qui n'ont point ces accompagnemens. Je m'imagine aussi que ce bon Duc l'aura trouvée telle qu'elle est; et vous, mon enfant, telle que vous êtes; je ne suis point en peine de votre beauté, dès que vous vous portez bien. J'ai mandé à Madame de la Fayette que son fils devoit trembler d'épouser Mademoiselle de Marillac, dont notre Marquis étoit amoureux : ce mariage est très-approuvé, la maison est fort bonne, l'alliance agréable, tous les Lamoignons, deux cents mille francs, des nourritures à l'infini. Madame de la Fayette assure tout son bien : elle n'en veut que l'usufruit; n'est-ce pas assez ? elle est fort contente; le mariage ne se fera qu'après la campagne.

M. d'Arles m'a écrit amoureusement; il est content de Forges : il me mande que Madame de Vins a gagné son procès; je lui écris pour m'en réjouir. Mon fils vous fait mille tendresses; il vous mande de lui tout ce que je vous ai mandé : il a vu à Rennes la beauté de la belle-fille de M. de Pommereuil : elle est tellement bègue, qu'elle ne prononce rien; mais il faut dire, comme Molière, Qui est le sot

mari qui seroit fâché que sa femme fût muette (1)? vraiment je ne suis, ni bègue ni muette, c'est une fureur. Il faut que je vous dise encore que je suis très-fâchée que vos fermiers commencent à vous payer aussi mal que les nôtres : cela joint à la privation du Comtat....... *Ne parlons point de cela*, non plus que des ravages du tems sur nos pauvres personnes, et enfin sur nos vies. Il falloit finir plus gaîment; je n'y saurois que faire, *dixi.*

(1) *Voy.* la Scène VI du second Acte du *Médecin malgré lui.*

LETTRE 928.

A la même.

Aux Rochers, dimanche 18 Septembre 1689.

J'AI enfin reçu cette lettre du premier Septembre; elle étoit allée à Rennes; c'est un voyage que mes lettres font quelquefois : on met dans un sac ce qui devroit être dans l'autre, et le moyen de savoir à qui s'en prendre? mais la revoilà; j'aurois été bien fâchée de la perdre : elle me fait une liaison de conversation, qui m'instruit de tout ce qui m'échappoit. Parlons vitement du récit de la visite de ce bon Duc de Chaulnes, de la réception toute magnifique, toute pleine d'amitié que vous lui avez faite; un grand air de maison, une bonne chère, deux tables, comme dans sa Bretagne, servies à la grande, une grande compagnie, sans que la bise s'en soit mêlée : elle vous

vous auroit étourdis, on ne se seroit pas entendu, vous étiez assez de monde sans elle. Il me paroît que Flame sait bien vous servir, sans embarras et d'un bon air : je vois tout cela avec un plaisir que je ne puis vous représenter. Je souhaitois qu'on vous vît dans votre gloire, au moins votre gloire de campagne, car celle d'Aix est encore plus grande, et qu'il mangeât chez vous autre chose que notre poularde et notre omelette au lard. Il sait présentement ce que vous savez faire : vous voilà en fonds pour faire à Paris tout ce que vous voudrez ; il a vu le maigre et le gras, la tourte de mouton et celle de pigeons. Coulanges a fort bien fait aussi son personnage ; il n'est point encore baissé : je crains pour lui ce changement ; car la gaîté fait une grande partie de son mérite. Il étoit là, ce me semble, à la joie de son cœur, prenant intérêt à la bonne réception, et transporté des perfections de Pauline. Vous l'accusez toujours de n'être joli qu'avec les Ducs et Pairs ; je l'ai pourtant bien vu plaisant avec nous ; et vous me contiez des soupers pendant que j'étois ici, il y a cinq ans, qui vous avoient bien divertie. M. de Chaulnes m'a écrit ; voilà sa lettre ; vous verrez s'il est content de vous tous, et de la manière dont vous savez faire les honneurs de votre château. Il vous a fait rire du *génie ;* le *mien* n'a point paru à Grignan ; on a d'autres affaires plus agréables que de l'entretenir : vous entendez bien à-peu-près ce qu'il eût voulu dire, et vous avez fait trop d'honneur à mon souvenir : vous m'avez

nommée plusieurs fois, vous avez bu à ma santé. Coulanges a grimpé sur sa chaise; je trouve ce tour bien périlleux pour un petit homme, rond comme une boule et maladroit; je suis bien aise qu'il n'ait point fait la culbute en solennisant ma santé : j'ai bien envie de recevoir une de ses lettres. Je trouve fort galant et fort enchanté ce dîner que vous avez fait trouver avec la baguette de Flame, à cette *arche de Noé* que vous dépeignez si plaisamment. Cette musique étoit toute nouvelle; elle pouvoit faire souvenir de la ménagerie de Versailles. Enfin, vous êtes bien généreuse, comme vous dites, de recevoir si bien un Ambassadeur qui va vous faire tant de mal : je suis assurée qu'il en est bien fâché. Madame de Chaulnes me mande qu'on croit qu'il y aura de grandes difficultés au Conclave, et ensuite sur cette cruelle affaire des franchises; et je dis tant mieux.

Rome sera du moins un peu plus tard rendue.

Ce Comtat, cet aimable Avignon nous demeurera pendant que le Saint-Esprit choisira un Pape, et que l'on fera des négociations. C'est bien dit, ma chère enfant; c'est ce jour que vous fûtes au bal au Louvre, toute brillante de pierreries; il fallut les rendre le lendemain : mais ce qui vous demeura étoit meilleur, et vous étiez plus belle ce lendemain, que vos revenus ne le seront dans les circonstances que nous prévoyons. Je dis sur cela, comme vous dites, dans vos Oraisons funèbres, *ne parlons point*

de cela. En vérité, il n'y paroissoit pas à Grignan, quand vous avez reçu cette Excellence : je ne sais comme cela peut se faire, ni comme on peut toujours si bien courir sans jambes : c'est un miracle que je prie Dieu qui dure toujours. Madame la Duchesse de Chaulnes m'a envoyé la lettre que vous lui écrivez : personne ne sait dire, comme vous, précisément tout ce qu'il faut ; tout est à sa place et convient au dernier point. En un mot, que vous dirai-je ? je prends part à tout ce que vous avez si parfaitement bien fait : l'amour-propre, l'amitié, la reconnoissance, tout est content. Il me semble que vos frères ne sont partis qu'après vous avoir aidés à faire les honneurs de votre maison. Je ne vous dis rien de la députation ; tout a été trop lent, trop long : nous en parlerons une autre fois.

Votre cher enfant se porte bien : vous savez qu'il a été partout l'épée à la main, avec M. de Boufflers : ma fille, ce marmot ! *Dieu le conserve* ; je ne changerai point cette ritournelle. Mayence rendue * ;

* Mayence fut rendue au bout de sept semaines, faute de poudre. M. d'Huxelles avoit fait vingt-deux sorties, dans lesquelles il avoit tué cinq mille hommes aux ennemis. Mais sa belle défense fut très-mal jugée à Paris ; « Cette ville immense » (dit Voltaire) pleine d'un peuple oisif qui veut juger de tout » et qui a tant d'oreilles et tant de langues avec si peu d'yeux ». On y hua M. d'Huxelles en plein théâtre. Mais Louis XIV l'accueillit ; on prétend qu'il lui dit : *Vous vous êtes défendu en homme de cœur, et vous avez capitulé en homme d'esprit.* Ce qui excuse un peu l'injustice du public, c'est que cet Officier étoit la créature très-dévouée de Louvois ; et comme il avoit rendu Mayence au moment où elle alloit être secourue, on le

cette nouvelle nous a surpris : on étoit si aise de ce siége, que je me moquois toujours de M. de Lorraine. On dit que le Marquis d'Huxelles en sort avec l'estime des amis et des ennemis. Je tremble que le frère du Doyen ne soit encore du nombre des morts ou des blessés : tous ses braves frères ne font pas vieux os ; il en est bien persuadé, si du moins on en juge par la manière prompte et légère dont il entendit ce que lui disoit M. Prat : il est accoutumé à recevoir de telles nouvelles. Je suis en peine du pauvre Martillac : que fait-on sans jambe dans une ville qui est prise d'assaut (1) ? quel bruit, quelle confusion, quel enfer ! j'en suis inquiète. Je plains M. de la Trousse : nous disions fort bien, en lui voyant rajuster la Trousse : Le pis qui puisse lui arriver, c'est de jouir de la dépense qu'il y fait ; ah ! nous disions fort bien et trop vrai.

Voulez-vous savoir notre vie, ma chère enfant, la voici : Nous nous levons à huit heures, la messe à neuf ; le tems fait qu'on se promène, ou qu'on ne se promène pas, souvent chacun de son côté : on dîne fort bien ; il vient un voisin, on parle de nouvelles ; nous travaillons l'après-dînée, ma belle-

soupçonna de l'avoir fait pour servir le Ministre, car celui-ci voyant le Roi chaque jour plus dégoûté de lui, craignoit, disoit-on, tout événement décisif, qui, en amenant la paix, l'auroit rendu moins nécessaire. (*Voyez* la Lettre du 26 Octobre 1688 à la note.)

(1) Madame de Sévigné n'ignoroit point que Mayence avoit été prise par composition, mais elle vouloit parler de l'attaque du chemin couvert, qui fut très-vive et très-meurtrière.

fille à cent sortes de choses, moi à deux bandes de tapisserie que Madame de Carman me donna à Chaulnes; à cinq heures on se sépare, on se promène, ou seule, ou en compagnie, on se rencontre à une place fort belle, on a un livre, on prie Dieu, on rêve à sa chère fille, on fait des châteaux en Espagne, en Provence, tantôt gais, tantôt tristes. Mon fils nous lit des livres très-agréables et fort bons: nous en avons de dévotion, les autres d'histoire; cela nous amuse et nous occupe; nous raisonnons sur ce que nous avons lu: mon fils est infatigable; il lit cinq heures de suite, si l'on veut. Recevoir des lettres, y faire réponse, tient une grande place dans notre vie, principalement pour moi. Nous avons eu du monde, nous en aurons encore, nous n'en souhaitons point; quand il y en a, on est bien aise. Mon fils a des ouvriers, il a fait *parer*, comme on dit ici, ses grandes allées; vraiment elles sont belles: il fait sabler son parterre. Enfin, ma fille, c'est une chose étrange comme, avec cette vie toute insipide et quasi triste, les jours courent et nous échappent; et Dieu sait ce qui nous échappe en même tems: ah! *ne parlons point de cela*; j'y pense pourtant, et il le faut. Nous soupons à huit heures; Sévigné lit après souper, mais des livres gais, de peur de dormir; ils s'en vont à dix heures; je ne me couche guère que vers minuit: voilà quelle est à peu près la règle de notre couvent; il y a sur la porte, *Sainte liberté*, ou *fais ce que*

voudras *. J'aime cent fois mieux cette vie que celle de Rennes : ce sera assez tôt d'y aller passer le Carême pour la nourriture de l'âme et du corps.

Du Plessis m'a écrit que sa chimère n'avoit montré que le bout du nez, qu'elle n'est pas encore sortie ; mais qu'il est marié à une personne toute parfaite et conforme à son goût, qui a de l'esprit, de la beauté, de la naissance, et qui le met en état de n'avoir plus besoin de rien ; c'est de quoi vous me faites douter ; il me paroît pourtant écouter encore Madame de Vins. Enfin, voici ses mots : *J'aime beaucoup plus cette femme-ci que la défunte ;* cela convient à la douleur qu'il eut de la perdre, vous en souvient-il ?

* C'est ce que dit Rabelais de l'Abbaye de Thélème. « En leur » règle n'étoit que cette clause : *Fais ce que voudras.* »

LETTRE 929.

A la même.

Aux Rochers, mercredi 21 Septembre 1689.

NON-SEULEMENT je lis vos lettres avec plaisir, mais je les relis avec une tendresse qui m'occupe et qui me fait aimer mes promenades solitaires : ces lettres sont bien plus aimables et mieux écrites que vous ne pensez ; vous ne sentez pas vous-même le tour et l'agrément que vous y donnez. Il faut que je vous dise, ma chère Comtesse, que

M. de Chaulnes, après tant et tant d'amitiés, nous a un peu oubliés à Paris. Il reçut votre lettre à Versailles ; elle étoit toute propre à le réveiller : cependant, en huit jours de séjour et trois conférences avec le Roi, il n'a pas trouvé le moment de dire un mot en faveur de mon fils, ni même à M. de Croissi : il se contenta seulement de dire à M. de Lavardin qui devoit tenir les États : « Mon» sieur, je vous conjure que M. de Sévigné soit » député ». Et le lendemain, sur les plaintes du Maréchal d'Estrées, cela fut changé ; ainsi cette parole est demeurée fort en l'air. Madame de Chaulnes doit en parler à M. de Croissi ; mais ce sera trop tard assurément : il y a des gens qui ne s'endorment pas, et voilà où nous en sommes. Si cette affaire dépendoit du Maréchal d'Estrées, elle seroit très-assurée : Madame de la Fayette lui a écrit deux lettres d'une force qui l'engage puissamment ; il demande seulement que dans ce moment d'interrègne, il puisse entrevoir ce qui seroit agréable à la Cour, et il conduit lui-même Madame de la Fayette, laquelle, de son côté, fait agir notre Duchesse, et met l'Abbé Têtu entr'elle et Monsieur de Croissi : elle fait assurément des merveilles, et nous attendons l'effet de tous ses soins assez tranquillement pour la chose ; mais blessés de la froideur et du silence de ce Duc, dont les amitiés pour moi et pour mon fils, les vues, les avis, les manières nous avoient fortement persuadés, avec toute la Province, d'une distinction particulière. Voilà

entre nous de quoi nous sommes affligés et tellement surpris, que comparant ce qui s'est passé depuis leur départ, avec tout ce qui s'est passé auparavant, nous perdons la raison, nous ne comprenons rien à cette horrible différence, et nous croyons que c'est un songe, de ces songes désagréables, qui font qu'on est ravi de s'éveiller, et de retrouver la vérité. Nous vous manderons la suite : mais croyez qu'on ne peut être plus contens que nous le sommes du Maréchal ; il nous a écrit même, sans s'ouvrir autant qu'à Madame de la Fayette, de la manière du monde la plus obligeante. Pour M. de Lavardin, il est vrai que c'étoit une jolie contenance que de tenir les États ; mais c'étoit ôter la plus belle rose du chapeau du Maréchal : Sa Majesté saura bien consoler Monsieur de Lavardin, quand elle voudra.

Que dites-vous de Mayence ? Le Marquis d'Huxelles a manqué de poudre et de mousquets ; il nous sembloit aussi que les secours étoient un peu lents : enfin, Dieu l'a voulu, comme il veut que votre enfant se porte bien. Il m'a écrit une fort jolie lettre, ce pauvre Marquis, il badine avec moi, il appelle ma belle-fille *sa cousine*, il dit qu'ils n'ont encore rien fait, il se loue de M. de Boufflers ; en un mot, on ne peut pas mieux répondre à cette porte du courage et de la valeur qu'il y répond ; *Dieu le conserve*. Coulanges me paroît transporté de votre magnificence, de votre bonne chère, et de votre bon air, et de Pauline : vous

êtes méchante, vous croyez qu'il est forcé par la vertu de l'exorcisme, je le crois; mais sans être Ducs, vous avez plus de grandeur qu'il n'en faut pour le transporter : votre compagnie étoit parfaitement bonne, et votre cour fort honnête; rien ne pouvoit s'ajouter à cette bonne et grande réception.

Ce M. Rousseau est un fou avec sa Madame de la Rivière qui monte au ciel toute lumineuse : ce sont de leurs songes ordinaires et extraordinaires, à quoi ils font tant d'honneur, qu'ils ont pensé en être embarrassés; car ils prenoient pour des vérités bien sérieuses, tout ce qu'il plaisoit à leur imagination de leur représenter. Pour moi, je ne rêve point quand je vous dis qu'une de mes lettres a été perdue ou égarée; je n'ai point été depuis le 17 jusqu'au 24 sans écrire à ma chère fille : je vous écrivis ici, où je vins avec Mme. de Chaulnes et M. de Revel; elle partit le samedi 20 à quatre heures du matin, et je vous écrivis le lendemain 21 d'Août : ce n'est que pour gronder la poste que je me souviens de tout ce calcul; je ne m'en plains pourtant pas, car je reçois fort bien vos lettres. Vous louez Revel par où je l'ai loué, en disant que je l'avois trouvé vrai et loin de toute vanité (1), et à tel point, qu'après m'avoir conté, et le passage du Rhin, et Senef, et d'autres choses de ses campagnes, je ne savois s'il étoit digne de louange, ou de blâme. Il nous disoit qu'il étoit tombé d'abord

(1) *Voyez* la Lettre du 24 Août.

dans le Rhin, qu'on l'avoit retiré par les cheveux, que son cheval étoit tombé dans un trou : enfin, il me contoit tout cela si je ne sais comment, que je le croyois noyé : cependant, il me semble qu'il remonta bien vite, tout mouillé, sur un autre cheval, et s'en alla assez joliment charger les ennemis, et dégager Monsieur le Prince qui venoit d'être blessé (1). Cependant j'avois grand besoin de cet arrêt du conseil d'en haut, que m'envoie le Chevalier (2), car c'en est un pour moi. Je suis obligée de dire, pour achever de louer Revel, qu'il ne m'avoit pas parlé avec cette négligence du combat d'Altenheim (3), et de la réputation de M. le Chevalier.

Monsieur DE SÉVIGNÉ.

J'avois pourtant assuré ma mère qu'on ne pouvoit être plus estimé sur la valeur et même sur la probité que l'étoit Revel : mais ce n'étoit qu'une très-petite *sentence* d'un juge subalterne, en comparaison de *l'arrêt* du Conseil, qui vient d'être donné par le Chevalier *de la gloire*. Puisque nous sommes sur le chapitre de Revel, voici une petite histoire qui vous paroîtra entièrement *fuor di proposito*. Je vis un jour la R. * chez Madame de

(1) Le Comte de Revel commandoit les Cuirassiers au passage du Rhin, le 12 Juin 1672.

(2) *Voyez* la lettre du 24 Août.

(3) M. le Chevalier de Grignan s'étoit fort distingué au combat d'Altenheim, arrivé le 2 Août 1675.

* C'est celle dont parloit M. de Revel, dans la Lettre du 24

Louvois jouer à la bassette; elle perdoit considérablement : enfin, piquée jusqu'au vif, elle fit un grand *alpion* (1), et dit ces belles paroles : « Si je » perds cet alpion, je dirai de moi la plus grande » infamie qu'on puisse jamais dire ». Elle perdit; et pour tenir sa parole, elle apprit à la compagnie qu'elle avoit pris ce matin-là même, par avarice, un lavement qu'on lui avoit apporté la veille, ne voulant point avoir fait une dépense inutile. Voilà l'histoire, ma très-belle petite sœur, en voici l'application : je suis piqué; j'ai perdu cette députation, sur laquelle on m'avoit fait compter malgré moi; et pour me venger, je vais vous dire de moi une infamie pire que celle de la R. C'est que, malgré toutes les belles réflexions et la philosophie que la retraite et la solitude inspirent, je me suis trouvé tellement ému de l'oubli et de l'indolence de M. de Chaulnes, du dégoût que cela donne dans la Province, de la joie que cela donne aux ennemis de M. de Chaulnes, et à ceux qui me haïssent à cause de lui, que j'ai encore actuellement toutes les peines du monde à m'en remettre. J'ai donc évité avec soin tout ce qui pouvoit m'y faire penser, et comme vos lettres étoient remplies d'amitié pour

Août. Ceux qui voudroient absolument deviner ce que signifie cette R. peuvent choisir entre Madame de Rambures et Madame de Royan, deux personnes d'assez bonne compagnie et d'assez mauvaises mœurs pour qu'on risque peu de leur prêter en ce genre tout ce qu'on jugera à propos.

(1) *Alpion*, terme du jeu de la bassette, qui est le synonyme de *paroli* au jeu de pharaon.

moi, et de l'intérêt que vous preniez à cette petite distinction, j'aurois mieux aimé mourir que de les lire ; j'en faisois un poison. Voyez, ma belle petite sœur, si je puis vous marquer une plus grande confiance, que de vous conter une telle petitesse, après six ans de raisonnement et de bon sens ; mais dites-moi aussi s'il y a quelque chose de comparable entre l'amitié et la chaleur que M. de Chaulnes témoigne depuis deux ans pour nous faire ce plaisir, et la singulière léthargie qu'il fait voir présentement, et le profond silence qu'il observe, après tant de paroles données si solennellement, qu'il ne se réjouissoit de quitter la Bretagne, que parce qu'il alloit assurer et consommer cette affaire. Comment a-t-il pu vous aborder après cela? comment a-t-il pu écrire à ma mère? comment peut-il, enfin, se justifier d'avoir manqué aux plus grossiers devoirs de l'amitié? Auroit-on jamais cru que M. et Madame de Chaulnes fussent devenus inutiles pour nous au sujet de la députation de Bretagne, et que Madame de la Fayette et M. le Maréchal d'Estrées fussent les seuls qui nous l'auroient fait avoir, si les mesures avoient été prises de meilleure heure? Je commence un peu à n'y plus penser ; et présentement que je suis tout-à-fait sans espérance, je me trouve comme cet homme de Dijon, dont M. d'Ormesson nous a souvent conté l'histoire ; il étoit sur la roue, et disoit à son confesseur : « Monsieur, il y a long-tems que je n'ai eu » tant de repos d'esprit ». Il est vrai que je suis

bien plus tranquille que je n'ai été depuis un mois, pendant que je croyois recevoir tous les ordinaires des lettres de Monsieur de Chaulnes : ma mère vous mandera ce que j'ai pensé là-dessus. Je suis sûr que c'est l'amour qui nous a joué ce mauvais tour *; et c'est ce qui peut seul excuser cette conduite; car qui ne sait que tout doit céder au pouvoir de l'amour? c'est dommage seulement qu'on puisse l'attribuer à cette petite éraillée et ricaneuse de B. D. L. R. Je sais déjà où trouver à l'avenir une plus grande consolation qu'aux Rochers; c'est assurément auprès de M. de Grignan, dans votre beau château : si Dieu conserve la santé de tous vos Grignans, et que rien ne change aussi de ce côté, ni chez moi, ni dans la famille de Madame de Mauron, je ne prévois rien qui puisse m'empêcher de vous aller voir à Grignan, sous prétexte d'aller aux eaux; mais, en effet, pour éviter par-là un arrière-ban, dont je n'ai pu me dispenser cette année, à cause de la manière dont il me fut offert, et parce que M. de Chaulnes me dit lui-même de l'accepter dans les vues qu'il m'assuroit avoir pour moi. Ce sera donc vers le printems, ou plutôt vers le commencement de l'été, que, selon toutes les

* On voit dans les Mémoires de Saint-Simon quelle étoit la passion de Mademoiselle de Coetlogon pour M. de Cavoie, qu'elle épousa dans la suite. C'est par le crédit de celui-ci qu'elle avoit obtenu pour son frère la préférence sur M. de Sévigné pour la *députation* des Etats; c'est là cet amour sur le compte duquel M. de Sévigné met sa petite disgrâce.

apparences humaines, je vous verrai, ma très-belle. Je crains seulement que dans ce tems-là, M. de Grignan ne soit obligé d'être la lance en arrêt sur les côtes, et de ne pas le voir autant que je le souhaite. Je suis ravi que Pauline commence à faire des conquêtes : le petit Coulanges paroît la louer de bon cœur et de bonne foi. Votre fils me mande fort joliment qu'après avoir été à la prise de trois ou quatre villes, il a fort envie de venir s'exposer à l'air des Rochers. Adieu, ma très-belle petite sœur ; je salue et embrasse tous les illustres Grignans, sans oublier d'y comprendre M. de la Garde.

Madame de SÉVIGNÉ continue.

Il faut que tout cela se passe, cela soulage. Vous croyez bien, ma chère bonne, que si je le vois partir pour Bourbon et pour Grignan, je lui demanderai une place dans son carrosse. Il se trouvera à la fin que moi, qui ne lève point boutique de philosophie, je serai plus philosophe qu'eux tous. Ma providence me sert admirablement dans ces occasions : c'est la soumission à ses ordres qui a fait souffrir héroïquement à Mademoiselle le Camus la rupture de son mariage (1) : je trouverois fort à dire que l'air de disgrâce du Cardinal (*le Camus*) y fût entré pour quelque chose. Je crois que cette Eminence se contentera d'aller en Paradis, et qu'il

(1) *Voyez* la Lettre du 11 Septembre.

ne quittera point *ces canailles chrétiennes* (1). Je ne puis jamais croire que des gens d'un très-bon esprit, puissent jouer long-tems la comédie; c'est trop prendre sur soi. Je sens les chagrins de toute cette famille. On croit toujours l'affaire du Parlement de Rennes toute résolue.

(1) C'est à propos d'un Prélat fort entêté de sa naissance, lequel prêchant un jour au peuple de son diocèse, le traitoit de *canaille chrétienne*.

LETTRE 930.

A la même.

Aux Rochers, dimanche 25 Septembre 1689.

Je m'accommode assez mal de la contrainte que me donne M. de Grignan : il a une attention perpétuelle sur mes actions; il craint que je ne lui donne un beau-père : cette captivité me fera faire une escapade, mais ce ne sera pas pour *Monsieur* le Comte de Revel; oui, *Monsieur*, c'est non-seulement *Monsieur*, mais c'est *Monsieur le Comte* de Revel : nous ne savons ce que c'est dans cette Province que de nommer quelqu'un *sans titre* (2) : cependant nous nous oublions quelquefois, et nous l'appelons *Revel*; mais c'est sous le sceau de la confession. Je ne veux point l'épouser, soyez en repos, il est trop galant. Vous voulez donc savoir, ma

(2) M. de Coulanges disoit que les enfans du Parlement de Rennes naissoient tous *Marquis et Comtes*.

chère belle, qui sont *ses Chimènes;* vous en nommez deux très-Bretonnes : en voici trois autres : une jeune Sénéchale qui étoit ici, et qui n'est point parente de celle que vous avez vue; Mademoiselle de K.... fort jolie, qui étoit à Rennes; et sur le tout, une petite Madame de M. C.... *votre nièce*, car elle est petite-fille de *votre père* Descartes : elle a bien de l'esprit, et a toute la mine de croire que le feu est chaud, et qu'elle peut brûler et être brûlée. Cependant tout cela est si honnête que leur amant commun paroît s'ennuyer mortellement à Rennes. Il mandoit l'autre jour à M. de Louvois, que s'il avoit besoin pour quelque guerre d'hiver de l'Officier du monde le plus reposé, il le faisoit souvenir de lui.

Parlons tout d'un train, ma fille, de la prévention de M. le Chevalier; l'amitié fait-elle un tel aveuglement? Je crois la connoître; mais il me semble qu'elle se laisse toujours convaincre par la lumière : on n'en aime pas moins ceux qui ont tort; mais on voit clair. Quoi! une inconnue nommée *la Raison*, soutenue de la vérité, heurtera à la porte, et elle en sera chassée comme de l'Université de Paris, (vous avez vu le charmant ouvrage de Despréaux (1), et on ne voudra pas seulement l'entendre, accompagnée de ses (*pièces*) justificatives! quoi, deux et deux ne feront plus quatre! Une

(1) *Voyez* l'arrêt burlesque donné en la grand'chambre du Parnasse en faveur des Maîtres-ès-arts, etc. pour le maintien de la doctrine d'Aristote. *Œuvres de Boileau-Despréaux*.

gratification

gratification donnée par le Maréchal de la Meilleraie, de cent écus en deux ans, qui n'a jamais été sur aucun état de pension, et qu'on ne savoit pas, fera un crime de n'être pas continuée, quand on dit : « Monsieur, il faudra voir aux Etats pro» chains ; si je m'étois trompé, cela seroit aisé à » réparer ». Car pour celle du mort rayée et donnée aux Etats de 71, Coëtlogon n'en disconvient pas. Peut-on avoir tort quand on fait voir clairement toutes ces choses ? Ah ! si M. le Chevalier avoit une telle cause en main, avec ce beau sang bouillant qui fait la goutte et les héros, il sauroit bien la soutenir d'une autre manière que je ne fais. Mais peut-on, avec un si bon esprit, fermer les yeux et la porte à cette pauvre vérité ? Non vraiment, ma chère Comtesse, ce n'est point sur ce chapitre que M. le Duc de Chaulnes a tort ; c'est son chef-d'œuvre d'amitié ; il en a rempli tous les devoirs, et au-delà : c'est avec nous qu'il a tort, et qu'il a un procédé qui m'est entièrement incompréhensible : telle est la misère des hommes ; tout est à facettes, tout est vrai, c'est le monde. Ce bon Duc m'a encore écrit de Toulon : il ne cesse de penser à moi, sans y avoir songé un seul moment pendant huit jours qu'il a été à Paris ; pas un mot au Roi de cette députation tant de fois promise, et avec tant d'amitié et de raison de croire qu'il en faisoit son affaire ; pas un mot à M. de Croissi, dont il emmenoit le fils, et qui auroit nommé votre frère : il dit une parole en l'air à M. de Lavardin : mais

croyoit-il qu'il eût plus de pouvoir que lui pour faire un Député? Nous étions persuadés que c'étoit après en avoir dit un mot au Roi. Enfin, il part, il apprend que Lavardin ne tiendra point les Etats; il falloit donc écrire. Il va à Grignan, vous lui en parlez; il semble qu'il aît quelque envie d'écrire, mais cela ne sort point; il m'écrit de Grignan et de Toulon, il ne m'en dit pas un mot. Madame de Chaulnes doit en parler à M. de Croissi, mais ce sera trop tard; la place sera prise par M. de Coëtlogon. Pour M. le Maréchal d'Estrées, il ne s'est engagé qu'à Madame de la Fayette avec une joie sensible, pourvu que la Cour le laisse le maître; nous étions trop bien de ce côté-là; mais nous n'y songeons plus : M. de Cavoie aura la députation pour son beau-frère, et fera bien (1). La bonne Duchesse a trop perdu de tems; elle est timide, elle trouvera les chemins barrés; tout le monde ne sait pas parler. De vous dire que je concilie ce procédé léthargique avec une amitié dont je ne saurois douter, non très-assurément, je ne le comprends pas, ni mon fils non plus : mais notre résolution, c'est d'être assez glorieux pour ne point nous plaindre; cela donneroit trop de joie aux ennemis de ce Duc, ce seroit un triomphe. Nous sommes dans ces bois; il nous est aisé de nous taire; il peut arriver des changemens pour une autre année : ainsi nous sommes fort aises que vous l'ayez reçu si magnifiquement; nous ne rompons nous-mêmes aucun

(1) *Voyez* la Lettre du 14 Septembre.

commerce; je dirai seulement le fait, et demanderai *à son Excellence* comment elle a pu faire pour penser sans cesse à nous, et pour nous oublier et s'oublier elle-même. Nous n'irons point du tout aux Etats, et nous nous moquerons de l'arrière-ban, qui ne nous est bon qu'à nous donner du chagrin. Voilà nos sages résolutions : si vous les approuvez, nous les trouverons encore meilleures. Cependant nous sommes très-sensibles à la perte que vous allez faire de votre aimable Comtat; nous ne saurions trop regretter tant de belles et bonnes choses qui en revenoient, ni vous voir sans peine rentrer dans la sécheresse et l'aridité des revenus. Je sens ce coup tout comme vous, et peut-être davantage; car vous êtes sublime, et je ne le suis pas.

A propos de sublime, M. de Marillac (1) ne fait point mal, ce me semble. La Fayette est joli, exempt de toute mauvaise qualité; il a un bon nom, il est dans le chemin de la guerre, et a tous les amis de sa mère qui sont à l'infini : le mérite de cette mère est fort distingué; elle assure tout son bien, et l'Abbé (2) le sien. Il aura un jour trente mille livres de rente : il ne doit pas une pistole : ce n'est point une manière de parler. Qui

(1) René de Marillac, Doyen des Conseillers d'Etat, marioit Marie-Madeleine de Marillac sa fille avec René-Armand Mothier, Comte de la Fayette, fils puîné de Madeleine Pioche de la Vergne, Comtesse de la Fayette, et Colonel du régiment de la Fère.

(2) Louis Mothier, Abbé de la Fayette, fils aîné de Madame de la Fayette.

trouvez-vous qui vaille mieux, quand on ne veut point de la robe ? La Demoiselle a deux cent mille francs, bien des nourritures; Madame de la Fayette pouvoit-elle espérer moins ? Répondez-moi un peu, car je ne dis rien que de vrai. M. de Lamoignon est le dépositaire des articles qui furent signés il y a quatre jours entre M. de Lamoignon, M. le Lieutenant-Civil, et Madame de Lavardin qui a fait le mariage.

Mais que dites-vous de tout ce mouvement de magistrature? Je suis au désespoir que notre M. de Lamoignon n'ait point trouvé de place; cela est sensible pour lui et pour ses amis. Votre M. de Torcy (1) est bien né coiffé : ah, et que vous l'auriez bien fait écrire d'une bonne encre! mais tout cela n'étoit point rangé pour nous faire profiter de la chaleur de cette amitié : Dieu ne le vouloit point, cela est visible, et nous n'y pensons plus. Voilà M. de Pontchartrain Contrôleur-Général; je le croyois bien, mais pas sitôt : nous allons lui écrire; vous n'y manquerez pas, et à Madame de Moucy; la voilà sœur du Premier-Président (*Ach. de Harlay*); elle n'en sera pas plus glorieuse.

Que Pauline est heureuse d'être auprès de vous! vous la repétrissez toute; c'est bon signe qu'elle prenne goût aux louanges que vous donnez à Madame de Dangeau. Cette petite fille est capable et

(1) Jean-Baptiste Colbert, Marquis de Torcy, reçu Secrétaire d'Etat en survivance de Charles Colbert, Marquis de Croissi, son père.

digne de tout ce que vous voudrez bien lui faire connoître : j'en ai jugé ainsi, dès que vous m'avez dit qu'elle avoit de l'esprit et une grande envie de vous plaire. Encore une fois, qu'elle est heureuse d'être avec vous, de vous regarder et de vous entendre ! Coulanges m'en paroît charmé, et de vous, et de M. de Grignan, et de votre château, et de votre magnificence : cette manière de faire les honneurs de la maison, a fait de profondes traces dans son cerveau ; il vous reconnoît pour Duc et Duchesse de *campo basso* pour le moins. Enfin, ma chère Comtesse, que ne faites-vous point, quand vous le voulez, et avec quel air, et quelle bonne grâce ? Mon fils a lu avec plaisir ce que vous lui mandez ; il vous a écrit depuis peu ce qu'il pensoit ; il trouve que je vous ai dit aujourd'hui tout ce qu'il pourroit vous dire ; il vous prie d'être persuadée que ma santé est parfaite, et que l'air des Rochers est excellent. M. d'Aix n'est guère honnête de n'être pas venu vous voir ; quelle folie de vouloir être Premier-Président (*d'Aix*) ! mais c'est qu'il est fou ; par bonheur, ceux de qui cela dépend, ne le sont point : si, malgré le bon parti que vous prenez de vouloir bien vivre avec lui, sa conduite vous déplaît, je vous conseille d'en écrire à Madame de la Fayette ; elle n'est pas persuadée qu'il puisse avoir raison contre vous, et il n'y a guère de choses qu'il craigne davantage, que de paroître extravagant à ses yeux. Je sens le mépris que l'on a pour votre Parlement, en lui laissant le chef que nous

connoissons : voyez un peu ce que sont devenus ceux qu'on a donnés à cette Province, Messieurs d'Argouges, Pontchartrain, Boucherat; voilà des hommes; et non pas un cheval *marin* * qui tue et fait cent folies. Je nommerai aussi la Faluère, dont tout le monde est content au dernier point. Adieu, mon enfant, je vous embrasse avec une tendresse infinie.

* Equivoque sur le nom du Premier-Président. *Voyez* le mot *Marin* à la table.

LETTRE 931.

A la même.

Aux Rochers, mercredi 28 Septembre 1689.

Vous m'étonnez de me conter la sorte d'incommodité de M. de la Trousse (1); on m'avoit bien mandé que depuis la ceinture en bas c'étoit une espèce de paralysie : mais cette circonstance est affreuse, et le met hors de combat, c'est-à-dire, hors de toute société, et par conséquent sans consolation. C'est une infirmité que je ne comprends pas que les eaux de Bourbon puissent guérir : où va-t-on prendre que des eaux qui ne font qu'ouvrir, soient propres à rajuster et à resserrer ce qui est relâché et insensible? Enfin, ma fille, voilà un mal des plus extraordinaires : je plains M. de la Trousse plus qu'il ne me plaindroit. Je souhaite que

(1) *Voyez* la Lettre du 18 Septembre.

M. le Chevalier se trouve aussi bien des eaux de Balaruc qu'on le lui fait espérer. Il faut qu'elles soient d'une grande force : quoi ! c'est pour se baigner une heure et demie en trois jours, qu'on vient du bout du monde chercher ce remède; car on ne boit point de ces eaux : mandez-moi l'effet qu'elles font, et sur-tout si M. le Chevalier y aura trouvé du soulagement. Ce voyage doit être court, si l'on ne se baigne que trois jours ; si, après cela, le Chevalier étoit en état de servir, vous auriez tous grande raison de souhaiter pour lui la guerre du Dauphiné; votre beau château seroit sa retraite et son lieu de repos. Voilà une lettre de Coulanges; vous y verrez qu'il est toujours fort entêté de votre magnifique réception et de Pauline.

Madame de Chaulnes me mande qu'elle a parlé à M. de Croissi, qui fera de son mieux, et qu'elle enverra une lettre de M. le Duc de Chaulnes à M. de Pommereuil : tout cela est si mal bâti, que je ne compte plus sur cette affaire. M. de Pommereuil et le Maréchal d'Estrées sont tout à nous ; ce dernier ne souhaite que d'entrevoir si le nom de mon fils sera agréable à nommer : c'est ce que M. de Chaulnes devoit faire, ou Madame de Chaulnes après le départ de son mari ; c'est ce qu'il devoit écrire après qu'il eut appris à Lyon que M. de Lavardin ne tiendroit point les Etats. Enfin, je ne comprendrai jamais cette léthargie après toute la suite de leur amitié, nous ayant dit cent fois, *c'est notre affaire plus que la vôtre.* Pour moi je crois

qu'ils n'ont pas voulu se commettre contre M. de Coëtlogon, aux soins duquel on attribue le retour du Parlement, et le présent que fait la ville de Rennes (1), quoiqu'il n'y fasse rien du tout; car les volontés vont toutes seules : mais comme il est Gouverneur de Rennes, il a un air de s'empresser, et ils ont été embarrassés de me mander cette raison chagrinante pour eux : mais pourquoi donc recommander mon fils à M. de Lavardin? c'est à quoi je ne comprends rien, et à quoi je ne veux plus penser, sans pouvoir croire néanmoins qu'ils ne m'aiment plus : il y a de la timidité plus que de l'indifférence, et je vois que cette bonne Duchesse est battue des furies. Ne vous ai-je pas dit que son mari m'avoit écrit de Toulon? Je lui ferai réponse à Rome, quand je verrai encore un peu plus clair à ce que j'aurai à lui mander : mais je ne veux point du tout me plaindre d'eux : ce seroit un mauvais personnage; tout est brouillé et caché sous le voyage de Rome : nous ne sentons aucune sorte d'humiliation à l'égard du public, et mon cœur les justifie, ne pouvant pas douter qu'ils ne nous aimassent mieux que M. de Coëtlogon.

Nous avons ici un Abbé de Francheville, qui a bien de l'esprit, agréable, naturel, savant sans orgueil; Montreuil * le connoît. Il a passé sa vie à

(1) *Voyez* la Lettre du 14 Septembre.

* L'Abbé de Montreuil étoit Secrétaire et ami de l'Archevêque d'Aix, Colnac : c'est lui dont nous avons quelques jolis madrigaux.

Paris, il vous a vue deux fois, vous êtes demeurée dans son cerveau, comme une divinité: il est grand Cartésien; c'est le maître de Mademoiselle Descartes; elle lui a montré votre lettre, il l'a admirée et votre esprit tout lumineux; le sien me plaît et me divertit infiniment: il y a long-tems que je ne m'étois trouvée en si bonne compagnie. Il appelle mon fils, *nate deâ*, et il me trouve aussi une espèce de divinité, non de *la plebe degli dei* *; pour moi, je ne me crois qu'une divinité de campagne: mais voulant rassurer M. de Grignan, qui peut craindre que je ne l'épouse, je l'avertis qu'une autre veuve, jeune, riche, d'un bon nom, l'a épousé depuis deux ans, touchée de son esprit et de son mérite, ayant refusé des Présidens à mortier, c'est tout dire; et lui, après avoir été recherché de cette veuve, comme il devoit la rechercher, a enfin cédé à l'âge de soixante ans, et a quitté son Abbaye, pour n'avoir plus d'autre emploi que d'être un philosophe chrétien et cartésien, et le plus honnête homme de cette Province. Il est toujours à son château, et sa femme jeune et bien faite ne croit rien de bon que d'y être avec lui. Il est venu voir mon fils et moi; et si nous sommes fort aises de causer avec lui, nous croyons qu'il est ravi de causer avec nous. Cet homme ne vous déplairoit pas; il s'appelle présentement M. de Guébriac; il est venu de quatorze lieues d'ici nous faire une

* Citation de l'*Aminte du Tasse*. Les mots *nate deâ* sont de l'*Enéïde de Virgile*.

visite; l'idée qu'il a de vous, me fait plaisir : je ne pourrois guère m'accommoder d'un mérite qui n'auroit aucune connoissance du vôtre.

Ma chère Pauline, j'ai été ravie de revoir de votre écriture, je craignois que vous ne m'eussiez oubliée dans votre prospérité : c'en est une si grande pour vous, que d'être bien avec votre chère maman, et d'en être devenue digne, qu'une petite tête comme la vôtre pourroit fort bien en tourner. Je vous conseille de continuer l'exercice de toutes vos petites perfections, qui vous conserveront l'amitié de votre maman, et, en chemin faisant, l'estime de tout le monde. En vérité, ma fille, je suis fort aise que pour votre amusement et pour l'honneur de ma prophétie, Pauline soit devenue aimable et douce, et comme vous la souhaitiez.

Je ne comprends pas que Mademoiselle le Camus puisse être moins bonne à épouser, parce que son oncle ne va point à Rome : quelle vision ! l'a-t-on regardée comme nièce d'un Ministre d'Etat? Il n'est qu'un Cardinal d'un grand mérite, et un saint : il n'y a rien de changé à tout cela.

LETTRE 932.

A la même.

Aux Rochers, dimanche 2 Octobre 1689.

Il y aura demain un an que je ne vous ai vue, que je ne vous ai embrassée, que je ne vous ai entendue parler, et que je vous quittai à Charenton. Mon Dieu ! que ce jour est présent à ma mémoire ! et que je souhaite en retrouver un autre qui soit marqué par vous revoir, par vous embrasser, par m'attacher à vous pour jamais ! Que ne puis-je ainsi finir ma vie avec la personne qui l'a occupée toute entière ! voilà ce que je sens, et ce que je vous dis, ma chère enfant, sans le vouloir, et en solennisant ce bout de l'an de notre séparation.

Je veux vous dire, après cela, que votre dernière lettre est d'une gaîté, d'une vivacité, d'un *currente calamo* qui m'a charmée, parce qu'il est impossible de penser et d'écrire si plaisamment, sans être gaie et en parfaite santé. Parlons d'abord de M. le Chevalier; je trouve son état très-différent de celui où je l'ai vu : comment ! je pourrois entendre frapper le pied droit ! car pour le gauche, nous trouvions qu'il faisoit souvent l'entendu et le glorieux, quoiqu'il fût assez humilié par la contenance de l'autre, qui nous donnoit autant de chagrin qu'à lui. En vérité, c'est un vrai miracle de voir ce pied-là redressé; car il s'en alloit dans cet air de M. de la

Rochefoucauld, qui faisoit pleurer; et tout ce changement par trois quarts-d'heure de bain dans cette eau salutaire, s'est fait en trois jours : le Mont d'Or, ni Barège, n'en savent pas tant. On est donc quitte en trois jours de ce remède. Assurez bien M. le Chevalier de la joie sincère que j'ai du soulagement qu'il a trouvé dans l'usage de ces eaux admirables, en attendant que nous disions *guérison*. Vous louez beaucoup les soins de M. de Carcassonne, en les comparant à ceux que vous auriez de moi : j'en puis juger, il n'y en a jamais eu de si tendres, ni de si consolans. M. le Chevalier trouva donc Madame de Ganges (1) bien changée, cela est fort plaisant : elle avoit grand tort, en effet, de ne pas ressembler à l'idée qu'il s'en étoit faite : pour moi, je l'ai vue assez tournée sur ce beau moule, mais cent mille lieues au-dessous; car après le visage, tant de choses manquent, et de l'air, et de la grâce, et de ce qui fait valoir la beauté, que cette ressemblance devient à rien. Si j'avois su qu'elle eût été femme de mon Ganges que j'ai tant vu, il me semble que je l'aurois regardée tout d'une autre façon : mais cela est fait.

Parlons de votre Mme. de Montbrun; bon Dieu! avec quelle rapidité vous nous dépeignez cette femme! Votre frère en est ravi; mais il ne vous le dira pas, il vous embrasse seulement, il est avec son honnête homme d'ami; et c'est moi qui vous

(1) Belle-sœur de l'infortunée Madame de Ganges. Le nom de celle-ci étoit *Gevaudan*.



remercie d'avoir pris la peine de tout quitter, pour venir impétueusement me redonner cette personne; le plaisant caractère ! toute pleine de sa bonne maison qu'elle prend depuis le déluge, et dont on voit qu'elle est uniquement occupée : tous ses parens Guelphes et Gibelins, amis et ennemis, dont vous faites une page la plus folle et la plus plaisante du monde; ses rêveries d'appeler le Marquis d'Huxelles, les ennemis; elle croit parler des Allemands; et toutes ces couronnes dont elle s'entoure et s'enveloppe; son étonnement à la vue de votre teint naturel; elle vous trouve bien négligée de laisser voir la couleur des petites veines et de la chair : elle trouve bien plus honnête d'habiller son visage; et parce que vous montrez celui que Dieu vous a donné, vous lui paroissez toute négligée et toute déshabillée. Messieurs de Grignan sont bien habiles d'avoir trouvé son teint tout naturel : voilà comme sont les hommes; ils ne savent, ni ce qu'ils voient, ni ce qu'ils disent; j'en ai vus qui admiroient des beautés bien peu admirables.

Vous avez fait un joli voyage au Saint-Esprit; vous avez vu M. de Bâville *, la terreur du Languedoc; vous y avez vu encore M. de Broglio (1). Je crois notre Revel *le César*, et Broglio *le Laridon négligé* (2). Ils n'ont pas toujours été bien ensemble.

* L'instigateur et l'exécuteur des dragonnades.

(1) Victor-Maurice, Comte de Broglio, commandoit en Languedoc. Il étoit frère de Charles-Amédée de Broglio, Comte de Revel.

(2) *V.* la Fable de l'*Éducation*, par La Fontaine, F. 24, l. 8.

M. le Chevalier ne les a-t-il pas vus tous deux dans les chaînes de Mademoiselle du Bouchet? Broglio étoit un si furieux amant, qu'il fut une des raisons qui la jetèrent aux Carmelites.

Au reste, ma belle, nous ne sommes plus fâchés contre nos bons Gouverneurs; j'en suis ravie; j'étois au désespoir qu'ils eussent tort. Il est certain, et tous nos amis en conviennent, que ce Duc ne put pas dire un seul mot au Roi, ni de Bretagne, ni de députation, qui n'eût été mal placé; Rome occupoit tout. Il parla à M. de Lavardin, il a écrit au Maréchal d'Estrées: Madame de Chaulnes a dit à M. de Croissi tout ce qui peut se dire, et rien n'est plus aisé à comprendre que l'envie qu'ils avoient l'un et l'autre de réussir; mais nous n'y pensons plus; et si, par hasard, la chose revenoit à nous, elle nous paroîtroit miraculeuse. Ce n'est pas le plus grand mal que me cause la mort du Pape; je suis véritablement affligée, quand je pense à la perte que vous allez faire par cette mort.

Je vous remercie, ma fille, de me mettre si joliment de votre société, en me disant ce qui s'y passe; rien ne m'est si cher que ce qui vient de vous et de votre famille. Je vous recommande votre belle santé, et de conserver votre jeunesse, et pour cause. Je ris avec vous de la goutte de M. de Grignan: voilà une belle consolation pour un pauvre homme qui crie; mais tout est moins mauvais que de méchantes *entrailles* (1). Dieu vous conserve tous: mes

(1) *Voyez* la Lettre du 14 Septembre.

complimens, mes amitiés, mes caresses où elles doivent être; et pour vous, ma chère enfant, vous savez votre part, c'est moi toute entière.

LETTRE 933.

A la même.

Aux Rochers, mercredi 5 Octobre 1689.

Je ne m'étois jamais avisée d'accuser certains fers qu'on met à la coiffure, de la longueur du visage; cet avis sera fort bon à donner à de certaines personnes que nous connoissons. J'avois ouï dire que c'étoit signe de bonne amitié; mais non, c'est que deux petits fers s'enfoncent dans les tempes, empêchent la circulation, font des abcès : les unes en meurent; les plus heureuses n'ont que le visage alongé d'une aune, pâles comme des mortes : mais la jeunesse, qui revient de loin, se remet avec le tems. Je mettrois bien volontiers ce conte avec de certains que me faisoit autrefois la bonne Princesse de Tarente; enfin, il est bon de tout savoir.

Je ne doute pas que M. de la Garde, qui n'a jamais refusé de remède, ne se serve de celui de cette Madame dont vous me parlez. Vous le verrez la tête en bas, les pieds en haut, *tourner une affaire* (1) comme celle-là; je crois, en effet, que si on étoit long-tems dans ce régime, on n'auroit plus mal aux yeux; je n'ai rien à opposer au récit de cette visite.

(1) On a déjà observé que c'étoit une expression familière à M. de la Garde.

Nous avons eu un fort honnête homme, bien du bon esprit, du plus commode, du plus aisé, du plus savant, du plus tout ce qu'on veut, capable et digne de toutes sortes de conversations : il a été ici huit jours; un de ses beaux-frères y est venu; l'Abbé de Marbeuf, qui ne gâte rien, un autre beau-frère du Comte de Lis, qui gâteroit tout, s'il parloit : c'est un misantrope intérieur, car son chagrin ne sort point; il est fort bien fait, et chante comme Beaumaviel, à s'y méprendre. Quand notre honnête homme fut parti, ce fut la plus simple et la plus plate chose du monde : nous renouvellâmes la vérité que nous avions sentie en ce pays avec vous sur la bonne et sur la mauvaise compagnie; nous trouvâmes que la mauvaise étoit incomparablement plus souhaitable; elle fait respirer agréablement, elle rend heureux ceux qu'elle laisse; et les gens qui plaisent, vous laissent comme tombés des nues : on ne sait plus comment reprendre le train de sa journée; enfin, c'est un grand malheur que d'avoir des gens raisonnables; mais ce malheur n'arrive pas souvent.

Vous me demandez des nouvelles de notre députation; nous ne voulons plus y songer. Madame de Chaulnes a parlé deux fois très-bien à M. de Croissi. L'Abbé Têtu est poussé par Madame de la Fayette pour faire souvenir le Ministre, et repasse si bien sur tout ce qu'a dit Madame de Chaulnes, qu'on peut tout espérer de sa chaleur et des bons tons qu'il a pour ce qu'il entreprend. Madame de Chaulnes lui

lui a laissé le soin de cette affaire, car elle n'est pas toujours à Versailles : Madame de la Fayette fait des merveilles; M. le Duc de Chaulnes a écrit au Maréchal d'Estrées, qui ne demande pas mieux qu'à nous faire plaisir : voilà où nous en sommes. Pour moi, je crois que M. de Coëtlogon l'emportera par les raisons que je vous dis l'autre jour (1). Il y a encore MM. de Lannion et de Château-Renaud; nous regardons tout ce dénouement d'un œil et d'un cœur tranquilles. Je vous remercie d'avoir empêché M. le Chevalier d'écrire à M. de Cavoie (2) pour cette affaire, cela seroit mal.

Mon fils a ri à pâmer de votre Madame : il a ouï parler d'un certain visage long à Rennes; il veut savoir d'où cela lui vient; il est allé à Rennes voir le Maréchal d'Estrées. Vous demandez ce que nous avons fait de vos trente vaisseaux; hélas! ce qu'on en fait toujours. On fut ravi de les recevoir à Brest; c'étoit la plus grande affaire du monde : ils sont tous sortis ensemble, ils ont croisé jusqu'à l'île d'Ouessant; après quoi ils sont revenus à Belle-Isle, puis à Brest, et voilà tout. Vous voyez bien que cette personne qui dit qu'il n'y a jamais rien eu de décidé sur mer depuis la bataille d'*Actium*, a tout-à-fait raison. Madame de Lamoignon étoit accouchée à Bâville d'un fils : comme on l'envoyoit à Paris, le cocher qui le menoit a versé sur ce grand chemin, et ce pauvre enfant en est mort;

(1) *Voyez* la Lettre du 28 Septembre.

(2) Beau-frère de M. de Coëtlogon.

que dites-vous d'avoir ou de n'avoir pas un bon cocher? Vous avez raison d'être bien aise de la diversion que la goutte fait aux entrailles de M. de Grignan : Dieu conserve les dedans de cette place, et empêche les dehors d'être si terriblement insultés, car tout ce qui s'appelle douleur, est bien rude à souffrir : M. le Chevalier ne m'en dédira pas. Mandez-moi toujours comme il se porte de son Balaruc, et en quel tems vos Etats de Languedoc commenceront; les nôtres commenceront le 20 de ce mois à Rennes. Adieu, ma très-chère : ah! que de tout mon cœur j'irois bien me promener avec vous tous sur cette belle terrasse!

LETTRE 934.

A la même.

Aux Rochers, dimanche 9 Octobre 1689.

POINT de vos lettres, ma fille; je suis toute triste quand ce plaisir me manque : j'en aurai demain deux à la fois; il faut que je m'accoutume à ce chagrin, puisque la plainte est inutile. Je suis seule ici, mon fils est à Rennes, pour voir le Maréchal d'Estrées, ma belle-fille, pour voir sa mère. J'aurai demain une femme de Vitré, que j'aime assez; vous l'avez vue une fois à Paris, elle est très-raisonnable; ainsi je ne serai pas tout-à-fait seule. M. de Pommereuil a donné au Maréchal d'Estrées la lettre de M. le Duc de Chaulnes. Madame de Chaulnes a

parlé deux fois tout de son mieux à M. de Croissi; l'Abbé Têtu fait valoir les paroles et le souvenir de cette Duchesse auprès du Ministre : si, après cela nous n'avons notre députation, je dirai que M. de Chaulnes est à Rome; que M. de Lavardin n'a point tenu les Etats; que M. de Château-Renaud, M. de Coëtlogon, dans le service, ont été préférés; enfin, que Dieu n'a pas voulu, car nous avons fait de notre côté au-delà de toutes nos petites forces; et je ne m'amuserai point à haïr des gens que je suis assurée qui en sont aussi fâchés que moi : voilà un chapitre fini.

Que dites-vous de M. de Seignelai, Ministre à trente-six ans * ? Madame de Lavardin me mande des merveilles de Mme. de Mouci et de son frère (1), qui a défendu à son secrétaire, d'un ton à être obéi, de prendre quoi que ce soit au monde, ni directement, ni indirectement; et pour l'y disposer plus agréablement, il lui a donné, d'entrée de jeu, deux mille écus comptant, et a augmenté ses appointemens, qui étoient de huit cents francs, d'une fois autant; il a traité ses autres domestiques à proportion, afin de les mettre à couvert de toutes sortes de tentations. Vous m'avouerez que

* Madame Cornuel revenant de Versailles dans ce tems-là, on lui demanda ce qu'elle avoit vu : elle répondit : *J'ai vu des choses très-curieuses : c'est l'Amour au tombeau et des Ministres au berceau.*

(1) Achille de Harlay venoit d'être nommé à la place de Premier-Président du Parlement de Paris, où il étoit Procureur-Général.

voilà un beau et noble changement, et dont une belle âme, comme celle de ce Magistrat, est bien flattée. Madame de Mouci, sa digne sœur, voyant sa dépense et sa table augmentées, lui donna, l'autre jour, pour douze mille francs de vaisselle d'argent toute neuve, et ne veut pas que son frere la remercie, parce qu'elle dit qu'elle n'en a que faire, et que ce n'est rien du tout. Franchement voilà ce que j'envie, voilà ce qui me touche jusqu'au cœur, de voir des âmes de cette trempe; c'est faire un bon usage des richesses, c'est mettre la vertu au premier rang : j'ai cru que vous seriez bien aise de savoir ce détail d'une famille que vous aimez. Je mandois aussi à Madame de Mouci qu'il falloit écrire au Roi, au Parlement, à la France, à tous les plaideurs, pour se réjouir de voir un tel homme dans une telle place. Je suis assurée que ma lettre ne lui a pas déplu; mais on voit clairement qu'elle n'y veut pas répondre, et qu'elle ne se permet pas le moindre badinage : Dieu la bénisse et la conduise, puisqu'elle veut être en paradis dès ce monde; elle n'est plus d'avec nous, elle est bien heureuse.

On me mande que le Marquis d'Huxelles a été fort bien reçu à la Cour *, que cette Cour est à Fontainebleau, et que M. le Duc de Bourgogne et son Gouverneur (*M. de Beauvilliers*) ont la fièvre tierce; vous savez tout cela, ma chère Comtesse. Si j'avois reçu votre lettre, j'y répondrois, et ne m'amuserois pas ainsi à battre ridiculement la

* *Voyez* la note de la Lettre du 18 Septembre.

campagne. S'il m'étoit venu une Madame de Montbrun (1), je vous ferois des volumes infinis; mais tout est si uni ici, que la matière manque. Je crois que les Etats ne seront que le 25 à Rennes. Je ne sais pas encore précisément le tems que le Parlement y reviendra. On a fait des créations d'un Président et de quatre Conseillers; on attend peut-être que ces charges soient remplies. M. de Bailleul a remis sa charge à son fils, M. de Mêmes exerce la sienne; me revoilà dans la gazette. Parlons de Grignan : comment se porte ce pauvre Comte? où sont les ennemis? est-ce au-dedans ou au-dehors de la place? il faut qu'il souffre que nous lui souhaitions des douleurs à son bras, pour sauver ses entrailles; mais nous voudrions bien que toute la place fût en bon état. M. le Chevalier retournera-t-il à Balaruc? ce seroit une bonne provision pour cet hiver? Où est M. de Carcassonne? M. de la Garde a-t-il la tête en bas, les pieds en haut (2)? Pauline est-elle née coiffée, ou si ce n'est que quelquefois? et vous, ma fille, êtes-vous belle, c'est-à-dire, vous portez-vous bien? Je pense sans cesse à Grignan, à vous tous, à vos terrasses, à votre belle et triomphante vue; je sors de mes bois pour me promener avec vous : mais dans ce grand nombre de pensées, j'en trouve qui me font crier; car, comment s'imaginer qu'on ne travaille à Rome que pour vous ôter ce beau Comtat? ah! *ne parlons*

(1) *Voyez* la Lettre du 2 Octobre.
(2) *Voyez* la Lettre précédente.

point de cela. Embrassez-moi, aimez-moi, et croyez que je suis toute à vous, et qu'il y a un an, un an tout entier, que je ne vous ai, ni vue, ni rencontrée.

LETTRE 935.

De Madame DE LA FAYETTE *à Madame* DE SÉVIGNÉ.

à Paris, le 8 Octobre 1689 *.

MON style sera laconique; je n'ai point de tête : j'ai eu la fièvre; j'ai chargé M. du Bois de vous le mander.

Votre affaire est manquée et sans remède; l'on y a fait des merveilles de toutes parts; je doute que M. de Chaulnes en personne l'eût pu faire. Le Roi n'a témoigné nulle répugnance pour M. de Sévigné; mais il étoit engagé il y a long-tems, et il l'a dit à tous ceux qui pensoient à la députation : il faut laisser nos espérances jusqu'aux Etats prochains; on ne sait pas de quoi il est question présentement : il est question, ma belle, qu'il ne faut point que vous passiez l'hiver en Bretagne, à quelque prix que ce soit; vous êtes vieille, les Rochers sont pleins de bois; les catarrhes et les fluxions vous accableront; vous vous ennuierez, votre esprit deviendra triste et baissera : tout cela est sûr, et les

* Cette lettre étoit mal datée dans quelques éditions précédentes. On la met ici après une Lettre du 9, parce qu'il en est parlé dans la Lettre suivante.

choses du monde ne sont rien en comparaison de tout ce que je vous dis. Ne me parlez point d'argent ni de dettes ; je vous ferme la bouche sur le tout. M. de Sévigné vous donne son équipage ; vous venez à Malicorne, vous y trouvez les chevaux et la calèche de M. de Chaulnes ; vous voilà à Paris ; vous allez descendre à l'hôtel de Chaulnes ; votre maison n'est pas prête, vous n'avez point de chevaux, c'est en attendant ; à votre loisir, vous vous remettez chez vous. Venons au fait : vous payez une pension à M. de Sévigné ; vous avez ici un ménage : mettez-le tout ensemble, cela fait de l'argent ; car votre louage de maison va toujours ; vous direz, mais je dois, et je paierai avec le tems : comptez que vous trouvez ici mille écus dont vous payez ce qui vous presse ; qu'on vous les prête sans intérêt, et que vous les rembourserez petit à petit comme vous voudrez ; ne demandez point d'où ils viennent, ni de qui c'est ; on ne vous le dira pas ; mais ce sont gens qui sont bien assurés qu'ils ne les perdront pas. Point de raisonnemens là-dessus, point de paroles, ni de lettres perdues ; il faut venir ; tout ce que vous m'écrirez, je ne le lirai seulement pas ; et en un mot, ma belle, il faut, ou venir, ou renoncer à mon amitié, à celle de Madame de Chaulnes et à celle de Madame de Lavardin : nous ne voulons point d'une amie qui veut vieillir et mourir par sa faute ; il y a de la misère et de la pauvreté à votre conduite ; il faut venir dès qu'il fera beau.

LETTRE 936.

Madame DE SÉVIGNÉ *à Madame* DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 12 Octobre 1689.

LES voilà toutes deux; mais, mon Dieu ! que la première m'auroit donné de violentes inquiétudes, si je l'avois reçue sans la seconde, où il paroît que la fièvre de ce pauvre Chevalier s'est relâchée, et lui a donné un jour de repos ! cela ôte l'horreur d'une fièvre continue avec des redoublemens et des suffocations, et des rêveries, et des assoupissemens, qui composent une terrible maladie. Quel sang ! quel tempérament ! quelle cruelle humeur de goutte s'est jetée dans tout cela ! Quelle pitié que ce sang si bouillant, qui fait de si belles choses, en fasse quelquefois de si mauvaises, et rende inutiles les autres ! Enfin, voilà une grande tristesse pour vous tous, et pour vous particulièrement, dont le bon cœur vous rend la garde de tous ceux que vous aimez. Me voilà encore bien plus avec vous à Grignan, quoique j'y fusse beaucoup, par le redoublement d'intérêt que j'y prends depuis cette maladie. On est exposé, quand on est loin, à écrire d'étranges sottises; elles le deviennent en arrivant mal à propos : on est triste, on est occupé, on est en peine; une lettre de Bretagne se présente, toute libre, toute gaillarde, chargée de mille détails inutiles; j'en suis honteuse : mais je vous l'ai dit cent fois, ce sont les contre-tems de l'éloignement,

Je vous ai mandé comme je ne suis plus du tout fâchée contre M. et Madame de Chaulnes. Il est certain, et mes amies me l'ont mandé, qu'il ne pouvoit parler des affaires de Bretagne, sans prendre fort mal son tems. Il recommanda mon fils à M. de Lavardin, croyant qu'il auroit la même envie que lui de nous servir, et cela étoit vrai. Il a depuis écrit à M. le Maréchal d'Estrées, et cette lettre feroit son effet, si le Roi n'avoit dit tout haut à tous les prétendans à cette députation, qu'il y avoit long-tems qu'il étoit engagé: Madame de la Fayette me le mande, sans me dire à qui; on le saura bientôt; elle m'ajoute que M. de Croissi a nommé mon fils au Roi, qui ne marqua nulle répugnance à cette proposition; mais que le même jour Sa Majesté se déclara; et voilà ce qu'attendoit le Maréchal, qui se soucie fort peu que le Gouverneur de Bretagne perde ce beau droit, pourvu qu'il fasse sa cour. Madame de la Fayette lui a rendu tous ses engagemens, et l'affaire finit ainsi. Mon fils est à Rennes, agréable au Maréchal, qu'il connoît fort, et qu'il a vu cent fois chez la Marquise d'Huxelles, contestant hardiment Rouville; il joue tous les soirs avec lui au trictrac: il attend M. de la Trémouille, afin de rendre tous ses devoirs, et puis revenir ici avec sa femme; c'est le plus honnête parti qu'il puisse prendre. Je suis encore seule, je ne m'en trouve point mal; j'aurai demain cette femme de Vitré; elle avoit des affaires.

Il faut que je vous conte que Mme. de la Fayette

m'écrit *, du ton d'un arrêt du Conseil d'en haut, de sa part premièrement, puis de celle de Madame de Chaulnes et de Madame de Lavardin, me menaçant de ne plus m'aimer, si je refuse de retourner tout à l'heure à Paris; et me disant que je serai malade ici, que je mourrai, que mon esprit baissera, qu'enfin point de raisonnement, il faut venir, et qu'elle ne lira seulement pas mes méchantes raisons. Ma fille, cela est d'une vivacité et d'une amitié qui m'a fait plaisir. Voici les moyens qu'elle me propose : j'irai à Malicorne avec l'équipage de mon fils; Madame de Chaulnes y fait trouver celui de M. le Duc de Chaulnes; je logerai chez elle à Paris; je n'acheterai deux chevaux que ce printems : et voici le beau : je trouverai mille écus chez moi de quelqu'un qui n'en a que faire, qui me les prête sans intérêt, qui ne me pressera point de les rendre; et que je parte *tout à l'heure* : cette lettre est longue au sortir d'un accès de fièvre; j'y réponds aussi avec reconnoissance, mais en badinant, l'assurant que je ne m'ennuierai que médiocrement avec mon fils, sa femme, des livres, et l'espérance de me mettre en état de retourner cet été à Paris, sans être logée hors de chez moi, sans avoir besoin d'équipage, parce que j'en aurai un, et sans devoir mille écus à un généreux ami, dont la belle âme et le beau procédé me presseroient plus que tous les sergens du monde; qu'au reste, je lui donne ma parole de n'être point malade, de ne point vieillir,

* *Voyez* la Lettre précédente.

de ne point radoter, et qu'elle m'aimera toujours, malgré sa menace : voilà comme j'ai répondu à ces trois bonnes amies. Je vous montrerai quelque jour cette lettre de Madame de la Fayette. Mon Dieu ! la belle proposition de n'être plus chez moi, d'être dépendante, de n'avoir point d'équipage, et de devoir mille écus ? En vérité, ma chère enfant, j'aime bien mieux sans comparaison être ici : l'horreur de l'hiver à la campagne n'est que de loin ; de près ce n'est pas de même. Mandez-moi si vous ne m'approuvez point : si vous étiez à Paris, ah ! ce seroit une raison étranglante ; mais vous n'y êtes point. J'ai pris mon tems et mes mesures là-dessus ; et si, par miracle, vous y voliez présentement comme un oiseau, je ne sais si ma raison ne prieroit point la vôtre, avec la permission de notre amitié, de me laisser achever cet hiver certains petits paiemens qui feront le repos de ma vie. Je n'ai pu m'empêcher de vous conter cette bagatelle, espérant qu'elle n'arrivera point mal à propos, et que M. le Chevalier se portera aussi bien que je le souhaite.

Vous m'étonnez de me dire que Monsieur de Chaulnes vous a paru tel que vous me le dépeignez. Je vous assure que pendant notre voyage, il était d'aussi bonne compagnie qu'il est possible : je ne sais si c'étoit votre *génie* qui lui donnoit de la vivacité (1) ; mais vous l'eussiez trouvé assurément, comme je vous le dis ; je ne le connois plus au

(1) *Voyez* les Lettres du 2 et du 17 Août.

portrait que vous m'en faites. Mon fils s'imaginoit que cette *ricaneuse* (1) l'avoit prié de ne point parler pour lui; mais il voit bien qu'il s'étoit trompé.

J'ai été surprise de votre songe : vous le croyez un mensonge, parce que vous avez vu qu'il n'y avoit pas un seul arbre devant cette porte; mais vous rirez d'apprendre qu'il n'y a rien de si vrai : votre frère fit couper tous ces arbres, je dis tous, il y a deux ans : il se pique de belle vue, tout comme vous l'avez songé, et à tel point, qu'il veut faire un mur d'appui dans son parterre, et mettre le jeu de paume en boulingrin, ne laisser que le chemin, et faire encore là un fossé et un petit mur. Il est vrai que si cela s'exécute, ce sera une très-agréable chose, et qui fera une beauté surprenante dans ce parterre, qui est tout fait sur le dessin de M. le Nôtre, et tout plein d'orangers dans cette place *Coulanges*. Vous deviez avoir vu cet avenir dans votre songe, puisque vous y avez vu le passé. Je garde vos lettres et votre songe à mon fils et à sa femme, qui seront ravis d'y avoir vos aimables amitiés.

Je ne suis point du tout mal avec M. et Madame

(1) *Voyez* la Lettre du 21 Septembre.

* Nous nous sommes mépris dans la note sur cette Lettre. On voit ici que c'est le goût de M. de Chaulnes pour une Dame, et non la passion de M. de Cavoie pour Mademoiselle de Coëtlogon, que M. de Sévigné accusoit de son mauvais succès. Ces deux derniers d'ailleurs étoient déjà mariés. Cette méprise, causée par les *Mémoires de Saint-Simon*, a été connue trop tard. Heureusement elle est légère.

de Pontchartrain (1); je les ai vus à Paris depuis que vous êtes partie : je leur ai écrit à tous deux; le mari m'a déjà répondu et à mon fils, très-agréablement; je n'ai rien du tout de marqué à leur égard; car ce n'est pas un crime d'être amie de nos Gouverneurs. Je rends au double toutes les amitiés de mon cher Comte, je salue et honore le sage la Garde, je donne un baiser à Pauline, et mon cœur à ma chère bonne. Dieu guérisse M. le Chevalier, et que cette lettre vous trouve tous en joie et en santé. Dites-moi la chambre du Chevalier, afin que j'y sois avec vous. L'Abbé Bigorre me mande que M. Niel tomba, l'autre jour, dans la chambre du Roi; il se fit une contusion; Félix le saigna, et lui coupa l'artère : il fallut lui faire à l'instant la grande opération : M. de Grignan, qu'en dites-vous ? je ne sais lequel je plains le plus, ou de celui qui l'a soufferte, ou d'un premier chirurgien du Roi, qui pique une artère.

(1) Louis Phelipeaux, Comte de Ponchartrain, succéda en Septembre 1689 à M. Pelletier, Contrôleur-général des Finances, lequel avoit demandé la permission de se retirer. M. de Pontchartrain avoit été Premier-Président au Parlement de Bretagne, et avoit fait pendant quelque tems les fonctions d'Intendant de cette Province. Ce fut dans ces circonstances qu'il se brouilla avec M. le Duc de Chaulnes. Il fut depuis Ministre et Secrétaire d'État au département de la Marine, et ensuite Chancelier de France.

Chaulnes de négligence, je n'étois pas moins pour lui dans *les pièces justificatives* : quoi, ma fille ! vous toute Cartésienne, toute raisonnable, toute juste dans vos pensées, je vous attraperois à juger qu'il a tort sur un sujet où il a raison, parce qu'il auroit manqué d'activité dans une autre occasion ! et cet endroit vous empêcheroit de voir les autres ! Voilà une étrange justice ; vous seriez bien fâchée que la quatrième des Enquêtes eût jugé ainsi votre procès : moi misérable, je me trouvai toute telle à cet égard que si nous avions eu la députation. Je sentis pourtant cet endroit en l'écrivant ; mais je crus qu'il trouveroit son passe-port auprès de vous, et que vous vous souviendriez d'une chose que je dis souvent : *ce qui est bon, est bon ; ce qui est vrai, est vrai*, cela doit être toujours vu de la même façon : s'il y a des facettes sur d'autres sujets, il ne faut point les mêler non plus que de certaines eaux dans certaines rivières. Je crus encore que vous vous souviendriez que l'ingratitude est ma bête d'aversion ; de bonne foi, je ne puis la souffrir, et je la poursuis en quelque lieu que je la trouve : mais je vois bien que vous avez oublié tout cela, puisque vous avez cru voir quelque chose *de forcé* dans ce que je vous disois : je le sentis, mais sauvez-moi du moins de la pensée que j'aie voulu me parer de cette sotte générosité de Province ; je serois fâchée que vous me crussiez si changée : je trouvai ce beau sentiment si naturellement au bout de ma plume, que je vous en reparle fort naïvement, et

je

je vous conjure qu'avec la même justice, vous soyez persuadée que si la lenteur et la négligence ont paru dans cette dernière occasion, *les justificatives* n'en sont pas moins vraies, ni les ingrats moins ingrats; en vérité, cela ne doit point se confondre, et même vous voyez présentement que ces bons Gouverneurs n'ont pas tort.

Je ne suis point encore revenue de mon étonnement au sujet de l'esprit de M. de Chaulnes, et du changement que vous me dites y avoir remarqué: en vérité, je ne le reconnois pas; il étoit tout un autre homme dans notre petit voyage; c'étoit votre *génie* qui le ressuscitoit, votre présence étoit trop forte, jointe avec les affaires de Rome; il en étoit accablé. Il y a un Cardinal Vénitien, nommé *Barbarigo*, Evêque de Padoue, qui avoit plus de voix qu'il ne lui en falloit au scrutin pour être Pape; mais l'*accessit* * gâta tout; je ne sais ce que c'est; je vois bien seulement que c'est quelque chose qui empêche qu'on ne soit Pape: cependant il n'y en aura un que trop tôt; je me promène souvent avec cette triste pensée.

J'aime tout-à-fait les louanges naturelles de Coulanges pour Pauline; elles lui conviennent fort, et m'ont fait comprendre sa sorte d'agrément, bridé pourtant par des gens qui ont un peu mis leur *nez* ** mal à propos: si ce Comte avoit voulu ne donner

* L'arrivée du Duc de Chaulnes à Rome avec beaucoup d'argent.

** Pauline avoit un nez comme celui de sa grand'mère.

que ses yeux et sa belle taille, et vous laisser le soin de tout le reste, Pauline auroit *brûlé le monde** ; cet excès eût été embarrassant : ce joli mélange est mille fois mieux, et fait assurément une aimable créature. Sa vivacité ressemble à la vôtre ; votre esprit *déroboit tout*, comme vous dites du sien ; voilà une louange que j'aime. Elle saura l'italien dans un moment, avec une maîtresse meilleure que n'étoit la vôtre. Vous méritiez bien une aussi parfaitement aimable fille que celle que j'avois : je vous avois bien dit que vous feriez de la vôtre tout ce que vous voudriez, par la seule envie qu'elle a de vous plaire ; elle me paroît fort digne de votre amitié. Me revoilà seule ; mon fils et sa femme sont encore à Rennes ; ma femme de Vitré s'en est allée ; je suis fort bien, ne me plaignez pas. Mon fils attend M. de la Trémouille qui vient incessamment. Il est avec le Maréchal d'Estrées comme avec un homme dont il est connu ; il joue tous les soirs au trictrac avec lui. Tout brille de joie à Rennes, du retour du Parlement, qui sera le premier de Décembre ; les Etats s'ouvriront le 22 de ce mois ; le Maréchal a des manières agréables et polies ; les Bretons en sont fort contens ; on aime le changement : voilà, ma très-chère, tout ce que je sais. Ne soyez point en peine de ma solitude, je ne la hais pas ; ma belle-fille reviendra incessamment.

* C'est l'expression dont s'étoit servi M. de Tréville pour Madame de Grignan elle-même, lorsqu'elle parut à la Cour, dans le premier éclat de sa beauté.

J'ai soin de ma santé; je ne voudrois point être malade ici; quand il fait beau, je me promène; quand il fait mouillé, quand il fait brouillard, je ne sors point; je suis devenue sage : mais vous, la reine et la *cause efficiente* de la santé des autres, ayez soin de la vôtre, reposez-vous de vos fatigues, et songez que votre conservation est encore un plus grand bien pour eux, que celui que vous leur avez fait.

Madame de Mouci a encore donné à son frère une belle tapisserie de ces Bellièvres, *de la décollation de S. Jean*, qui vaut deux mille pistoles. Qu'elle est heureuse de pouvoir faire de si beaux présens! Je trouve que M. de Grignan donne de fort bons ordres contre les *mal convertis*. Vous aurez donc M. de Vins dans votre voisinage; son grand-père (1) y brilloit beaucoup autrefois. On dit ici que le Roi d'Angleterre a battu M. de Schomberg : j'en douterai jusqu'à ce que la nouvelle en soit venue à Saint-Germain.

(1) Hubert de Vins s'étoit rendu recommandable dans le parti de la Ligue en Provence et en Dauphiné. *V.* les *Mémoires de Castelnau*, page 606 et suiv. tome II, Bruxelles, 1731. Voyez *Nostradamus et Bouche*, Histoire de Provence.

LETTRE 938.

A la même.

Aux Rochers, mercredi 19 Octobre 1689.

Ho bien! soyez donc en colère contre M. de Chaulnes; pour moi, je ne le saurois; vous me l'avez justifié, vos paroles sont efficaces sur mon esprit, je ne changerai point d'avis, et d'autant plus que son souvenir continuel, et de Grignan, et de Toulon, et de Rome d'où il m'écrit du 4, fait sur mon cœur, comme s'il me graissoit la patte: je ne vois que des soins aimables; et tout au plus, je disois au commencement, je n'ai jamais tant vu se souvenir d'une personne qu'on oublie. Mais présentement je vois sa politique, et je ne comprends pas que vous Messieurs les Grignans, Messieurs les Courtisans, sur-tout M. le Gouverneur de Provence, vous puissiez trouver étrange qu'ayant vu plutôt que nous, que cette députation iroit à M. de Coëtlogon par mille raisons, il se soit contenté en partant de marquer simplement son intention à M. de Lavardin, et d'en écrire au Maréchal d'Estrées. On conçoit aisément qu'il n'a pas voulu se montrer, ni se faire un dégoût de ne pouvoir plus nommer un Député, quand il est assez heureux pour cacher dans cette occasion le Gouverneur de Bretagne derrière l'Ambassadeur de Rome, et de brouiller tout par son éloignement. C'est un bonheur que ce soit

M. de Coëtlogon, quand il n'y a point de part! s'il n'avoit pu réussir à l'éviter, c'étoit une couleuvre à avaler; et je dis plus encore, s'il n'avoit point été Ambassadeur, je crois qu'en bonne politique de Courtisan, le Roi étant engagé à M. de Cavoie, il falloit faire un fagotage de réconciliation, plutôt que de vouloir paroître dans son Gouvernement avec un Député qui l'eût été malgré lui. Je fais M. de Grignan juge de ce que je dis, et je ne reçois le jugement tumultueux qui me paroît dans votre lettre, que comme un effet de votre amitié à tous, et point du tout de vos réflexions : au nom de Dieu, mandez-moi si je vous persuade; pour moi, je trouve que je dis fort bien. Autrefois c'étoit la plus agréable chose du monde : M. le Gouverneur choisissoit qui il vouloit, et le Roi le recevoit sans aucune difficulté : ce beau droit s'est évanoui par degrés. M. de Charost voulut y donner atteinte le premier, et fit écrire MONSIEUR; et à cause de ce détour, il ne fut Député, c'est-à-dire, son fils, que deux ans après : ensuite les ennemis se sont rendus puissans; on a pesé lourdement sur la Bretagne et sur le Gouverneur. Gacé acheva de tout gâter par M. de Cavoie, et il fallut courir vitement à une paix plâtrée pour éviter cette mortification; et enfin, cette députation se confond cette année, et on la donne à un homme qui, de bonne foi, doit l'avoir, qui ne l'a jamais eue; et M. de Chaulnes n'a point été forcé d'y consentir. Tout cela est dans les règles; ne faut-il point être juste, et se mettre

à la place des gens? c'est ce qu'on ne fait jamais. Mon fils est joli; il a plus de qualité qu'il n'en faut: mais il a quitté le service, et on le faisoit valoir par l'arrière-ban. Cependant M. de Chaulnes espéroit donner un bon tour à toutes ces choses, à cause des circonstances qui font que la Bretagne est en faveur cette année. Dieu nous envoie un voyage de Rome à point nommé: on n'ose parler d'autre chose au Roi que de Rome, toujours Rome; que voulez-vous qu'on fasse? c'est un arrangement de la Providence; c'est un cruel voyage pour nous, également mauvais pour mon fils et pour ma fille. Voici, ma chère enfant, qui est un peu long et ennuyeux, je le sens; mais il est dangereux de me mettre en train de parler: encore un mot, ce Duc ne vous a-t-il point écrit de Rome? Madame de Chaulnes est transportée de joie de savoir que non-seulement il se porte bien, mais qu'il a été reçu au bruit du canon comme Ambassadeur, sans avoir renoncé aux franchises, dont l'Ambassadeur d'Espagne a été enragé; il avoit sollicité tous les Cardinaux pour l'empêcher. La Cour est fort contente de cet heureux commencement, et le prend comme un présage de la suite. Un mot à cette Duchesse sur cela, seroit trop joli. Voilà le billet de l'Abbé Bigorre; mais voyez comme je me corrige; oh! c'est tout de bon pour cette fois.

Je suis encore seule ici, je ne m'ennuie point; ma belle-fille reviendra dans quatre ou cinq jours. Mon fils est favori du Maréchal: Revel qui s'en

va, le retient jusqu'à ce qu'il ait vu l'ouverture des Etats; il attend aussi M. de la Trémouille.

LETTRE 939.

A la même.

Aux Rochers, dimanche 23 Octobre 1689.

Je suis toujours seule, ma chère enfant, et sans aucun ennui; j'ai de la santé, des livres à choisir, de l'ouvrage et du beau tems; on va bien loin avec un peu de raison mêlée dans tout cela. Je vois, au travers de tout ce que mon fils et sa femme me mandent sur l'envie d'être avec moi, qu'ils sont ravis d'être à Rennes; et moi, dès ce moment, il me prend une véritable envie qu'ils y soient. Je leur défends de venir, je trouve même qu'ils ont raison; il y a très-bonne compagnie à Rennes, tout y brille de joie; les Bretons ne sentent pas tous les millions qu'on va demander à la Province; ils ne songent qu'au retour du Parlement dans cette pauvre ville, et dans ce palais le plus beau de France: c'est où l'on tient les Etats; rien n'est plus magnifique: la curiosité y attire bien du monde aussi, pour voir des visages tout nouveaux, le Maréchal d'Estrées, M. de Pommereuil, M. d'Eaubonne, M. de Lezonnet, au lieu de Messieurs de Chaulnes, de Fieubet ou de Harlay, d'Harouïs; les hommes aiment le changement. M. de la Trémouille passa, il y a trois jours, à Vitré; il y fut reçu à grand bruit,

à cause de sa chevalerie : c'est une des occasions où l'on redouble les honneurs et même les redevances, selon le droit de certaines terres. Il a une *terrible* mine avec sa belle taille et ce cordon bleu; il n'y a que M. de Grignan qui puisse lui être comparé, je dirois même, par *la beauté*, si je ne craignois d'offenser ce Comte; car il est certain que M. de la Trémouille le surpasse (1). Il m'a fait faire bien des complimens, et qu'il seroit venu me voir, sans que son équipage étoit fatigué; et moi, sans que je n'en ai point. L'Abbé de Roquette est avec lui; il m'a écrit une lettre de bel esprit, toute pleine de louanges et d'affection, comme auroit fait son oncle d'Autun. Ce fut hier qu'on ouvrit les Etats; je doute de la beauté des harangues. La Noblesse aime que M. de la Trémouille les préside; elle n'aime point M. de Rohan, quoique de bonne maison, quand on le verra sans Saint-Esprit, ce sera un rabaissement; car du moins, il ne faut pas ne l'avoir point, c'est un démérite à un Duc et Pair.

Voilà bien parler de la Bretagne; vous en serez peut-être ennuyée: mais cela est naturel; ce sont des fruits de notre jardin; nous parlerons après de la Provence. Disons quelque chose du Pape, en voilà donc un : si j'avois été à Paris, j'aurois été lui baiser la mule dans la chambre de l'Abbé Bigorre: il y est peint en perfection. C'est le Cardinal Ottobon, Vénitien (2), intime ami de M. et de

(1) *Voyez* la Lettre 741.

(2) Elu Pape le 6 d'Octobre, sous le nom d'Alexandre VIII.

Madame de Chaulnes, et de Madame de Carman (1), dont il adoroit le mérite, joint à une beauté de dix-huit ans. Voilà l'homme à qui nous avons affaire; voilà ce Duc dans le démêlement des plus grands intérêts; le voilà qui vous ôte votre cher Avignon; je souhaite qu'il retrouve dans cette occasion tout le bon esprit que je lui ai vu, et je ne crois point qu'il doive en laisser derrière lui. Madame de Lavardin me mande que cet Ottobon est le plus honnête homme et le plus habile du sacré Collége : mais il a soixante-dix-neuf ans; un esprit n'est-il point au-dessous de la barre à cet âge? Le pauvre bon Abbé me dit qu'oui : feu M. d'Arles me dit que non (2). Ainsi nous devons croire qu'étant choisi, il tiendra encore fort bien cette grande place. Pour moi, je penserois, comme Patrix, que ce n'est pas la peine de s'habiller en Pape, non plus que de se rhabiller au retour d'une grande maladie qu'eut Patrix à cet âge *. Madame de Chaulnes aura peur qu'on ne laisse à Rome son mari, tout porté pour le prochain conclave. Parlons de cette Duchesse; voici un petit secret, vous allez l'aimer. Il

(1) Madame de Carman étoit à Rome avec M. et Madame de Chaulnes en 1676. Elle étoit alors Mademoiselle de Murinais.

(2) Madame de Sévigné cite l'exemple de l'Abbé de Coulanges, son oncle, mort le 23 Août 1687, âgé de 80 ans; et celui de M. d'Arles, oncle de M. de Grignan, mort le 9 Mars 1689, âgé de 86 ans, pour en conclure que l'esprit de ceux qui arrivent aux environs de 80 ans, baisse plus sensiblement dans les uns que dans les autres.

* *Voyez* la note sur ce Patrix, Lettre 532, tome IV.

faut qu'avant toutes choses vous croyiez que s'ils avoient pu, ils auroient été ravis de donner la députation à mon fils : on peut croire aisément qu'ils l'auroient mieux aimé que M. de Coëtlogon. On ne doit pas imaginer aussi qu'ils aient pu parler pour ce dernier, comme vous dites tous par exagération, puisque M. de Chaulnes a nommé mon fils à M. de Lavardin, qu'il a écrit au Maréchal pour lui, et que Madame de Chaulnes, soutenue de la vivacité de l'Abbé Têtu, a parlé deux fois à M. de Croissi : cela paroît bien clair; mais voici la suite. Cette bonne Duchesse, véritablement fâchée que la présence de M. de Chaulnes, avant son départ, n'eût pas fait pour cette députation ce qu'ils avoient tous deux espéré, s'est mis dans la tête, avec Madame de la Fayette et Madame de Lavardin, de me faire aller à Paris, ayant sur le cœur que c'est le défaut de cette affaire qui me retient en Bretagne, et que son absence de Rennes me jette aux Rochers; car si elle tenoit les Etats, elle compte bien que je ne l'aurois pas quittée. Toutes ces pensées l'agitoient, et donnoient une telle force à toute cette conspiration de mes amies, que j'en étois importunée; et en un mot, c'étoit Madame de Chaulnes qui prêtoit ces mille écus, mais de si bon cœur et de si bonne grâce, avec tant d'envie que cette offre eût son effet, que Madame de la Fayette, très-contente du cœur et de l'amitié de cette Duchesse pour moi, me prie fort de ne point ravauder sur cette députation. Madame de Chaulnes continue de m'écrire que ce

qui est différé n'est pas perdu; que mon fils est jeune; que bien des gens ont demandé dix ans, quinze ans, cette place, et que c'est son affaire, sans me rien dire des mille écus. Je m'en vais pourtant lui en dire un mot, puisque Madame de la Fayette m'a confié ce secret : mais cette Duchesse vouloit les mettre entre les mains de Beaulieu, afin que je les trouvasse tombés du ciel : tout cela ne m'a point tentée, ni dérangée; car ce sont ces manières qui me presseroient plus de m'acquitter que tous les sergens du monde. Je dis une vérité sur le malheur d'avoir des dettes : ceux qui nous pressent, sont pressans; ceux qui ne nous pressent point, le sont encore davantage. Voilà un long discours; mais j'ai voulu vous faire voir le fond du sac, et d'elle, et de moi, et comme il est difficile de n'avoir pas bonne opinion du cœur d'une personne toute naturelle, qui songe à moi avec tant de suite et tant d'amitié. Mes amies de Paris sont bien contentes des procédés de cette Duchesse; voilà comme vont les choses de ce monde, et comme on juge quelquefois sans avoir vu les pièces justificatives. Je souhaite que vous n'ayez point d'ennui de lire tous ces détails; car j'avoue que j'aurois peine à m'en corriger, prenant un extrême plaisir à vous les conter. Je finis, ma très-aimable belle, en vous embrassant avec une tendresse qui est unique en son espèce. Je ne parle point encore de mes projets; il me semble que je serai libre à la fin de l'été, il y a encore bien du tems : nous prendrons ensemble

nos mesures, ayant le même dessein de nous retrouver.

LETTRE 940.

A la même.

Aux Rochers, mercredi 26 Octobre 1689.

Je crois, ma chère fille, qu'à l'heure qu'il est vous n'avez plus votre beau Comtat. La première chose que le Roi a fait avec le nouveau Pape, qui est entièrement selon son cœur, et au-delà de nos espérances, c'est de lui rendre cet admirable morceau, qui étoit si fort à votre bienséance *: cette pensée fait la douleur de mon cœur. Voilà un petit détail de notre Abbé Bigorre, que vous ne serez point fâchée de voir. M. de Chaulnes est trop heureux : on ne peut plus lui disputer d'être l'homme du monde qui fait le mieux un Pape. Celui-ci est si bon, que nous n'osions l'espérer; il est Vénitien : c'est celui qui répondit le quatre d'Octobre au compliment de M. l'Ambassadeur; et le six, pour l'en remercier, M. de Chaulnes le fait Pape : car cette exaltation a été faite brusquement à la Françoise, et contre l'avis des Espagnols et des Allemands : c'est le meilleur esprit du sacré Collége; il n'a de défaut que quatre-vingt ans. Madame de Chaulnes en est trans-

* Le Comtat Venaissin et Avignon qui étoit occupé par la France, et dont M. de Grignan tiroit de grands avantages, tout le tems qu'avoit duré la brouillerie avec la Cour de Rome.

portée; le Saint-Père a demandé de ses nouvelles et de celles de Madame de Carman (1), disant qu'il mourroit content, s'il les avoit vues encore une fois. Toute la France a été chez cette Duchesse : je crois que vous lui aurez écrit un petit mot de cet heureux succès, et à ce Duc aussi, quoiqu'il vous ôte Avignon. Voilà la chose du monde la plus heureuse pour lui : vous savez tout cela; mais on cause.

Vous avez présentement M. d'Arles; il m'a écrit de Paris, je lui ferai réponse à Grignan; et comme il me parle de son abdication (2), je n'hésiterai point à lui mander ce que j'en pense, quoique ce soit une chose faite, et qu'il me dise que M. de Pompone et Madame de Vins l'ont approuvée; il est si aisé d'escroquer des approbations, qu'elles ne doivent pas faire une autorité. Il me mande que cela n'étoit bon que pour M. de Grignan; je ne veux que cela pour le confondre : n'est-ce donc rien que d'être bon à son aîné, dans une place comme celle-là? il n'aura qu'à voir combien cela fera plaisir à M. d'Aix, pour juger combien cela est mauvais à M. de Grignan. Et depuis quand un Grignan compte-

(1) *Voyez* la page 313.

(2) Il s'agissoit de la place de Président des États de Provence, que M. d'Arles (*Jean-Baptiste Adhémar de Monteil*) avoit occupée, après M. de Marseille (*Toussaint de Forbin*). Mais par la nomination de M. de Valence (*Daniel de Cosnac*) à l'Archevêché d'Aix, M. d'Arles étant obligé de lui céder la place de Président, il crut dès-lors ne devoir point assister à l'assemblée des États, pour ne s'y trouver qu'à la *seconde place*, suivant le rang de son Archevêché.

t-il pour rien d'être utile à sa maison? Eux que vous dites qui en aiment jusqu'à la moindre goutte, sous quelque figure que ce puisse être, n'ont-ils point assez manqué dans les occasions publiques qu'ils ne sont qu'un? D'où vient qu'il plaît à M. l'Archevêque de se démentir, et de renoncer à cette belle et heureuse réputation? Je trouve, comme vous, qu'il faut être bien pointilleux pour être blessé d'un petit morceau de bois sur un banc, qui fait la différence des places, qui ne tombe, ni sur la personne, ni sur le nom, et qui n'est fondée dans cette *Assemblée* seulement, et pendant quelques jours, que sur les rangs de l'Archevêque d'Aix et de l'Archevêque d'Arles. Cela doit-il faire prendre la résolution de parler au Roi, comme un homme qui a fait longtems un sacrifice, dont le poids et le dégoût lui sont enfin devenus insupportables? Est-il possible que le Roi soit entré véritablement dans cette peine, et qu'il n'ait point été surpris que l'honneur de le servir, qu'on avoit tant fait valoir en prenant cette place, ne puisse plus le soutenir contre un chagrin qui n'est que dans son imagination? Enfin, ma fille, je suis blessée de cette abdication, et je souhaite à celle-là le même repentir qu'aux autres, afin de nous venger. Mais je vous en dis tant, que j'y renverrai M. l'Archevêque, s'il me fait l'honneur de vouloir que je lui dise mon sentiment sur ce qu'il me mande, et je ne lui ferai qu'une légère mention de cet article dans ma réponse.

Disons un mot de Madame Reinié (1), quelle furie! ne crûtes-vous point qu'elle étoit morte, et que son esprit et toutes ses paroles revenoient la persécuter, comme quand elle étoit en vie? pour moi, j'aurois eu une frayeur extrême, et j'aurois fait le signe de la croix : mais je crains qu'il ne faille autre chose pour la chasser. Comment fait-on cent et cinquante lieues pour demander de l'argent à une personne qui meurt d'envie d'en donner, et qui en envoie quand elle peut? nulle personne arrivée à Grignan ne pouvoit tant m'étonner que celle-là, j'en fis un cri. Vous faites bien cependant de ne pas la maltraiter, vous êtes toute raisonnable: mais comment vous serez-vous tirée de ses pattes, et des inondations de paroles, où l'on se trouve noyée, abîmée? Je suis fort aise d'être instruite sur Balaruc; je l'ai vu sur la carte. C'est une chose bien triste, que M. le Chevalier ne soit point soulagé, et que sa maladie ait gâté tout le bien que vous pensiez d'abord que les eaux avoient fait; je suis très-sensible à ce malheur. Ces eaux sont d'une grande violence; je n'y voudrois confier aucun de mes membres, d'autant mieux que je n'ai plus aucun mal à mes mains : je ne sais plus où se sont cachés tous ces petits maux extravagans : je crois quelquefois qu'il y a de la trahison, tant je suis parfaite sur le sujet de ma santé. Je vous trouverai bien à plaindre, quand vous vous séparerez tous : ce sera vraiment alors que vous voudriez n'avoir

(1) Marchande de Paris.

eu pour compagnie que Madame Reinié, et une autre que j'avoue qui m'est insupportable aux yeux, tout comme à vous. Mais vous m'avertissez quelquefois de ne dire certaines choses qu'aux échos ; vraiment je me garderai bien de leur confier la moindre chose : nous en avons un dans cette place *Coulanges*, qui est comme celui de la Trousse, et qui est petit rediseur mot à mot jusque dans l'oreille. A propos de la Trousse, M. de la Trousse n'est guère soulagé des eaux de Bourbon.

Le lendemain du jour que je vous eus écrit, je vis revenir ma belle-fille, à l'heure que j'y pensois le moins : elle quitta Rennes, malgré tout le monde et tous les plaisirs qui y sont, pour venir, dit-elle, auprès de moi, préférant ce plaisir-là à tous les amusemens des Etats. Cela me surprit, et m'auroit inquiétée, si je ne voyois clairement qu'elle en est fort aise, et que c'est d'aussi bon cœur que de bonne grâce qu'elle a fait cette expédition. Du Mesnil a fait venir l'opéra d'*Atys* à Rennes ; il n'est pas en si grand volume, mais il est fort joli. Ma belle-fille y a été une fois, elle en est contente, et plus encore d'être revenue : elle me dit : « Tout le monde me » tourmentoit à Rennes sur l'envie que j'avois de » revenir aux Rochers ; mais, Madame, quand je » les ai fait souvenir que c'étoit pour être auprès » de vous, ils ont fort bien compris que j'avois » raison, sur-tout M. le Maréchal d'Estrées, M. de » Rennes, M. de la Trémouille, et M. de Pomme» reuil ». Enfin, la voilà : j'ai cru que ce petit récit

ne

ne la brouilleroit pas avec vous. Pour mon fils, M. le Maréchal n'a pas voulu le laisser venir; c'est le seul avec qui il cause de toutes choses *. Il est au désespoir que mon fils ne soit pas Député; il avoit une sincère envie de nous faire ce plaisir et à Mme. de la Fayette, qui l'en avoit prié. Il n'aime guère le choix de M. de Cavoie, intime ami de M. de Seignelai : vous voyez le reste.

Nos Etats furent ouverts samedi 22 : ce fut une foule, une presse, une confusion : mais enfin, le Maréchal parla fort bien, mieux qu'on ne pensoit. Le Premier-Président *de communi martyrum :* M. de Pommereuil fort vivement à sa mode, moins bien que Fieubet et de Harlay, qui enlevoient par la beauté de leurs harangues; et dans toutes, il fut dit des merveilles de M. le Duc de Chaulnes, et de cette exaltation arrivée le même jour tout à propos. Le lendemain, M. le Pommereuil demanda trois millions pour le Roi; ils furent accordés sur le champ, quoiqu'en vérité on ne sache pas trop bien où les prendre avec le conflit de M. d'Harouïs : mais enfin, pour la bonne grâce au moins, il ne

* On trouve ce Maréchal sur la liste des amans de Ninon, dans le tems qu'il n'étoit encore que Comte d'Estrées. De là renaît en partie sa liaison avec M. de Sévigné : c'étoit comme une amitié de collége. C'est le même Comte d'Estrées, qui ayant eu Ninon après Villarceaux, disputoit à celui-ci la paternité de l'enfant dont elle accoucha dans ce tems. Ne pouvant s'accorder, ils firent comme le Juge de Rabelais ; ils prirent des dés. Le sort donna au Comte d'Estrées, cet enfant, qui depuis se distingua dans la marine, sous le nom de la Boissière.

peut rien s'y ajouter. Après avoir vu ces bons commencemens, Revel est parti pour reprendre, comme il espère, son premier métier. Il passa ici lundi, il ne fit qu'y dîner, il alla coucher à Laval. Nous lui demandâmes quel genre de mort auroient choisi toutes ses maîtresses : il nous répondit fort bien qu'elles le choisiroient avec M. de la Trémouille et le Comte d'Estrées, entre les mains desquels il les avoit laissées. Nous parlâmes de M. le Chevalier : il me parut bien dégelé sur l'estime parfaite qu'il a de lui; il se vante de l'avoir vu en guerre et en marchandise; je l'assurai aussi qu'il n'aimoit pas un ingrat : il espère qu'il ira en Allemagne avec le Maréchal de Lorges; je lui recommandai le Marquis de Grignan : il me dit que c'étoit lui qui demandoit sa protection, tant il étoit hors d'exercice. Quelle cruauté, ma chère bonne, si vous ne pouviez pas voir cet hiver, ce pauvre enfant! n'est-ce pas dix-huit ans qu'il a ce mois-ci? Les Allemands sont fâcheux avec leur guerre d'hiver.

Nous passons ici fort tranquillement nos jours, vous n'en doutez pas, mais fort vite, c'est ce qui surprend : l'ouvrage, la promenade, la conversation, la lecture, tout cela vient à notre secours. A propos de livres, vous dites des merveilles des derniers de M. Nicole; j'en ai lu des endroits qui m'ont paru très-beaux : le style de l'auteur éclaire, comme vous dites, et nous fait rentrer dans nous-mêmes d'une manière qui découvre la beauté de son esprit et la bonté de son cœur, car il ne gronde point

mal à propos, qui est la plus mauvaise chose du monde, et qui fait le moins ce qu'on veut. Je ne l'achetai point alors, c'étoit ce Carême dernier; je me contentai du bon le Tourneux (1). Nous lisons un Traité de ce saint homme de Port-Royal (2), *de la Prière continuelle*, qui est une suite de certains ouvrages de piété, qui sont fort beaux : mais, mon enfant, celui-ci, qui est bien plus gros, est si spirituel, si lumineux, si saint, qu'encore qu'il nous passe cent pieds par-dessus la tête, il ne laisse pas de nous plaire et de nous charmer. On est bien-aise de voir qu''il y ait eu, et qu'il y ait encore des gens au monde, à qui Dieu communique son Saint-Esprit et sa grâce avec une telle abondance; mais, mon Dieu! quand en aurons-nous quelque étincelle, quelque degré? Quelle tristesse de s'en trouver si loin et si près d'une autre chose! Ah! fi, ne parlons point de ce malheur; il faut s'en humilier cent fois par jour.

Il y a un mois que la défaite de M. de Schomberg roule en ce pays; elle fut mandée de Saint-Malo à M. de Louvois : mais comme elle n'a point été confirmée par un courrier à la Reine d'Angleterre, on la croit fausse.

(1) Nicolas le Tourneux, Confesseur de Port-Royal, si connu par son excellent livre de l'*Année chrétienne*, et par un grand nombre d'autres ouvrages importans.

(2) Jean Hamon, Médecin de Port-Royal, auteur de plusieurs écrits pleins de lumières, d'onction et de piété. *Voyez* la Lettre du 10 Juillet ci-dessus.

Madame DE SÉVIGNÉ *belle-fille.*

J'ai vu, ma chère sœur, tout ce que vous dites pour M. de Sévigné et pour moi. Il est demeuré à Rennes, et j'ai eu assez d'esprit pour ne pas balancer un moment à me rendre auprès de Madame de Sévigné. Je suis sûre que vous ne désapprouverez pas mon goût, et que cette préférence ne me mettra point mal avec vous. Je ne vous parlerai point de la députation, nous avons épuisé cette matière : nous soutenons si bien cette disgrâce, que cela fait voir que nous étions dignes de ce que nous espérions. Je suis ravie, ma chère sœur, que notre chambre soit toute prête à Grignan; je vous embrasse très-tendrement; ne le voulez-vous pas bien? si j'osois, j'embrasserois aussi M. de Grignan : mais l'amitié que j'ai pour lui, est tellement vive, que je fais scrupule de tout.

Madame DE SÉVIGNÉ.

En vérité, je reprends la plume à regret, car elle disoit fort bien; mais c'est que je veux embrasser ma chère Comtesse.

LETTRE 941.

A la même.

Aux Rochers, dimanche 30 Octobre 1689.

PARLONS de la douleur de toutes vos séparations; il y a long-tems que je les sens pour vous, et que j'ai dit que vous éprouveriez bien le malheur d'avoir eu une si bonne compagnie : mais vous avez changé d'avis. Je vous mandai cet été que M. le Chevalier pourroit passer son hiver à Avignon ou à quelqu'autre lieu de Provence, pour jouir de votre beau soleil, et mettre un hiver si gracieux au bout des eaux de Balaruc, comme font bien des gens qui craignent les froids de Paris : vous me renvoyâtes bien loin, et vous me dites que c'étoit lui souhaiter le pis qui pût lui arriver; que s'il y demeuroit, ce seroit signe qu'il seroit trop malade pour s'en retourner; que sans cela il iroit revoir ses amis et le monde. Dites-moi donc ce qui est arrivé, qui vous fait croire aujourd'hui qu'il feroit bien de passer l'hiver en Provence; car pour moi, je suis persuadée que les eaux n'ayant pas trop réussi, il passera bien tristement son hiver à Paris dans cette petite chambre, avec votre beau portrait qui ne dit pas un mot, quelque chose qu'on puisse lui dire; et je pense que si Dieu veut qu'il soit malade, et qu'il crie les hauts cris, en ce cas il doit vous regretter infiniment, car il n'est pas homme qui s'accommode

des consolations médiocres : il faut espérer un état plus doux. J'eusse donc opiné à tâter du climat de Provence, cette année seulement, puisqu'il y étoit tout porté. Vous me manderez comme toutes vos séparations se seront faites. Vous avez M. d'Arles, vous lui avez donné ma lettre : je suis plus aise que jamais de lui avoir dit librement mon sentiment sur son abdication (1). Il s'étoit vanté de l'approbation de Madame de Vins : mais elle me mande qu'elle lui a caché cette résolution, croyant bien qu'il l'improuveroit à cause de M. de Grignan, et plusieurs choses encore sur ce ton ; c'est donc ainsi que Madame de Vins et M. de Pompone l'approuvent. Vous ne m'avez point appris cette réponse du Roi, dont vous étiez si curieuse ; pour moi, je ne me dédis point de tout ce que j'ai dit sur ce sujet.

On assure que la première chose que Monsieur de Chaulnes a fait le lendemain de l'exaltation, ç'a été de rendre Avignon. Mon Dieu, ma fille, que cette pensée me touche et me trouble ! c'est une peine qui ne peut être mieux fondée que sur l'état où cette circonstance vous jette. Quand je réfléchis et parle sur ce sujet, ce sont mes véritables affaires, je n'en connois point d'autres. Mais il faut épargner cette amertume dans les lettres ; elle ne feroit que renouveler celle de votre cœur ; cela échappe quelquefois. On dit que M. de Lorraine va mettre ses troupes en quartier d'hiver : nous en ferons autant ;

(1) *Voyez* la Lettre du 26 Octobre.

et si cela est, vous reverrez bientôt votre cher enfant; je vous souhaite cette consolation.

La prise de Bonn, et la mort du Baron d'Asfeld (1) ont donné du chagrin : le Roi et M. de Louvois l'ont regretté, et loué hautement comme un homme capable de tout, et des plus grandes négociations. Celles de M. de Chaulnes pourroient être plus longues qu'on ne pense : on le regarde comme le seul qui puisse inspirer au Pape le véritable désir de donner la paix aux Princes Chrétiens. Sa Sainteté n'aime point du tout le Cardinal d'Estrées, que l'on croit qui reviendra à la Cour. Nous verrons ce que Dieu a réglé : *Laissons-le faire*, dit le saint Evêque d'Angers, qui vient de faire sa visite à quatre-vingt douze ans, avec le même bon esprit qu'autrefois. Adieu, ma chère enfant, pourquoi dites-vous que vous n'êtes plus belle? pourquoi êtes-vous allumée? pourquoi votre sang est-il en colère? le mien en est ému : vous êtes trop vive, vous êtes trop sensible, vos nuits se sentent de l'agitation des jours : tâchez de vous tranquilliser, servez-vous de votre courage, de votre philosophie, de votre christianisme, pour soutenir le fardeau des peines que la Providence vous destine. Votre belle-

(1) Frère aîné du Maréchal et de l'Abbé d'Asfeld. Il commandoit dans Bonn, où il fit une très-vigoureuse défense; il y soutint un assaut où il fut blessé à mort : il se rendit le 12 d'Octobre, et fit une capitulation honorable après 27 jours de tranchée ouverte, et un blocus de plus de trois mois, pendant lequel les ennemis avoient ruiné cette ville par le canon et par les bombes avant que de l'assiéger dans les formes.

sœur vous dit mille choses honnêtes et tendres : une de ses folies, c'est de me faire parler de vous. J'embrasse M. de Grignan : je ne sais plus où j'en suis des autres : je crains bien qu'à l'arrivée de cette lettre tous les oiseaux ne s'en soient envolés. Nous avons eu ici quelque tems votre soleil ; vous aviez nos pluies : mais depuis deux jours, je crois que tout retourne à sa place ; ainsi, vous avez beau tems. Pauline m'a écrit une lettre charmante ; elle me dit audacieusement qu'*elle ne craint point de détruire* *, qu'au contraire, elle prétend surpasser les louanges que Coulanges lui donne, et qu'elle apprend l'italien, que vous êtes sa maîtresse, qu'elle lit le *Pastor fido ;* et puis me fait une question fort plaisante, la friponne ! Vraiment, je la renvoie bien chez ses parens.

* Allusion à cette tournure banale d'une fausse modestie... *Je crains, en vous écrivant* (ou en vous parlant) *de détruire l'idée avantageuse que vous avez prise de moi.....*

LETTRE 942.

A la même.

Aux Rochers, mercredi 2 Novembre 1689.

Je reçois toutes vos lettres mieux que quand il fait beau. Cependant le Ciel de votre Provence est dans un état qui fait peur ; vous n'êtes point accoutumés à ces déluges ; vous me représentez votre château dans un grand désordre ; et si vous n'avez pas sauvé

tous vos beaux meubles, et sur-tout celui de votre cabinet, digne de Versailles, je serai bien affligée. Nous commençons à sentir les pluies; mais comme il y a encore de beaux rayons de soleil, j'en profite avec plaisir, parce que ce terrein est aussi sec et aussi agréable que celui de notre pauvre Livry : ainsi, je me promenerai souvent. Le commencement de votre lettre dit de grandes choses en peu de mots : Ottobon, *Pape;* le Comtat, *rendu;* le Roi et M. de Chaulnes *triomphans;* et Madame de Grignan, *ruinée;* voilà l'endroit qui me fait bien du mal, et qui n'est que trop sensible à mon cœur; il faudra tâcher de mettre au moins une espérance à la place de cette solide consolation que Sa Majesté vous avoit donnée. Si le tems d'y travailler étoit à la fin de l'année qui vient, et que vous vinssiez tous deux à Paris, ce seroit bien mon compte, car la Chevalerie se feroit en même-tems. Mais je ne comprends point la pensée de M. de Grignan, *seul à Pâques;* j'entends mieux celle de revenir passer l'hiver à Grignan, après l'Assemblée, malgré la bise qui devient plus intraitable en ce tems-là : cela s'accommoderoit du moins avec la santé de M. le Chevalier et avec vos affaires. Enfin, ma belle, vous êtes tous sages, votre conciliabule est assemblé, vous prendrez les bonnes résolutions : il faut s'en fier à de si bonnes têtes. J'ai grande envie que M. d'Arles vous ait dit ses raisons : je veux aussi qu'il voie ma lettre (1); nous sommes

(1) *Voyez* la Lettre du 26 Octobre.

en assez bon ménage pour que je puisse lui dire mon sentiment sur un sujet dont il me parle le premier : ne lui laissez point mettre, je vous prie, Madame de Vins au nombre de ceux qu'il a consultés, et qui l'approuvent. Vous avez trouvé les propositions de mes amies bien aimables (1); vous avez raison, elles l'étoient fort : mais c'est assez d'avoir eu le plaisir de voir leur cœur, leur amitié; car du reste, c'eût été faire peu d'honneur à mes premières résolutions, que de les changer, et de vouloir m'accabler encore d'une dette de mille écus. En vérité, ma fille, il ne falloit faire sur cela que ce que j'ai fait, c'est-à-dire, sentir leur bonté, et en avoir beaucoup de reconnoissance. Si je vous faisois une gazette de l'état de ma santé en détail, vous seriez persuadée que je tiendrai la parole que j'ai donnée à Madame de la Fayette; vous verriez dans l'article *de la vessie*, que tout ce pays est dans une parfaite tranquillité; que les peuples sablonneux, qui avoient fait autrefois quelques entreprises, font à présent leurs efforts en d'autres pays lointains; qu'on a reçu des lettres des extrêmités de ce Royaume, qui portent que les jambes ne furent jamais, ni mieux faites, ni plus en état de servir; que les mains qui sont sur les frontières, ne sont plus sujettes aux fantaisies des nerfs leurs voisins, ni aux vapeurs qui leur donnent du secours; qu'enfin cet état seroit un pays parfait, si l'on pouvoit y trouver la fontaine de Jouvence : voilà tout le

(1) *Voyez* la Lettre du 12 Octobre.

malheur. Après cette ridicule gazette que vous m'avez demandée, je crois que vous devez avoir l'esprit en repos de ma santé.

Il me paroît que vous faites une réparation à l'esprit de M. de Chaulnes; vous trouvez qu'il l'a si bon à Rome, que vous devez croire qu'il rêvoit, à Grignan, à toutes ces grandes affaires; ainsi, le voilà rétabli dans votre estime à cet égard, il faut qu'il le soit aussi sur le sujet des députations. Il n'avoit pas tort de les donner quinze ans durant, sans en parler au Roi, comme avoit toujours fait le Maréchal de la Meilleraie (1). Cela est changé depuis quatre ou cinq ans, comme tout le reste. Quelles couleuvres n'a-t-il point avalées! vous l'avez vu. Il sait fort bien que ses bons amis ont détourné le chemin des députations; il le sent, et il a toujours dit à mon fils (2), hormis cette année, qu'il falloit présentement être courtisan, parce que les tems sont changés. Pour cette année, il avoit cru que la noblesse de Bretagne, et celui qui la commande, pouvoient être considérés. Il avoit raison de croire, au moins, que sa recommandation pourroit y faire quelque chose, soit en écrivant de la Province où il servoit agréablement, soit en partant pour Rome: sa timidité ou l'impossibilité de parler de Bretagne, l'a empêché de proposer la

(1) Il étoit Gouverneur de Nantes et de Brest, et Lieutenant-Général de la haute et basse Bretagne.

(2) M. de Sévigné avoit quitté la Cour, en se retirant du service.

députation au Roi; il n'a fait que la recommander à M. de Lavardin, et en écrire au Maréchal d'Estrées : que sais-je encore, s'il n'a pas compris qu'il trouveroit M. de Coëtlogon sur son chemin, et s'il n'a pas craint de se commettre? Pour moi, je crois que voilà le fond du sac. Il est tellement vrai que l'on ne songe qu'à faire plaisir à la ville de Rennes, que par une conduite inouïe, et dont je suis fort aise, on a donné la députation du Clergé à M. de Rennes par une lettre de cachet : c'est une sorte de paquet qui n'étoit jamais entré dans la Bretagne pour une telle chose; car on suit le rang des Evèques, et c'étoit cette année le tour de M. de Vannes ou de M. de Tréguier, qui sont si étonnés, qu'ils ne savent où ils en sont : mais c'est assez d'être M. de Rennes; il en est tout étonné aussi, et demande s'il est bien vrai que ce paquet soit pour lui; car on n'en a jamais envoyé pour une députation : jugez si le Gouverneur de Rennes ne devoit pas l'obtenir avec plus de justice. Madame de Chaulnes est si surprise de tout cela, qu'elle se rejette à Rome, et fait très-bien. Le Roi lui dit la semaine passée : « Madame, M. de Chaulnes n'a pas été long-tems » à Rome sans faire parler de lui; il y a trouvé » encore de bons amis, il y a été fort bien reçu ». Elle lui répondit : « Sire, quand on porte les ordres » de Votre Majesté, on est toujours bien reçu ». Toute la Cour pensa l'étouffer de complimens et d'amitiés; j'espère que vous lui aurez écrit. Je crois comme vous, ma chère enfant, que M. de Chaulnes

demeurera là pour un autre conclave, ou plutôt pour terminer avec ce Pape qui l'aime, les grandes choses qu'ils ont à traiter ensemble, et celles qu'il a dessein de lui inspirer, ou dans lesquelles il veut tâcher de le confirmer pour la paix générale; c'est cela qui seroit un beau coup de filet : si Madame de Chaulnes et Madame de Carman étoient à Rome, elles seroient bien propres à le seconder (1). Mais ce Pape hait autant le Cardinal d'Estrées, qu'il aime l'Ambassadeur, et l'on croit que cette Eminence reviendra en France : si cela est, le retour de M. de Chaulnes en sera reculé. Je suis affligée, comme vous, que ce dernier Pape qui nous laissoit Avignon, n'ait pas autant vécu que M. d'Angers, que M. d'Arles (2) : mais cette longue vieillesse vous eût été trop bonne; Dieu ne l'a pas voulu. Je vous avois mandé que M. de Chaulnes étoit entré, comme Ambassadeur, dans Rome, *al dispetto* de l'Ambassadeur d'Espagne, qui avoit travaillé auprès des Cardinaux pour l'empêcher : mais de cinquante-six voix, il n'en eut que cinq *.

Je ne donne point la mienne à M. de la Garde pour prêcher, ni pour gronder : je sais bien que Jésus-Christ, Saint Paul et Saint Augustin, ont

(1) *Voyez* la Lettre du 23 Octobre.

(2) Ces deux Prélats ont vécu, l'un 95, et l'autre 86 ans.

* On dit que M. de Chaulnes eut près de trois millions à distribuer pour faire ce Pape. D'Avrigny n'ose nier formellement ce fait qu'une majorité si grande et si promptement obtenue rend très-vraisemblable. Ce fut de l'argent perdu, ou peu s'en falloit. *Voyez* la Lettre du 8 Janvier, ci-après.

prêché et exhorté; c'étoit à eux à faire : ce dernier en dit de si bonnes raisons. Mais un pauvre pécheur revenu depuis trois jours d'un état pire que les nôtres, devroit se tenir dans le silence, pénétré de la miséricorde de Dieu sur lui, uniquement occupé de son bonheur, et de la sensible reconnoissance qu'il doit à son Sauveur, de l'avoir séparé et distingué, entre tant d'autres, sans aucun mérite, et par une grâce toute gratuite : voilà de quoi son cœur doit être plein, et si la charité lui fait prendre intérêt à son prochain, que ce soit en gémissant devant Dieu, et en demandant pour les autres les mêmes grâces dont il a été comblé. Telle étoit Madame de Longueville, cette pénitente et sainte Princesse : elle n'oublioit point son état, ni les abîmes dont Dieu l'avoit tirée; elle en conservoit le sentiment pour fonder sa pénitence, et sa vive reconnoissance envers Dieu. C'est ainsi que l'on conserve l'humilité chrétienne, et que l'on fait honneur à la grâce de Jésus-Christ. Cela n'empêche pas les réflexions, les conversations chrétiennes avec ses amis; mais point de sermon, point de gronderies, cela révolte et fait qu'on se souvient, et qu'on les renvoie à leur vie passée, parce qu'on voit qu'ils l'ont oubliée. Je suis étonnée que les gens de bon esprit tombent dans cette injustice; mais il ne faudroit s'étonner de rien; car que ne trouve-t-on point dans son chemin ?

Notre Marquis me paroît un petit homme qui sera bientôt en quartier d'hiver, comme les autres,

et qui pourra vous aller voir : je le souhaite, ma chère enfant, c'est la plus grande consolation que vous puissiez avoir ; j'ai bien envie de l'embrasser aussi bien que ma chère Comtesse. Je suis fort aise que ce Comte soit engraissé ; je le voyois toujours maigre, et j'en étois en peine. La peinture que vous me faites de vos orages, est tellement belle et poétique, que mon imagination en a été réjouie.

LETTRE 943.

A la même.

Aux Rochers, dimanche 6 Novembre 1689.

MONSIEUR de Chaulnes m'écrit fort tendrement et fort plaisamment : il me mande qu'il pourroit se vanter d'avoir fourni une assez belle carrière, sans la douleur mortelle qu'il a d'avoir été contraint d'offrir au Pape le charmant Comtat ; qu'il le fit de si mauvaise grâce, qu'il crut que Sa Sainteté le refuseroit ; mais qu'il fut assez malheureux pour être trompé, et que le Pape le reçut, au contraire, avec un plaisir qui lui renouvela la bonne opinion qu'il avoit déjà de ce présent. Enfin, ma fille, voilà qui est fait : *Dieu vous l'avoit donné, Dieu vous l'a ôté ;* il faut soutenir cette privation comme tant d'autres. Je veux vous dire encore une fois que si vous êtes juste, vous comprendrez que ce Duc ne nous a point trompés. Il nous disoit, avant ces derniers Etats, que les choses avoient changé, qu'il

n'étoit plus le maître comme autrefois, qu'il falloit venir un peu montrer son visage à la Cour : je vous ai dit sur quoi il se fondoit présentement; il avoit quelque raison de croire qu'au moins cette année, sa sollicitation devoit être aussi bonne que celle d'un autre. Il en parla ainsi à M. de Rennes en passant à Malicorne, et je ne saurois douter de l'envie qu'il avoit de me faire plaisir, et à mon fils. Il ne crut pas à Versailles devoir parler de la Bretagne : il a dit un mot à M. de Lavardin, il a écrit à M. le Maréchal d'Estrées, Madame de Chaulnes à M. de Croissy, et M. de Cavoie a fait ce que vous savez. L'Ambassadeur est heureux que tout le dégoût qu'il auroit pu avoir là-dessus, soit caché et confondu dans son absence, et nous ait fait en ce pays le même honneur; car tout le monde à Rennes regarde mon fils comme le Député que vouloit faire M. de Chaulnes; et M. de Coëtlogon, comme celui qu'a fait son voyage de Rome : ainsi, nous n'avons aucun sujet de nous plaindre, nous en sommes bien éloignés aussi. Je vous avoue que je ne connois plus, ni M. le Chevalier, ni vous, ni vous autres, Messieurs les grands Seigneurs, ni Messieurs les Gouverneurs de Province, de trouver que c'est une belle chose d'avoir ôté au Gouverneur de Bretagne le beau droit de nommer les Députés sans aucune dépendance, et de dire que M. de Chaulnes faisoit le Roi : vraiment, il auroit eu grand tort de ne pas le faire, puisque tous les autres l'avoient fait. Depuis notre mariage de la Duchesse Anne avec

Charles

Charles VIII, cette belle et grande Province avoit bien d'autres prérogatives. M. de Chaulnes a suivi quinze ou seize ans les dernières traces du Maréchal de la Meilleraie : trouvez-vous bien noble et bien juste de se faire un mérite de dégrader ce beau Gouvernement? n'est-ce pas l'intérêt commun des grands Seigneurs, des grands Gouverneurs? ne doivent-ils point se mirer dans cet exemple? j'en connois deux ou trois qui l'ont vivement senti par rapport à eux, et ce ne peut pas être un de ce corps, qui se soit fait un tel divertissement. Hélas! ces pauvres Gouverneurs, que ne font-ils point pour plaire à leur maître? avec quelle joie, avec quel zèle ne courent-ils point à l'hôpital pour son service : comptent-ils pour quelque chose leurs santés, leurs plaisirs, leurs affaires, leurs vies, quand il est question de lui obéir et de lui plaire? et on leur plaindra un honneur, une distinction, une occasion de faire plaisir à des gens de qualité dans une Province! Et pourquoi veulent-ils être aimés et honorés, et faire donc les Rois? n'est-ce pas pour le service du vrai Roi? est-ce pour eux? hélas! ils sont si passionnés pour sa personne, qu'ils ne souhaitent que de quitter ces grands rôles de comédie, pour venir le regarder à Versailles, quand même ils devroient n'en être pas regardés; et on leur plaindra des grandeurs dont ils font un si bon usage! Mais, mon enfant, est-il possible que vous ne pensiez point comme moi? M. de Grignan, venez donc à mon secours, soutenez-moi, c'est votre

affaire : si vous m'abandonnez, je vous souhaiterai toutes sortes de dégoûts dans votre Provence, et je louerai et admirerai ceux qui, par leur industrie, sauront vous mettre au rang des autres. Je ne veux plus parler; pourquoi aussi me faites-vous dire ce que je pense ? c'est à vous, au moins, que je me fie; car ailleurs je ne trouve rien de si joli que de savoir ainsi mettre les Grands à la raison. M. de la Rochefoucauld et M. de la Feuillade ne me feroient pas mon procès sur ce que je pense là-dessus.

Parlons de nos Etats. Le Saint-Esprit vint dans une valise, dit Fra-Paolo, au Concile de Trente; la députation est venue par une lettre de cachet à M. de Rennes : ces voitures sont également extraordinaires. M. le Maréchal d'Estrées ne veut pas que mon fils le quitte d'un moment; il ne connoît que lui, il ne parle qu'à lui, il fait ses visites avec lui; enfin il connoît si peu la Bretagne, que s'il n'y avoit trouvé un commensal de la Marquise d'Huxelles, il auroit été dans le dernier embarras. Il fait une chère épouvantable, ce Maréchal, il surpasse M. de Chaulnes : ce sont deux tables de dix-huit personnes matin et soir, de la belle vaisselle, toute neuve, toute goudronnée au fruit; enfin, c'est à qui pis fera, à qui pis dira; il y a vingt tables quasi de cette furie; et l'opéra d'*Atys* que du Mesnil rend agréable, et des comédiens.

Que je suis fâchée de la mauvaise santé de M. le Chevalier ! quelle cruauté que cette fièvre ! mon

Dieu, que je le plains! Il fait bien de ne point venir à Paris dans cet état; que j'y aurois été décontenancée sans vous et sans lui! votre séjour en Provence a bien assuré le mien ici. Voici la lettre de Madame de la Fayette, et celle de Madame de Lavardin; pour celle de Madame de Chaulnes, c'étoit un volume, elle ne finissoit point; d'autant plus qu'étant persuadée que c'est son absence qui me fait passer l'hiver aux Rochers, au lieu de Rennes, elle met sur elle tout ce qui pourroit m'y arriver; et elle avoit une si sincère envie de me faire tomber du ciel ces mille écus, qu'elle ne se lassoit point de me conjurer de partir: mais, ma fille, voilà qui est fait, je me trouve très-bien ici, sur-tout quand vous êtes à Grignan.

On me mande que le Pape a assemblé ses amis pour finir l'affaire des franchises avec la France et avec toutes les Couronnes, et une autre congrégation pour prendre les moyens de faire la paix générale dans la chrétienté. On croit que le Cardinal d'Estrées reviendra, et que le Cardinal de Bouillon pourroit bien demeurer pour les affaires de France. Moi, je suis persuadée que M. l'Ambassadeur n'est pas prêt de revenir.

Sainte-Marie, mon vieux ami, Lieutenant de Roi de Saint-Malo, m'est venu voir. Il m'a dit qu'il vous avoit écrit pour une sollicitation; je vous conjure, qu'il soit content de vous: c'est un homme qui se mettroit en pièces pour moi; tout le monde l'aime en ce pays; il est la consolation de tous les

exilés, de tous les prisonniers de Saint-Malo; en un mot, un petit Artagnan qui est fidèle au Roi, et humain à ceux qu'il est obligé de garder. Il a mille bonnes qualités; il dit que c'est moi qui les lui ai données; vous vous souvenez comme je l'ai converti, en lui donnant ma foi et ma parole que notre Religion étoit meilleure que celle de Calvin. Je plaindrois bien M. de la Garde, s'il avoit oublié son premier état, auquel l'humilité chrétienne est attachée, aussi bien que la reconnoissance envers Dieu. M. Nicole est tout divin.

Mon fils est toujours à Rennes; sa femme a des soins infinis de me divertir. M. de Lauzun s'en va romanesquement en Irlande avec six mille hommes. Conservez-vous, ma très-chère, et aimez-moi avec cette tendresse qui est faite toute exprès pour vous.

LETTRE 944.

A la même.

Aux Rochers, mercredi 9 Novembre 1689.

Monsieur d'Arles a donc passé au travers de ces feux du Tasse, de ces grands fantômes, de ces hommes armés; car tout cela défendoit le passage (1), et n'a rien trouvé que des landes sèches

(1) *Voyez* le Chant XIII de la *Jérusalem* du Tasse.

L'imagination de Madame de Sévigné étoit si riante, son esprit étoit si juste, si orné, que l'excellent usage qu'elle faisoit de ses lectures, n'a rien de surprenant. Mais ce qui n'est

et stériles, voilà qui est bien triste. Pour moi, j'espérois que nous y trouverions du bois pour faire la charpente de notre dernier étage, et qu'ainsi M. d'Arles verroit son appartement habitable, et M. de Grignan seroit hors de la nécessité de monter dans les gouttières, chose dont il me paroît désabusé depuis long-tems. Ainsi, ma belle, tout seroit fini; mais comment peut faire M. de Carcassonne de résister à la vivacité de M. d'Arles, qui prend le lièvre au corps, en lui disant : Donnez-moi quatre cents écus, et rendormez-vous, et laissez-moi faire? Pour moi, je le crois en léthargie; il y a de la vapeur épaisse à ne pas répondre un seul mot à de si fortes raisons, et il faut assurément qu'on le secoue davantage, et qu'on le tourmente pour le réveiller. Je crois que M. d'Arles recevra à Grignan la lettre que je lui écris : répondra-t-il bien aisément sur cette noble fierté que je blâme, et qui lui fait sentir personnellement une préférence de siége, qui ne regarde que son bénéfice, et qui déshonore aussi peu l'Abbé de Grignan, qu'elle honore l'Abbé de Cosnac (1)? Enfin, ma fille, ce sont des tours d'imagination, où l'on ne sauroit que faire.

J'ai trouvé la lettre que vous écrit M. de Chaulnes fort jolie : il vous paie de raison; vous voyez qu'il

[illegible]

pas ordinaire, c'est qu'une mère soit assurée, comme l'étoit Madame de Sévigné, de trouver dans une fille digne d'elle autant d'esprit et autant de goût qu'il en falloit pour bien entendre toute la finesse de certaines applications.

(1) *Voyez* la Lettre du 26 Octobre.

a fait ce qu'il a pu. Madame de Chaulnes m'a envoyé, mais pour moi seule, dit-elle, une petite relation d'une conversation qu'a eue l'Ambassadeur avec le Pape : je trouve une présence d'esprit dans la réponse que lui fit le Saint-Père, et une vivacité qui m'a surprise, et qui fait bien voir qu'il a tout son esprit, et qu'il vivra encore bien long-tems. Je vous envoie cette relation ; peut-être serez-vous bien aise de l'avoir. Cette Duchesse me mande qu'elle souhaite que vous pardonniez à son mari le mal qu'il vous a fait, et que les armées prennent le chemin de vous envoyer bientôt votre enfant. Elle est affligée de la douleur de Madame de Soubise, qui a enfin perdu le sien (1) après des souffrances incroyables ; et de Madame de Guénegaud, qui a non-seulement perdu son cadet à Bonn, mais son fils aîné qu'elle aimoit plus que sa vie ; elle n'a plus que l'Abbé de Guénegaud, et un autre qui est Prêtre aussi ; ainsi nous avons souvent des prévoyances pour l'avenir qui nous font des peines inutiles, parce que Dieu nous en prépare d'autres.

Je n'ose vous parler des magnificences de Rennes, de peur de vous donner une indigestion ; car ce sont des festins : le même jour dîner chez M. de la Trémouille, souper chez le Premier-Président ; dîner chez M. de Pommereuil, souper chez M. de Rennes ;

(1) Louis, Prince de Rohan, Mestre-de-Camp d'un régiment de cavalerie, mort le 5 Novembre d'une blessure qu'il avoit reçue le 5 de Juillet près du camp de Lessine en Flandre. *Voy.* la Lettre du 6 Août.

dîner chez M. de Coëtlogon, souper chez M. de Saint-Malo; ainsi tous les jours, comment vous en portez-vous? il y a vingt tables de cette force: *Tu manges tout mon bien* *. Mon fils mande à sa femme, je crois par honnêteté, ne voulant pas qu'elle croie que c'est pour moi qu'elle est ici, que toutes ses amies la regrettent fort, et qu'il est bien fâché que sa délicate poitrine l'empêche de prendre part à tous ces plaisirs. Elle lui répond en colère qu'elle se trouve offensée de ce discours; que ce n'est point sa santé qui l'a fait venir ici; qu'elle connoît la vie des Etats; que c'est uniquement pour le plaisir d'être avec moi, ce qu'elle préfère à toutes choses; que si elle avoit la poitrine du meilleur porteur de chaise de Rennes, elle en feroit autant; et tout cela si naturellement, que je lui en suis très-obligée, sans qu'il me reste aucun scrupule de la voir ici. Nous lisons fort, et le tems se passe si vite, que ce n'est pas la peine de tant se tourmenter, au moins jusqu'à celui que je pourrai vous embrasser; car pour celui-là, j'avoue que je le souhaite ardemment. Adieu, il fait le plus beau tems du monde; je crois que le vôtre est encore plus charmant: nous sentons l'été de Saint-Martin, et vous la canicule. J'embrasse et je baise mon aimable fille des deux côtés.

* Mot d'Harpagon à Maître Jacques, dans l'*Avare* de Molière.

LETTRE 945.

A la même.

Aux Rochers, dimanche 13 Novembre 1689.

Je n'ai point reçu votre lettre; c'est toujours une tristesse pour moi, quoique je me sois mise un peu au-dessus de la crainte que ce retardement me donnoit autrefois : c'est là fantaisie de la poste, il n'y a qu'à la souffrir; mais comme je suis toujours à Grignan avec vous, je perds la suite de la conversation; c'est ce qui me fâche. Je ne sais si vous allez à l'Assemblée avec M. de Grignan, ou si vous demeurez à votre château. Je suis en peine de la santé de M. le Chevalier, et de l'effet du quinquina, redonné dans sa dose ordinaire : sa chaleur contre celle du sang du Chevalier, me fait souvenir de ce qu'on dit quelquefois, *quand brave rencontre brave, brave demeure.* Nous espérons aussi que ce brave quinquina fera demeurer tout court ce brave sang, Dieu le veuille; il est bien difficile à dompter.

Dites-moi donc ce que vous avez fait de Madame Reinié : parle-t-elle encore? avec quoi l'avez-vous fait taire (1)? Je ne veux point me lâcher la bride à vous parler de mon amitié tendre et sensible, de tout l'intérêt vif que je prends à ce qui vous touche de près ou de loin : comme tout cela se trouve naturellement dans le premier rang de ce qui m'est

(1) *Voyez* la Lettre du 26 Octobre.

cher et précieux, je le mets bien au-dessus de mes petites affaires, qui me paroissent de l'hysope en comparaison de vos grands cèdres. Le moyen de ne pas sentir tout ce que vous me dites sur ce voyage de Paris, dont vous enviez la proposition à mes amies! J'étois bien forte pour leur résister, quand vous étiez à Grignan! si vous aviez été à Paris, il n'eût pas été besoin de leurs offres; vous rompiez toutes mes mesures, je le sens : mais les ayant si bien prises sur les vôtres, il n'étoit pas aisé de me déranger. Voilà, ma chère enfant, de quoi je m'entretiens, et de quoi je subsiste, et de quoi je ne voulois pas vous parler, et dont je parle, en vous regardant comme la douceur et la consolation de la fin de ma vie, Dieu et sa Providence sur tout. On me mande la mort de l'Evêque de Nîmes, si bon et si honnête homme : voilà encore notre pauvre Livry à donner; je le souhaite à l'Abbé Pelletier.

J'ai reçu une grande lettre de mon nouvel ami Guébriac, *loup-garou* (1); je vous l'aurois envoyée, parce que son style qui est naturel, seroit assez aimable, sans qu'il me loue trop : de bonne foi, ma modestie n'a pu s'en accommoder : il est si étonné d'avoir trouvé une femme qui a quelques qualités, quelques principes, et qui a eu dans sa jeunesse quelques agrémens, qu'il semble qu'il ait passé une vie toujours agitée de passions dans un coupe-gorge où il n'y avoit ni foi, ni loi, et où l'amour régnoit seul, dénué de toutes sortes de vertus :

(1) *Voyez* la Lettre du 28 Septembre.

cela nous fait dire des choses plaisantes. Il me prie de lui donner ma protection auprès de vous, pour vous supplier, en M. Descartes, de vouloir véritablement l'instruire de cette *Cour d'amour* (1) dont il a entendu parler, et qu'il a prise pour une fable. Il est homme de cabinet et curieux; il veut savoir cette vérité de la Gouvernante de Provence, et si l'on venoit se plaindre à cette Cour, si l'on rendoit des sentences, si c'étoient les femmes qui jugeoient : vous avez de beaux esprits d'Arles, et un M. le Prieur de Saint-Jean à Aix, n'est-ce pas? qui vous dira la vérité de ce fait. Guébriac a trouvé cette feuille pour préface à un livre de *François Barberin* (2) qui en parle : je l'envoie à Pauline; elle entendra peut-être cette prose, comme le *Pastor fido*. Voilà une bagatelle, dont vous donnerez le soin à quelqu'un, sans vous en inquiéter. Si vous

(1) La Cour d'amour n'étoit autre chose qu'une société de gens d'esprit des deux sexes qui s'étoit formée en Provence vers la fin du onzième siècle. Ils se communiquoient leurs ouvrages, et ils s'entretenoient sur différentes matières, où l'amour avoit toujours part. Les brouilleries et les jalousies des amans étoient l'objet le plus ordinaire de leurs jugemens; on y faisoit décider les disputes que les *Tansons* faisoient naître sur ce sujet. Les *Tansons* étoient une sorte de poésie, que les *Troubadours* ou *Trouvères* avaient mise en crédit, et où ils traitoient des questions curieuses et sur l'amour et sur les amans. Martial d'Auvergne donna dans la suite un recueil de pareils jugemens, intitulé : *Arresta Amorum*, et sur lesquels Benoît le Court, fameux Jurisconsulte, fit paroître en 1535 un savant Commentaire en latin.

(2) *Voyez* le *Dictionnaire de Baile*, article *Barberin*.

étiez à Aix, Montreuil (1) feroit cette affaire pour son ancien ami, dont l'esprit est très-différent du sien : mais enfin, vous ferez, sans vous peiner, tout ce que vous voudrez.

Ce bel Abbé de Rohan (2), si beau et trop beau, est présentement le chef de la maison de M. de Soubise; et ses bénéfices à son cadet (3). Nos Etats finirent hier; mon fils reviendra : il vous en mandera lui-même des nouvelles. La dépense du Maréchal a été tout auprès d'être ridicule, à force d'être excessive; il y avoit tous les jours soixante personnes à dîner et à souper chez lui, et un air de magnificence en toutes choses, dont M. de Chaulnes n'approchoit pas; il en auroit été bien fâché. Adieu, ma très-aimable, en voilà assez pour aujourd'hui : comment vous portez-vous en détail? votre côté, vos coliques, une petite *gazette*; la

(1) Le même dont il est parlé dans le supplément au *Dictionnaire historique de Moréri*, article *Montereul*. On y dit que *Matthieu Montereul* ou *Montreuil*, mourut à Valence en Dauphiné au mois de Juillet 1692; et on ajoute qu'il étoit logé alors chez M. de Cosnac, son ami, Évêque de Valence, depuis Archevêque d'Aix. Mais M. de Cosnac n'étoit plus Évêque de Valence en 1692, puisqu'il fut nommé à l'Archevêché d'Aix en 1687; et comme il est certain que Montreuil l'y suivit en ce tems-là, il faut en conclure que Montreuil mourut à Aix, ou partout ailleurs plutôt qu'à Valence.

(2) Hercules-Mériadec, Prince et Duc de Rohan-Rohan, devenu l'aîné par la mort de Louis, Prince de Rohan, son frère.

(3) Armand-Gaston-Maximilien de Rohan, depuis Évêque de Strasbourg, Cardinal et Grand-Aumônier de France.

mienne est toujours comme vous l'avez lue (1): Ma belle-fille vous embrasse, et continue ses soins pour moi.....

(1) *Voyez* la Lettre du 2 Novembre.

LETTRE 946.

A la même.

Aux Rochers, mercredi 16 Novembre 1689.

LES voilà toutes deux; celle du 3 étoit allée à Rennes, sans savoir pourquoi : cette faute vient de Paris : je la reçus dimanche après avoir envoyé mes lettres. Je veux commencer par entrer dans le mouvement qui vous agite tous, et qui est si raisonnable, de savoir vitement si le compliment de Madame de Maisons est bien fondé : elle nous a donné quelquefois d'assez méchantes nouvelles, je m'en souviens; quelquefois de bonnes aussi; mais quand nous espérons d'apprendre que le régiment de M. le Chevalier tombera à son neveu, cela est si naturel et si aisé à croire, qu'il faudroit se faire violence pour en douter; et vous-même qui êtes si habile à vous *dragonner*, vous aurez peine à trouver des sujets de désespoir dans une occasion où tout parle pour le Marquis; des exemples, son nom, le mérite du père et d'oncle, le sien personnel, tout cela le met à la tête de cette belle troupe. Vous ne doutez pas, mon enfant, que je ne sois tout comme vous dans ce qui vous touche; vous

ne sauriez trop m'en parler, ni trop me conter toutes vos pensées ; je suis de moitié de vos raisonnemens pour et contre, et du dialogue de la crainte et de l'espérance. J'attends donc, comme vous, avec toute l'émotion que donne la véritable et tendre amitié.

Je sais maintenant ce qui est arrivé du moulin à paroles de Madame Reinié. Je sais que vous êtes résolue d'aller à l'Assemblée, et de revenir ensuite à Grignan. Me voilà instruite de la santé de M. le Chevalier, à qui je demande pardon si je ne puis entrer dans son sentiment sur la démission de M. d'Arles (1). J'aurois fait valoir au Roi cette *seconde place*, que je souffrirois par la seule raison de son service ; mais dans le fond, je n'en aurois pas été émue : j'aurois été ravie d'y soutenir et d'y servir mon aîné. Plus je me sentirois Grignan, et au-dessus de M. d'Aix partout ailleurs, plus j'aurois été insensible à ce moment de l'Assemblée, dont là prérogative d'un Archevêché sur l'autre fait la différence dans cette seule occasion (2). Je vous avoue enfin que c'est là mon sentiment, et que je croyois que par noblesse même et par hauteur, ce seroit celui de M. le Chevalier ; je me suis trompée ; mais quelque estime que j'aie de son bon esprit, je

(1) *Voyez* la Lettre du 28 Octobre.

(2) L'Archevêque d'Aix est premier Procureur-né du pays de Provence, et en cette qualité il préside toujours à l'Assemblée des États qui s'y tiennent tous les ans à Lambesc, petite ville à trois lieues d'Aix.

que M. Nicole vaut mieux; vous en êtes charmée : c'est l'éloge de son livre; ce que j'en ai lu chez Madame de Coulanges, me persuade aisément qu'il doit vous plaire. Vous serez bien heureuse et bien digne d'envie, si Dieu se sert de cet aimable livre pour vous donner son amour : j'en retire au moins la grâce d'être persuadée qu'il n'y a que cela de véritablement souhaitable en ce monde. Cela supposé, je vous conjure, ma chère Pauline, de ne pas tant laisser tourner votre esprit du côté des choses frivoles, que vous n'en conserviez pour les solides, dans lesquelles je comprends les histoires; autrement votre goût auroit les pâles couleurs. Nous lisons l'Histoire de l'Eglise de M. Godeau (1); vraiment, c'est une très-belle chose; quel respect cela donne pour la Religion ! avec *Abbadie*, on seroit toute prête à souffrir le martyre. Chaque chose a son tems : *Corisque* * est bien jolie et bien friponne, *altri tempi, altre cure.* Aimez-moi toujours, ma chère; mais ne mesurez jamais les autres amitiés à la vôtre; vous avez un cœur du premier ordre, dont personne ne peut approcher.

(1) Antoine Godeau, Evêque de Grasse et de Vence.

* Personnage de l'*Aminte* du Tasse que lisoit *Pauline*.

LETTRE 947.

A la même.

Aux Rochers, dimanche 20 Novembre 1689.

VOUS me tirez d'une grande peine en m'apprenant que voilà notre Marquis Colonel du bon et beau régiment de son oncle; rien ne sauroit être plus avantageux pour lui; à dix-huit ans, il seroit difficile d'être plus avancé. Mais voilà vos inquiétudes bien dissipées, et voilà le dialogue de la crainte et de l'espérance bien heureusement fini. Je vous défie avec toute votre industrie de trouver à regratter là-dessus : il n'est plus question, ma chère Comtesse, que de soutenir cette place qui emporte plus de dépense que celle de Capitaine. Il faut payer M. le Chevalier; combien est-ce ? Il faut espérer que vous aurez permission de vendre votre belle compagnie, l'ouvrage de vos mains (1). Enfin, les biens et les maux sont mêlés, les honneurs augmentent la dépense; on seroit bien fâchée que cela ne fût pas; on est bien embarrassée quand cela est; voilà parfaitement le monde. Votre Colonel ne viendra-t-il point vous voir ? il me semble qu'il en auroit le tems. J'ai bien envie de lui écrire, et de pouvoir mettre le dessus de sa lettre à ma fantaisie. Vous êtes donc ordinairement cent à Grignan, et quatre-vingts dans les grands

(1) *Voyez* la Lettre du 5 Janvier 1689.

retranchemens; je trouve qu'on ne fait pas grand scrupule de peser sur vous. Je vous approuve de n'avoir point été à Lambesc exposer votre beauté et la jeunesse de Pauline à la fureur de la petite-vérole; c'est un mal qu'on ne sauroit trop éviter. Vous m'avez donné une si terrible idée de la bise de Grignan pendant l'hiver, que j'en suis effrayée. Je crois que M. de Grignan se résoudra difficilement à ne point passer ces trois mois à sa bonne ville d'Aix : il faut quelquefois céder à l'impossibilité; mais que cette pensée est triste ! et que c'est un grand malheur de se trouver si épuisée, quand on auroit si grand besoin de ne pas l'être ! voilà des objets bien sensibles, et sur lesquels je vous souhaite, comme à moi, tout le courage nécessaire. M. le Chevalier vous donnera du sien; il en a tant dont sa goutte lui ôte l'usage, qu'il en a de reste, et doit le donner à ses bons amis. Mandez-moi toujours bien tous vos desseins et les siens. Madame de Chaulnes me mande qu'elle a reçu de vous une fort jolie lettre. Madame de Lavardin étoit affligée, M. de Châlons se mouroit, et sa sainte mère (1), étoit abîmée de douleur au pied du crucifix. M. de Senlis (2) et tous les Sanguins sont dans la joie; ils ont notre petite Abbaye (*de Livry*); ils ont donné un Prieuré pour se libérer de la

(1) Louise Boyer, Duchesse de Noailles, mère de Louis-Antoine de Noailles, Evêque de Châlons-sur-Marne, puis Archevêque de Paris et Cardinal.

(2) Denis Sanguin, Évêque de Senlis.

pension. Cela leur convient si fort, qu'il me semble qu'elle est plus près de moi, que si elle étoit à un autre ; ce sont tous nos anciens voisins.

Mon fils est enfin revenu des Etats ; il est fort aise d'être avec nous. Mme. de Marbeuf est ici pour quelque tems, et l'Abbé de Quimperlé (*Charrier*) qui ne songe qu'à me rendre service. Nous attendons notre fermier, avec qui nous ferons un beau compte sans argent. M. le Comte d'Estrées (1) a soupé et couché ici ; il est parti ce matin pour Paris, je l'ai trouvé fort joli, fort vif : son esprit est si noble, et si fort tourné sur les sciences, et sur ce qui s'appelle les belles-lettres, que s'il n'avoit une fort bonne réputation, et sur mer, et sur terre, demandez à M. le Chevalier, je le croirois du nombre de ceux que le bel esprit empêche de faire leur fortune ; mais il sait fort bien ajuster l'un et l'autre aux dépens de ses nuits ; car il les passe à lire. C'est trop. Je voudrois que notre Marquis eût seulement la moitié de cette inclination ; cela suffiroit. C'étoit un plaisir de l'entendre causer avec mon fils, et sur les Poëtes anciens et modernes, l'histoire, la philosophie, la morale ; il sait tout, il n'est neuf sur rien ; cela est joli. Les ignorans furent frondés, et les G. et les Comtes de R. et de R. et leurs bons mots ; cela nous fit fort rire : cette soirée fut agréable. Madame de Marbeuf vous fait mille tendres complimens ; l'Abbé Charrier

(1) Victor-Marie, Comte, puis Duc d'Estrées, Vice-Amiral et Maréchal de France.

dix mille respectueux. Votre M. d'Aix a une Abbaye de six mille livres de rente, qui étoit à l'Abbé de Soubise; il vous dira qu'elle en vaut douze; rabattez la moitié. Je vous quitte, ma très-aimable; votre frère veut vous écrire. Parlez-moi de votre *gazette* de santé; c'est cela qui est la source de mon repos, comme vous dites que la fontaine de Jouvence chez moi, seroit la source du vôtre; voilà une pensée que je trouve digne de votre amitié.

LETTRE 948.

Monsieur DE SÉVIGNÉ, *à la même.*

Aux Rochers, dimanche 20 Novembre 1689.

ME revoilà, ma belle petite sœur, auprès de maman mignone, ravi de la retrouver en parfaite santé, ravi de me voir en repos aux Rochers, et hors de la frénésie des Etats, et ravi encore de rentrer en commerce avec vous. Ma mère m'a gardé toutes vos lettres, qui ont pour moi les grâces de la nouveauté; en sorte que je ne sais que depuis un jour tout ce que vous avez pensé sur mon sujet. Je ne vous ferai, ni complimens, ni remercîmens sur ce que vous avez écrit à ma mère et à moi, puisque vous savez à quel point je suis sensible aux marques de votre amitié. J'ai été tout consolé de n'avoir pas la députation, dès que j'ai vu que je n'avois pas été abandonné de M. de Chaulnes, comme je le croyois. Vous savez que je me suis

toujours plaint des contre-tems; celui-ci qui m'est arrivé cette année, est tel qu'il étoit impossible de le prévoir; car il est certain que des trois puissances de la Province, il n'y en a aucune qui ne fût vivement pour moi, et dont les intérêts ne fussent liés avec les miens au sujet de la députation; en sorte que c'étoit bien plus leur affaire que la mienne de la faire réussir. M. de Chaulnes, M. le Maréchal d'Estrées, et M. de Lavardin, se sont également opposés à M. de Seignelai, à M. de Cavoie, et aux Coëtlogons; et tous trois vouloient ôter à leurs ennemis le plaisir de faire un Député, et en avoir un qui fût de leur main. J'étois le seul sur qui tous trois pussent jeter les yeux; c'étoit, en effet, leur dessein. Le Maréchal d'Estrées a espéré, tant qu'il a pu; il m'a défendu de me retirer des Etats, tant qu'il a espéré; il a reçu enfin cet ordre qu'il craignoit tant, et qui étoit cependant inévitable depuis plus de quatre mois, à ce que j'ai appris. Vous croyez bien qu'étant ainsi avec lui, je n'ai pas eu de désagrément pendant les Etats. Je vous dis ceci en confidence; car il ne seroit pas à propos de publier l'extrême envie qu'avoit le Maréchal d'Estrées que M. de Seignelai et les amis de ce Ministre ne réussissent point dans cette occasion, quoique la mésintelligence qui est entre eux et lui, soit connue de tout le monde.

J'ai appris avec joie qu'enfin je vais être oncle d'un *Colonel*, et peut-être serai-je au premier jour grand-oncle, non pas à la vérité d'un Officier si

considérable : je m'en consolerai, puisque cet affront ne peut m'arriver, qu'il ne tire à conséquence pour vous. Adieu, ma très-belle petite sœur, je vais reprendre mon train ordinaire auprès de ma mère, l'amuser, lui lire des histoires, avoir soin de sa santé; et je n'aurai pas beaucoup de mérite auprès de vous, pour peu qu'elle continue, comme elle est à l'heure que je vous en parle.

LETTRE 949.

Madame DE SÉVIGNÉ, *à la même.*

Aux Rochers, mercredi 23 Novembre 1689.

QUE je suis ravie, ma chère enfant, que vous ayez fait une petite course à Livry (1) ! vous y avez tant de fois passé cette fête, que si vous m'y aviez trouvée, vous n'auriez rien trouvé de changé, pas même tous ces Sanguins que nous y avons tant vus autrefois, et qui en sont présentement les maîtres; et tous nos vieux meubles qui sont passés d'Abbés en Abbés, et qui demeureront long-tems en l'état où vous les connoissez; car cette Abbaye va devenir un patrimoine dans cette famille. Vous avez un tems charmant; nous l'avons de même ici, un beau soleil, une douceur, Madame de Marbeuf est contrainte de se promener, quoiqu'elle ne marche pas comme moi. Nous avons été deux

(1) Madame de Grignan avoit songé qu'elle faisoit la Saint-Martin à Livry.

jours, l'Abbé Charrier et moi, à compter avec notre M. le fermier : il est fort honnête homme; mais comme celui qui l'a précédé a ruiné notre terre, ce ne sont que réparations et abîmes; je ne toucherai rien de mille pistoles qu'il me doit; il y a deux ans que le revenu est employé à remettre tout en état : ce sont d'étranges mécomptes, mais soyez-en consolée comme moi; cela ira mieux à l'avenir. J'approuve infiniment que vous n'ayez point été à Lambesc dans l'air de la petite-vérole; c'est la chose du monde qu'on doit le plus éviter. Je ne serai point étonnée si M. le Chevalier, avec ses douleurs, à quoi l'air de Paris est si contraire, prend l'occasion de passer un hiver sous votre beau soleil, s'y trouvant tout porté : je m'étonnois plutôt que même en se portant bien après Balaruc, il ne voulût pas confirmer l'effet de ces bains par la douceur d'un climat qui fait la consolation de tous les pauvres goutteux; en sorte que je suis bien loin de comprendre qu'il se détermine à vous quitter, seule comme vous êtes.

J'ai reçu des complimens de l'Abbé Bigorre sur le régiment du Marquis. Je viens d'écrire à ce jeune Colonel, et la composition de cette lettre m'a donné assurément moins de peine que votre réponse à Madame de Vaudemont ne doit vous en avoir coûté : si l'absence, jointe à un plus grand éloignement, a redoublé et augmenté la pompe de vos galimatias, vous avez grande raison d'être toute essoufflée, de vous essuyer, et de dire *houf* comme

M. *de la Souche*; mais vous ne seriez pas seule à vous essuyer, si quelqu'un entreprenoit de vous entendre (1) : c'est pour badiner, au moins, que je dis tout ceci; car Dieu m'a toujours fait la grâce de vous entendre parfaitement. Vous vous amusez à bâtir, à finir tous vos hôtels si commodes et si différens de ces autres bâtimens si fastueux et si mal finis; il y a bien plus de raison à ce que vous faites. Vous me demandez ce que nous lisons; dès qu'on a le moindre monde, on ne lit plus : mais avant les Etats, nous avions lu avec mon fils de petits livres d'un moment. *Mahomet II* qui prend Constantinople sur le dernier des Empereurs d'Orient; cet événement est grand, et si singulier, si brillant, si extraordinaire, qu'on en est enlevé; il n'y a que deux cent trente-six ans. *La Conjuration du Portugal*, qui est fort belle; *les Variations* de M. de Meaux; un tome de *l'Histoire de l'Eglise*; le second est trop plein du détail des Conciles, il pourroit ennuyer; *les Iconoclastes* et *l'Arianisme* de Maimbourg; on hait l'auteur; son style n'est point agréable; il veut toujours pincer quelqu'un, et comparer Arius, et une Princesse, et un Courtisan à M. Arnauld,

(1) Madame de Sévigné fait ici en passant la critique des Lettres trop étudiées, et par conséquent peu naturelles; et que n'auroit-elle point dit, si elle avoit prévu qu'un jour tous les différens styles fourniroient de fréquens exemples de ce même défaut, et qu'à force de vouloir mettre de l'esprit et du neuf partout, on se donneroit bien de la peine pour se rendre inintelligible.

à Madame de Longueville et à Tréville; mais au travers de ces sottises, ces endroits de l'histoire sont si parfaitement beaux, ce Concile de Nicée si admirable, qu'on le lit avec plaisir; et comme il nous a conduits jusqu'à Théodose; nous allons nous consoler de tous nos maux dans le beau style de M. Fléchier (1). Nous voltigeons sur d'autres livres, nous avons un peu retâté d'*Abbadie*, et nous l'allons reprendre avec mon fils qui sait le lire en perfection; ainsi, ma très-chère, nous ne passons le tems que trop vite; il est présentement de grande importance pour moi. Si j'avois trouvé *cette source de votre repos*, je n'ai jamais rien vu de si joliment dit (2); si je l'avois trouvé, je jeterois le tems à pleines mains, comme autrefois. Je suis plus touchée de celle que vous avez perdue, en perdant *le Comtat*; j'espérois qu'elle vous dureroit plus long-tems; c'étoit, comme vous dites, *une source de justice*; je voudrois qu'elle eût tenu à la santé de ce Pape-ci : on ne parle que de sa bonne constitution et de sa vivacité.

J'avois lu par les chemins la vie du Duc d'Épernon qui m'a fort divertie. Vous me manderez des nouvelles de Lambesc : hélas! cette pauvre Madame du Janet sera-t-elle bien affligée? pourquoi son mari ne demeuroit-il pas paisiblement chez lui? qu'alloit-il faire *dans cette maudite galère?* la vie

(1) Esprit Fléchier, Evêque de Nîmes, auteur d'une *Vie de Théodose.*

(2) *Voyez* ci-dessus la fin de la Lettre du 20 Novembre.

d'un homme est peu de chose, cela est bientôt fait, dans toutes ces histoires, cela va si vite, et tous plus jeunes que moi : *ne parlons point de cela ;* c'est bien assez d'y penser. Mon fils vous fait mille amitiés, et sa chère femme, et Madame de Marbeuf ; et l'Abbé Charrier mille complimens. Je suis bien obligée à cet Abbé ; il se charge de toutes mes affaires de Basse-Bretagne, qui ne sont pas petites, et que je ne pourrois point faire de Paris, et après tout cela, mon enfant, je ne demande que la sensible joie de vous revoir et de vous embrasser de tout mon cœur.

LETTRE 950.

A la même.

Aux Rochers, dimanche 27 Novembre 1689.

Je n'ai point reçu votre lettre, j'en ai toujours du chagrin, sans en avoir d'inquiétude ; je m'accoutume aux manières de la poste. Je suis bien de l'avis de M. Courtin ; votre présence seroit très-nécessaire à la Cour pour votre fils : rien n'est si vrai, et c'est une des raisons qui fait murmurer contre l'impossibilité ; c'est la cause de tous les dérangemens et de tous les abîmes. Vous souvenez-vous quand nous disions quelquefois, il n'y a rien qui ruine comme de n'avoir point d'argent ? nous nous entendions bien. Mais ce petit Colonel ne vous ira-t-il point voir ? qu'est-ce qui peut l'en empêcher, après avoir fait

son remercîment et sa cour un peu de tems? vous m'instruirez là-dessus; vous ne me sauriez jamais trop parler sur tout ce qui vous touche; ce sont mes véritables intérêts.

Je serai bien aise aussi de savoir des nouvelles de Lambesc, et quelle humiliation M. d'Arles aura soufferte par ce bras de bois qui est sur son banc, et qui me paroît ne pas le toucher : je suis toujours dans le même sentiment (1). J'oubliai de mettre mercredi dans votre paquet, un billet de consolation que j'écris à cette pauvre Madame du Janet. Je l'ai envoyé à Paris, il nous reviendra par Poirier : je me sens des ménagemens pour la Provence, qui me font croire que j'y retournerai quelque jour. Madame de la Fayette me mande comme elle se fait brave pour la noce de son fils. Elle a mis sa petite chambre en cabinet; elle m'envoie son idée, envoyez-moi la vôtre : je ne sais comment vous êtes habillée, ni Pauline; si je vous voyois passer, je ne vous reconnoîtrois pas.

Nous lisons la vie de Théodose; mon fils la fait encore valoir; c'est en vérité la plus belle chose du monde, et d'un style parfait : mais un tel livre ne nous dure que deux jours; je l'avois lu, il m'a été nouveau. Je serois fâchée, par exemple, que Pauline n'eût point de goût pour une si belle vie : les romans ne doivent pas gâter ces sortes de beautés, ou ce seroit mauvais signe. Madame de Marbeuf

(1) *Voyez* les Lettres du 26 Octobre et du 16 Novembre.

s'accommode de nos lectures, et nous nous accommodons de son jeu quand il y a des acteurs : c'est une très-bonne et généreuse femme, qui sait aimer et qui vous adore. L'Abbé Charrier est allé faire un petit tour à un Bénéfice qu'il a auprès de Vitré; il reviendra : vraiment, j'admire quelquefois les bontés de la Providence pour moi; il m'est si nécessaire dans les affaires que j'ai en Basse-Bretagne, que, s'il étoit présentement à Lyon, comme il devroit y être naturellement, je ne sais ce que je ferois.

Madame de Chaulnes a reçu un Bref de son ami le Pape, le plus obligeant du monde. Les Papes n'ont guère accoutumé de dire qu'ils doivent leur exaltation à quelqu'un : vous verrez que celui-ci ne marchande pas à dire qu'il la doit à M. l'Ambassadeur, selon les intentions du Roi. Je vous envoie une copie de ce bref : mon fils dit qu'il est mal traduit; mais le sens en est bon. L'Abbé Bigorre m'a envoyé le portrait du Saint-Père; je ne doute pas qu'il ne vous l'envoie aussi; c'est une physionomie qui promet une longue vie; si notre Comtat eût été sur cette vie, il nous auroit duré long-tems : mais ce *malingre* mourir au bout de l'an! vous faisiez pourtant un si bon usage de cette *source de toute justice* (1), que je croyois que le Ciel vous la conserveroit : mais nous ne savons point les secrets de ce pays-là; ce qui est sûr, c'est qu'il faut s'y

(1) *Voyez* la page 361.

soumettre. Coulanges a fait son compliment au Pape en italien; il étoit du cortège de la première audience, où M. l'Ambassadeur étoit suivi par les rues de cent cinquante carrosses et d'une infinité de monde : ce fut une très-belle chose; et après avoir reçu du Pape toutes sortes de bontés paternelles en public, il fut enfermé deux heures avec Sa Sainteté; ce qui fut dit est le secret que nous ne savons pas encore. Coulanges fit donc son petit compliment; le Saint-Père lui répondit honnêtement et gaîment : il lui dit qu'il avoit entendu parler de Madame de Coulanges, et qu'il falloit qu'elle allât à Rome avec Madame de Chaulnes; cela ne tombera pas à terre. Une jolie fille dit l'autre jour à Rennes une folie qui ressemble tout-à-fait aux épigrammes de Madame de Coulanges. Vous connoissez M. de la Trémouille, et sa belle taille, et sa laideur : il regardoit une autre jolie personne dont il faisoit l'amoureux, et tournoit le dos à celle-ci; au lieu d'en être embarrassée, elle dit vivement : *c'est à moi qu'il veut plaire assurément;* n'est-ce pas là Madame de Coulanges; mais cela est joli par tout pays, quand cela se dit naturellement. Ma chère enfant, voilà bien des bagatelles dont je vous entretiens : nous aurions des choses plus solides à dire, mais elles sont tristes, et nous sommes bien loin; vous savez comme j'y suis sensible : en voilà assez pour un jour où je ne réponds à rien. Mandez-moi combien les Maréchaux-de-Camp vendent leurs régimens; car le Roi a tout

réglé. Adieu, ma très-chère et très-aimable; parlez-moi un peu de votre santé en détail, en *gazette*; car vous avez des pays, hélas! où il s'est fait autrefois de grands ravages : rendez-m'en compte; je ne pense point à ces tems-là sans émotion, ni sans reconnoissance envers Dieu.

LETTRE 951.

A la même.

Aux Rochers, mercredi 30 Novembre 1689.

QUE je vous suis obligée de m'avoir envoyé la lettre de M. de Saint-Pouanges! c'est un plaisir d'avoir vu ce qui s'appelle vu une telle attestation de la sagesse et du mérite de notre Marquis, fait exprès pour ce siècle-ci : vous n'y êtes pas oubliée; je suis ravie d'avoir lu cette lettre, et je vous la renvoie avec mille remercîmens. Pour moi, je crois que vous aurez permission de vendre la compagnie du Marquis, et j'attends encore cette joie.

Je m'intéresse toujours à ce qui regarde M. le Chevalier, non parce qu'il s'amuse à lire et à aimer mes lettres; je prends, au contraire, la liberté de me moquer de lui; mais parce qu'effectivement sa tête est fort bien faite, et s'accorde à merveille avec son cœur : mais d'où vient, puisqu'il aime ces sortes de lectures, qu'il ne se donne point le plaisir de lire vos lettres avant que vous les envoyiez? elles sont très-dignes de son estime; quand je les montre

à mon fils et à sa femme, nous en sentons la beauté. Mon ami Guébriac tomba, l'autre jour, sur l'endroit de la Montbrun; il en fut bien étonné; c'étoit une peinture bien vive et bien plaisante. Enfin, ma fille, c'est un bonheur que mes lettres vous plaisent; sans cela, ce seroit un ennui souvent réitéré. M. de Grignan ne vint donc point à mon secours dans celle où je parlois du beau chef-d'œuvre d'avoir ôté la nomination des Députés au Gouverneur de Bretagne, à ce bon faiseur de Pape. Je suis assurée que M. le Chevalier et vous-même, n'avez pu vous empêcher de trouver intérieurement que je disois vrai: le sang qui roule si chaudement dans les veines du Chevalier, ne sauroit être glacé pour l'intérêt des grands Seigneurs et des Gouverneurs de Province. Je veux espérer aussi qu'il sera revenu dans mon sentiment sur l'orgueil mal placé de M. l'*Archevêque* d'Arles; car ce n'est pas M. l'*Archevêque* (1); mais je me flatte peut-être vainement de tous ces retours: j'aimerois pourtant cette naïveté, si elle étoit jointe à tant d'autres bonnes choses, et que ce fût en ma faveur, j'en serois toute glorieuse. Parlons de sa goutte et de sa fièvre; il me paroît que cela devient alternatif, sa goutte en fièvre, ou sa fièvre en goutte, il peut choisir; et je crois que c'est, comme vous dites, celle qu'il a, qui paroît la plus fâcheuse; enfin, c'est un grand malheur qu'un tel homme soit sur le côté.

Vous avez donc été frappée du mot de Madame

(1) *Voyez* la Lettre du 16 Novembre.

de la Fayette, mêlé avec tant d'amitié *. Quoique je me dise qu'il ne faut pas oublier cette vérité, j'avoue que j'en fus toute étonnée; car je ne me sens encore aucune décadence qui m'en fasse souvenir. Je ne laisse pas cependant de faire souvent des réflexions et des supputations, et je trouve les conditions de la vie assez dures. Il me semble que j'ai été traînée, malgré moi, à ce point fatal où il faut souffrir *la vieillesse;* je la vois, m'y voilà, et je voudrois bien, au moins, ménager de ne pas aller plus loin, de ne point avancer dans ce chemin des infirmités, des douleurs, des pertes de mémoire, des *défigurémens* qui sont près de m'outrager, et j'entends une voix qui dit : Il faut marcher malgré vous, ou bien, si vous ne voulez pas, il faut mourir, qui est une autre extrêmité à quoi la nature répugne. Voilà pourtant le sort de tout ce qui avance un peu trop; mais un retour à la volonté de Dieu, et à cette loi universelle qui nous est imposée, remet la raison à sa place, et fait prendre patience : prenez-la donc aussi, ma très-chère, et que votre amitié trop tendre ne vous fasse point jeter des larmes que votre raison doit condamner.

Je n'eus pas une grande peine à refuser les offres de mes amies; j'avois à leur répondre, *Paris est en Provence*, comme vous, *Paris est en Bretagne :* mais il est extraordinaire que vous le sentiez comme

* Ce mot étoit : Vous êtes VIEILLE. *Voyez* la Lettre du 9 Octobre.

moi.

moi. Paris est donc tellement en Provence pour moi, que je ne voudrois pas être cette année autre part qu'ici. Ce mot, *d'être l'hiver aux Rochers*, effraie; hélas ! ma fille, c'est la plus douce chose du monde; je ris quelquefois, et je dis, c'est donc là ce qu'on appelle passer l'hiver dans des bois. Mme. de Coulanges me disoit l'autre jour, Quittez vos *humides* Rochers; je lui répondis, *Humide* vous-même : c'est Brévannes qui est humide, mais nous sommes sur une hauteur; c'est comme si vous disiez, votre humide Montmartre. Ces bois sont présentement tout pénétrés du soleil, quand il en fait; un terrein sec, et une place *Madame*, où le midi est à plomb; et un bout d'une grande allée, où le couchant fait des merveilles; et quand il pleut, une bonne chambre avec un grand feu, souvent deux tables de jeu : comme présentement il y a bien du monde qui ne m'incommode point, je fais mes volontés; et quand il n'y a personne, nous sommes encore mieux; car nous lisons avec un plaisir que nous préférons à tout. Madame de Marbeuf nous est fort bonne; elle entre dans tous nos goûts; mais nous ne l'aurons pas toujours. Voilà une idée que j'ai voulu vous donner, afin que votre amitié soit en repos.

Ma belle-fille est charmée de tout ce que vous dites d'elle; je ne lui en fais point un secret, et il n'y a point de douceurs et de remercîmens qu'elle ne vous rende pour les louanges que vous lui donnez. J'en donne beaucoup à l'amitié que M. Courtin

vous témoigne; c'est un ami de conséquence, qui ne craint pas de parler pour vous; mais le tems est peu propre à demander des grâces et des gratifications, quand on demande partout des augmentations considérables. Dites-moi quelles pensions sont retranchées; seroit-ce sur M. de Grignan et sur un Menin ? J'en serois au désespoir. Vous allez voir M. du Plessis; il m'écrit et me fait comprendre que son ménage n'est pas heureux (1), et qu'au lieu d'être à son aise et indépendant, comme il l'espéroit, il n'a pensé qu'à sortir de chez lui : ainsi, le voilà avec M. de Vins et en Provence pour deux mois; il vous contera ses douleurs; il me paroît que c'est sur l'intérêt qu'il a été attrapé, j'en suis fâchée; mandez-moi ce qu'il vous dira. Vous devriez bien m'envoyer la harangue de M. de Grignan, puisqu'il en est content, j'en serai encore plus contente que lui. Mandez-lui comme je l'appelois à mon secours; et dans quelle occasion. Vous m'épargnez bien dans vos lettres, je le sens; vous passez légèrement sur des endroits difficiles, je ne laisse pas de les partager avec vous. C'est une grande consolation pour vous d'avoir M. le Chevalier; c'est le seul à qui vous puissiez parler confidemment, et le seul qui soit plus touché que vous-même de ce qui vous regarde; il sait bien comme je suis digne de parler avec lui sur ce sujet : nous sommes si fort dans les mêmes intérêts, qu'il n'est pas possible que cela ne fasse pas une liaison toute naturelle. Je dis mille dou-

(1) *Voyez* la Lettre du 18 Septembre.

ceurs à ma chère Pauline; j'ai très-bonne opinion de sa petite vivacité et de ses révérences : vous l'aimez, vous vous en amusez, j'en suis ravie; elle répond fort plaisamment à vos questions. Mon Dieu! ma fille, quand viendra le tems que je vous verrai, que je vous embrasserai de tout mon cœur, et que je verrai cette petite personne? j'en meurs d'envie; je vous rendrai compte du premier coup-d'œil.

LETTRE 952.

A la même.

Aux Rochers, dimanche 4 Décembre 1689.

Je vous remercie de votre lettre du 24 Novembre; elle est toute pleine de confiance et d'amitié, et me répond sur ce que je voulois savoir. Je vous ai dit que mon fils ne voyoit de mes lettres que ce que j'étois bien aise de lui montrer; vraiment, celle-ci est bien de ce nombre. Il y avoit ici, l'autre jour, des gens de bon sens, qui à propos de ce régiment de votre fils, qu'ils avoient vu dans une gazette à la main, se mirent à dire tout de suite, que ce jeune Colonel ne coûteroit guère à père ni à mère, et que ses deux oncles, si grands Seigneurs, fourniroient bien à sa dépense; je fis une grimace intérieure, et je les laissai croire ce qui devoit être. Pour M. le Chevalier, vous ne sauriez me surprendre en me parlant de son amitié et de sa bonté; cela est admirable, c'est donc lui qui veut vous donner de

quoi le payer, le tour est rare : mais la difficulté, c'est de trouver l'argent, quoique l'hypothèque soit bonne. Pourquoi M. de la Garde ne vous feroit-il point trouver cette somme si médiocre ? Mon enfant, j'en veux à tout le monde ; je trouve que l'on ne fait point son devoir. Plût à Dieu avoir encore quelque petite somme portative ! il me semble que je vous l'aurois bientôt donnée ; mais je n'ai que de vilaines terres qui deviennent des pierres au lieu d'être du pain. Je ne suis donc bonne qu'à discourir, à trouver à redire à ce qui est mal, à vous plaindre, à sentir vivement vos douleurs, et du reste, hélas ! vous le voyez, et *vous ne voyez rien, ni moi non plus*. Je vous conjure de me dire la suite de tous ces chapitres si pressans et si importans : ne craignez point de m'affliger ; je suis encore plus affligée quand je le suis toute seule, et que je ne sais qu'en gros de quoi il est question. Votre Assemblée ne dure donc plus que quinze jours, et nos Etats trois semaines ; ils deviendront encore plus courts ; car il n'est plus question que du don gratuit. M. d'Aix doit être bien content que M. d'Arles lui quitte la place ; appelle-t-on cela de l'orgueil ? c'en est un, au moins, qui contente fort celui de M. l'Archevêque d'Aix : ces deux orgueils, dont l'un demeure, et l'autre s'en va, s'accommoderont fort bien ensemble. Si M. d'Arles croit avoir attrapé M. d'Aix, il est toujours sûr de confondre ses ennemis à ce prix-là (1). Je ne sais si je serai en

(1) *Voyez* les Lettres du 26 Octobre et du 16 Novembre.

humeur d'écrire à M. d'Aix, sur son Abbaye; elle n'est pas meilleure que mon compliment. Dites-moi bien la suite de tout ceci, et quand vous aurez trouvé de l'argent pour payer M. le Chevalier de son propre bien : ah ! que ce sentiment me paroît aisé à comprendre ! je ne suis pas trop contente du sage la Garde; je ne trouve pas qu'il pratique bien la générosité et la reconnoissance; je voudrois que ces vertus eussent leur semaine aussi bien que les autres. Mandez-moi aussi quand vous aurez la permission de vendre la compagnie du Marquis.

Mais n'êtes-vous pas trop aimable de former l'esprit, et d'être la maîtresse à danser de Pauline ? vous valez mieux que Désairs; elle n'a qu'à vous regarder et à vous imiter. Est-elle grande? a-t-elle bonne grâce ? je la remercie de ne m'avoir point confondue avec toutes les autres grand'mères qu'elle hait; je suis sauvée, Dieu merci. J'aime fort le régime et le préservatif que son confesseur lui fait prendre contre le *Pastor fido*; c'est justement comme la rhubarbe ou le cotignac que j'ai vu prendre à Pompone, à Madame de Pompone, avant le repas; mais ensuite elle mangeoit des champignons et de la salade, et adieu le cotignac; à l'application, ma chère Pauline. Mais n'adorez-vous point votre aimable et chère maman ? ne vous trouvez-vous pas trop heureuse de la voir, de la regarder, de l'écouter, de l'entendre ? tous ces mots ont des degrés. Je ne sais, ma belle, où est M. de Grignan, ni vous, ni M. le Chevalier : vous m'avez

parlé d'un voyage à Lambesc; l'air de la petite-vérole me déplaît toujours. Faites mes amitiés, comme vous le pourrez; recevez celles de mon fils; sa femme ne veut vous écrire que quand vous aurez la permission de vendre votre compagnie, elle va au solide; elle est ravie de votre amitié et de votre approbation. Madame de Marbeuf est encore ici, et l'Abbé Charrier; cette compagnie est justement comme il nous la faut; ils vous font cent mille complimens. Nous avons de beaux jours, nous nous promenons, j'ai votre casaque que j'aime, qui me fait honneur et profit : on l'admire, on la loue : *c'est un présent de ma fille.* Ne vous représentez point que je sois dans un bois obscur et solitaire, avec un *hibou* sur ma tête; ce n'est point ce qu'on pense; rien ne se passe si insensiblement qu'un hiver à la campagne; cela n'est affreux que de loin. Ma santé est toujours admirable; parlez-moi de la vôtre en détail.

LETTRE 953.

A la même.

Aux Rochers, mercredi 7 Décembre 1689.

Je vous l'ai mandé, ma chère enfant, quand on est une fois rangé à la campagne, les mois de Novembre et de Décembre n'y sont point difficiles à passer. Cependant votre bise me fait une peur extrême; nous n'avons point ici de ces sortes de

tempêtes. Je voudrois que vous ne perdissiez rien de la bonne compagnie que vous avez présentement, et que si la santé de M. le Chevalier doit être mauvaise cet hiver, il le passât avec vous plutôt que dans sa petite chambre à Paris; ce seroit une consolation pour vous et pour lui. Vous voilà donc résolue de passer l'hiver à Grignan, quittant la partie encore à M. d'Aix, et faisant voir les raisons qui vous empêchent de tenir votre cour à Aix trois ou quatre mois, comme avoit accoutumé de faire M. de Grignan. Mais n'espérez-vous point de voir votre fils cet hiver? Je n'imagine pas que rien puisse l'empêcher d'aller à Grignan. Nous admirions, l'autre jour, mon fils et moi, comme vous avez pressé et précipité heureusement sa vie, pour le faire tomber à propos dans l'état où il falloit qu'il fût, pour avoir le régiment de son oncle; tout cela étoit bien compassé, et M. de Grignan a tout couronné en lui faisant faire la première campagne de Philisbourg, qui vous a tant coûté de larmes. L'Académie, les Mousquetaires, la compagnie même de Chevau-légers, n'eussent point tant fait pour lui que ces trois siéges avec M. le Dauphin, et cette contusion si joliment et si froidement reçue, enfin, tout est à souhait jusqu'ici; Dieu soutienne et conduise le reste. . . . .

Madame de Vins m'a écrit sur ce régiment; elle en est ravie comme une vraie amie: elle me mande que M. de Vins a emmené M. du Plessis; je le savois et je vous l'avois mandé; vous le verrez: il

vous dira ses ennuis (1). Il est aisé de voir que le pauvre homme a été trompé, c'est dommage : mais il ne faut pas se marier si légèrement. Nous avons depuis six jours un tems affreux. Il y a deux tables de jeu dans ma chambre à l'heure que je vous parle, Madame de Marbeuf, l'Abbé Charrier et d'autres : cela est fort bien : quand ils seront partis, nous retrouverons nos livres avec plaisir. Ma santé est toujours parfaite, vous me parlez en l'air de la vôtre; comment vont les épuisemens, votre côté, vos coliques, enfin toute votre personne? êtes-vous belle! car c'est cela qui décide.

(1) *Voyez* la Lettre du 30 Novembre.

LETTRE 954.

A la même.

Aux Rochers, dimanche 11 Décembre 1689.

Je commence par m'écrier sur le denier *six*; je n'en avois point entendu parler depuis l'emprunt que fait le fils de l'Avare dans la comédie de Molière. Je crois que vous avez voulu dire *six et quart* pour cent, qui est un denier dont j'ai entendu parler en Provence; cela revient, ce me semble, au denier *seize;* mais le denier *six* est si usuraire, que je ne crois pas qu'un Notaire voulût en faire un contrat; c'est pour dix mille francs, seize cents soixante-six livres treize sols: cela n'est point dans l'usage ordinaire des emprunts; enfin, j'ai besoin d'un éclair-

cissement là-dessus ; car je ne puis vous croire au premier mot. Je conviens avec vous de toutes les raisons qui vous pressent plus que tous les sergens du monde, de payer M. le Chevalier, non-seulement d'une partie, mais des deux mille pistoles (1) : rien n'est plus juste, je suis toute conforme à vos sentimens sur ce point.

J'ai trouvé plaisant, comme vous, tout ce que nous avons pensé et senti sur notre petite Abbaye. Ce tour d'imagination tout pareil est une chose rare ; vous l'appellerez enfance, folie, foiblesse, tout ce que vous voudrez : mais il est vrai que ces Sanguins, ce Villeneuve, l'idée du vieux Pavin (2), ces anciennes connoissances sont tellement confondues avec notre jardin et notre forêt, qu'il me semble que c'est une même chose, et que non-seulement nous la leur avons prêtée, mais qu'elle est encore à nous par l'assurance d'y retrouver encore nos meubles, et les mêmes gens que nous y voyions si souvent. Enfin, mon enfant, nous étions dignes de Livry par le goût que nous avions et que nous avons encore pour cette jolie solitude.

Vous me louez trop de la douce retraite que je fais ici ; rien n'y est pénible que votre absence. S'il est bon quelquefois de faire valoir cette retraite

(1) C'est-à-dire, du prix du régiment.

(2) Denis Sanguin de Saint-Pavin, un des plus agréables Poëtes de son tems, mort en 1670. *Voyez* la Lettre en vers à Madame de Sévigné, tome I parmi les éloges. *Voyez* aussi les notes des Lettres 146 et 299 de cette collection.

pour donner du courage à de certaines gens, j'y consens; mais sans cela vous oubliez que Paris est en Provence pour moi, que tout m'est égal, que je ne pouvois pas mieux prendre mon tems, et que ce n'est pas de ce voyage-ci que je mérite des louanges, mais de celui où je vous laissai à Paris, et que la bienséance, la politique d'une mère, et les derniers ordres du bon Abbé pour rendre à mon fils les terres dont j'avois joui, me forcèrent de faire, il y a cinq ou six ans; c'est celui-là qui me fit une véritable peine, parce que je vous quittois, et j'en fus bien punie par être noyée et par une jambe malade. Présentement, ma belle, je dors pour la dépense, c'est-à-dire, un demi-sommeil, car j'ai toujours ma maison et mon petit ménage à Paris, et ne suis point à charge ici; mais tout cela est si médiocre, que je trouve le moyen de laisser passer quelques sommes qui soulagent mon coeur, et font l'usage que vous dites de toutes ces belles vertus dont vous faites tant de bruit. Quand j'aurai mis l'ordre que j'espère mettre dans mes affaires de Bretagne, je ne penserai plus qu'à vous aller trouver, je passerai par Paris, qui est le théâtre des nations, et peut-être qu'en ce tems vous penserez à y venir. Enfin, nous verrons ce que la Providence ordonnera de nos desseins: il faut vivre au jour la journée jusqu'à l'automne de 90. Pour le voyage de mon fils et de sa femme à Bourbon, il me paroît une vision. Voilà, ma chère enfant, tout ce que je puis vous dire aujourd'hui.

Mon petit Colonel m'a écrit, et à son oncle, et à sa *cousine* *, pour nous donner part de son exaltation. Il n'avoit point encore reçu notre lettre de compliment : il nous avoue joliment qu'il est ravi de se trouver à la tête d'une si belle troupe, et de pouvoir dire, *mon régiment*; que cela est un peu jeune, mais qu'il n'a que dix-huit ans; il nous parle de la manière dont ses dernières années ont été pressées; je vous l'enverrois cette lettre, sans que je l'aime. Il semble que d'être *la bonne* d'un Colonel, vous fasse plus de peur pour moi, que de l'être d'un Capitaine de cavalerie : votre tendresse va trop loin, ma chère Comtesse; j'ai plus de courage que vous, et je voudrois l'être d'un Colonel marié, quand il devroit avoir un enfant au bout de l'an, j'en serois ravie. Il faut accoutumer son imagination à tout ce qu'il y a de pis : il y a sur ce sujet dans vos lettres certains endroits si tendres et si naturels, que j'en suis touchée d'une sensible reconnoissance, et d'une tendresse qu'il n'est pas bien aisé de vous représenter : il faut dire, comme vous dites quelquefois si bien, *Dieu le sait*.

Je vous ai parlé de Madame de Coulanges; mais je n'ai pas si bien dit que vous. Il est vrai que les indulgences ne doivent plus manquer à ce péché de Madame de Coulanges : elle fera de ce nouvel ami (*Alexandre VIII*) tout ce qu'on peut en faire,

* Madame de Sévigné la jeune se trouvoit trop petite pour être appelée *tante*.

et ce sera pendant quelque tems *la meilleure pièce de son sac*, mais je vous rends vos paroles; *elle est mon amie, vous le savez bien; vous ne me trahirez pas.* Madame de la Fayette me mande que Madame de Coulanges est tout-à-fait dans la bonne voie *, et qu'elle tâchera de s'y mettre aussi, quand son fils sera marié. Mandez-moi, ma chère Comtesse, comment vous vous accommoderez de passer l'hiver dans votre château, sur votre montagne, avec votre ouragan, cela fait frémir. M. de Grignan aura grand regret à la douce société de Madame d'Oppède. Pour moi, je suis tout doucement à terre dans ces bois; je suis quelquefois huit jours sans sortir de mon appartement; je n'y songe pas, quand il pleut, quand il fait un vent de tempête; et quand il fait beau on est comme en été par la beauté du terrain; depuis deux jours, le soleil est chaud et brille partout; il fait doux : voilà le tems où je me promène; enfin, vous approuveriez ma conduite, n'est-ce pas tout dire? Nous avons eu depuis trois semaines une bonne et commode compagnie; c'est l'Abbé Charrier et Madame de Marbeuf. Ils s'en vont demain; ils vous font encore mille et mille complimens : j'eusse bien voulu que vous eussiez répondu aux premiers; mais vous ne pensiez pas qu'ils dussent être si long-tems ici. Le jeu réjouit

* C'est-à-dire, qu'elle se faisoit dévote, en donnant quelques heures de moins au grand monde, et quelques heures de plus aux Églises ou aux Directeurs.

toute une maison : je crains bien que le vôtre ne vous ait coûté de l'argent, et à M. de Grignan, par la connoissance que j'ai de votre malheur.

J'ai été surprise que votre Provence ait tant augmenté son présent au Roi : quand M. de Grignan entra dans sa charge, elle ne donnoit que cent mille écus; elle a donné cinq cent mille francs dès la première année. On nous a envoyé de Paris un édit du Roi pour la tontine. Sa Majesté, M. le Dauphin et Monsieur ont envoyé tous leurs meubles d'argent à la monnoie, cela fait beaucoup de millions, et redonnera de l'espèce qui manquoit. Vous calculez dans votre désordre, ma fille, et vous tournez votre thême en plusieurs façons; c'est un coin du bon esprit du pauvre *bien bon :* il est toujours bien mieux de savoir ce qu'on fait, que de vivre en aveugle, et en sourd, et en muet.

A propos de sourd, je vous prie que M. le Chevalier craigne autant que moi cette sorte de mal de famille. A propos encore de famille, M. de Lamoignon a la survivance de la charge de M. de Némond; c'est celle de feu M. le Premier-Président; c'est le Roi qui a fait ce miracle; car *Guillaume* croyoit que le mot de survivance le feroit mourir. Je suis ravie que notre voisin (1) ait enfin

(1) Chrétien-François de Lamoignon, fils de Guillaume de Lamoignon, Premier-Président au Parlement de Paris, étoit alors Avocat-Général, et fut ensuite Président à mortier au Parlement de Paris.

retrouvé cette place, et ne meure pas dans la sienne. . . . .

Votre enfant est dans un étrange lieu, *Kaysers-Lautern* (1); quand ce seroit un mot Breton, ce ne seroit pas pis. Il nous mande qu'il va se mettre à lire, et il a raison; c'est une vilaine chose que d'être ignorant : puisqu'il aime la guerre, il doit aimer tout naturellement les histoires qui en parlent; conseillez-lui d'employer utilement le tems qu'il sera dans cette étrange ville : mais ne vous ira-t-il point voir? je le souhaite fort pour votre satisfaction et pour son intérêt. Je serai aussi étonnée que vous, si nous le revoyons comme un brûleur de maisons, avec un ton de commandement, *Dieu le conserve.*

Monsieur DE SÉVIGNÉ.

Je suis bien de votre avis, ma très-chère petite sœur : je vous assure que je ne songe plus à la députation, dès que pour l'avoir il faut redevenir, ou courtisan, ou guerrier. Il n'étoit pas encore bien établi que pour arriver à cette dignité, l'une de ces deux qualités fût absolument nécessaire; et du moment qu'elle l'est, je ne songe plus qu'à me tirer de la place où l'on m'avoit mis *, et je rentre dans ma retraite plus profondément que

(1) Ville d'Allemagne dans le Bas-Palatinat, sur la petite rivière de Lauter. On la nomme aussi *Caseloutre*.

* Il commandoit l'arrière-ban.

jamais : mais je ne renonce pas au plaisir de vous aller voir, dont je suis plus impatient que je ne puis vous l'exprimer. Madame de Mauron (1) parle, comme d'une chose résolue, de faire un voyage à Bourbon, et d'y mener sa fille et moi; ce voyage n'est point encore dans les projets de ma mère : nous verrons comme la Providence les arrangera aussi-bien que les nôtres. Je suis très-aise que vous soyez contente de votre belle-sœur; je vous assure que j'ai fort envié le plaisir qu'elle avoit de tenir compagnie à ma mère, et que je l'aurois préféré de bon cœur à la *forcenerie* des Etats. Nous avons fait nos complimens au nouveau Colonel, qui nous a écrit aussi fort joliment pour nous donner part de sa nouvelle dignité : il en paroît entêté comme un homme de son âge doit l'être. Dieu sait combien je lui souhaite de prospérités; je lui en souhaite autant que de santé à M. son père que j'embrasse très-tendrement, et vous aussi, ma très-belle petite sœur.

(1) Belle-mère de M. de Sévigné.

LETTRE 955.

A la même.

Aux Rochers, mercredi 14 Décembre 1689.

Si M. le Chevalier lisoit vos lettres, il n'iroit pas chercher, pour se divertir, celles qui viennent de si loin. Ce que vous me mandiez l'autre jour sur Livry que nous prêtons à M. Sanguin, lui permettant même d'y faire une fontaine; tout cet endroit, celui de Madame de Coulanges, et dans vos amitiés même, tout est plein du sel le plus agréable. J'admire la gaîté de votre style au milieu de tant d'affaires épineuses, accablantes, étranglantes. Vraiment, c'est bien vous, ma chère enfant, qu'il faut admirer, et non pas moi, je suis seule comme une violette, aisée à cacher, je ne tiens aucune place, ni aucun rang sur la terre, que dans votre cœur, que j'estime plus que tout le reste, et dans celui de mes amies. Ce que je fais est la chose du monde la plus aisée. Mais vous, dans le rang que vous tenez, dans la plus brillante et la plus passante Province de France, joindre l'économie à la magnificence d'un Gouverneur, c'est ce qui n'est pas imaginable, et ce que je ne comprends pas aussi qui puisse durer long-tems, sur-tout avec la dépense de votre fils, qui augmente tous les jours. Comme ces pensées troublent souvent mon repos, je crains qu'étant plus près de cet

cet abîme, vous ne soyez aussi plus livrée à ces tristes réflexions : voilà, ma chère Comtesse, ma véritable peine; car pour la solitude, elle ne m'attriste point du tout. Notre bonne et commode compagnie s'en est allée : j'ai chassé en même tems mon fils et sa femme; l'un devoit aller chez sa tante, l'autre à une visite pressée; je les ai envoyés tous deux, chacun de leur côté; j'en suis ravie, nous nous retrouverons dans deux jours, nous en serons plus aises, et même je ne suis point seule; on m'aime en ce pays; j'eus hier deux hommes de très-bonne compagnie, *Molinistes*, je ne m'ennuyai point : j'ai mes lectures, des ouvriers, un beau tems; si ma chère fille étoit un peu moins accablée, avec l'espérance de la revoir qui me soutient, que me faudroit-il?

J'ai écrit au Marquis, quoique je lui eusse déjà fait mon compliment; je le prie de lire dans cette triste garnison où il n'a rien à faire; je lui dis que puisqu'il aime la guerre, c'est quelque chose de monstrueux de n'avoir point envie de voir les livres qui en parlent, et de connoître les gens qui ont excellé dans cet art; je le gronde; je le tourmente, j'espère que nous le ferons changer : ce seroit la première porte qu'il nous auroit refusé d'ouvrir. Je suis moins fâchée qu'il aime un peu à dormir, sachant bien qu'il ne manquera jamais à ce qui touche sa gloire, que je ne le suis de ce qu'il aime à jouer. Je lui fais entrevoir que c'est une ruine : s'il joue peu, il perdra peu; mais c'est une petite pluie qui

mouille; s'il joue souvent, il sera trompé, il faudra payer; et s'il n'a point d'argent, ou il manquera de parole, ou il prendra sur son nécessaire. On est malheureux aussi parce qu'on est ignorant; car même sans être trompé, il arrive qu'on perd toujours. Enfin, ma fille, ce seroit une mauvaise chose, et pour lui, et pour vous qui en sentiriez le contre-coup. Le Marquis seroit donc bien heureux d'aimer à lire, comme Pauline qui est ravie de savoir et de connoître. La jolie, l'heureuse disposition! on est au-dessus de l'ennui et de l'oisiveté, deux vilaines bêtes. Les romans sont bientôt lus : je voudrois que Pauline eût quelque ordre dans le choix des histoires, qu'elle commençât par un bout, et qu'elle finît par l'autre, pour qu'elle fût en état de prendre une teinture légère, mais générale, de toutes choses. Ne lui dites-vous rien de la géographie? Nous reprendrons une autre fois cette conversation. *Davila* (1) est admirable: mais on l'aime mieux, quand on connoît un peu ce qui conduit à ce tems-là, comme Louis XII, François I, et d'autres. Ma fille, c'est à vous à gouverner et à rectifier; c'est votre devoir, vous le savez. Pour le reste, je me doutois bien que dans très-peu de tems vous la rendriez très-aimable et très-jolie; de l'esprit, et une grande envie de vous plaire: il n'en faut pas davantage.

(1) Auteur d'une Histoire des guerres civiles de France, qui contient tout ce qui s'est passé de mémorable depuis la mort de Henri II en 1559, jusqu'à la paix de Vervins en 1598.

Vous me dites que vous attendez M. de Vins à dîner : si vous n'avez point été avertie, vous aurez été bien étonnée de voir M. du Plessis derrière lui, il vous aura conté ses douleurs, il m'en a dit une partie, et fait espérer l'autre. Il me paroît trompé et dupé sur le bien, et une si grande envie de quitter cette *Dorimène*, que je pourrois deviner cette autre partie, quoiqu'il m'ait fort assurée que l'honneur est sain et sauf; Dieu le veuille (1) ! Voilà toujours une grande sottise : il y a des choses qu'il faut faire sérieusement et avec connoissance de cause, comme de prendre femme, par exemple. M. de la Fayette fut marié avant-hier matin, lundi 12 : il devoit revenir dîner chez sa mère, et souper et coucher chez M. de Marillac : en supposant donc, comme je le crois, qu'il y a une jeune Comtesse de la Fayette, songez que vous entendrez dire à votre enfant, j'ai dansé toute la nuit avec Madame de la Fayette, j'ai joué au volant et à mille petits jeux, j'ai couru avec cette petite folle de Madame de la Fayette; votre imagination sera bien étonnée : elle est fort éveillée, cette jeune Comtesse, et le Marquis est son premier ami. La nôtre approuve et veut imiter tout ce que fait M. le Chevalier : elle l'aime, elle l'estime, elle fait tous les frais de l'amitié; mais la misérable goutte du Chevalier le rend glorieux et comme insensible à toutes les avances de mon amie. Voilà bien de la causerie, ma chère belle; mais je suis assurée que

(1) *Voyez* la Lettre du 7 Décembre.

vous le voulez bien, et que vous n'ètes pas fâchée de m'avoir divertie cet après-dîner.

LETTRE 956.

A la même.

Aux Rochers, dimanche 18 Décembre 1689.

NOBLE Dame, n'ai-je pas bien fait de vous envoyer le poulet apostolique du Saint-Père à Madame de Chaulnes (1)? Vous me faites apercevoir qu'il ne fait nulle mention du Saint-Esprit dans l'élection des Papes; je n'y avois remarqué que le sincère aveu qu'il fait de devoir son exaltation à la France et à l'Ambassadeur : cela seul, avec les louanges et l'amitié dont il honore notre Duchesse, me paroissoit digne d'attention. Pour le Saint-Esprit, je ne crains point qu'il s'offense d'être si peu célébré dans le Conclave; il sait bien, et nous aussi, que c'est toujours lui qui les fait : oui, assurément, nous autres disciples de la Providence, nous ne prenons point le change, et nous savons par combien de routes, par combien de mains et par combien de volontés, il fait toujours ce qu'il a résolu. J'ai fort bonne opinion de la lettre que vous écrivez à M. Pelletier, sans en savoir le détail, ni le sujet; et je suis assurée que vous faites un fort bon usage de ce Saint-Esprit qui vous a ôté le Comtat. Votre enfant me paroît un Officier de grande conséquence; sa place est digne d'envie,

(1) *Voyez* la Lettre du 27 Novembre.

et surpasse ce que vous pouviez espérer à l'âge qu'il a : tous les arrangemens ont été si justes, si bien compassés, qu'il n'y a pas eu un moment de perdu; nul contre-tems, toutes les circonstances agréables; enfin, ma belle, si vous n'êtes pas contente, je ne sais ce qu'il vous faut, et cette compagnie que vous allez vendre, me semble couronner l'œuvre. Je vois bien que le Marquis demeurera à Caseloutre : ces guerres d'hiver avancent quelquefois autant que des campagnes : on fait parler de soi; le voisinage de Mayence est un poste de confiance; vous avez écrit dans ce sens, puisque vous faites scrupule du courage que vous témoignez du coin de votre feu, c'est d'être avec M. le Chevalier que vous vient cette humeur martiale : le pauvre homme me paroît bien les pattes croisées : aussi bien que ce Lion, dont vous fîtes si bien votre cour à M. le Prince, il a donc aussi les pattes croisées; mais je suis persuadée que dans cet état un hiver en Provence, à votre beau soleil, lui fera tous les biens du monde. Je sais du moins que les derniers qu'il a passés à Paris, ont été bien cruels. Nous n'avons pas sujet de nous plaindre du nôtre jusqu'ici; point de neige, point de verglas; un beau soleil : je me promène tous les jours; rien n'est défiguré dans ces bois, tout y est si bien planté, et si bien rangé, qu'il semble que les feuilles ne soient tombées que pour faire que le soleil éclaire toutes ces allées, et qu'on puisse s'y promener. Je chantois l'autre jour :

Pour qui, cruel hiver, gardes-tu tes rigueurs ?

J'étois ravie de savoir que ce n'étoit pas pour vous : mais attendons la fin ; car du bout de l'horizon, vous savez qu'il peut *venir avec furie le plus terrible des enfans du Nord* * ; vous n'en savez que trop de nouvelles : il vous a fait des ravages terribles ; mais enfin, sous le nom de bise, jouissez toujours de son absence, c'est autant de pris. Vous me représentez, à la suite d'une promenade, une débauche de sommeil qui m'a fait grand plaisir ; car dans la quantité de pensées propres à vous agiter, je crains toujours que vous ne soyez éveillée à quatre heures du matin, comme je vous ai vue quelquefois ; cette chaleur de sang seroit bien mauvaise en Provence : je ne puis trop vous recommander votre santé, si vous aimez la mienne qui est toujours parfaite.

Je me doutois bien que M. du Plessis vous surprendroit derrière M. de Vins ; je vous attendois là pour être attrapée ; mais la barbe faite, avec de grosses bottes crottées, est un désassortiment tout-à-fait ridicule. Il m'écrit de Grignan ; il est charmé de vos bontés, de vos grandeurs, et de l'agrément de votre petite Pauline. Ah, que toute sa personne est assaisonnée ! que sa physionomie est spirituelle ! que sa vivacité lui sied bien ! que ses yeux sont jolis, bleus avec des paupières noires ! une taille libre, adroite ; pour moi, je la crois tou-

* Le lecteur se rappellera ici la belle fable de La Fontaine, *Le Chêne et le Roseau*, la dernière du premier livre.

chante ou piquante, je ne sais pas bien lequel, je vous prie de me le dire.

Que dites-vous de l'exemple que donne le Roi de faire fondre toutes ses belles argenteries? Notre Duchesse du Lude est au désespoir; elle a envoyé la sienne; Madame de Chaulnes, sa table et ses guéridons; et Madame de Lavardin, sa vaisselle d'argent qui vient de Rome, persuadée que son mari n'y retournera pas: voyez si vous avez quelque chose à faire sur ce sujet. Je vous envoie une lettre de M. du Plessis, afin de fixer votre imagination: ne faites point semblant de l'avoir vue, ne lui en parlez point; mais renfermez-vous à faire tomber la tromperie sur l'intérêt, et non pas *sur la vache et le veau*. Le pauvre homme me fait grand'pitié: c'est un mal bien dangereux que celui d'être sujet à se marier; *j'aimerois mieux boire*.

Pour ma lettre à Madame du Janet, je ne comprenois pas pourquoi elle me revenoit; la raison en est admirable: je garderai cette lettre pour la première fois que son mari mourra; car je ne saurois lui dire autre chose (1). Vous me grondez de prendre ce que vous me mandez trop au pied de la lettre; cependant qui pourroit douter qu'un homme en Provence où vous êtes, pût se bien porter, quand vous m'assurez qu'il est mort? J'y prendrai garde une autre fois de plus près. Je vous ai corrigée, au moins, sur les commissions, je les fais dans le moment, et ce n'est pas comme du

(1) *Voyez* la page 361.

pauvre Janet, où il n'y a qu'une lettre de perdue. Ma chère enfant, je vous recommande ces tems difficiles; donnez-vous du repos, si vous m'aimez. Mon fils et sa femme sont revenus, chacun de leur côté : ils me paroissent si aises de me retrouver ici, que c'est eux que je plains de m'avoir quittée. Ma belle-fille a mal à la tête, elle a versé dans son petit voyage, elle s'est cognée, et deux de ses belles jumens qu'on avoit dételées, se sont échappées, on ne sait encore où elles sont : mon fils en est en peine : voilà un petit ménage affligé. Ils vous parleront mercredi.

LETTRE 957.

A la même.

Aux Rochers, mercredi 21 Décembre 1689.

Je recommence, ma chère Comtesse, à l'endroit où je vous quittai dimanche. Les belles petites jumens étoient échappées, elles coururent longtems, comme fait la jeunesse, quand elle a la bride sur le cou. Enfin, l'une se trouve à Vitré, dans une métairie : ceux de Vitré furent étonnés de voir la nuit cette petite créature, toute échauffée, toute harnachée, et vouloient lui demander des nouvelles de mon fils. Vous souvient-il du cheval de *Rinaldo*, qu'*Orlando* trouva courant avec son harnois, sans son maître ? quelle douleur ! il ne savoit à qui en demander des nouvelles : enfin, il

s'adresse au cheval, *Dimmi caval gentil, che di Rinaldo, il tuo caro Signore, è divenuto.* Je ne sais pas bien ce que *Rubicano* répondit; mais je vous assure que les deux petites bêtes sont dans l'écurie fort gaillardes, au grand contentement *del caro Signore*.

Monsieur DE SÉVIGNÉ.

Il est vrai que c'est un assez grand contentement, que ces deux petites jumens soient en bonne santé dans l'écurie; et plus grand encore que votre belle-sœur, après avoir eu deux jours la tête fort étonnée, soit aussi tout-à-fait remise de sa chute : ces petits accidens sont bons pour faire sentir le bonheur d'en être sorti. Je trouve, ma très-belle petite sœur, que vous n'êtes pas assez touchée de la grâce que le Roi vous a faite de vous donner votre compagnie à vendre. Voilà votre fils Colonel, sans qu'il vous en coûte presque rien : il aura un bon quartier d'hiver, et comme Capitaine, et comme Colonel; en attendant quelqu'un qui veuille bien lui donner douze mille francs : il me semble que voilà tout ce que vous pouviez souhaiter sur ce sujet. Mais que pouviez-vous aussi désirer de plus avantageux pour Pauline, que de la voir honorablement établie dans votre terre d'Avignon avec un amant qui l'adore, et qui a été le premier à chanter ses louanges, et à faire voler son nom jusque dans les pays étrangers. Adieu, ma très-belle petite sœur.

Madame DE SÉVIGNÉ *belle-fille.*

Je vous jure, ma chère sœur, que je ne quitterai plus Madame de Sévigné; je tombe, je culbute, je me casse la tête dès que je ne suis plus sous sa protection : mais je suis bien plus sensible aux prospérités de mon joli *Cousin* (*son neveu*) qu'à mes petits malheurs. Je souhaite à Pauline des jours filés d'or et de soie; mais avec un autre que son amant de Rome.

Madame DE SÉVIGNÉ *continue.*

Coulanges m'a écrit une fort grande et fort jolie lettre; il vous aura écrit en même tems. Il m'a envoyé des couplets que j'honore; car il y nomme tous les beaux endroits de Rome, que j'honore aussi * : il est gai, il est content, il est favori de

* Voici le meilleur de ces couplets :

Quoi! je revois ce fameux colisée!
. . . .
Je revois le Panthéon
Le palais de Néron,
Le temple de Faustine et d'Antonin,
Et le mont Capitolin :
Je revois Marc-Aurèle,
Les chevaux de Praxitèle!
Et je sens
Tous les plaisirs que j'avois à vingt ans;
J'ai même humeur, même santé;
Je suis en liberté.
Fortune, tu m'as fait querelle;
Mais tu ne m'as point maltraité.

M. de Turenne (1); comment vous fait ce nom? Il est amoureux de Pauline, il demande permission au Pape de l'épouser, et le prie de lui donner Avignon, qu'il veut faire rentrer dans votre maison; elle s'appellera *Comtesse d'Avignon*. Enfin, il dit que la vieillesse est autour de lui : il se doute de quelque chose par de certaines supputations; mais il assure qu'il ne la sent point du tout, ni au corps, ni à l'esprit; et je vous assure à mon tour que je me trouve quasi comme lui, et que ce n'est que par réflexion que je me fais justice.

Je suis plus en peine de votre santé que de la mienne. D'où vient, ma chère enfant, que vous avez des coliques qui vous obligent à garder le lit? vous n'étiez point si mal à Paris : ces eaux que Pauline a prises cet été, ne vous seroient-elles point bonnes? J'ai ouï dire à Bourdelot que les eaux de Forges, et des rafraîchissemens qui font couler, sont cent fois plus salutaires que les remèdes chauds, qui épaississent le sang, et mettent du chaud sur de la chaleur. Voilà des réflexions dont vous vous moquerez peut-être; mais songez-y, vous qui raisonnez mieux que les médecins, songez aussi au café; ne croiriez-vous point qu'il vous fût contraire? c'est ce que mon amitié et mon ignorance, qui n'a pour elle que l'expérience, vous présente.

(1) Louis de la Tour, Prince de Turenne, mort le 9 d'Août 1692, des blessures qu'il avoit reçues le jour précédent au combat de Steinkerque. Il étoit à Rome en 1689.

Je suis fort aise que M. le Chevalier vous demeure cet hiver; vous avez besoin de cette consolation. Ce n'est point parce qu'il voit mes lettres; c'est un goût de malade : ce n'est donc point pour lui faire ma cour; mais il a fait précisément de ses cent mille francs ce qu'il en devoit faire : c'étoit l'intention des fondateurs, de lui donner le moyen de pousser sa fortune, et de faire un bon usage des dispositions qu'il avoit pour la guerre : il a rempli tous ses devoirs de ce côté, et pour la réputation au-delà de ce qu'on pouvoit souhaiter : cela soit dit sans le fâcher; il a retrouvé autant de bien qu'il en avoit mangé, et beaucoup moins qu'il n'en mérite : mais enfin il n'en seroit pas demeuré là, si Dieu ne l'arrêtoit tout court au milieu de sa course; et c'est de la tristesse de sa destinée qu'il faut plaindre le Marquis; car si elle eût été aussi loin qu'elle devoit aller, notre enfant se seroit fort bien passé de tous les autres secours : mais il faut revenir à Dieu et se soumettre, et prendre sur vous comme vous faites.

M. le Chevalier, je vous demande mille pardons de tout ce que je prends la liberté de dire; pourquoi lisez-vous mes lettres? *Est-ce que je parle à vous?*

Que dites-vous de tous ces beaux meubles de la Duchesse du Lude, et de tant d'autres qui vont après ceux de Sa Majesté à l'hôtel des Monnoies? Les appartemens du Roi ont jeté six millions dans le commerce; tout ensemble ira fort loin. Madame

de Chaulnes a envoyé sa table avec ses deux guéridons et sa belle toilette de vermeil. L'Abbé Bigorre m'a envoyé l'édit et le rehaussement des monnoies : ah! c'est cela qui vous enrichira, supposé que vos coffres soient pleins. Je viens d'écrire à M. de Lamoignon (1) : j'avois voulu faire cette chicane, et me contenter d'un compliment ; mais je m'en suis repentie.

Pour nos lectures, elles sont délicieuses. Nous lisons *Abbadie* (2) et l'*Histoire de l'Eglise* ; c'est marier le luth à la voix. Vous n'aimez point ces gageures : je ne sais comme nous pûmes vous captiver un hiver ici. Vous voltigez, vous n'aimez point l'histoire, et on n'a de plaisir que quand on s'affectionne à une lecture, et que l'on en fait son affaire. Quelquefois pour nous divertir, nous lisons *les petites Lettres* de Pascal : bon Dieu, quel charme! et comme mon fils les lit! je songe toujours à ma fille, et combien cet excès de justesse de raisonnement seroit digne d'elle : mais votre frère dit que vous trouvez que c'est toujours la même chose ; ah, mon Dieu! tant mieux ; peut-on avoir un style plus parfait, une raillerie plus fine, plus naturelle, plus délicate, plus digne fille de ces dialogues de Platon, qui sont si beaux? et lorsqu'après les dix premières lettres, il s'adresse aux R. P., quel sérieux! quelle solidité! quelle force! quelle éloquence! quel amour pour Dieu et pour la vérité! quelle manière de la

(1) *Voyez* la Lettre du 11 Décembre.

(2) Auteur *de la vérité de la Religion chrétienne.*

lettres, ou vous avez oublié combien nous sommes loin l'une de l'autre. Faites-moi donc un peu de justice, et croyez que je n'aurois pas fait un si grand tort à la vertu et à l'état de M. de la Garde. Je prends cette occasion pour lui souhaiter les bonnes fêtes, et l'assurer bien sincèrement de mon ancienne amitié; il y a long-tems que je ne lui avois rien dit de particulier. Je vous trouve heureuse d'être une consolation à sa retraite; il vous en est une aussi. Je le croyois quasi toujours à la Garde; je comprends qu'on aime cette compagnie : mais quand vous me dites que vous vous accommodez mieux de la mauvaise que de rien, et que vous voulez que votre château soit plein, je ne vous connois plus.

Vous me faites une pitié extrême de la goutte de M. le Chevalier. Balaruc ne l'a donc pas soulagé : voilà une grande tristesse : je lui souhaite une partie de la résignation de M. de la Garde; dites-lui combien je suis affligée de son état. Parlez-moi de votre santé : j'ai passé trop vite sur cette colique qui vous a fait garder le lit; seroit-ce cette colique qui ne fait point de peur, quoiqu'elle soit douloureuse? Coulanges m'a écrit les mêmes folies qu'à vous, et j'ai approuvé qu'en épousant Pauline, il fît rentrer dans votre maison cette belle terre d'Avignon, que vous avez si long-tems possédée : ah, qu'elle vous eût été bonne encore sept ou huit ans! On dit que le Pape veut que le Roi fasse publier qu'il désavoue l'Assemblée de 82, où il y avoit deux Grignans,

Grignans, où l'on parla de l'infaillibilité; ce seroit une étrange affaire. Ce n'est pas de l'Abbé Bigorre que cette nouvelle me vient; j'attends de ses lettres avec impatience. L'hôtel de la Rochefoucauld est à demi-brûlé, le grand appartement, bien des meubles et des papiers. Madame de Lavardin en est affligée, et me mande aussi que Madame de la Fayette est dans une si cruelle bouffée de colique et de mal de côté, qu'elle fait pitié : c'est une déplorable santé. Je tiens celle de M. de la Trousse fort mauvaise, quoi que l'on dise.

Je salue et j'embrasse M. de Grignan; il y a long-tems que je ne l'ai vu. Il ne devoit pas moins à son *Alcine* qu'une visite dans son château enchanté, je souhaite qu'elle y passe l'hiver, afin qu'il n'ait point de regret à Aix. Nous sommes seuls ici avec des lectures si charmantes, que je vous plains de n'aimer point à lire; car je vous avertis, ma très-chère, que vous n'aimez point à lire, et que votre fils tient cela de vous : je vous dis cette injure pour me venger de celle que vous m'avez faite.

Quand votre fils sera à Paris et à Versailles, il saluera le Roi, tous les Ministres, toute la Cour. Mon Dieu ! quelque estime que j'aie pour lui, je lui souhaiterois un oncle seulement ce premier hiver : je le loue de sa docilité; il nous a écrit fort joliment aussi de la joie toute naturelle de dire, *mon régiment*; en vérité, cette place est bien agréable à dix-huit ans : j'en fais mes complimens à M. de Grignan; c'est lui qui en est cause par cette

première campagne de Philisbourg. Parlez-moi de ce cher Comte que j'ai réclamé dans mes lettres, et qui m'a abandonnée. Votre cher enfant n'ira-t-il point vous voir? Mandez-moi quand vous aurez vendu votre compagnie. Mon fils vous fait mille amitiés; il est admirable à lire infatigablement, et ne se lassant jamais de ce qui est beau, quoiqu'il l'ait lu et relu. Votre belle-sœur a *une souris* (1) qui fait fort bien dans ses cheveux noirs : la plaisante folie! mais je m'aperçois que c'en seroit une d'écrire plus long-tems; il faut songer à sa conscience, lire M. le Tourneux, et se recueillir.

(1) C'étoit le nom d'une mode.

LETTRE 959.

A la même.

Aux Rochers, mercredi 28 Décembre 1689.

NOUS avons eu ici les plus beaux jours du monde jusqu'à la veille de Noël: j'étois au bout de la grande allée, admirant la beauté du soleil, quand tout d'un coup je vis sortir du couchant un nuage noir et poétique, où le soleil alla se plonger, et en même tems un brouillard affreux, et moi de m'enfuir. Je ne suis point sortie de ma chambre, ou de la chapelle jusqu'à aujourd'hui que la colombe a apporté le rameau : la terre a repris sa couleur, et le soleil ressortant de son trou, fera que je reprendrai aussi le cours de mes promenades; car vous pouvez comp-

ter, ma très-chère, puisque vous aimez ma santé, que quand le tems est vilain, je suis au coin de mon feu, lisant, et causant avec mon fils et sa femme. N'avez-vous point remarqué, comme nous, que les jours n'ont point été si courts qu'à l'ordinaire? il y a trois ou quatre ans que je l'entends dire à Paris. L'Abbé Têtu en avoit parlé à l'Observatoire, et disoit qu'à cinq heures la nuit étoit fermée autrefois, et qu'à présent on lisoit encore à cinq heures. Nous avons tellement éprouvé cette vérité ici, où rien ne nous distrait, que tous les jours à cette heure-là mon fils lit encore, et le jour ne finit qu'à cinq heures et demie : voilà un vrai discours pour remplir une lettre sans réponse. Beaulieu me mande qu'on attend notre Marquis; je suis curieuse de savoir mille détails qui le regardent, et de confronter la différence d'un Colonel avec notre petit Mousquetaire.

On m'avoit mandé mille nouvelles de Rome, toutes fausses, selon les divers intérêts et la malice de chacun. Le courrier est enfin arrivé; et au lieu de toutes ces prophéties, vous verrez que le Pape consent à l'union de l'Abbaye de St.-Denis à St.-Cyr, et donne le *gratis*, qui est de cent et quatre-vingt mille livres : voilà une douceur qui ne sera pas peu sensible, et qui embarrassera ceux qui veulent croire que l'Ambassadeur est la dupe, et que le Cardinal d'Estrées a raison de se défier de la bonne volonté du Saint-Père. Le commencement est pour nous : nous verrons la suite. Je jette quelquefois

dans votre paquet les petits billets de l'Abbé Bigorre, qui sait très-bien les nouvelles de Rome; je crois que vous y consentez.

Madame de Coulanges me mande que la nouvelle Madame de la Fayette étoit magnifiquement sur son lit dans une belle maison; la salle parée d'une belle tapisserie de Garde-des-Sceaux (1); le lit de la chambre, ajusté avec un vieux manteau de l'Ordre, et une très-belle tapisserie avec les armes ornées de bâtons de Maréchal de France, et du collier de l'Ordre; beaucoup de miroirs, de chandeliers, de plaques, de glaces et de cristaux, suivant la mode présente; beaucoup de domestiques, de valets-de-chambre, de livrées; de beaux habits à la petite mariée; enfin, un si bon air dans cette maison et dans ces nouvelles familles, que notre Madame de la Fayette doit être parfaitement contente d'avoir mis son fils dans une si grande et si honorable alliance. La pauvre femme étoit très-malade, pendant ce tems, d'une colique qui l'a jetée dans une grande foiblesse, ayant été saignée deux fois. Enfin, Croisilles me mande que la fièvre l'a quittée, et que ses amis et amies commencent à respirer.

J'ai une grande envie, ma chère enfant, de recevoir vendredi de vos nouvelles, et de celles de M. le Chevalier, que vous m'avez représenté avec

(1) Michel de Marillac, trisaïeul de Marie-Madeleine de Marillac, Marquise de la Fayette, fut Garde-des-Sceaux de France; et Louis de Marillac, frère du Garde-des-Sceaux, étoit Maréchal de France.

des douleurs intolérables : c'est toujours une grande scène pour moi que tout ce qui se passe dans votre château de Grignan. Je vous trouve heureuse d'avoir, cet hiver, une si bonne compagnie; je crois ce séjour convenable à vos affaires : vous n'aviez point encore passé d'hiver à Grignan; vous ne sentirez point les fureurs de la bise au milieu de toute votre famille. Je reviens aux grandes erreurs dans lesquelles vous me laissiez sur le sujet de ce saint la Garde. Je le croyois avec vingt-huit mille livres de rentes bien venantes; sa terre, *dix*; ses pensions, *dix-huit*; dans une extrême abondance : je trouvois qu'en cet état on peut bien donner du secours à ses intimes amis, dans une occasion si importante. J'étois même un peu chagrine de cette envie de vendre sa Terre; et enfin de toute cette idée, il faut revenir à des pensions non payées, et à une Terre qui ne vaut plus rien : on ne peut guère tomber de plus haut; je vous ai dit mon repentir d'avoir si mal jugé; j'aime, j'honore et admire le courage et la vertu de ce saint disciple de la Providence. Mandez-moi si plusieurs pensions ont été retranchées, et s'il n'y a point d'espérance que l'on les remette quelque jour : ce tems-ci est difficile à passer.

La belle Duchesse de Lude a fait mettre tous ses beaux meubles d'argent en pièces et en morceaux chez elle; Beaulieu les a vus : mais comme les morceaux en sont bons, elle en a touché vingt-sept mille écus, et s'est remeublée de toutes sortes de

meubles de bois, de miroirs, de glaces; enfin, pour deux mille écus de cette sainte pauvreté. Ces Rochefoucauld furent toute la nuit dans leur jardin pendant le feu (1), et le lendemain l'Abbé de Marsillac et ses sœurs étoient dans un enrouement et une tousserie pitoyable; ils ont perdu pour vingt mille écus. Voilà bien des choses sans suite que je vous conte; je dirai mieux dimanche, car je parlerai de vous et de tout ce que vous me manderez : en attendant, je pense fort souvent à ma chère fille, et je compte qu'elle m'aime.

(1) *Voyez* la Lettre précédente.

LETTRE 960.

A la même.

Aux Rochers, dimanche premier de l'an 1690.

Je n'ai point encore reçu le paquet du samedi 17, qui répondoit à celui du 7 : je sais très-bien mon compte, et l'on ne sauroit me tromper sans me faire un grand tort et un véritable chagrin; car c'est la suite d'une conversation que l'on interrompt. J'espère que cette lettre me reviendra, cela arrive souvent : en attendant, j'ai beaucoup à répondre sur l'histoire tragique et surprenante que vous me contez du pauvre Lausier. Votre récit a toute la force de la rhétorique; il suspend l'attention, il augmente la curiosité, et conduit à un événement si triste et si surprenant, que j'en fus toute émue,

et fis un cri qui fit peur à mon fils. Il vint voir ce que j'avois à crier; il lut cet endroit de votre lettre; il fut touché des mêmes sentimens que moi, et se mit à crier comme j'avois fait, et même un peu plus; car il connoissoit fort ce brave et honnête homme, et nous admirâmes ce que c'est que l'incertitude de l'heure et de la manière de notre mort. Toutes les circonstances de celle-ci conduisent à un étonnement particulier : ces périls renaissans où il étoit exposé; ce dernier siége de Mayence où il étoit entré si romanesquement, le bonheur d'en être échappé, cette force de tempérament, cette conversation où il se moque de celle du Doyen, ce rendez-vous que M. de Noailles lui avoit donné, et auquel il manque par le trait de la main de Dieu qui le frappe dans la rue, sans qu'aucun remède puisse le secourir, entre les bras de ses deux frères qui l'aimoient, et au milieu de la joie qu'ils avoient de le revoir : tout cela est si touchant et si marqué, qu'encore que ce ne soit pas la première mort subite dont on ait entendu parler, on croit n'en avoir jamais entendu une si surprenante; et en quelque lieu qu'on fût, elle seroit digne d'attention : mais nous avons les mêmes raisons que vous pour en être occupés, et pour revenir de tous chemins à ce triste événement. Je m'en vais en écrire à ses pauvres frères : on ne sait autre chose; nous comptons que c'est le troisième frère qu'ils perdent.

Vous avez eu un tems bien charmant au milieu de votre hiver; tems où M. le Comte ne peut

s'empêcher d'aller à la chasse ; tems où vous quittez vos malades ; tems où vous préférez le plaisir de vous promener, à celui de m'écrire : ah ! que vous faites bien : il ne faut point perdre ces jours enchantés. Les nôtres ont été si horribles, que c'étoit un tems à garder le coin de son feu ; tems à ne pas mettre le nez dehors ; tems à ne voir goutte du brouillard, sans préjudice du verglas et de la gelée ; tems enfin, tout contraire au vôtre, et où pourtant mon fils avoit cinq ou six de ses voisins, qui jouoient et faisoient du bruit dans cette chambre. Mais voilà les beaux jours qui font mine de revenir, aussi-bien que de croître : ils sont plus doux quelquefois au mois de Février et de Mars, qu'au mois de Mai, dont nous avons été si souvent la dupe à Livry. Vous avez eu M. de Carcassonne : il avoit raison d'être surpris qu'un homme avec qui il venoit de déjeûner, et qui se portoit aussi bien que lui, fût tombé mort. M. le Maréchal de Villeroi, dans un cas bien différent, ne vouloit point croire que M. de Genève (1) fût saint et canonisé, parce qu'il avoit dîné vingt fois avec lui à Lyon.

Les intérêts du denier *dix-huit* de Languedoc ne sont point excessifs : je me doutois bien que ce denier *six* devoit être expliqué (2) : on ne le connoît point ici. On sent en mille rencontres la nécessité et la disette d'argent ; il y a des tems où l'on trouve en un moment des marchands pour une marchandise

(1) Saint-François de Sales.

(2) *Voyez* la Lettre du 11 Décembre.

comme celle que vous avez à vendre : présentement, si on trouve des marchands, ces marchands n'ont point de quoi payer. Je souhaite que vous ne trouviez point ces embarras : mandez-moi quand vous aurez conclu ce marché, et si le Marquis a un bon quartier d'hiver. J'ai bien envie d'apprendre comme il se démêlera de tous les devoirs de Paris et de la Cour; car vous y avez nombre d'amis qu'il doit voir. J'ai mandé à Beaulieu de me bien conter tout ce qu'il dira, fera, et comme il est de sa petite personne.

Je comprends l'abondance des paroles vaines et vagues, dont vous honorâtes l'adieu de Madame l'Abbesse. Que je suis aise qu'elle n'ait point emmené Pauline ! je songe souvent à cette aimable et jolie personne, avec tendresse.

LETTRE 961.

A la même.

Aux Rochers, mercredi 4 Janvier 1690.

LA voilà revenue cette lettre du 17 : elle étoit allé faire un petit tour à Rennes; elle remplit le vide qui me faisoit perdre le fil de la conversation; j'aurois perdu aussi la plus belle instruction du monde sur cette *Cour d'amour* (1), dont mon nouvel ami eût été au désespoir. Sa curiosité sera pleinement satisfaite; il avoit reçu sur ce sujet mille

(1) *Voyez* la Lettre du 13 Novembre 1689.

autres rogatons qui ne valoient rien. Ah, que cet Adhémar est joli ! mais aussi qu'il est aimé ! sa maîtresse devoit être bien affligée de le voir expirer en baisant sa main; je doute, comme vous, qu'elle ait pris le parti de se faire *Monge* (1) : je trouve toute cette relation fort jolie; c'est un petit morceau de l'ancienne galanterie, mêlé avec la poésie et le bel-esprit, que je trouve digne de curiosité. On trouve partout vos Adhémars, vos Castellanes, et la place de Grignan plus considérable du tems de Frédéric I, que du tems de Louis XIV. Mon fils a été fort aise de lire cette relation, et sa femme encore plus; j'en remercie le Prieur de St.-Jean (2), et vous ma très-chère enfant.

Il y avoit encore dans le même paquet une lettre du Marquis, qui nous a paru trop jolie; mon fils et sa femme vouloient le baiser, vouloient l'embrasser : ils souhaitoient sur-tout qu'il reçût votre permission d'aller à Paris; nous ne croyons pas possible qu'on puisse le refuser; son style tout naturel, tout jeune, sans art, un peu répété par la grande envie d'obtenir : toutes ses petites raisons rangées sans exagération, mais mises simplement dans leur jour et dans leur place; ce que disent ses amis sur sa demeure *Keysersloutre*; cette envie si juste et si naturelle de venir un peu montrer un Colonel de dix-huit ans; et tout cela soumis, d'une manière touchante, à ce qu'il vous plaira d'en

(1) Mot provençal qui veut dire *Religieuse*.

(2) L'Abbé Viani, Prieur de l'Église de Saint-Jean à Aix.

ordonner, nous a fait venir les larmes aux yeux d'amitié et de tendresse pour ce petit garçon, et nous a paru la plus éloquente chose du monde. Mais ce qui est solidement bon, c'est cette assurance qu'il nous donne, de préférer toujours la gloire à ses plaisirs; que s'il y avoit la moindre chose à faire, il ne penseroit pas à quitter; et l'on voit qu'il dit vrai, il n'y a rien à rabattre, rien n'est encore corrompu dans son cœur, tous ses sentimens sont neufs, toutes ses paroles ont leur force; nous ne saurions assez louer cette lettre que je vous garderai soigneusement, ni assez estimer et approuver celui qui l'a écrite. Je le crois à Paris, où j'ai fort envie de savoir comme il se gouvernera, et encore plus à Versailles. Ah, mon Dieu! voilà où ce cher oncle seroit bien nécessaire; mais Dieu ne le veut pas; jamais une goutte n'a été si violente et si cruelle: quelle tristesse! n'a-t-il pas raison de regretter tout ce qu'il perd, et ce qu'il fait perdre à sa famille? et quelle patience pour souffrir sans cesse des maux insupportables, que vous ne sauriez comparer qu'à ceux de l'enfer, mais qui sont bien propres à mériter le paradis, s'ils sont regardés comme donnés par celui qui est le maître de toutes choses, et à qui nous devons être soumis!

Mais, mon enfant, pendant que nous sommes sur la tristesse, je vous dirai que les grosses larmes me sont tombées des yeux, quand je me suis représenté le spectacle de ce pauvre Doyen (1) pénétré

(1) Le Doyen de la Collégiale de Grignan. *Voyez* la Lettre du premier Janvier.

de douleur, le cœur saisi, disant la messe pour ce frère que voilà dans l'Eglise, tout vif encore, mais tout mort dans ce cercueil, qui saigne de tous côtés : ah, mon Dieu ! quelle idée ! le sang coule-t-il d'un corps mort ? Oui, puisque vous le dites. Voilà donc ce sang, hélas ! qui ne demande pas *justice*, mais une grande *miséricorde ;* et ce pauvre Doyen, persuadé de sa Religion, qui offre ce grand et saint sacrifice pour un pécheur dont le salut lui est cher, et dont la manière de mourir est affligeante ; qui demande, en tremblant, miséricorde pour celui qui n'a pas eu le loisir de la demander un seul moment. Ma fille, je ne soutiens pas cette pensée ; je crois qu'il n'y a que la distraction et la dissipation qui puissent empêcher qu'elle ne fasse le même effet à tout le monde. Plus ce pauvre Doyen a de foi, plus il est à plaindre ; mais il seroit bien plus à plaindre, s'il étoit au-dessus de la crainte des jugemens de Dieu. Je me suis souvenue de la manière d'enterrer des Feuillantines : toutes ces saintes filles se prosternèrent trois fois, avant que de jeter ma pauvre cousine dans sa fosse, et par des cris et des prières touchantes, elles demandoient à Dieu qu'il eût pitié de cette misérable pécheresse ; hélas, quelle pécheresse ! Mademoiselle de Grignan y étoit, nous pensâmes tous fondre en larmes. Mais quelle fantaisie de dire tant de choses inutiles, et sur quel ton lugubre ! je vous en fais mille excuses.

Mon enfant, je reviens à vous. Je croyois que ce mot *Molinistes* souligné vous feroit entendre le

contraire (1); j'étois un peu trop fine. Ces deux hommes qui vinrent me voir, étoient de très-bonne compagnie; nous ne disputâmes point du tout, nous étions d'accord, et nous eûmes le plaisir de traiter et de célébrer les plus grandes, les plus importantes et les plus anciennes vérités de notre Religion. Nous lisons toujours *Abbadie* (2) et *l'Histoire Ecclésiastique* : cette dernière est l'effet de la persuasion de l'autre : cela est divin, et réchauffe la foi.

Que c'est un joli bonheur que celui de Pauline, de ne point rougir ! ç'a été, comme vous dites, et le vrai rabat-joie de votre beauté, et celui de ma jeunesse : j'ai vu que sans cette ridicule incommodité, je ne me fusse pas donnée toute entière pour une autre. C'est une persécution dont le diable afflige l'amour-propre : enfin, mon enfant, vous en quittiez le bal et les grandes assemblées, quoique tout le monde vous élevât toujours à la dignité *de beauté*; mais votre imagination étoit si frappée, que vous étiez hors de combat. La pauvre Pauline ne sentira pas beaucoup ce petit avantage : il me semble même qu'on ne rougit plus, comme en ce tems-là.

Beaulieu a été chez M. de la Trousse de ma part : il me mande qu'il prit son tems; que ses gens lui dirent qu'il n'avoit qu'à entrer, mais qu'à la porte il entendit qu'il disoit : *Qu'il n'entre pas, qu'on lui dise que je remercie Madame de Sévigné de son*

(1) *Voyez* la Lettre du 14 Décembre.
(2) *Voyez* la Lettre du 21 Décembre.

compliment, et fut renvoyé. Ma fille, tout ce que dit Beaulieu là-dessus, lui qui est bien reçu partout, à qui l'on demande en détail de mes nouvelles; comme il est offensé, comme il est en colère, comme il dit que c'est *le Saint-Esprit* qui le rend glorieux; mais qu'il ne falloit donc pas envoyer tous ses mulets et tout son train dans notre écurie pour y mettre le feu, comme chez M. de la Rochefoucauld; tout ce qu'il écrit là-dessus, est la plus plaisante et la plus naturelle chose du monde, et l'a tellement grippé, que je ne sais point du tout comme se porte M. de la Trousse.

Je vous jette toujours mes petits billets de l'Abbé Bigorre, quoique la Marquise d'Huxelles et beaucoup d'autres vous instruisent; cela ne sauroit déplaire. Vous m'avez insensiblement engagée à conter à mon fils la consultation que vous fîtes avec Alliot sur le *soufre nerval;* il en est profondément touché, et va vous en dire son sentiment; pour moi, je ne puis jamais oublier cette scène.

Monsieur DE SÉVIGNÉ.

Assurément, ma petite sœur, il auroit pu vous arriver accident, si vous aviez eu à parler souvent de *Keysersloutre*. Je ne sais pourquoi ma mère m'avoit caché votre aventure avec M. Alliot; jamais rien ne m'a tant réjoui. Cette parole, qui sort sérieusement de la bouche d'une femme qui consulte avec empressement sur la santé de son mari, se présente à moi d'une manière que je ne puis vous

exprimer, et à quoi rien ne peut être comparé, que le récit plein de gravité que ma mère fit chez feue MADAME, de ce bal où M. de Montmouth avoit été. Votre belle-sœur, en voulant répéter le nom de ce remède spécifique à tant de maux, l'appelle du *soufre nerveux ;* vous ne sauriez disconvenir que celui-là ne soit meilleur que tous les autres. Ah ! que je suis fâché qu'il soit entièrement hors d'usage pour M. le Chevalier de Grignan ! que je le plains ! je vous prie, ma très-belle petite sœur, de lui faire mille complimens pour moi, et d'embrasser à mon intention M. de Grignan, et la gracieuse Pauline ; ne puis-je pas en user ainsi avec elle de deux cents lieues ? Adieu, ma petite sœur; ma mère se porte parfaitement bien; nous la gouvernerons de manière que vous n'aurez qu'à continuer et qu'à nous imiter, quand elle sera avec vous. Je fais mille et mille sincères complimens au très-sage, très-illustre et *très-heureux* la Garde.

Madame DE SÉVIGNÉ *continue.*

Et moi aussi, ma chère enfant. Les chagrins et les infirmités dont il est accablé ne m'empêchent pas de le croire *heureux,* quand je pense à l'usage qu'il en fait. Je le conjure de m'honorer toujours de son amitié : la diminution du revenu de sa terre m'étonne, elle est pis que les nôtres, quoiqu'elles soient fort mal. Les vôtres sont-elles tombées dans cette extrêmité ? mandez-le-moi. Faites-moi comprendre aussi que, quand M. de Grignan est avec

vous, vous soyez cent ou quatre-vingts dans votre solitude. Vous dites qu'il faut à vos affaires un autre remède que celui d'être à Grignan, et j'en suis persuadée comme vous. Ma santé est parfaite, songez à la vôtre. Je ne serois guère étonnée, si, depuis un mois, vous ne faisiez que vous éveiller avant le jour; ce seroit à six heures et demie ou sept heures, j'en serois contente pour vous comme pour moi : mais à quatre ou cinq heures, c'est ce que j'appelle ne point dormir et s'échauffer le sang. Je crois, en effet, que c'est la bise qui vous demande, que faites-vous là dans mon palais dont je suis en possession? que n'êtes-vous à Paris, à Versailles, à Aix? la fumée qu'elle jette dans vos appartemens est bien cruelle. M. de Carcassonne me paroît militaire comme l'Archevêque Turpin.

La pauvre Madame de la Fayette n'a point encore senti la douceur de son nouveau petit ménage : elle n'est pas encore hors de cette colique; c'est Croisilles qui m'écrit au lieu d'elle, sa mauvaise santé l'empêche bien d'être sensible à tout le reste. C'est une femme aimable, estimable, et que vous aimiez dès que vous aviez le tems d'être avec elle, et de faire usage de son esprit et de sa raison; plus on la connoît, plus on s'y attache. Nous avons bien ri et bien fait des folies avec sa sagesse, vous en souvient-il? quand elle parle de vous et de ces tems-là, elle vous met au-dessus de tout ce qu'elle connoît d'esprit et d'agrémens; mais elle est trop malade, il n'y a point de raison.

Madame

Mme. de Motteville * est morte ; n'écrirez-vous point à son frère ? Je ne saurois blâmer M. d'Aix de tout ce qu'il dit pour s'excuser de ne point aller à Grignan, quand il est à la porte : *qu'il est un malheureux, qu'il faut le plaindre ;* hé bien ! il a raison : mais si vous pouvez être contente de lui, je vous conseille de l'être ; c'est un mauvais parti que d'avoir toujours des ennemis dont on fait ses plaintes à la Cour. Adieu, ma chère enfant ; je vous aime comme le mérite votre amitié, et toute votre personne, qui est entièrement selon mon goût.

A Monsieur DE GRIGNAN.

Bonjour, mon cher Comte ; vous voilà donc dans votre château, qui étoit autrefois une place d'où Frédéric inféodoit les gens **. Il y a long-tems que la première pierre est mise ; M. l'Archevêque a dessein d'y mettre la dernière. N'êtes-vous point fâché de n'être point à Aix avec *Chimène ?* non, car vous l'avez vue sur la montagne de Psyché. Vous êtes en si bonne compagnie, que vous ou-

* Françoise Bertaut de Motteville. C'est elle qui nous a laissés les intéressans *Mémoires d'Anne d'Autriche.* Voltaire vante avec raison la noble sincérité avec laquelle ils sont écrits. Elle mourut à l'âge de 75 ans.

** L'Empereur Frédéric I, dit *Barberousse,* possédoit encore, au milieu du douzième siècle, le Royaume d'Arles, qui dans le dixième avoit été réuni à la Bourgogne transjurane, et un siècle après à l'Empire d'Allemagne. C'est à ce titre qu'il pouvoit exercer à Grignan les prérogatives de la suzeraineté. On sait que la réunion de toute la Provence à la France date de 1480.

blierez la bise et ses fureurs ; mais je vous conjure que le Marquis vienne vous voir ce carême. Mon fils vous adore toujours, et sa femme a une vraie galanterie avec votre portrait : elle mandoit l'autre jour à ma fille : « Je ne veux dire aucune douceur » à M. de Grignan ; je me sens une telle foiblesse » pour lui, que je me fais scrupule de tout (1) ». Voilà comme vous êtes dans ce petit coin du monde.

(1) *Voyez* la page 324.

LETTRE 962.

De Monsieur DE CORBINELLI *au Comte* DE BUSSY.

à Paris, ce 6 Janvier 1690.

Je vous souhaite cette année, Monsieur, aussi heureuse que vous le méritez, et je vous supplie de croire que la révolution de mille siècles me trouveroit dans ce sentiment. Je dis la même chose à Madame de Coligny. J'ai lu avec plaisir les réflexions que vous faites sur les affaires publiques. Je voudrois que le Roi eût vu la lettre que vous m'écrivez. J'ai trouvé le livre des *Pensées ingénieuses*, du Père Bouhours, excellent; mais sans vous il ne le seroit pas tant de la moitié. Madame de Sévigné ne reviendra que l'été prochain. Je dînai hier chez M. de Lamoignon, avec Despréaux, Racine, et deux fameux Jésuites. On y

parla des ouvrages anciens et modernes ; on opposa le seul Pascal à Cicéron, à Sénèque, et au divin Platon. La conversation eût été digne de vous. Pour moi, j'opposai *Fra-Paolo* à tous ces gens-là, et je n'en veux rien rabattre : bien des connoisseurs sont de mon sentiment.

LETTRE 963.

Du Comte DE BUSSY, de M. D'AUTUN, et de Mesdames DE TOULONJON et DE COLIGNY, à Madame DE SÉVIGNÉ.

à Autun, ce 6 Janvier 1690.

UNE partie de vos amis et de vos parens, Madame, se trouvant ensemble pour faire les Rois, après vous y avoir souhaitée, se sont proposés pour un de leurs plaisirs de vous écrire. Ce sont des gens qui ont quelque réputation d'esprit, c'est pour cela qu'ils veulent causer avec vous. Le nombre des agresseurs ne vous fera pas peur, Madame ; vous avez déjà vu, et vous êtes encore sur le point de le revoir, qu'une seule tête qui pense bien, qui prend de justes mesures, et qui n'a point d'alliés qui la contrarient, réussit mieux que des confédérés. Mais pour parler sans figure, vous serez aussi peu embarrassée à nous répondre, que le Roi à battre l'Empereur.

Nous sommes en peine de savoir si vous êtes de retour de Bretagne à Paris. Nous savons que vous

y êtes allée avec la Duchesse de Chaulnes, et qu'elle va de là trouver son mari à Rome. Pas un de nous n'a cru que vous la voulussiez accompagner en ce voyage, sachant que

> Rarement à courir le monde,
> On en devient plus gens de bien.

Avez-vous été bien aise de l'augmentation des monnoies ? Pour moi je ne m'en suis réjoui que pour mes amis, dont la bourse étoit pleine quand on a publié l'Edit. La belle Madelonne passera-t-elle l'hiver à Paris ? Voilà un article considérable, pour vous, Madame, et pour nous, par l'intérêt que nous y prenons. Si vous voulez savoir la vie que nous faisons, nous vous dirons que la plupart de nous fait très-bonne chère, et que nous nous en sentons tous ; qu'après cela nous nous quittons pour songer à nos affaires. Nous ne passons pas un jour sans nous rassembler pour jouer et nous entretenir de nouvelles. Nous traitons quelquefois des matières de Morale et de Religion, mais non pas théologiquement. Les étrennes nous ont occupés quelque tems ; on s'en est donné réciproquement où la façon a été plus considérable que la matière.

Il faut dire la vérité, Madame, c'est passer doucement la vie ; elle paroît courte : cependant il faut travailler à quelque chose de plus solide que tous nos amusemens. Nous y sommes bien résolus ; les uns prennent pourtant les affaires plus à cœur que les autres. Il y en a parmi nous qui ne se pardon-

nent rien, et vous devinez bien qui c'est *. Il y en a de plus indulgens; mais quoiqu'ils diffèrent de sentimens pour les moyens de se sauver, ils s'accordent tous sur l'amitié et le respect qu'ils ont pour vous.

* Il s'agit de Madame de Coligny. On a vu, dans une note de la Lettre du premier Mars 1684, tome V, quel étrange procès elle soutint, à l'instigation de son père. Mais lorsqu'il dit ici qu'elle *ne se pardonne rien*, il y a bien de l'apparence qu'il ne parle que de la faute qu'elle avoit faite de se marier sans son aveu, et non de ce qui devoit être l'objet de ses perpétuels remords, l'indigne opiniâtreté qu'elle avoit mise à dépouiller son malheureux enfant de ses droits, et à se faire déclarer catin par arrêt de la Cour. Pour Bussy, tout cela n'étoit rien au prix d'une mésalliance. Il eût dit volontiers, comme Mademoiselle Dutillet à Madame de Termes, née Chabot, qui avoit épousé en seconde noces un Président, et qui en donnoit pour raison qu'elle étoit grosse: *Six bâtards vous auroient moins déshonorée qu'un enfant légitime venu d'un pareil mariage.*

LETTRE 964.

Madame DE SÉVIGNÉ *à M.* DE COULANGES, *qui étoit à Rome en ce tems-là.*

Aux Rochers, le 8 Janvier 1690.

QUELLE triste date auprès de la vôtre, mon aimable Cousin ! elle convient à une solitaire comme moi; et celle de Rome à celui dont l'étoile est errante et libertine, *et qui promène son oisiveté aux deux bouts de la terre.* La jolie vie ! et que la fortune vous a traité doucement, comme vous

dites, quoiqu'*elle vous ait fait querelle* * ! Toujours aimé, toujours estimé, toujours portant la joie et le plaisir avec vous, toujours favori et entêté de quelque ami d'importance, un Duc, un Prince, un Pape; car je veux ajouter le Saint-Père pour la rareté; toujours en santé, jamais à charge à personne, point d'affaires, point d'ambition; mais sur-tout quel avantage de ne point vieillir! voilà le comble du bonheur. Vous vous doutez bien à peu près de certaines supputations de tems et d'années; mais ce n'est que de loin, cela ne s'approche point de vous avec horreur, comme de quelques personnes que je connois; c'est pour votre voisin que tout cela se fait, et vous n'avez pas même la frayeur qu'on a ordinairement, quand on voit le feu dans son voisinage. Enfin, après y avoir bien pensé, je trouve que vous êtes le plus heureux homme du monde. Ce dernier voyage de Rome est à mon gré la plus agréable aventure qui vous pût arriver avec un Ambassadeur adorable (*le Duc de Chaulnes*), dans une belle et grande occasion, revoir cette belle maîtresse du monde, qu'on a toujours envie de revoir! J'aime fort les couplets que vous avez faits pour elle, on ne sauroit trop la célébrer; je suis assurée que ma fille les approuvera; ils sont bien faits, ils sont jolis, nous les chantons. Je suis ravie de tout ce que vous me mandez de Pauline (1), que vous avez vue en passant à Gri-

* *Voyez* la chanson citée page 394.

(1) Mademoiselle de Grignan, depuis Marquise de Simiane.

gnan; je n'ai jugé favorablement d'elle que sur vos louanges, et sur la lettre toute naturelle que vous avez écrite à Madame de Chaulnes, et qu'elle m'a envoyée. Ah! que j'aimerois à faire un voyage à Rome, comme vous me le proposez! mais ce seroit avec le visage et l'air que j'avois, il y a bien des années, et non avec celui que j'ai présentement; il ne faut point remuer ses vieux os, sur-tout les femmes, à moins que d'être Ambassadrice. Je crois que Madame de Coulanges, quoique jeune encore, est de ce sentiment; mais dans ma jeunesse, j'eusse été transportée d'une pareille aventure; ce n'est point la même chose pour vous, tout vous sied bien; jouissez donc de votre privilége, et de la jalousie que vous donnez, pour savoir à qui vous aura. Je ne m'amuserai point à raisonner avec vous sur les affaires présentes; toutes les prospérités de M. le Duc de Chaulnes m'ont causé une joie sensible; vous craignez justement ce qu'appréhendent ses amis, c'est qu'étant seul capable de remplir la place qu'il occupe avec tant de succès et de réputation, on ne l'y laisse trop long-tems. Cet appartement dans votre nouveau palais donne de nouvelles craintes; mais faisons mieux, n'avançons point nos chagrins : espérons plutôt que tout se tournera selon nos désirs, et que nous nous retrouverons tous à Paris. J'ai été transportée de votre souvenir, de votre lettre, de vos chansons; écrivez-moi par les voies douces et commodes; je prends la liberté d'envoyer celle-ci par Madame l'Ambassa-

drice; et je fais bien plus, mon cher Cousin, car sous votre protection, je prends la liberté aussi d'embrasser avec une véritable tendresse, sans préjudice du respect, mon cher Gouverneur de Bretagne et M. l'Ambassadeur; toutes ses grandes qualités ne me font point de peur; je suis assurée qu'il m'aime toujours, Dieu le conserve et le ramène; voilà mes souhaits pour la nouvelle année. Adieu, mon très-cher, je vous embrasse, aimez-moi toujours, je le veux, c'est ma folie, et de vous aimer plus que vous ne m'aimez; mais vous êtes trop aimable, il ne faut pas compter juste avec vous.

LETTRE 965.

Madame DE SÉVIGNÉ *à Madame* DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 8 Janvier 1690.

C'EST entre vos mains, ma chère belle, que mes lettres deviennent de l'or : quand elles sortent des miennes, je les trouve si grosses et si pleines de paroles, que je dis, ma fille n'aura pas le tems de lire tout cela; mais vous ne me rassurez que trop, et je ne pense pas que je doive croire en conscience tout ce que vous m'en dites. Enfin, prenez-y garde; de telles louanges et de telles approbations sont dangereuses; je ne vous cacherai pas, au moins, que je les aime mieux que celles de tout le reste du monde. Mais raccommodons-nous, il me semble

que nous sommes un peu brouillées : j'ai dit que vous aviez lu superficiellement *les petites Lettres* (1), je m'en repens : elles sont belles, et trop dignes de vous, pour que vous ne les ayiez pas toutes lues avec application. Vous m'offensez aussi en croyant que je n'ai point lu *les Imaginaires* * ; c'est moi qui vous les prêtai ; ah, qu'elles sont jolies et justes ! je les ai lues et relues : sur ces offenses mutuelles, nous pouvons nous embrasser ; je ne vois rien qui nous empêche de nous aimer ; n'est-ce pas l'avis de M. le Chevalier, puisqu'il est notre confident ? Je suis, en vérité, ravie de sa meilleure santé ; ce sentiment est bien plus fort que mes paroles. Mais revenons à la lecture ; nous en faisons ici un grand usage ; mon fils a une qualité très-commode, c'est qu'il est fort aise de lire deux fois, trois fois ce qu'il a trouvé beau, il le goûte, il y entre davantage, il le sait par cœur, cela s'incorpore ; il croit avoir fait ce qu'il lit ainsi pour la troisième fois. Il lit *Abbadie* avec transport, et admirant son esprit d'avoir fait une si belle chose (2) : dès que nous voyons un raisonnement bien conduit, bien conclu, bien juste, nous croyons vous le dérober de le lire sans vous ; ah ! que cet endroit

(1) *Voyez* la Lettre du 21 Décembre 1689.

* Ces lettres attribuées à Nicole parurent en 1664. Elles donnèrent lieu à Racine d'en écrire deux qu'on lit encore avec plaisir, et qui montrent toute l'étendue de son esprit. C'est après avoir ainsi combattu les Jansénistes, qu'il devint lui-même Janséniste très-zélé.

(2) Son livre de la *Vérité de la Religion Chrétienne*.

charmeroit *ma sœur!* charmeroit *ma fille!* Nous mêlons ainsi votre souvenir à tout ce qu'il y a de meilleur, et il en augmente le prix. Je vous plains de ne point aimer les histoires; M. le Chevalier les aime, et c'est un grand asyle contre l'ennui; il y en a de si belles, on est si aise de se transporter un peu en d'autres siècles; cette diversité donne des connoissances et des lumières : c'est ce retranchement de livres qui vous jette dans les Oraisons du Père Coton, et dans la disette de ne savoir plus que lire. Je voudrois que vous n'eussiez pas donné le dégoût de l'histoire à votre fils; c'est une chose très-nécessaire à un petit homme de sa profession. Il m'a écrit de *Kayserslоutre*; mon Dieu, quel nom! il ne me paroît pas encore assuré de venir à Paris, il me dit mille amitiés fort jolies, fort bien tournées, il me remercie des nouvelles que je lui mandois, il me conte tous les petits malheurs de son équipage. J'aime passionnément ce petit Colonel.

Notre Abbé Bigorre me prie fort de ne croire que lui sur les nouvelles de Rome. C'est un déchaînement de dire que le Saint-Père est *Espagnol*, et que l'Ambassadeur est la dupe *; nous le ver-

* L'anecdote suivante autorisoit assez ces soupçons.

« Alexandre VIII, n'étant encore que Monsignor Ottoboni et » ayant grande envie d'être Cardinal, sans qu'il lui en coûtât » rien, avoit un jardin près duquel la Donna Olympia venoit » souvent. Il avoit à la Cour de cette Dame un ami par le » moyen duquel il obtint qu'elle viendroit un jour faire colla- » tion (*déjeûner*) dans son jardin. Il l'attendit en effet avec une » collation fort propre et un beau buffet tout aux armes d'O-

rons, cela ne peut se cacher; *cette aigle éployée* nous fera voir de quel côté elle prend son vol. Pour moi, je prendrois patience, si votre Avignon vous revenoit; quelle joie de marier Pauline avec ce beau nom! cependant, il faut que le bien particulier cède au bien public. J'ai envie de vous demander comment se porte M. de la Trousse; vous savez que Beaulieu n'a pu m'en instruire (1).

En récompense, je vous dirai que Corbinelli est plus mystique que jamais, il est au-delà de Sainte Thérèse; il a découvert que ma grand'mère (2), dans la cime de son âme, étoit toute distillée dans l'oraison; il m'a fait acheter un livre de Malaval (3),

» lympia. Elle s'aperçut bientôt de la chose, et compta déjà » le buffet pour elle; car c'étoit la mode de lui envoyer des » fleurs ou des fruits dans des bassins de vermeil qui lui de- » meuroient aussi. Au sortir de chez Ottoboni, l'ami commun » dit à ce Prélat, qu'Olympia comprenoit bien son dessein ga- » lant, et en étoit charmée. Celui-ci mena son ami dans son » cabinet, et lui montra un très-beau collier de perles, en di- » sant: *Ceci ira encore avec la credenza* (le buffet). Quinze » jours après il y eut une promotion dans laquelle Ottoboni fut » nommé; et il renvoya aussitôt le collier de perles chez le » marchand, et il fit ôter de sa vaisselle les armes d'Olympia. » (*Fragmens historiques de Jean Racine.*)

La Signora Olympia Maldachini étoit la belle-sœur du Pape Innocent X (Pamphili); elle avoit tout pouvoir sur son esprit. La France ne fut guère moins dupe qu'elle : et Ottoboni Pape fut aussi peu reconnoissant qu'Ottoboni Cardinal.

(1) *Voyez* la page 413.

(2) Jeanne-Françoise Frémiot, Baronne de Chantal, aujourd'hui la Bienheureuse Mère de Chantal.

(3) *Voy.* la Lettre du 11 Septembre 1689.

où mon fils ni moi n'entendons pas un mot. Enfin, il est toujours tel que vous le connoissez : il ne m'écrit point, ce goût nous est passé ; je sais de ses nouvelles, et comme j'ai assez d'écriture, nous sommes convenus de ce silence, sans préjudice de notre amitié prescrite ; vous savez qu'on ne peut s'en dédire.

Pour les santés délicates, elles méritent qu'on y prenne confiance ; je vous avoue sincèrement qu'après les états où j'ai vu Mademoiselle de Méri, je la crois immortelle ; et qu'attendu la sagesse et l'application de Madame de la Fayette pour la conservation de sa personne, il me semble qu'elle sortira toujours de tous ses maux : Dieu le veuille ; c'est une aimable amie, et bien digne qu'on l'aime et qu'on l'estime. Parlons de ma santé ; c'est celle-là qui vous fait trembler ; Dieu me la donne jusqu'à présent d'une perfection qui me surprend moi-même, et qui me feroit peur, si je m'observois autant que vous m'observez. J'étois avant-hier dans ces belles allées ; il y faisoit beau comme au mois de Septembre, je ne perds pas ces beaux jours : quand le tems change, je demeure dans ma chambre : voilà sur quoi je ne suis plus la même ; autrefois c'étoit un sot vœu de sortir tous les jours. Je crains déjà le départ de M. le Chevalier et de M. de la Garde. Expliquez-moi un peu plus comme on a retranché la pension de ce dernier ; cesse-t-on de payer sans dire pourquoi ? un pauvre homme, accoutumé à cette douceur, demeure-t-il à sec sans

qu'on lui dise un mot? Je suis incommode; mais il y a des choses sur quoi il faut un peu d'explication. Notre bon Berbisi (1) m'écrit des merveilles de vous et de vos grandeurs : un Président et deux Conseillers du Parlement de Dijon ont été en Provence; ils ont été affligés de ne point vous voir; mais ils ont rapporté toutes vos louanges à notre bon Président, qui vous est entièrement dévoué. Ma belle-fille est à Rennes pour quelques jours à la prise d'habit d'une parente; elle en est assez fâchée; elle a porté sa toilette (*à la Monnoie*) pour faire comme les autres. Votre frère me prie de vous faire mille amitiés. Je viens d'écrire à Coulanges; il est entêté du Prince de Turenne : M. le Chevalier, ne vous fâchez point, c'est pour dégrader ce nom, que je ne dis pas, M. de Turenne * tout court.

(1) Président à mortier au Parlement de Dijon. La bisaïeule de Madame de Sévigné étoit *Berbisi*, et mère de Jeanne-Françoise Frémiot, Baronne de Chantal.

* On sait que Louis XIV avoit donné le titre de Prince au Vicomte de Turenne. La noblesse fut fort choquée de cette préférence. On le fut encore plus quand lui-même affecta depuis ce tems de refuser le titre de Maréchal de France, et de ne prendre que celui de Prince, tant l'orgueil nobiliaire peut retrécir les plus belles âmes.

LETTRE 966.

A la même.

Aux Rochers, mercredi 11 Janvier 1690.

QUELLES étrennes, bon Dieu! quels souhaits! en fut-il jamais de plus propres à me charmer? Je m'en vais vous dire un sentiment que je trouve en moi; s'il pouvoit payer le vôtre, j'en serois fort aise, car je n'ai pas d'autre monnoie: au lieu de ces craintes si aimables que vous causent toutes ces morts qui volent sans cesse autour de vous, et qui vous font penser à d'autres, je vous présente la véritable consolation et même la joie que me donne souvent l'avance d'années que j'ai sur vous. La pensée que les premières vont devant, et que vraisemblablement et naturellement je garderai mon rang avec ma chère fille, est ce qui fait la véritable douceur de cette confiance. Que n'ai-je point souffert aussi dans les tems où votre mauvaise santé me faisoit craindre un dérangement? ce tems a été rigoureux: ah! n'en parlons point, *ne parlons point de cela*; vous vous portez bien, Dieu merci; toutes choses ont repris leur place naturelle, *Dieu vous conserve*; je crois que vous entendez mon ton aussi, et que vous me connoissez.

Je viens à M. le Chevalier: je n'ai point de peine à croire que le climat de Provence lui soit meilleur l'hiver que celui de Paris. Tous ceux qui, comme

des hirondelles, s'en vont chercher votre soleil, en sont de bons témoins. Mais en me réjouissant de ce qu'il sent cette différence, je m'afflige qu'il ait perdu mille écus de rente, et par où? et comment? son régiment lui valoit-il cela? il le vendra donc au Marquis (1)? mais l'argent qu'il en recevra, en lui payant des dettes, ne diminuera-t-il pas aussi des intérêts? faites-moi ce calcul qui m'inquiète : je ne saurois me représenter M. le Chevalier de Grignan à Paris, sans son petit équipage, si honnête, si bien troussé; je ne le verrai point à pied, ni mendier des places pour Versailles; cela ne peut point entrer dans ma tête : cet article est *interloqué;* ah, que ce mot de chicane est joliment placé! Je ne m'en tiens pas non plus à vos soixante-quatre personnes sans les gardes : vous me trompez : ce n'est pas là votre dernier mot; il me faut une démonstration de mathématique.

Pour Pauline, je crois que vous ne balancez pas entre le parti d'en faire quelque chose de bon, ou quelque chose de mauvais. La supériorité de votre esprit vous fera suivre facilement la bonne route : tout vous convie d'en faire votre devoir, et l'honneur, et la conscience, et le pouvoir que vous avez en main. Quand je pense comme elle s'est corrigée en peu de tems pour vous plaire, comme elle est

(1) M. le Chevalier de Grignan, devenu Maréchal-de-Camp en 1688, eut la permission de garder son régiment pour le remettre ensuite à M. le Marquis de Grignan son neveu. *Voyez* la note de la Lettre 61 de cette édition.

devenue jolie, cela vous rendra coupable de tout le bien qu'elle ne fera pas. Pour vos lectures, vous avez trop à parler, à raisonner, pour trouver le tems de lire : nous sommes ici dans un trop grand repos, et nous en profitons. Je relis même avec mon fils de certaines choses que j'avois lues en courant à Paris, et qui me paroissent toutes nouvelles. Nous relisons aussi, au travers de nos grandes lectures, des rogatons que nous trouvons sous notre main; par exemple, toutes les belles Oraisons funèbres de M. Bossuet, de M. Fléchier, de M. Mascaron, du Père Bourdaloue: nous repleurons M. de Turenne, Madame de Montausier, M. le Prince, feue MADAME, la Reine d'Angleterre; nous admirons ce portrait de Cromwel; ce sont des chefs-d'œuvre d'éloquence qui charment l'esprit : il ne faut point dire, oh! cela est vieux; non, cela n'est point vieux, cela est divin. Pauline en seroit instruite et ravie : mais tout cela n'est bon qu'aux Rochers. Je ne sais quel livre conseiller à Pauline: Davila est beau en italien : nous l'avons lu; Guichardin est long; j'aimerois assez les anecdotes de Médicis, qui en sont un abrégé; mais ce n'est pas de l'italien. Je ne veux plus nommer Bentivoglio (1); qu'elle s'en tienne à sa poésie; je n'aime point la prose italienne; le Tasse, l'Aminte, le *Pastor fido*, etc. je n'ose dire l'Arioste, il y a des endroits fâcheux; et du reste, qu'elle lise l'histoire, qu'elle

(1) Gui Bentivoglio, Cardinal, Auteur de l'*Histoire des guerres civiles de Flandre* et de plusieurs autres Ouvrages.

entre

entre dans ce goût qui peut si long-tems consoler son oisiveté : il est à craindre qu'en retranchant cette lecture, on ne trouve plus rien à lire : qu'elle commence par la vie du grand Théodose, et qu'elle me mande comme elle s'en trouvera. Voilà, mon enfant, bien des bagatelles : il y a des jours qu'on destine à causer sans préjudice des choses sérieuses, à quoi l'on prend toujours un très-sensible intérêt. Adieu, ma très-aimable; nous vous souhaitons toute sorte de bonheur cette année, et *quantova.*

LETTRE 967.

A la même.

Aux Rochers, dimanche 15 Janvier 1690.

Vous avez raison, je ne puis m'accoutumer à la date de cette année; cependant la voilà déjà bien commencée; et vous verrez que de quelque manière que nous la passions, elle sera, comme vous dites, bientôt passée, et nous trouverons bientôt le fond de notre sac de mille francs (1).

Vraiment vous me gâtez bien, et mes amies de Paris aussi : à peine le soleil remonte du saut d'une puce, que vous me demandez de votre côté, quand vous m'attendrez à Grignan; et mes amies me prient de leur fixer, dès à cette heure, le tems de mon

(1) Madame de Sévigné comparoit les douze mois de l'année à un sac de mille francs, qui finit presque aussitôt qu'on a commencé d'y puiser.

départ, afin d'avancer leur joie. Je suis flattée de ces empressemens, et sur-tout des vôtres qui ne souffrent point de comparaison. Je vous dirai donc, ma chère Comtesse, avec sincérité, que d'ici au mois de Septembre, je ne puis recevoir aucune pensée de sortir de ce pays; c'est le tems que j'envoie mes petites voitures à Paris, dont il n'y a eu encore qu'une très-petite partie. C'est le tems que l'Abbé Charrier traite de mes lods et ventes, qui est une affaire de dix mille francs : nous en parlerons une autre fois; mais contentons-nous de chasser toute espérance de faire un pas avant le tems que je vous ai dit : du reste, je ne vous dis point que vous êtes mon but, ma perspective, vous le savez bien, et que vous êtes d'une manière dans mon cœur, que je craindrois fort que M. Nicole ne trouvât beaucoup à y circoncire *; mais enfin telle est ma disposition. Vous me dites la plus tendre chose du monde, en souhaitant de ne point voir la fin des heureuses années que vous me souhaitez. Nous sommes bien loin de nous rencontrer dans nos souhaits; car je vous ai mandé une vérité qui est bien juste et bien à sa place, et que Dieu sans doute voudra bien exaucer, qui est de suivre l'ordre tout naturel de la sainte Providence : c'est ce qui me console de tout le chemin laborieux de

* Cette expression offre une métaphore si singulière, qu'on est tenté de croire qu'elle a été altérée dans la copie : au surplus elle se trouve dans toutes les meilleures Éditions.

la vieillesse ; ce sentiment est raisonnable, et le vôtre trop extraordinaire et trop aimable.

Je vous plaindrai quand vous n'aurez plus M. de la Garde et M. le Chevalier; c'est une très-parfaitement bonne compagnie; mais ils ont leurs raisons, et celle de faire ressusciter la pension d'un homme qui n'est point mort, me paroît tout-à-fait importante. Vous aurez votre enfant qui tiendra joliment sa place à Grignan; il doit y être le bien reçu par bien des raisons, et vous l'embrasserez aussi de bon cœur. Il m'a écrit encore une jolie lettre pour me souhaiter une heureuse année : il me paroît désolé à Keysersloutre; il dit que rien ne l'empêche de venir à Paris, mais qu'il attend les ordres de Provence; que c'est ce ressort qui le fait agir. Je trouve que vous le faites bien languir : sa lettre est du 2; je le croyois à Paris; faites-l'y donc venir, et qu'après une petite apparition, il coure vous embrasser. Ce petit homme me paroît en état que si vous trouviez un bon parti, Sa Majesté lui accorderoit aisément la survivance de votre très-belle charge. Vous trouvez que son caractère et celui de Pauline ne se ressemblent nullement; il faut pourtant que certaines qualités du cœur soient chez l'un et chez l'autre; pour l'humeur, c'est une autre affaire. Je suis ravie que les sentimens du Marquis soient à votre fantaisie : je lui souhaiterois un peu plus de penchant pour les sciences, pour la lecture; cela peut venir. Pour Pauline, cette dévoreuse de livres, j'aime mieux

qu'elle en avale de mauvais, que si elle n'aimoit point à lire; les romans, les comédies, les Voiture, les Sarrasin, tout cela est bientôt épuisé : a-t-elle tâté de Lucien? est-elle à portée *des petites Lettres?* ensuite il faut l'histoire; si elle n'y trouve pas son compte, je la plains. Quant aux beaux livres de dévotion, si elle ne les aime point, tant pis pour elle; car nous ne savons que trop que, sans dévotion, on les trouve charmans. A l'égard de la morale, comme elle n'en feroit pas un si bon usage que vous, je ne voudrois point du tout qu'elle mît son petit nez, ni dans *Montaigne*, ni dans *Charron*, ni dans les autres de cette sorte; elle est trop jeune. La vraie morale de cet âge, c'est celle qu'on apprend dans les bonnes conversations, dans les fables, dans les histoires, par les exemples; je crois que c'est assez. Si vous lui donnez un peu de votre tems pour causer avec elle, c'est assurément ce qui seroit le plus utile : je ne sais si tout ce que je dis vaut la peine que vous le lisiez; je suis bien loin d'abonder dans mon sens.

Vous me demandez si je suis toujours une petite dévote qui ne vaut guère; oui, justement, voilà ce que je suis toujours, et pas davantage, à mon grand regret. Tout ce que j'ai de bon, c'est que je sais bien ma Religion, et de quoi il est question : je ne prendrai point le faux pour le vrai; je démêle ce qui est solide de ce qui n'en a que l'apparence; j'espère ne point m'y méprendre, et que Dieu m'ayant déjà donné de bons sentimens, m'en

donnera encore : les grâces passées me garantissent en quelque sorte celles qui viendront ; en sorte que je vis dans la confiance, mêlée pourtant de beaucoup de crainte. Mais je vous gronde de trouver notre Corbinelli *le mystique du diable ;* votre frère en pâme de rire ; je le gronde comme vous. Comment, *mystique du diable !* un homme qui ne songe qu'à détruire son empire, qui ne cesse d'avoir des liaisons avec les ennemis du diable, qui sont les Saints et les Saintes de l'Eglise ! un homme qui ne compte pour rien son chien de corps, qui souffre la pauvreté *chrétiennement ;* vous direz *philosophiquement ;* qui ne discontinue point de célébrer les perfections et l'existence de Dieu ; qui ne juge jamais son prochain, qui l'excuse toujours ; qui passe sa vie dans la charité et le service du prochain ; qui est insensible aux plaisirs et aux délices de la vie ; qui enfin, malgré sa mauvaise fortune, est entièrement soumis à la volonté de Dieu ! Et vous appelez cela *le mystique du diable !* Vous ne sauriez nier que ce ne soit là le portrait de notre pauvre ami : cependant il y a dans ce mot un air de plaisanterie, qui fait rire d'abord, et qui pourroit surprendre les simples. Mais je résiste, comme vous voyez, et je soutiens le fidèle admirateur de Sainte Thérèse, de ma grand'mère (*Sainte Chantal*), et du bienheureux Jean de la Croix *.

* C'étoit un Prince Espagnol, ami intime de Sainte-Thérèse, Théologien spiritualiste, si sublime, qu'on a regardé comme un excès de vanité dans son traducteur, la prétention de l'avoir compris.

A propos de Corbinelli, il m'écrivit l'autre jour un fort joli billet; il me rendoit compte d'une conversation et d'un dîner chez M. de Lamoignon : les acteurs étoient les maîtres du logis, M. de Troyes, M. de Toulon, le Père Bourdaloue, son compagnon, Despréaux et Corbinelli. On parla des ouvrages des anciens et des modernes; Despréaux soutint les anciens, à la réserve d'un seul moderne qui surpassoit, à son goût, et les vieux, et les nouveaux. Le compagnon de Bourdaloue qui faisoit l'entendu, et qui s'étoit attaché à Despréaux et à Corbinelli, lui demanda quel étoit donc ce livre si distingué dans son esprit? Despréaux ne voulut pas lui dire. Corbinelli se joint au Jésuite, et conjure Despréaux de nommer ce livre, afin de le lire toute la nuit. Despréaux lui répondit en riant : « Ah ! Monsieur, » vous l'avez lu plus d'une fois, j'en suis assuré ». Le Jésuite reprend avec un air dédaigneux, *un cotal riso amaro*, et presse Despréaux de nommer cet auteur si merveilleux. Despréaux lui dit : « Mon » Père, ne me pressez point ». Le Père continue. Enfin, Despréaux le prend par le bras, et le serrant bien fort, lui dit : « Mon Père, vous le voulez; hé » bien ! morbleu, c'est Pascal. Pascal, *dit le Père* », *tout rouge, tout étonné*; Pascal est beau autant » que le faux peut l'être. Le faux, *reprit Despréaux*, » le faux ! sachez qu'il est aussi vrai qu'il est inimi- » table; on vient de le traduire en trois langues ». Le Père répond : « Il n'en est pas plus vrai ». Despréaux s'échauffe, et criant comme un fou : « Quoi !

» mon Père, direz-vous qu'un des vôtres n'ait » pas fait imprimer dans un de ses livres, qu'*un* » *Chrétien n'est pas obligé d'aimer Dieu* (1) ? Osez- » vous dire que cela est faux » ? « Monsieur, *dit le* » *Père en fureur,* il faut distinguer ». Distinguer, » *dit Despréaux,* distinguer, morbleu, distinguer, » distinguer si nous sommes obligés d'aimer Dieu » ! et prenant Corbinelli par le bras, s'enfuit au bout de la chambre; puis revenant, et courant comme un forcené, il ne voulut jamais se rapprocher du Père, s'en alla rejoindre la compagnie qui étoit demeurée dans la salle où l'on mange : ici finit l'histoire, le rideau tombe. Corbinelli me promet le reste dans une conversation; mais moi qui suis persuadée que vous trouverez cette scène aussi plaisante que je l'ai trouvée, je vous l'écris, et je crois que si vous la lisez avec vos bons tons, vous en serez assez contente.

On me mande que plusieurs Duchesses et grandes Dames ont été enragées, étant à Versailles, de n'être pas du souper du jour des Rois : voilà ce qui s'appelle des afflictions. Vous savez mieux que moi les autres nouvelles. J'ai envoyé le billet de Bigorre à Guébriac, qui vous rend mille grâces ; il est fort satisfait de votre *Cour d'amour* (2). Je

(1) C'est ici une de ces fameuses disputes que Despréaux disoit avoir soutenues en plus d'un endroit au sujet de l'amour de Dieu, et peut-être la première qui lui ait fait naître l'idée de son Épître à l'Abbé Renaudot, qu'il ne composa qu'en 1695. *Voyez* l'Épître XII de Despréaux, et la dixième *Lettre Provinciale*.

(2) *Voyez* la Lettre du 13 Novembre.

trouve Pauline bien suffisante de savoir les échecs; je craindrois son mépris, si elle savoit combien ce jeu est au-dessus de ma portée.

Monsieur DE SÉVIGNÉ.

Je suis fort de votre avis, ma belle petite sœur, sur *le mystique du diable;* j'ai été frappé de cette façon de parler, je tournois tout autour de cette pensée, et tout ce que je disois ne me contentoit point. Je vous remercie de m'avoir appris à expliquer, en si peu de mots et si juste, ce que j'avois depuis long-tems dans l'esprit. Mais ce que j'admire le plus dans *ce mystique,* c'est que sa tranquillité dans cet état est un effet de sa dévotion : il feroit scrupule d'en sortir, parce qu'il est dans l'ordre de la Providence, et qu'il y auroit de l'impiété à un si simple mortel, de prétendre aller contre ce qu'elle a résolu : sur cela, ne croyez point qu'il aille jamais à la messe; la délicatesse de sa conscience en seroit blessée. Puisque vous avez enfin permis à Pauline de lire les *Métamorphoses,* je vous conseille de n'être plus en peine au sujet des mauvais livres qu'on pourroit lui fournir. Toutes les jolies histoires ne sont-elles point de son goût? il y a mille petits ouvrages qui divertissent et qui ornent parfaitement l'esprit. Ne liroit-elle pas avec plaisir de certains endroits de l'*Histoire Romaine*, a-t-elle lu l'Histoire du Triumvirat? les Constantins, et les Théodoses sont-ils épuisés? Ah! que je plaindrai son esprit vif et agissant, si vous ne lui

donnez de quoi s'exercer ! Comme elle a, ainsi que son oncle, la grossièreté de ne pouvoir mordre aux subtilités de la métaphysique, je l'en plains ; mais ne vous attendez pas que je l'en blâme, ni que je l'en méprise ; j'ai des raisons pour ne pas le faire. Adieu, ma très-aimable petite sœur.

LETTRE 968.

A la même.

Aux Rochers, mercredi 18 Janvier 1690.

Vous craignez trop pour une santé qui n'a jamais été si parfaite qu'elle est ; mais c'est cela même qui vous fait peur et qui vous fait trouver plus de sûreté dans la délicatesse des autres. Ma pauvre enfant, nous sommes tous mortels : mais j'admirois l'autre jour avec quelle vérité vous me disiez que ce n'étoit jamais par rapport à vous que vous craigniez cette mort, où nous sommes tous condamnés, que vous ne vous reveniez point dans l'esprit ; cela est si extraordinaire, qu'après vous avoir admirée, je crains cette inapplication à vous, et vous conjure de songer à votre conservation, en faveur de ceux qui sont ravis d'avoir tant d'avance sur vous, parce que vous ne sauriez jamais les atteindre : ma pensée est plus juste et plus naturelle que la vôtre.

Seroit-il possible que vous ne trouvassiez point de marchands pour votre compagnie ? ce seroit un grand embarras pour vous, pour M. le Chevalier ;

et une grande marque de l'extrême misère. M. de Pompone m'écrivit, comme un bon ami, au commencement de cette année ; il me mandoit qu'il ne doutoit quasi point que je ne passasse ici l'hiver, les raisons pour y demeurer n'ayant jamais été plus fortes. Cependant il y a des bornes à tout, et j'en voudrois bien voir au soin que vous êtes obligée de prendre de *vos coqs d'inde :* c'est grand dommage d'être si bons pour être ailleurs, et d'être obligés d'être là : avouons donc que ce tems-ci est fâcheux. J'ai bien envie que vous ayez votre enfant; vous l'avez laissé languir trop long-tems dans ce diantre de lieu si difficile à écrire (1) : qu'il vienne droit à vous; il s'en retournera avec M. le Chevalier. Quand je voyois ce dernier disposer de lui cet hiver, comme un autre homme; prendre des tems et des mesures pour partir, j'admirois qu'il eût oublié ce que c'est pour lui que l'hiver, et je me doutois qu'il ne seroit pas long-tems sans s'apercevoir qu'il avoit compté sans consulter la goutte. Il me fait une pitié que je me garderai bien de lui dire. Je comprends que les devoirs d'une maîtresse de maison vous détournent quelquefois de la qualité de *sa garde ;* mais il faut remplir ses devoirs de tous côtés : c'est ce que vous faites fort bien. Je vous trouve fort heureuse d'avoir M. de la Garde; vous lui contez bien des choses que vous ne sauriez dire qu'à lui : c'est une grande douceur. Je le

(1) Kayserslautern, ville d'Alsace dans le bas Palatinat. Les François la prirent en 1688.

conjure de croire que les seules erreurs où vous m'aviez laissée, m'ont fait murmurer injustement (1) : c'est un mérite que j'aime et que je révère il y a long-tems. Je voudrois bien que par hasard vous eussiez gardé la lettre que je vous écrivois sur cette députation, et où j'apostrophois M. de Grignan pour me soutenir : je vous prierois de lui montrer cet enthousiasme. Je disois vrai cependant, et j'admire que vous puissiez trouver que si vous étiez à la place du Roi, vous voudriez ôter cette nomination au Gouverneur de Bretagne. Vous voyez pourtant que depuis Charles VIII aucun Roi n'y avoit pensé ; et sans un ennemi qui veut se distinguer par cette offense, on ne songeoit point à venir demander au Roi le nom de celui que toute la Bretagne destine en pleins Etats pour venir rendre ses hommages à Sa Majesté. Est-ce une chose bien naturelle qu'un Gouverneur dans sa Province ne choisisse point les Députés ? les autres Gouverneurs de Languedoc et d'ailleurs en usent-ils ainsi ? Pourquoi faire cette distinction à l'égard de la Bretagne, toujours toute libre, toute conservée dans ses prérogatives, aussi considérable par sa grandeur que par sa situation ? Enfin, notre grande héritière (2) ne méritoit-elle pas bien que son contrat de mariage

(1) *Voyez* la Lettre du 20 Juillet 1689.

(2) Anne, Duchesse de Bretagne, fille et héritière du Duc François II, et de Marguerite de Foix, épousa Charles VIII, Roi de France, en premières noces, et en secondes, Louis XII successeur de Charles VIII.

fût fidèlement exécuté? Pour moi, je ne vois pas le tort que faisoit au service du Roi cette conduite, pareille à celle des autres Provinces : si j'étois à la place de Sa Majesté, j'aimerois mieux que l'on fît comme on a toujours fait ; et que le Gouverneur choisît en Bretagne un Breton pour venir faire les complimens de sa Province. Mais M. de Grignan m'abandonne, et vous, ma fille ; c'est, en vérité, ce que je n'eusse jamais cru ; vous êtes en place de sentir ces dérangemens ; je croyois que vous feriez comme MM. de la Rochefoucauld, etc. Mais on étrangle mon affaire, on ne la regarde pas, on me juge sans miséricorde, on m'ôte mon principal juge ; je vais m'inscrire en faux contre l'arrêt du Parlement de Toulouse ; voilà comme disoit Buri : oh ! je vais m'en venger tout à l'heure : voici le fait. Il y a une personne qui a beaucoup d'esprit assurément ; mais elle l'a si délicat et si dégoûté, qu'elle ne peut lire que cinq ou six ouvrages sublimes, exquis et d'un goût distingué. Elle ne peut pas souffrir tous les livres d'histoire ; grand retranchement, et qui fait la subsistance de tout le monde : elle a encore un malheur, c'est qu'elle ne peut pas relire deux fois ces livres choisis qu'elle estime uniquement. Cette personne dit qu'on l'outrage, quand on dit qu'elle n'aime point à lire ; autre procès à juger. Mais à propos de livres, ma chère Pauline, j'ai trouvé votre fait ; c'est la vie du Pape Sixte-Quint en italien ; je l'ai lue avec bien du plaisir : voilà ce qui m'est revenu dans l'esprit. N'est-il pas

vrai, ma fille, que ce livre la divertira? Mon Dieu, que je crois cette petite personne jolie et plaisante! que j'ai d'envie de la voir!

Nous avons depuis quinze jours un vent de tempête qui nous désole; je ne me promène point; et le jour que je vis périr dans ce nuage épais le soleil qui avoit brillé tout le jour, pouvois-je mieux faire pour votre service que de m'enfuir comme je fis (1)? Vous êtes une ingrate, si par reconnoissance vous ne conservez votre santé. Voilà un remercîment de mon bon Abbé Charrier: s'il n'avoit voulu vous écrire que comme à moi, vous aimeriez ses lettres naïves et naturelles; mais votre esprit sublime l'a embarrassé dans *un soleil*, dans *un atome*: ne laissez pas d'y répondre, payez pour moi, et assurez-le que *votre soleil* aura toujours beaucoup de considération pour *son atome*, que vous verrez toujours en lui le fils de son père, et un homme à qui votre mère est fort obligée. . . . .

Votre frère ne voit de vos lettres que les endroits que je veux bien lui montrer: je n'ai qu'à lui dire, il n'y a rien qui puisse vous divertir; il n'y pense plus. Sa femme est encore à Rennes, prisonnière à cause des grandes eaux; elle en est au désespoir. Nous ne comparons point notre soleil au vôtre, nous savons notre degré, et que vos jours ne sont ni si longs, ni si courts que les nôtres. Adieu, ma chère belle, il me semble que vous savez, que vous sentez combien je vous aime, et que je ne dois point

(1) *Voyez* la Lettre du 28 Décembre 1689.

vous le dire : cependant on ne peut quelquefois s'en empêcher.

LETTRE 969.

A la même.

Aux Rochers, dimanche 22 Janvier 1690.

Mon Dieu, que votre état est violent ! qu'il est pressant ! et que j'y entre toute entière avec une véritable douleur ! Mais, ma fille, que les souhaits sont foibles et fades, dans de pareilles occasions ! et qu'il est inutile de vous dire, que si j'avois encore, comme j'ai eu, quelque somme portative qui dépendît de moi, elle seroit bientôt à vous ! Je me trouve en petit volume accablée et menacée de mes petits créanciers, et je ne sais même si je pourrai les contenter, comme je l'espérois ; car je me trouve suffoquée par l'obligation de payer tout à l'heure cinq mille francs de lods et ventes des terres de Madame d'Acigné que j'ai achetées, pour n'en pas payer dix, si j'attendois encore deux ans. Ainsi me voilà ; mais ce n'est que pour vous dire la douleur que me donne mon extrême impossibilité. Votre frère m'a paru sensible à votre peine, et je suis sûre qu'il feroit mieux son devoir que vos riches Prélats, si le tems étoit comme autrefois ; c'est-à-dire, qu'on trouvât à emprunter. Il veut vous parler lui-même, et vous dire comme il pense sur ce qui vous regarde. Je lui ai fait voir aussi l'em-

barras où se trouve assurément votre jeune Colonel; il m'en avoit parlé le premier, il y a quelque tems, plaignant et regrettant, tout comme nous, que M. le Chevalier ne conduisît point ses premières années; rien n'eût été si bon qu'un tel maître : enfin, ma très-chère, il n'y a que Dieu qui puisse arrêter une si grande quantité de choses fâcheuses dans les bornes de la résignation où vous me paroissez. Pour revenir à mon fils, il étoit en peine de voir un jeune enfant de dix-sept à dix-huit ans à la tête d'une si grosse troupe. Il se souvient assez du tems passé, pour savoir que c'est une affaire à cet âge que de commander d'anciens Officiers; et ce n'en eût pas été une, s'il avoit eu son oncle pour l'établir : cet endroit est très-fâcheux et très-délicat. Ne pourriez-vous point lui donner quelque bonne tête pour le conseiller un peu ? car enfin il est seul, et ne peut pas savoir, à son âge, un métier qui demande de l'expérience plus que tout autre. Je vous ai exhortée à faire venir le Marquis droit à Grignan ; que fera-t-il d'un carnaval à Paris et à Versailles, où l'on voudra le mettre de tout ? vous imaginez-vous qu'il se démêle bien et de sa cour, et de tous les devoirs qu'il sera obligé de rendre ? je lui fais tort peut-être ; mais il est bien jeune et bien peu accoutumé à cette sorte de manége : enfin, je le trouve accablé de bien des choses plus fortes que lui. Je donne la plume à mon fils, et puis je reprendrai.

Monsieur DE SÉVIGNÉ.

Voici l'oncle maternel, ma très-chère petite sœur, qui vous écrit lui-même, et qui vous assure avec toute sorte de sincérité, que s'il avoit le bien qu'il devroit avoir, c'est-à-dire, si les terres étoient du bien, et n'étoient pas purement des chansons, des illusions, etc. vous verriez par des marques essentielles combien je m'intéresse à ce qui vous touche : mais, ma très-belle, je ne suis entouré que de gens que je puis faire mettre en prison, qui m'en prient tous les jours, qui sont logés dans les lieux qui m'appartiennent, qui prient Dieu pour moi, à ce qu'ils disent, et qui m'assurent en même-tems que pour de l'argent je ne dois pas y songer : voilà mon état ; cependant, si par quelque aventure fort possible, il m'arrivoit un remboursement d'une certaine somme dont on me parle, soyez persuadée que j'en ferois un usage qui seroit capable de réveiller les oncles paternels, qui, au milieu de quarante et cinquante mille livres de rente, vous voient gémir sans faire autre chose que prier Dieu pour vous, comme mes fermiers prient Dieu pour moi. Eh, mon Dieu ! que ne négligent-ils un peu des bâtimens qu'ils quitteront plutôt qu'ils ne pensent, et que ne songent-ils à aider le seul soutien de leur maison dans l'avenir ? Si je parlois davantage sur ce sujet, je serois en colère ; je le quitte donc pour vous dire que votre enfant me paroît bien jeune, bien neuf, bien peu fait pour soutenir

un

un aussi grand fardeau que celui dont il est chargé; un régiment de douze compagnies à dix-huit ans : sera-t-il doux ? on lui passera la plume par le bec; sera-t-il rigoureux et hautain ? mais qu'il prenne garde d'avoir raison invinciblement; car d'user d'autorité et d'avoir tort, fait retomber dans de grandes humiliations. S'il est obligé de faire quelque action de rigueur, c'est une grande extrêmité; s'il évite cette extrêmité, les conséquences en sont dangereuses, sur-tout avec *des moustaches* et *des chamois*. Enfin, je le plains, il est avancé de trop bonne heure, et cet avancement fait son malheur : il falloit, ou que M. le Chevalier pût garder encore son régiment, ou que la Providence eût permis qu'il fût en état de servir, et de veiller par conséquent à la conduite de ce joli enfant ? tous ces monstres, tous ces dragons disparoissoient dès-lors, et ce n'étoient plus que des lis et des roses. Je souhaite, ma très-belle, qu'il vous arrive bientôt quelque sujet de joie que je puisse partager avec vous, comme je partage vos peines dans ce moment. Je ne perdrai, je vous assure, nulle occasion de les adoucir, s'il m'est possible; et j'y mettrai plus d'empressement que d'autres n'y mettent de froideur, et peut-être de répugnance.

Madame DE SÉVIGNÉ.

Je trouve que mon fils dit bien. Cette place, qui a fait le sujet de notre joie, vous jette dans de grands embarras pour la soutenir. Mais, ma très-chère,

songez, car il y a des temps que l'on ne sauroit rien ménager, que Bourbilly (1) est à vous ; c'est un petit morceau qu'il étoit bon de garder pour la soif; mais vous ne sauriez être plus altérée que vous l'êtes présentement. Avez-vous ménagé le bon Président de Berbisy (2)? écrivez-lui, peut-être qu'il vous fera trouver de l'argent sur cette hypothèque : mes signatures ne vous manqueront pas. Voilà tout ce que je puis vous dire, et la seule vue que je suis en état de vous donner. Vous avez beau me parler de votre santé; il est impossible que vous dormiez avec tous ces dragons, et que votre sang ne se mette en colère, et ne fasse des ravages cruels : j'en suis tout-à-fait en peine, et je plains aussi M. le Chevalier; quel état, et quel surtout que ce rhumatisme : M. de Grignan me paroît la grande santé. Il est vrai que je croyois M. de la Garde chez lui, occupé de ses ouvriers; comment aurois-je pu deviner son état? à moins que de le dire, cela ne s'imagine point. C'est cependant à cette circonstance que vous devez la douceur et la consolation de votre société : quoique vous soyez tous tristes, c'est un soulagement que de l'etre ensemble. Je voudrois que vous puissiez savoir combien je sens, quoiqu'à deux cents lieues de vous, toutes vos peines. Mais qu'on écrit ridiculement, quand on est si loin!

(1) Terre située en Bourgogne, qui appartenoit à Madame de Sévigné.

(2) Président à mortier au Parlement de Dijon, et proche parent de Madame de Sévigné.

Je vous mande souvent des folies pour le plaisir de causer avec vous, et je ne devine point que vous êtes entourée et accablée de mille sujets de tristesse; j'en suis véritablement honteuse. Madame de la Fayette me parle de vous et de M. le Chevalier dans tous ses billets; elle ne se porte point bien, elle me prie de vous dire ses maux, et qu'elle n'a pas laissé d'être ravie du régiment de votre enfant: sa petite belle-fille a été approuvée à Versailles, même de Sa Majesté; elle ne se mêle plus de rien, elle sent la douceur et le soulagement de cette nouvelle famille.

Si vous aviez vu la réponse de M. d'Aix, vous la trouveriez bien sérieuse, et d'un style qui ne lui ressemble point du tout, ni à la lettre que je lui avois écrite. La destinée de cet homme qui voulut mourir opiniâtrement au pied d'un arbre, est affreuse; c'est du désespoir: il étoit arrêté là, comme par un pacte; votre récit ne me fit point crier, il m'étonna, et me toucha d'une manière convenable au sujet. Vous êtes bien cruelle de vous souvenir de Monfermeil; c'est sans contredit le plus ridicule endroit de ma vie; n'en avez-vous point quelqu'autre dans l'imagination? chassez celui-là, je vous prie; c'étoit un sort qu'on avoit jeté sur moi. Adieu, ma très-chère et très-aimable; je suis toute triste de vous: eh! le moyen d'être autrement? deux ans sans le revenu de votre charge, et tout ce que vous avez à soutenir, et vos arrérages, et Paris, et enfin tout. Ce grand édifice valoit bien la peine d'être

entretenu, plutôt que d'en faire de nouveaux. Mandez-moi quand vous aurez trouvé un marchand pour votre Compagnie. Vous dites que vous ne savez point de nouvelles : la Marquise d'Huxelles n'écrit-elle pas toujours à M. de la Garde ?

LETTRE 970.

A la même.

Aux Rochers, mercredi 25 Janvier 1690.

Que je vous plains, mon enfant, de lire de si mauvaises choses ! je vous plaindrois encore plus, si vous les *reteniez !* il seroit beau que vous fissiez comme à Sainte-Marie. J'ai su que les deux jumens de M. de Sévigné avoient couru les champs; cela nous avertit qu'il ne faut point laisser de jeunes personnes la bride sur le cou : sœur Pauline, voilà votre fait. J'ai appris que le soleil se coucha dans un furieux nuage le 24 Décembre, chose étrange! et que le brouillard fut fort épais (1); cela nous avertit, mes sœurs, qu'il ne faut point se promener en cette saison. Voilà ce qui me revient dans l'esprit de cette belle lecture, et toute la morale qu'on peut en tirer.

Je trouve qu'il y a de l'aveuglement à votre goût; le mien est plus juste, quand j'aime votre style : on peut dire, sans vous louer fadement, qu'il est parfaitement bon, et que personne ne sauroit mieux écrire : je m'y connois, et n'en dis pas davantage,

(1) *Voyez* la Lettre du 28 Décembre 1689.

à cause de vos menaces. Vous m'avez jeté fort à propos vos vers à la tête, pour m'amuser et m'empêcher de voir la petitesse de votre lettre. Je trouve ces vers fort jolis, fort galans sur un sujet nouveau : mon fils est tout à fait de cet avis; nous en enverrons une copie à notre ami Guébriac, qui en sera charmé; il l'a été de *votre Cour d'amour* (1). Encore un mot de nos lectures : nous lûmes hier le onzième livre du premier Tome *de la Perpétuité de la Foi* de M. Arnauld; il répond à quelques injures et accusations du Ministre Claude : bon Dieu, quelle justesse de raisonnement! quelle harmonie! comme cela étrangle son homme à tout moment! nous pensions à vous, trouvant que vous seriez transportée, que ce livre étoit digne de vous, et ce fut son éloge.

Je vous mandai la dernière fois la vue que j'avois, pour vous tirer de l'oppression où vous êtes (2); c'est une pensée qui doit vous être naturelle, et dont vous ferez l'usage que vous trouverez à propos : vous savez si je me ferai prier, quand vous aurez besoin de ma signature. Notre Marquis doit être à Paris du dimanche 22. On me mande qu'il sera surpris de trouver en arrivant un ordre de Provence pour vous aller trouver; mais j'ai assez bonne opinion de lui pour croire qu'il sera fort aise de vous aller voir; et quand cela ne seroit pas tout-à-fait, et que dix-huit ans lui donneroient quelque

(1) *Voyez* la Lettre du 13 Novembre 1689.

(2) *Voyez* la Lettre précédente.

regret à carême-prenant, je ne laisserois point par cette même raison de dix-huit ans de trouver fort à propos qu'il aille un peu instruire sa belle jeunesse dans le milieu de sa famille : il est dans une place où il n'est plus permis d'être enfant, et je me défie qu'il ne se mêle encore un peu de cette qualité avec celle de Colonel. Il n'est pas *cuit*, comme dit Madame de la Fayette; encore un petit bouillon au coin de votre feu, lui fera tout le bien du monde; et si Dieu veut qu'il retourne à Paris avec M. le Chevalier, ce sera un très-grand bonheur pour lui : ne le pensez-vous pas de même? vous aurez une extrême joie d'embrasser cet enfant, et vous avez raison. Vous ne m'avez rien dit de la santé de M. le Chevalier; c'est peut-être bon signe. Je veux me réjouir avec lui de ce qu'après neuf filles, M. de Beauvilliers a eu l'esprit de faire enfin un garçon; il a suivi le conseil que vous donniez à Guitaut : s'il se fût dépité, et qu'il eût changé de cartes, il n'auroit pas eu un héritier : que cette folie est plaisante! Il nous en vint hier au soir une autre de vous qui fit rire mon fils de tout son cœur. Ce fut quand on dit un moment que d'Ormesson seroit Chancelier; vous lui dites : « Mon frère, je veux que ma mère l'épouse, elle » sera la Chancelière *Seguier;* nous irons à *Cha-* » *ville* ». On ne sauroit expliquer cette folie; mais elle fait rire à pâmer. Cet endroit fera un bel effet dans *les retenues* (1) de vos lectures : je vous défie

(1) *Voyez* la Lettre précédente.

de le dire, et d'en tirer aucun profit pour *la communauté.* Je reviens à M. de Beauvilliers; si vous ou M. le Chevalier avez encore à lui écrire, il me semble qu'un compliment que vous auriez reçu de Bretagne, et qui lui témoigneroit ma joie, seroit un chemin bien naturel, et le plus court, selon les supputations que nous faisons quelquefois. Adieu, ma chère belle : Dieu conduise cette lettre, et qu'elle arrive dans un tems où votre cœur soit un peu à son aise. Il a neigé extrêmement depuis deux jours; c'est la première fois que je me suis doutée que nous fussions en hiver. Ma belle-fille est encore à Rennes, assiégée par les neiges.

LETTRE 971.

A la même.

Aux Rochers, dimanche 29 Janvier 1690.

Je n'ai point reçu de vos lettres, j'en suis triste et fâchée, sans en être surprise; je le suis bien plus, quand je vois arriver les courriers par un si effroyable tems. Les eaux ont été si grandes, que ma belle-fille, lasse d'être arrêtée à Rennes, se hasarda de revenir ici, et fut assez hardie pour passer une fort grande eau sur un cheval qui nagea plusieurs pas : au lieu d'être bien reçue, après cette belle action, elle fut bien grondée, elle jouoit à se noyer; et nous qui savons ce que c'est, nous ne pouvons lui pardonner. Elle espère que ce péril où elle s'est

exposée, lui servira pour se raccommoder avec vous de m'avoir encore quittée trois semaines de suite; mais elle en étoit si fâchée, que cela seul mériteroit quelque considération. Il y a dix ou douze jours que nous ne sortons point; mais s'il fait seulement deux jours de beau tems, nous retrouverons ces allées sèches, comme à Livry.

J'ai su plutôt que vous que votre enfant étoit arrivé à Paris en bonne santé. S'il est vrai que le Marquis attende votre réponse pour se rendre à Grignan, le carnaval sera passé. Je vous envoie ce que m'écrit Beaulieu : comme cette sottise nous a fait rire (1), nous espérons qu'elle fera le même effet auprès de vous. Voilà encore des vers contre le jeu; mais je trouve toujours, à l'honneur de Dangeau, qu'il est excepté de cette règle quasi générale. Je voudrois bien que vous eussiez trouvé un marchand pour votre Compagnie : on dit toujours qu'il y a des occasions où l'on ne s'aperçoit point qu'il n'y ait plus d'argent en France; pour moi, qui commence à croire le contraire, je souhaite qu'on ne s'en aperçoive point dans celle-ci. M. d'Arles seroit bien heureux de n'en point trouver pour bâtir : son conseil de conscience est bien large et bien commode, s'il approuve ce dernier emprunt; on pourroit plutôt, ce me semble, dispenser de la résidence : mais ce qui sera parfait, et que j'espère des bonnes têtes de ce pays-là, c'est que l'Archevêque accordera l'un et l'autre; il bâtira, et ne

(1) *Voyez* la Lettre du 4 Janvier.

résidera point ; il empruntera, et ne rendra point. Ah fi ! comme vous dites, des mauvaises têtes, cela gâte tout, et ruine même la société. Il n'a tenu qu'à vous que je n'aie plutôt rendu justice à M. de la Garde ; je vous en gronde ; vouliez-vous que j'eusse le don de deviner ? je raisonnois juste sur ce qui paroissoit (1) : conservez-moi l'amitié de ce bon et saint homme : vous y êtes obligée. Vous ne m'avez point dit à quel jeu s'est ruiné le Trésorier de votre Province ; car pour notre pauvre d'Harouïs (2), ç'a été par la passion outrée de faire plaisir à tout le monde ; c'étoit sa folie ; il trouvoit de l'impossibilité à refuser : je ne l'excuse pas ; mais cela fait voir, au moins, que les meilleures choses du monde sont mauvaises, quand elles ne sont point réglées par le jugement ; et ce défaut est si rare, que jamais il ne se trouvera une déroute pareille, ni fondée sur un tel abus de la vraie générosité. Vous êtes bien sage, ma fille, d'être demeurée à Grignan, c'est cela qui s'appelle avoir consulté son conseil de conscience. Ceux qui ont volé Madame de la Fayette, n'ont pas consulté le leur : on a pris à ma pauvre amie, encore au lit les après-dîners et languissante, cinq cents écus en louis d'or, qui étoient dans un petit cabinet, où personne n'entre que ses deux filles, son valet-de-chambre et son laquais ; elle n'en peut soupçonner aucun : ils ont tous été interrogés, point de nouvelles, et elle

(1) *Voyez* la Lettre du 20 Juillet 1689.

(2) Trésorier-Général des États de Bretagne.

demeure au milieu de ces quatre personnes, c'est ce qui fait son plus grand embarras; car la perte de cet argent ne lui fera pas une grande incommodité; ses enfans sont en état de le remplacer bien vite : mais de se voir servie par quelqu'un qui a pris si familièrement une telle somme, cela trouble une personne déjà accablée par tant de maux. J'ai su que M. de la Trousse ne sortoit point de sa chambre; appelle-t-on cela être guéri? Beaulieu célèbre l'honnêteté du Marquis; il n'a pas encore pardonné à M. de la Trousse. M. du Bois (1) m'a envoyé son livre *de la véritable Religion, et des Mœurs de l'Eglise Catholique*, traduit de Saint Augustin. Le nom de ce Saint, et la réputation du Traducteur, nous le feront lire, quoiqu'après *Abbadie*, *Pascal*, et *l'Histoire de l'Eglise*, on soit pret à souffrir le martyre; du moins nous le croyons, tant notre esprit est convaincu.

Je vous souhaite autant de santé qu'à moi : toutes mes petites ridicules incommodités ont disparu; elles reviendront quand il plaira à Dieu; mais je vous dis l'état où je suis présentement. Nous avons ici de bon lait et de bonnes vaches; nous sommes en fantaisie de faire bien écrémer ce bon lait, et de le mêler avec du sucre et de bon café : ma chère enfant, c'est une très jolie chose, et dont je recevrai une grande consolation ce carême. Du Bois l'approuve pour la poitrine, pour le rhume; et

(1) Philippe Goibaud-du-Bois, de l'Académie Françoise, auteur de plusieurs traductions de Saint-Augustin et de Cicéron.

c'est, en un mot, ce lait *cafeté* ou ce café *laité* de notre ami Alliot. Voilà toute la pauvre causerie que peut faire une personne qui ne vous répond point, et *qui ne voit guère*, comme le pigeon de La Fontaine (1). Mais, ma chère Comtesse, je pense beaucoup à vous, j'en suis bien occupée, je suis bien sensible à ce qui vous touche, je suis toujours autour de vous à Grignan; je fais mes amitiés, mes complimens à tous les habitans, je garde M. le Chevalier, je le plains, je fais de tristes réflexions sur son état, j'en sens toutes les conséquences; je cause avec ce Comte que j'aime plus qu'il ne s'aime lui-même; je m'amuse avec Pauline; je réfléchis avec M. de la Garde; je donne quelques coups de patte aux Prélats; je soupire encore avec M. le Doyen; j'attends mon Marquis, et sur le tout j'aime passionnément ma chère fille; je loue sa bonne tête, sa bonne conduite, et je lui souhaite la continuation de son courage.

(1) *Voyez* la Fable *des deux pigeons.*

Qui n'a rien vu n'a guère à dire aussi.

LETTRE 972.

A la même.

Aux Rochers, mercredi premier Février 1690.

NOUS voici dans un vilain train de neiges, de pluies et de vents terribles : mais au sortir de ces tempêtes, nous trouverons de grands jours et de beaux jours : ce qui tue, c'est que le tems a beau courir bien vite, et trop vite, vous ne sauriez attraper vos revenus : bon Dieu ! quel horrible mécompte, 90 et 91, et tant que les yeux peuvent aller (1) ! jamais il ne fut une telle dissipation : on est quelquefois dérangé : mais de s'y abîmer et de s'enfoncer à perte de vue, c'est ce qui ne devroit point arriver. On ne sauroit parler de loin sur un tel sujet, car il faudroit des réponses ; mais on peut bien en soupirer, et quelque douleur qu'on en ressente, on ne voudroit pas vivre dans l'ignorance : il me faut, comme vous dites, la carte et la clef de vos sentimens ; il faut que j'entre dans vos peines, l'amitié le veut ainsi. Je comprends combien l'unique remède, qui peut vous être bon, est mauvais, et pour vos affaires de la Cour, et pour votre réputation dans la Province : vous savez

(1) M. de Grignan s'étant cru obligé, pour l'arrangement de ses affaires, de céder les années 90 et 91 du revenu de sa charge, il s'étoit retiré à Grignan pour y passer l'hiver, au lieu de le passer à Aix et à Marseille, ou de faire un voyage à la Cour. *Voyez* la Lettre du 22 Janvier.

mieux qu'une autre que ce n'est point ainsi qu'il faudroit faire sa charge, si on pouvoit faire autrement, et que ce n'est point en se cachant dans son château que l'on passeroit l'hiver tout entier, sans voir par où l'on pourroit en sortir. Vous êtes bien heureuse, comme vous disiez l'autre jour, que les malheurs de vos pauvres amis adoucissent les vôtres : c'est un grand soulagement que de pouvoir en parler, que de s'en consoler ensemble; mais je sens fort bien que dans l'état où vous êtes, il est entièrement impossible de lire; c'est aussi en badinant que je vous tourmente là-dessus : le moyen, en effet, de s'occuper des règnes passés, quand on souffre actuellement des maux sensibles ? Je connois cet état; on relit vingt fois la même page; et je vous assure que bien que mon fils lise parfaitement, j'ai de si grandes distractions, et je fais de si fréquens voyages en Provence, qu'il ne m'est nullement difficile de savoir ceux que vous feriez, si vous vouliez vous opiniâtrer à quelque lecture. Tout ce que j'admire, c'est que Dieu vous conserve votre santé parmi tant de peines accablantes. Que je vous plains ! et que l'état de vos affaires est préjudiciable à l'établissement de votre pauvre enfant ! Le voilà enfin à Paris ; il est vrai qu'il a été un peu lendore sur son départ de cette garnison. Mais le voilà faisant la cour à Versailles : on me mande qu'il espère vendre sa Compagnie; cette raison est bonne. J'ai toujours quelque peine de me le représenter tout seul dans ces pays-là ; je

crois qu'après un peu de séjour, il ne songera qu'au plaisir de vous aller voir. Continuez, ma belle, à me parler de vous, sans craindre que cela m'ennuie; mon amitié s'accommode mieux de partager vos peines, que de les ignorer. Vous vous promenez dans vos bâtimens, et vous vous exposez à la bise et au soleil aussi imprudemment que si vous n'aviez pas *la Sagesse* (1) à votre côté. J'ai fait voir à mon fils la feuille qui parle de lui, il vous en remercie, il vous répond mille amitiés et mille folies sur un endroit où il est question de sa femme; mais je ne suis pas payée pour m'amuser à vous en entretenir. Rien n'est si plaisant que ce que vous dites sur la mort du Marquis d'Alluie, et les conséquences que vous en tirez pour aller à l'assaut; si j'en avois autant écrit, vous en feriez grand bruit, et ce seroit une des belles *retenues* de la Visitation (2). J'aime fort la lettre de Pauline; je n'ai pas le tems d'y répondre aujourd'hui : vous riez de m'entendre dire que je suis pressée; il est vrai que le loisir ne me manque pas ordinairement; mais nous avons ici deux hommes qui ont bien de l'esprit (3) : l'un a été dix ans avec M. d'Alet, l'autre est Avocat; nous voulons consulter celui-ci sur une affaire : ces deux hommes seroient bons à Paris, je m'en vais les entretenir. C'est aujourd'hui que le Parlement de Rennes est entré dans

(1) C'est-à-dire, M. de la Garde.
(2) *Voyez* la Lettre du 25 Janvier.
(3) *Voyez* la page 385.

son beau Palais, et que toute la ville est rentrée dans les cris et les feux de joie. Je fais réponse à ma chère petite Adhémar (1) avec une vraie amitié; la pauvre enfant ! qu'elle est heureuse, si elle est contente ! cela est sans doute; mais vous m'entendez bien.

(1) Marie-Blanche, fille aînée de Madame de Grignan. Elle étoit Religieuse aux Dames de Sainte-Marie à Aix.

LETTRE 973.

De Madame DE SÉVIGNÉ *au Comte* DE BUSSY.

Aux Rochers, ce 5 Février 1690 *.

CETTE date vous représente d'abord un désert, une solitude. Mon fils y passe une partie de sa vie avec son épouse : ils ont tous deux bien de l'esprit. C'est en ce lieu que votre lettre m'a trouvée. Mais, mon Cousin, avant que de vous rendre compte de ce que je fais, il faut que je commence par l'Eglise, et que je rende mille grâces à notre Prélat ** de l'honneur de son souvenir. J'en ai été véritablement touchée : j'avois pensé plusieurs fois à lui ; je l'avois même écrit à M. l'Abbé de Roquette qui est venu à nos Etats : mais j'en étois demeurée là ; et me trouvant trop loin pour me faire entendre, je me contentois de conserver dans mon cœur tous les sentimens d'estime et de respect qu'on a infailliblement pour lui dès qu'on a l'honneur de le

* C'est la réponse à la Lettre du 6 Janvier.

** L'Évêque d'Autun.

connoître. Dans cette disposition, son nom me sauta aux yeux en ouvrant votre lettre. Je vous laisse à juger, Monsieur, quelle joie et quelle reconnoissance m'a donné un souvenir si précieux. Après que notre Prélat a vu cet endroit, je suppose qu'il n'a pas le tems d'écouter le reste de cette lettre, et qu'étant passé dans son cabinet pour des affaires importantes, je puis vous parler avec notre liberté ordinaire. Je ne vois auprès de vous que Madame de Toulonjon et ma nièce, qui ne me font nulle peur : je vous trouve en très-bonne compagnie; et dans une telle société, il n'y a nul chapitre que vous ne puissiez traiter aussi bien que dans Paris. Nous avons aussi quelquefois de fort bonnes conversations ici. Je vins en ce pays, comme vous savez, avec Madame la Duchesse de Chaulnes, il y a dix mois. J'étois souvent avec elle à Rennes, et elle me fit faire un fort joli voyage en Basse-Bretagne. Ce fut là où M. le Duc de Chaulnes reçut ordre du Roi de retourner incessamment à la Cour, et puis à Rome. Cela renversa tous nos projets d'aller voir la flotte à Brest. Nous revînmes fort tristes à Rennes, et le 20 d'Août ils partirent pour Paris. Madame de Chaulnes me vint dire adieu ici où elle coucha, et m'y laissa avec douleur. J'espérois qu'elle me rameneroit comme elle m'avoit amenée; la Providence en avoit disposé autrement.

Vous savez le reste de ce qui regarde le voyage de Rome; pour moi je suis restée ici avec une partie de ma famille, dans une belle maison, au milieu

de

de mes affaires ; car j'ai deux terres en ce pays. Je n'ai rien gagné au rehaussement des monnoies : je n'ai point eu de vaisselle d'argent à revendre. La belle Madelonne est dans son château de Provence, et moi fort paisiblement dans celui-ci. Je crois que je retournerai à Paris à la fin de l'été. Voilà ma vie et mon projet, et Dieu sur tout. Il n'y a rien que je souhaitasse plus fortement que d'être dévote, et occupée de la seule grande affaire que nous avons tous à faire. Nous faisons des lectures toutes divines ; mais j'avoue qu'encore que mon esprit soit parfaitement convaincu de toutes les grandes vérités, mon cœur n'est pas touché comme je le voudrois, et cet état nous fait sentir le besoin que nous avons de la grâce du Seigneur. J'ai envie d'en demeurer là, mon cher Cousin ; puis-je finir à un plus bel endroit? Tout paroîtroit frivole après cela. Cependant le bon Dieu trouvera bon, s'il lui plaît, que je vous dise encore un mot de mon amitié qui ne s'est point relâchée, et qui durera autant que ma vie. Il me semble que je n'ai point assez embrassé les deux aimables Dames qui sont auprès de vous.

LETTRE 974.

Madame DE SÉVIGNÉ *à Madame* DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche gras 5 Février 1690.

J'ADMIRE toujours qu'au travers de tout ce que je sais de la tristesse de vos pensées, vous puissiez écrire aussi librement, aussi plaisamment, aussi follement que vous faites. Votre frère est pâmé de tout ce que vous dites de Corbinelli; et je trouve, comme lui, trop plaisant la comparaison que vous faites des mystiques avec les faux monnoyeurs : les uns, à force de s'alambiquer l'esprit, font des hérésies; et les autres font de la fausse monnoie, à force de souffler; s'ils méritent également la potence, je dis qu'avec votre Sainte Thérèse, vous serez au pied de celle où mon ami sera pendu. Mais voici une querelle; c'est que je m'inscris en faux contre la lettre où vous assurez que j'ai dit que *les Imaginaires* (1) étoient *jolies;* je n'ai jamais dit ce mot. C'est *une supposition :* ce sont *des subtilités du sieur Comte de Grignan,* comme disoit l'Avocat qui plaida l'inscription de la Bury. Oui, je le soutiens, je n'ai point dit le mot de *jolies;* c'est une supposition de la *Dame Comtesse de Grignan ;* j'ai dit *belles* et très-*belles :* la justesse de leur raisonnement em-

(1) Dix-huit Lettres de M. Nicole, appelées *Imaginaires et Visionnaires*, qui, sans avoir tout l'agrément des *Petites Lettres*, les égalent peut-être en éloquence et en solidité.

porte cette louange, et c'étoit assez que vous les eussiez louées pour m'en donner cette idée. Ainsi vous voyez la mauvaise foi; mais je les relirai, et en tout cas, le *grand-conseil* ne me manquera pas.

Je suis contente de vos réponses à toutes mes questions, et je serois bien fâchée d'avoir la même aversion que vous pour relire : je lis et relis vos lettres avec tous les sentimens qu'elles méritent, selon les divers sujets; et quelquefois vous dites des choses si plaisantes, qu'il faut rire, comme si on n'avoit point le cœur navré; enfin, je préfère cette lecture à tous les plus beaux livres du monde. Vous êtes étonnée que je ne pense à quitter ce pays qu'au mois de Septembre, mais songez que je suis présentement dans le fort de mes affaires de Basse-Bretagne, et que le soleil qui remonte tous les jours, me fait toucher au doigt ce tems. Vous me donnez envie de vous conter des folies, tant vous entrez bien dans celles que je vous mande; mais vous riez trop timidement du *distinguo* *; qu'avez-vous à craindre? n'ont-ils pas assez de bénéfices? J'entends votre réponse, le crédit *des autres* va sur tout; hé bien! je le veux; mais faites au moins comme le Père Gaillard, et comme chez notre voisin (1), où le récit fut trouvé plaisant au dernier point. Enfin, ma chère bonne, vous aurez votre enfant, pourvu néanmoins que ce voyage du Roi à

* Du Jésuite qui disputoit avec Boileau. *Voyez* la Lettre du 15 Janvier.

(1) M. de Lamoignon.

Compiègne ne trouble point celui de Provence. Il fait sa cour; j'ai bien envie de recevoir de ses nouvelles : il a été voir joliment Madame de la Fayette; il a été voir Madame de Chaulnes, peut-on mieux faire? Je voudrois bien qu'il n'oubliât point Madame de Lavardin, puisque vous aimez mes amies. J'ai entendu louer excessivement à votre *mystique* (*Corbinelli*) le livre de la *Fausseté des vertus humaines* : il l'avoit vu en manuscrit; il étoit ami de M. Esprit (1), et le consultoit sur ses ouvrages; il vous a dit mille fois que ce livre étoit excellent : mais vous ne l'écoutiez pas, non plus que les louanges de Rochon; l'heure de ces deux goûts n'étoit pas encore venue, il y a des tems pour tout. Je lirois bien volontiers ce livre sur sa parole. Nous venons de lire l'histoire de la prise de Chypre; la belle et l'agréable histoire! je craindrois seulement que Pauline ne fût pas assez instruite des affaires de l'Europe; mais si elle l'étoit, elle seroit charmée de cette lecture : c'est un parent de M. le Contrôleur-Général (*Pelletier*) qui l'a traduite; mon fils l'a expédiée en quatre jours. Nous recommençons aujourd'hui notre carnaval, qui consiste à rassembler cinq ou six hommes et femmes de ce voisinage; on jouera, on mangera; et si notre soleil se remon-

(1) Jacques Esprit, de l'Académie Françoise, auteur du livre de la *Fausseté des vertus humaines*.

* Cet ouvrage n'est qu'un commentaire pesant des maximes de la Rochefoucauld. Un homme de génie en a tiré, dans le dix-huitième siècle, un système contestable plus que condamnable.

tioit, comme il fit hier, je me promenerois avec plaisir. On entend déjà les fauvettes, les mésanges, les roitelets, et un petit commencement de bruit et d'air du printems : ce mois-ci est souvent plus doux que Mai, à cause de votre bise qui nous tourmente. Il faut donc, malgré qu'on en ait, comprendre votre calcul de quatre-vingt personnes; je veux croire que, s'il y en avoit trop, M. le Chevalier et M. de la Garde vous conseilleroient d'ôter le superflu; car dans ces années du siècle de fer pour vous, il faut aller doucement, pour ne pas creuser au moins de nouveaux abîmes. Je vous plaindrai beaucoup, quand vous n'aurez plus ces deux Grignans; c'est une solide consolation que leur société et leur conseil. Je craindrois, comme vous, pour M. de la Garde, la glu du faubourg Saint-Jacques *: sur cela, il n'y a rien à faire ni à prévoir, c'est l'affaire du Saint-Esprit. Je veux savoir qui est cette *maîtresse* de mon fils, que M. de Grignan a nommée si naturellement de ce nom, qu'elle ne méritoit peut-être pas; car nous l'assurons qu'il a cru être amoureux, et qu'il ne l'a jamais été. Je vous réponds qu'il ne connoît le véritable attachement du cœur que depuis qu'il est marié, ce qui fait le bonheur de sa femme et le sien.

* Ce faubourg étoit peuplé de Jansénistes et de personnes plongées dans la haute dévotion, qui auroient enlevé M. de la Garde à sa famille, comme à toutes les affections humaines.

Monsieur DE SÉVIGNÉ.

Ah ! me voilà justement arrivé comme on parle de moi : je prends la plume, et j'interromps le discours, qui me paroît toujours trop long quand j'en suis le sujet. Je commence par vous dire, ma petite sœur, que toutes vos réflexions sur le *mystique du diable* sont charmantes : il néglige tout ce que le vulgaire appelle les premiers devoirs, va de plein vol se loger dans le septième appartement de Sainte Thérèse, où il distille et souffle tout de son mieux : il en est encore à la fausse monnoie ; nous verrons s'il parviendra un jour à la prière philosophale. Quelle étoit donc cette *maîtresse* que M. de Grignan prenoit la liberté de nommer si familièrement devant M. d'Auch ? Ne l'aviez-vous point dans l'esprit, quand vous écriviez que votre belle-sœur étoît allée faire un diable ou un ange, en allant faire prendre l'habit à une de ses cousines ? Laissons les choses comme elles sont, ne parlons ni d'anges, ni de diables ; les anges sont fort bien au ciel, le diable est aussi fort bien où il doit être. Laissons en paix de pauvres personnes qui font pénitence de notre malice à tous.

Madame de SÉVIGNÉ *continue.*

Voilà justement comme la chose s'est passée : on m'enlève ma plume, on me la rend, et je n'ai quasi plus qu'à vous embrasser de tout mon cœur, à vous remercier toujours des amitiés que je trouve

dans vos lettres si aimables et si naturelles. Je n'ai point fait d'injustice à votre cœur, j'en sais le prix et la perfection, et si je vous ai donné un moment de chagrin, vous devez me le pardonner. Vous me paroissez changée pour M. du Plessis (1); mandez-moi pourquoi, car je ne trouve point qu'il ait fait d'autre sottise que celle de se marier : c'est une chose qui ne se communique point, et qui ne l'empêcheroit pas de bien élever votre second fils : démêlez-moi donc ce qui vous fait changer d'avis; cela tireroit à conséquence pour Madame de Vins. Le pauvre Abbé de Pile est mort dans votre pays : il étoit allé prendre des eaux de Digne, pour des vapeurs qui n'étoient pas guérissables.

Mon cher Comte, vous me gâtez, vous me perdez, vous me louez, vous me ferez devenir une sotte femme, pleine de vanité, c'est tout dire. Nous vous aimons trop ici; mon fils se passeroit bien que sa femme fût si entêtée de vos perfections : nous lui contons innocemment vos airs, vos tons et vos manières, qu'elle n'entend que trop bien. Pour moi, je serois bien obligée à quelqu'un qui m'ôteroit la moitié de la sensibilité que j'ai pour vos intérêts.

(1) Il avoit été de l'Oratoire, avant que de prendre soin de l'éducation du Marquis de Grignan. Madame de Vins avoit jeté les yeux sur lui pour celle de son fils.

LETTRE 975.

A la même.

Aux Rochers, mercredi des Cendres 8 Février 1690.

TOUTE chose cessante, ma fille, dites-moi tout à l'heure d'où vient que vous avez encore Madame Reinié (1) ? est-ce que vous la faites venir parler à vous, comme de la rue Saint-Honoré à l'hôtel de Carnavalet ? ou si le voyage de Paris à Grignan lui paroît comme celui de Paris à Livry ? Je n'ai pu rien imaginer qui ait pu l'obliger à faire ce second voyage. La pauvre personne ! vraiment, je ne m'étonne pas qu'elle ait mal *tout-partout* (2). Mon Dieu ! que Pauline est jolie ! qu'elle est plaisante ! que sa petite vivacité, que je vois d'ici, est aimable et divertissante ! sans vouloir louer la qualité de contrefaire, il faut avouer que c'est la chose du monde qui réjouit le plus parfaitement : comme je suis persuadée que Pauline n'en fera point un mauvais usage, et que ce plaisir ne sera que pour sa famille, je suis fort aise qu'elle ait ce talent, et j'espère bien en avoir ma part, toujours sous-entendu *si Dieu le veut.* Son frère est assez bon singe aussi; mais il a bien d'autres affaires; il est occupé de son équipage; vous verrez ce que l'Abbé Bigorre m'en mande, et combien il songe peu au carnaval;

(1) *Voyez* la Lettre du 26 Octobre.

(2) C'étoit une expression favorite de cette Madame Reinié.

il est, en vérité, d'une sagesse et d'une solidité qui surprend. Il mange chez la Poirier, sans aucune façon, ni aucun excès de bonne chère; je voudrois qu'il allât quelquefois chez Madame de Coulanges qui est seule; elle en seroit ravie. Mais que dites-vous de cette Compagnie qu'on ne trouve point à vendre? est-il possible qu'une si bonne marchandise ne vous soit point enlevée? cela fait voir que c'est tout de bon qu'il n'y a point d'argent. Comment faites-vous donc pour l'équipage de votre enfant? quelle augmentation de dépense, et dans quel tems de sécheresse? cela force l'imagination. Je vous ai mandé tout ce que j'ai pensé sur ce sujet. Je crois que le Marquis pourra vous aller voir; le voyage du Roi à Compiègne n'est que pour la revue de sa Maison. Je sais que la plus forte manière de faire voir qu'on ne paie point une pension, c'est de ne point la payer; mais ce que je demandois, c'est si c'étoit un mal général; car vous savez qu'on ne veut pas être seul misérable. Si vos chemins sont aussi gâtés en vos pays que dans celui-ci, je plains M. de la Garde : tout commerce est quasi rompu dans cette Province.

Mais, ma chère Comtesse, comment vous portez-vous? je vous ai laissée vous mitonnant dans votre lit, faisant la mignone, souhaitant qu'on vous garde à votre tour, vous ne voulez pas me donner d'autre idée; cependant, ces coliques sont douloureuses, c'est une vraie maladie, vous avez mal *tout-partout*, comme Madame Reinié. Pauline est

bien plaisante de se faire une tristesse de ce verset du *miserere;* c'est, en effet, une chose fâcheuse à dire, *que sa mère l'a conçue dans le péché;* l'affaire est digne de réflexion, et tire à de grandes conséquences. Je vois que cette petite imagination a bientôt fait ses rapports, et bien juste. Chacun a sa part et sa différente sorte d'esprit : si on y mettoit soi-même les doses, on y mettroit de tout; mais il faut se résigner sur cela comme sur le reste. Je trouve que le Marquis est bien partagé, et sur-tout qu'il a du bon et du solide. Pour vous, ma chère belle, qui en avez reçu de tant de façons, vous seriez obligée en conscience d'en communiquer, si cela dépendoit de vous. Mais que n'est-il permis de troquer et de faire un commerce sur ce point ? on changeroit ce qu'on en a de trop d'un côté, pour en acquérir de l'autre; ce régalement feroit de grandes perfections; c'est dommage que ce n'est pas la mode, et que Dieu n'a pas été de cet avis. M. de Grignan trouveroit un grand débit de son esprit de justesse et d'agrément : il est certain qu'il a joué à nous brouiller ensemble; ce qu'il me disoit de vous est tellement vraisemblable, que je le croyois vrai. . . . .

Mais voici un sujet de brouillerie plus sérieux : vous dites que j'ai relu trois fois les mêmes romans, cela est offensant; ce sont de vieux péchés qui doivent être pardonnés, en considération du profit qui me revient de pouvoir relire aussi plusieurs fois les plus beaux livres du monde, les Abbadie, Pascal,

Nicole, Arnauld, les plus belles histoires, etc. Il y a plus de bien que de mal à cette qualité docile, qui fait honneur à ce qui est bon, et qui est si propre à occuper agréablement certains tems de la vie. Enfin, ma fille, je vous la souhaiterois cette qualité; mais embrassons-nous; pourquoi nous charger d'une querelle qu'il faudra aussi bien qui finisse à Pâques? faisons la chose de bonne grâce. Je demande à Pauline comme elle a passé son carnaval; car elle est dans l'âge où carême-prenant se fait sentir. Il y a eu ici des personnes bien raisonnables et bien commodes pour moi; on jouoit sans cesse, et j'avois ma liberté. Mais hier, sans avoir vu aucun mouvement, ma belle-fille sortit un moment avant souper, et tout d'un coup, celui qui sert sur table entre déguisé fort joliment, et nous dit qu'on a servi. Nous passons dans la salle que nous trouvons éclairée, et ma belle-fille toute masquée, au milieu de tous ses gens et les nôtres, qui étoient aussi en mascarade; ceux qui tenoient les bassins pour laver, ceux qui donnoient les serviettes, tous les officiers, tous les laquais; c'étoit une troupe de plus de trente, si plaisamment fagotés, que la surprise se joignant au spectacle, ce fut un cri, un rire, une confusion qui réjouit fort notre souper; car nous ne savions qui nous servoit, ni qui nous donnoit à boire. Après souper, tout dansa: il y eut des *sonnoux*, on dansa tous les passe-pieds, tous les menuets, toutes les courantes de village, tous les jeux des *gars* du pays. Enfin, minuit sonna,

et nous voilà en carême : vous souvient-il, ma très-aimable, des mardi-gras que nous avons passés ensemble, et où nous nous couchions si avant dans le carême? je suis charmée de vous retrouver dans tous les tems de ma vie, et c'est toujours avec une tendresse sensible. Adieu; tous vous aiment ici, j'aime et honore tout ce qui est là.

LETTRE 976.

A la même.

Aux Rochers, dimanche 12 Février 1690.

Je voudrois bien, ma chère Comtesse, que vous eussiez relu votre dernière lettre, et qu'elle vous eût paru comme à nous : les folies de Pauline vous auroient divertie une seconde fois; vous les contez si plaisamment, qu'elle n'y perd rien du tout. On voit une petite imagination qui va, qui brille, qui fournit à tout, et qui, avec les grâces de sa jolie personne, ne frappe jamais à faux. Mon fils en est amoureux : il s'en fait une idée charmante et préférable aux plus grandes beautés; il veut la voir, il veut son portrait; et depuis l'endroit où vous parlez de ce carnaval qu'elle sent dans la moelle de ses os, il commence à rire de ce ton que vous connoissez, et lisant, et pâmant toujours, il arrive à bon port sans s'interrompre. Vous souvient-il quand votre frère lisoit cette comédie de votre fils et de Sanzei? on ne pouvoit s'empêcher de rire

en le regardant. Il est donc entré, et sa femme, comme moi, dans cette jolie scène, sentant les beaux endroits; souffler le bassinet, l'épée demeurée par hasard dans la garnison; ce jeune Officier qui étoit pourtant à la bataille de Rocroi (1), où il se distingua si agréablement par tuer le trompette qui avoit éveillé M. le Prince trop matin : Madame D......, son portrait, M. de Grignan; avouez, ma fille, que tous ces différens sujets, mis en œuvre par la vivacité de Pauline, ne pouvoient rien composer que de fort plaisant. Elle vous fait faire votre carnaval, malgré vous. Nous avons une grande confiance au goût de M. de Grignan; son rire doit attirer celui des plus délicats; la suspension de la goutte de M. le Chevalier, qui trouve que minuit est la plus belle heure du jour, et votre rire qui vous fait malade; franchement, ce sont de grandes approbations pour Pauline.

Monsieur DE SÉVIGNÉ.

Et moi, que puis-je dire après cela, ma petite sœur? voilà précisément tout ce qui me passoit par la tête. J'ai ri aux larmes de cette peinture que vous nous faites vous-même avec tant d'imagination et de vivacité. Cette gaîté, qui consiste, pour tout emportement, à manger du boudin, au lieu de manger du bœuf, et à danser des danses qu'on ne sait point, est si fort de l'âge de Pauline, qu'on voit bien que cela est représenté au naturel : mais

(1) Arrivée le 19 Mai 1643.

puisque ma mère a dit tout ce que je pensois sur les différentes scènes que cette jolie personne a jouées devant vous, et que je ne ferois que rebattre pauvrement ce qu'elle dit très-agréablement, je vais vous dire très-fortement ce qu'elle n'a fait qu'effleurer bien légèrement; c'est que du plus grand sérieux du monde, je vous conjure, et votre belle-sœur aussi, de nous envoyer, quand vous le pourrez, le portrait de Pauline. Il passe souvent des peintres qui viennent de Rome, il peut y en avoir de bons à Aix, enfin, nous vous demandons ce plaisir avec toute sorte de tendresse et d'empressement. Toute personne qui décompose le sérieux de M. de Grignan au point que vous le représentez, et qui suspend le supplice du malheureux *Sisyphe*, ne me paroît pas une mortelle. Mais pendant que ce Capitaine, tantôt jeune *homme*, et tantôt vieux Officier, contoit ses prouesses et ses bonnes fortunes, que disoit M. de la Garde? n'étoit-il pas ému comme les autres? Vous ne sauriez imaginer combien nous sommes entêtés des charmes de Pauline; parlez-nous-en toujours : elle étoit si petite quand je l'ai vue, qu'en vérité j'ai besoin que vous me disiez comme elle est aujourd'hui; ne connoissez-vous personne qui puisse m'en donner quelque idée? aidez-nous enfin, ma belle petite sœur, en ce que vous pourrez à cet égard.

Madame DE SÉVIGNÉ.

Vous voyez que je n'ai point exagéré l'entêtement de mon fils; il vous le dit lui-même. Je suis assez curieuse aussi de savoir où étoit M. de la Garde; étoit-il couché? il est pourtant le premier admirateur de Pauline. Pour ce portrait que mon fils demande avec tant d'empressement, je vous conseille de ne rien forcer; ce sera quand vous irez à Paris ou à Aix; la mesure sera celle du vôtre de Ferdinand *; il figureroit avec celui de Madame d'Enrichemont. Je trouve le pauvre Marquis chargé de toutes les affaires de la maison; j'aurois eu peur qu'il ne les mît à terre, sans l'assistance de Vaille qui connoît tout le monde, qui le soulagera et le conduira fort bien chez les Ministres; il lui aideroit bien aussi à vendre sa Compagnie; c'est un vrai secours que celui d'un tel homme. Enfin, ma fille, tout réside, comme vous le dites, sur une tête de dix-huit ans, pendant que toutes les autres, qui sont en quantité, sont incapables d'agir par différentes raisons; Dieu le veut ainsi. Ce sera une chose fâcheuse, si le Marquis ne peut aller à Grignan, et y puiser à la source de tous les bons conseils, dont il n'est pas possible qu'il n'ait besoin. J'ai une grande attention à toute cette suite, et à la réponse qu'on vous fera de la Cour : je ne sais

* Ce portrait de Madame de Grignan par Ferdinand paroît être celui dont la gravure est à la tête de cette édition, et dont l'original appartient à Monsieur le Général de Division du Muy.

si je m'en souviens; mais il me semble que cette proposition ne plaisoit point. Quoi! M. d'Aiguebonne veut encore être battu; il faudroit, en ce cas, faire figurer le bon Rochon avec Vaille : mais je ne crois point que M. de Lamoignon vous fasse prendre ce parti; il vous conseillera des lettres d'état, jusqu'à ce que vous veniez vous-même achever ce que vous avez si bien commencé, voilà mon opinion : en tout cas, mandez-moi bien sincèrement vos desseins, ils sont pour moi de la dernière importance.

Je vous gronde de vous inquiéter, quand mes lettres n'arrivent pas à point nommé : pourquoi croyez-vous plutôt que je suis malade, que de comprendre que toutes les rivières sont débordées? Tout l'hôtel de la Rochefoucauld est délogé, persécuté par l'eau, après l'avoir été par le feu; tout ce bas étage est un étang. L'eau est dans notre rue jusque chez M. le Jai : ainsi, ma fille, il faut s'étonner quand les courriers arrivent. Mais vraiment tout ce que vous me dites là-dessus est si tendre, si naturel, si plein d'amitié; il y a un caractère de vérité dans toutes vos paroles, si touchant pour moi, qu'après avoir voulu vous corriger de vos inquiétudes, je suis contrainte de vous avouer que j'y trouve un plaisir bien sensible. Je ne sais pourquoi vous ne voulez faire aucun usage de la proposition de Bourbilly *? j'entends la délicatesse de votre amitié; mais bien loin d'avoir quelque chose

* D'emprunter par hypothèque sur cette terre.

de

de funeste, et qui vous fasse penser à l'avenir, cela me feroit une vraie satisfaction, en me faisant jouir pendant ma vie de la commodité que vous pourriez en recevoir; d'autant plus que m'en réservant le revenu qui, par le malheur des tems, m'est nécessaire, je ne vois point pourquoi, dans une occasion pressante, vous ne vous tourneriez point de ce côté-là, sur-tout ayant le bon Berbisy pour correspondant? Adieu, ma belle : je suis persuadée que personne ne sait aimer comme vous, je dirois, si ce n'est moi; mais la tendresse de la maternité est si naturelle, et celle des enfans si extraordinaire, que quand je fais ce que je dois, vous êtes un prodige. Je crois pourtant qu'il y a une dose de tendresse dans mon cœur, qui tient à votre personne, et dont les autres mères ne tâtent pas; ce qui me faisoit dire, il y a quelque tems, que je vous aimois d'une amitié faite exprès pour vous.

Le Maréchal d'Estrées s'en va pour deux mois; il verra son frère le Cardinal; il mariera tous ses enfans, disent nos Bretons, enfin, nous n'aurons point de Gouverneur. Je suis comme M. de Grignan, je voudrois que M. de Chaulnes vous mandât autre chose que des bagatelles; il y a bien des degrés entre vous chercher par mer et par terre, et les secrets de l'ambassade. Je gronderois Coulanges de quitter ce bon Duc; cependant si son voyage étoit si long, il pourroit bien faire cette incivilité.

LETTRE 977.

A la même.

Aux Rochers, mercredi 15 Février 1690.

Il sembloit *, ma chère belle, qu'on n'avoit d'attachement que pour vous, qu'on ne songeoit qu'à vous plaire, et cependant il est sûr qu'on avoit dessein de plaire à d'autres : rien n'est plus aisé que de tromper ceux dont on n'est point observé. Il faut avouer qu'on est bien honteuse, quand on a marqué des sentimens de repentir, croyant mourir, et qu'on se retrouve toute en vie, et non-seulement en vie, mais avec toutes les passions qu'on vouloit croire éteintes. C'est assurément un grand embarras, et ce qui doit faire craindre pour toutes les morts, dont nous ne saurions voir ce qui seroit arrivé, si la santé étoit revenue : mais Dieu le voit, c'est assez. On est souvent obligé d'en revenir à ce centre de toutes choses : n'êtes-vous pas toute plon-

* Tout le commencement de cette Lettre, tient à des particularités de la position et de la société de Madame de Grignan, trop intimes, pour qu'on puisse les pénétrer. Mais tout obscur qu'il paroît, on y voit quelle entière confiance la fille avoit pour sa mère ; cette confiance alloit plus loin qu'on ne peut le juger, même par les Lettres de Madame de Sévigné ; car j'entrevois que Madame de Sévigné évitoit à dessein et de concert avec sa fille, de répondre sur certains articles. Elle les honore toutes deux ; mais sur-tout elle peut rendre au caractère de Madame de Grignan la bonne opinion que bien des personnes lui refusent.

gée, mon enfant, dans le milieu des impossibilités dont vous êtes entourée? tout de bon, je vous admire; mais je ne veux point souffrir que vous fassiez de comparaisons de mes peines aux vôtres; je dois oublier mon état pour sentir uniquement ce qui vous touche, et je le fais aussi. Tout est violent et violenté dans vos affaires, tout est pressé, tout est nécessaire, tout est exposé aux yeux du public; et je ne vous trouverois guère plus à plaindre, si on vous condamnoit sur-le-champ à faire de rien quelque chose : voilà ce qui me serre le cœur et qui m'occupe, je ne songe nullement à moi; car ce n'est rien, je ne suis obligée à rien; je me trouve dans un petit dérangement; un peu d'absence raccommode tout; une retraite honnête, agréable, convenable, qui seroit bonne au salut comme aux affaires, si je savois en profiter, qui se trouve heureusement dans le tems que vous êtes en Provence : avouez, ma très-aimable, que je ne dois point sentir d'autres maux que ceux que vous souffrez. Ainsi, ma chère enfant, redressez vos pensées, et ne songez à moi que pour m'aimer; il y a long-tems que je suis payée, et au-delà, par votre amitié sincère et par votre parfaite reconnoissance.

Je vous conjure de me donner la suite du roman, où je trouve que Pauline fait un fort bon personnage, puisqu'elle est bien avec la Princesse sa mère, et qu'elle couche dans sa chambre. Ce fut une belle circonstance à son voyage de toute la

France, que d'oublier l'Italie : nous la prions, la première fois qu'elle ira à Rome, de ne pas oublier de voir Paris en chemin faisant.

Beaulieu me mande que la Compagnie est vendue, et le Marquis m'écrit une petite lettre toute pleine d'amitié : il me paroît accablé de bien des affaires; et moi, toujours à regretter cet oncle, qui même ne se trouve pas à Paris dans un tems où il lui feroit tant de bien. Ce seroit un malheur que le Marquis ne pût pas aller en Provence. Vous avez vu par cette lettre de Madame de la Fayette, comme le pauvre M. de Montausier, après avoir été *esprit et corps*, penche présentement à n'être plus que *corps* (1) : cela me paroît fort bien dit. Hélas! cette chute de notre pauvre Abbé, c'étoit justement n'être plus que *corps*. Vous louez tellement mes lettres au-dessus de leur mérite, que si je n'étois fort assurée que vous ne les refeuilleterez, ni ne les relirez jamais, je craindrois tout d'un coup de me voir imprimée par la trahison d'un de mes amis. Voiture et Nicole, bon Dieu, quels noms! et qu'est-ce que vous dites, ma chère enfant!

Corbinelli, à qui je n'ai point dit votre méchanceté, vous écrira par le Marquis; il va dîner avec lui chez Madame de Coulanges, il est toujours content de son esprit. M. du Bois me mande qu'il vous a envoyé son livre.

Mais écoutez un miracle; la Maréchale de la

(1) M. de Montausier mourut le 17 Mai suivant, à l'âge de 80 ans.

Ferté * est tellement convertie, qu'on ne sauroit l'être plus sincèrement; elle est entre les mains des bons ouvriers, elle ne trouve rien de trop chaud. Ninon en est étonnée, ébranlée, le Saint-Esprit souffle où il lui plaît : mais qu'il se répandoit bien abondamment dans les quatre premiers siècles sur cette naissante Eglise ! quelle infinité de martyrs ! cette histoire de votre Evêque de Grasse est tout-à-fait belle. Quels Papes en ce tems-là ! tous martyrs. Quels Evêques ! où en trouver aujourd'hui qui leur ressemblent ?

On assure que le Comte d'Estrées épouse Mademoiselle de Croissi, et Mademoiselle d'Estrées, M. de Torci (1) : voilà un beau mélange; c'est, je crois, pour cela que le Maréchal d'Estrées est parti. Vous aurez le Cardinal son frère dans votre Provence; mais vous ne le verrez pas. Il fait un tems délicieux, tous les oiseaux sont en campagne; je me promène, et je relis vos lettres avec une extrême tendresse; je serois bien fâchée de n'aimer point à relire.

* Ce n'est pas seulement la chronique scandaleuse de Bussy qui a fait connoître cette Maréchale, digne sœur de la fameuse Comtesse d'Olonne; les *Lettres originales* de MADAME prouvent que cette satire n'avoit point chargé son portrait. Il faut avouer que Madame de Sévigné n'étoit pas juste de mettre à côté d'une telle femme, Ninon, qui non-seulement n'avoit jamais trompé ni déshonoré un mari, mais qui même resta toujours fidèle à l'amant qu'elle aimoit, qui sur-tout étoit trop savante en volupté pour la faire dégénérer en débauche.

(1) Ces deux mariages n'eurent point lieu.

LETTRE 978.

A la même.

Aux Rochers, dimanche 19 Février 1690.

Si vous me voyiez, ma chère belle, vous m'ordonneriez de faire le carême; et ne me trouvant plus aucune sorte d'incommodité, vous seriez persuadée, comme je le suis, que Dieu ne me donne une si bonne santé, que pour me faire obéir au commandement de l'Eglise. Nous faisons ici une bonne chère, nous n'avons pas la rivière de Sorgue (1), mais nous avons la mer; en sorte que le poisson ne nous manque pas. Il nous vient toutes les semaines du beurre de la Prévalaie; je l'aime et le mange comme si j'étois Bretonne : nous faisons des beurrées infinies : nous pensons toujours à vous en les mangeant; mon fils y marque toujours toutes ses dents, et ce qui me fait plaisir, c'est que j'y marque encore toutes les miennes : nous y mettrons bientôt de petites herbes fines et des violettes; le soir un potage avec un peu de beurre, à la mode du pays, de bons pruneaux, de bons épinards; enfin, ce n'est pas jeûner, et nous disons avec confusion : *Qu'on a de peine à servir la Sainte Eglise!* Mais pourquoi dites-vous du mal de mon café avec du lait? c'est que vous haïssez le lait :

(1) La rivière de Sorgue est fort poissonneuse, et coule dans le Comtat Venaissin.

car sans cela vous trouveriez que c'est la plus jolie chose du monde. J'en prends le dimanche matin par plaisir; vous croyez le dénigrer, en disant que cela est bon pour faire vivoter une pauvre pulmonique: vraiment, c'est une grande louange, et s'il fait vivoter une mourante, il fera vivre fort agréablement une personne qui se porte bien. Voilà le chapitre du carême vidé.

Disons un mot des sermons; que je vous plains d'en entendre si souvent de si longs et de si médiocres! c'est ce que M. Nicole n'a jamais pu gagner sur moi que cette patience, quoiqu'il en ait fait un beau Traité. Quand je serai aussi bonne que M. de la Garde, si Dieu me fait cette grâce, j'aimerai tous les sermons; en attendant, je me contente des évangiles expliqués par M. le Tourneux : ce sont les vrais sermons, et c'est la vanité des hommes qui les a chargés de tout ce qui les compose présentement. Nous lisons quelquefois des Homélies de S. Jean-Chrysostôme; cela est divin, et nous plaît tellement, que pour moi j'opine à n'aller à Rennes que pour la Semaine-Sainte, afin de n'être point exposée à l'éloquence des Prédicateurs qui s'évertuent en faveur du Parlement. Je me suis souvenue du jeûne austère que vous faisiez autrefois le mardi-gras, ne vivant que de votre amour-propre, que vous mettiez à toutes sauces, hormis à ce qui pouvoit vous nourrir; mais en cela même il étoit trompé, car vous deveniez quelquefois couperosée, tant votre sang étoit échauffé; vous contem-

pliez votre essence, comme un coq en pâte; que cette folie étoit plaisante! vous répondiez aussi à la Mousse, qui vous disoit : *Mademoiselle, tout cela pourrira*. Oui, Monsieur, *mais cela n'est pas pourri*. Bon Dieu! qui croiroit qu'une telle personne eût été capable de s'oublier elle-même au point que vous avez fait, et d'être une si habile et admirable femme? il faudroit présentement vous redonner quelque amour, quelque considération pour vous-même : vous en êtes trop vide, et trop remplie des autres. Un équipage, des chevaux, des mulets, de la subsistance; enfin, vivre au jour la journée; mais entreprendre des dépenses considérables, sans savoir où trouver le nerf de la guerre; mon enfant, cela n'appartient qu'à vous : mais je vous conjure de songer à Bourbilly (1) : c'est là que vous trouverez peut-être du secours, après l'avoir espéré inutilement d'ailleurs.

Madame de Chaulnes me mande que le Marquis est fort joli, qu'il va la voir; elle ne croit pas qu'il ait le tems d'aller en Provence. Je crois la Compagnie vendue; je l'ai su plutôt que vous. Il est vrai que votre enfant est un bon gros garçon; mais il n'est point noir comme Boufflers : je ne puis souffrir cette comparaison, si ce n'est à courir le grand galop dans le chemin de la fortune. Ce Marquis devroit bien vous faire un peu plus en détail le récit de son premier voyage de Versailles; c'est ce qu'on veut savoir, et si le Roi ne lui a point fait quelque

(1) *Voyez* la Lettre du 22 Janvier.

mine, ou dit quelque parole : c'est dans ces occasions qu'un père ou un oncle auroient été d'un grand secours. Voilà mon petit billet de l'Abbé Bigorre : il nous fait plaisir; car il mande les nouvelles plus exactement que les autres. Si les femmes et les courtisans, qui trouvent que M. de Chaulnes est bien long-tems à pacifier toutes choses, étoient instruits de tout ce qui s'est fait depuis dix-huit ans contre Rome, ils penseroient que si l'Ambassadeur en vient à bout, ce sera un chef-d'œuvre d'adresse et de bonheur. Il y a quinze ou seize chefs dont notre loisir nous a donné quelque connoissance, et qui sont, à-peu-près, de la même force que la suppression des Filles de Mme. de Mondonville (1) : M. de Grignan sait bien ce que c'est; mais on n'a pas le tems d'examiner ces bagatelles; on a plutôt fait de blâmer, et de juger, et de s'impatienter. M. le Cardinal d'Estrées est arrivé; je ne sais s'il prendra le parti de paroître ennemi de l'Ambassadeur, nous verrons. Il passa au travers de Paris pour aller à Versailles, et envoya un Gentilhomme à Madame de la Fayette : il est fort son ami. Les vers de votre Adhémar sont très-jolis; ceux du jeu médiocres, et bons, comme vous dites, pour des bouts rimés. En voilà de la Scudéri pour Coulanges; qu'en pensez-vous? on dit que c'est son adieu (2),

(1) Fondatrice de l'*Institut des Filles de l'Enfance*, supprimé en 1686.

(2) Mademoiselle de Scudéri ne mourut qu'en 1701, à l'âge de 94 ans.

et qu'elle s'en va doucement avec M. de Montausier (1). Il faut songer à ce voyage, ma chère enfant, quand on a déjà tant vécu ; rien n'y fait mieux penser que de lire, et de voir mourir une infinité de gens plus jeunes que soi : enfin, c'est la commune destinée. Mais que celle de B..... est bizarre de s'abîmer à force de prêter à usure ! La déroute de notre pauvre d'Harouïs est bien plus aisée à comprendre ; passionné de faire plaisir à tout le monde, sans mesure, sans raison ; cette passion offusquant toutes les autres, et même la justice : voilà un autre prodige, mais c'est mourir d'une plus belle épée. Vous connoissez le livre de M. du Bois, votre goût est exquis ; cette lecture confirme encore la vérité de notre Religion, je le trouve fort beau ; je ne suis pas encore *aux Mœurs de l'Eglise* ; je ne remercierai point M. du Bois ; il est trop heureux que vous approuviez son livre, mais je remercierai M. de Grignan de la bonté qu'il a de vouloir bien demeurer avec vous et avec son aimable famille. Pour moi, j'y suis toujours, comme je vous ai dit, et j'y pense sans cesse dans ces bois, où le soleil brille comme en Provence, et où je relis vos lettres avec tant de plaisir.

(1) *Voyez* la Lettre du 15 Février.

LETTRE 979.

A la même.

Aux Rochers, mercredi 22 Février 1690.

C'est un chef-d'œuvre en sa manière, que la lettre que vous avez écrite à l'Abbé Charrier; elle étoit vraiment difficile, car le sujet vous manquoit un peu; mais vous avez si bien employé l'Abbé de Kimperlé, Madame de Sévigné, le fils de M. Charrier, et Madame de Grignan, qu'il n'y a pas un mot qui ne porte, et qui n'y soit nécessaire. Je suis persuadée que vous n'avez point senti toute la justesse de ce billet, il vous est échappé; mais je lui rends l'honneur qui lui est dû, j'en suis ravie; il ne pouvoit venir plus à propos pour m'aider à remercier ce bon Abbé d'une affaire très-importante qu'il vient de terminer pour moi en Basse-Bretagne: je croyois le payer en lui envoyant votre aimable lettre. . . . .

Parlons de vous, ma chère belle : vous ne me dites plus rien *du premier Ministre*, cette affaire doit pourtant avoir de la suite. Comment avez-vous fait pour l'équipage de votre enfant? je sais plutôt que vous, que sa Compagnie est vendue. Je ne crois point qu'il ait le tems de vous aller voir, j'en suis affligée pour vous et pour lui. On me mande que c'est un gros garçon, et qu'il ne faut pas songer à la taille de son père : on m'en dit du bien, il est

honnête, il est joli; mais c'est un malheur, qu'à ce premier avénement à la Cour, à ce premier coup d'œil, le petit Colonel n'ait été soutenu d'aucun des siens : pour moi, je crois qu'ayant vu qu'il étoit chargé de tout, il aura fait des merveilles.

M. de Chaulnes m'écrit de Rome une grande lettre d'amitié, et se plaint que je l'abandonne bien dans sa solitude; je lui mande que c'est que je n'ai pas le loisir de lui écrire, que je suis accablée d'affaires, et autres sottises. Vous verrez par mon petit billet de Bigorre que nous avons lieu d'espérer l'heureux succès de ces grandes et difficiles négociations, et que ce qu'on pourroit appeler impossibilité à l'égard d'un Ambassadeur moins accoutumé que celui-ci aux manières de Rome, s'aplanira infailliblement en sa faveur : vous verrez au moins que le Roi est content, et qu'il paie bien son Ambassadeur. Le Cardinal d'Estrées a vu Madame de la Fayette, il revient de Turin, cela fait un grand sujet de conversation; mais je crois que Rome n'aura pas été oubliée : on dit que cette Eminence parle du Pape, et qu'il ne prononce pas le nom de M. de Chaulnes; cela me paroît difficile, comme de jouer à ce jeu où il ne faut dire, ni oui, ni non.

Est-il vrai que M. du Plessis soit retourné à Paris? vous ne m'avez point dit ce qui vous a fait changer sur son sujet : j'ai vu que vous en étiez contente. Vous êtes trop aimable des soins et des attentions que vous avez pour votre maman; je me porte

toujours très-bien, la sobriété du carême est salutaire : envoyez-nous de vos belles truites de Lisle (1), nous vous enverrons d'un beurre qui vous réjouira le cœur. Je fais mille amitiés à M. de Grignan ; je me flatte que s'il étoit ici, il seroit tenté de marcher par la diversité des allées qui l'amuseroient. Adieu, très-chère : je ne puis vous dire combien je vous aime, ni combien votre amitié est nécessaire à la douceur de ma vie.

(1) Petite ville du Comtat Venaissin.

LETTRE 980.

A la même.

Aux Rochers, dimanche 26 Février 1690.

JE n'eusse jamais cru pleurer comme j'ai fait, le pauvre la Chau ; mais il n'est pas possible de lire ce que vous mandez de la douleur si vive et si naturelle de sa pauvre femme, sans avoir le cœur touché, et en même-tems les larmes aux yeux. Voilà vraiment un malheur bien marqué, et une destinée que rien ne pouvoit empêcher. Cet homme est pressé, il veut arriver ; on lui conseille de ne point s'exposer ; on lui dit de bonnes raisons, on veut au moins le détourner de se mettre dans ce petit bateau : non, il n'écoutera rien, il faut qu'il aille, il faut qu'il soit juste au rendez-vous : la mort l'attend sur le Rhône, à un certain endroit, il s'y trouvera, il faut qu'il y périsse. Mon Dieu ! ma

chère enfant, que tout cela est bien arrangé! Tout le monde se trouve dans cet accident et dans la douleur de cette femme : comme nous sommes exposés à de pareilles détresses, c'est notre intérêt qui nous fait pleurer, quand nous croyons pleurer le malheur des autres. Le christianisme veut que l'on pense d'abord au salut de ce pauvre homme; mais sa femme sera fâchée ensuite d'avoir perdu quatre mille francs : si le corps mort ne reparoît point, ou que la furie du Rhône l'ait jeté au-delà d'Arles, en des bords écartés; la Providence disposera de cet or cousu dans cet habit mouillé, comme du reste.

Je loue fort la résolution de ne point faire venir votre Marquis; c'est le plus sûr : ce voyage est une dépense, une fatigue uniquement pour contenter votre tendresse; prenez encore tout cela sur vous avec tant d'autres choses, et attendez plutôt qu'il soit Brigadier ou Maréchal-de-Camp, que de le faire courir présentement. Beaulieu me mande qu'il est accablé d'affaires, et qu'il s'y donne tout entier. Est-il possible qu'il ait vu Madame de la Fayette avant Madame de Vins? Je le blâme tout-à-fait, et j'en suis jalouse comme vous; car très-souvent je me trouve à votre place : toutes sortes de raisons doivent le faire courir chez Madame de Vins : elle m'écrivit l'autre jour qu'elle avoit une vraie envie de le voir, et d'observer la différence et le passage de l'enfance à la jeunesse. Il a été chez Madame de Lavardin; il aura le tems d'y retourner.

Voilà donc un voyage tout précipité de M. de Grignan : il est bien difficile que ces courses n'arrivent souvent, quand on commande seul dans une Province, soit pour le service du Roi, soit pour conserver l'honneur de sa charge. Vous n'êtes jamais bien entrée dans cet intérêt que pour M. de Grignan, cela est assez naturel ; mais cet exemple devoit s'étendre plus loin. Parlons de M. le Cardinal de Forbin (1) ; le courrier qui a porté la nouvelle de sa promotion, est arrivé en sept jours ; M. de Beauvais fut transporté de joie. Le Roi est content au dernier point de son Ambassadeur ; il y a bien de l'appareuce qu'il fera tous les miracles qui sont à faire à Rome. Madame de Chaulnes m'écrit d'un style triomphant ; elle est gaillarde, elle a raison. Il faut cependant écrire à ce nouveau Cardinal ; c'est ce que je viens de faire ; je suis persuadée que vous n'y manquerez pas. *Point d'ennemis*, ma chère enfant : faites-vous une maxime de cette pensée, qui est aussi chrétienne que politique ; je dis non-seulement *point d'ennemis*, mais *beaucoup d'amis :* vous en avez senti la douceur dans votre procès : vous avez un fils, vous pouvez avoir besoin de tel que vous ne croyez pas qui puisse jamais vous servir. On se trompe : voyez comme Madame de la Fayette se trouve riche en amis de tous côtés et de toutes conditions ;

(1) Toussaint de Forbin de Janson, Évêque de Beauvais, fut compris daus la promotion de onze Cardinaux, que fit Alexandre VIII vers les premiers jours de Février 1790.

elle a cent bras, elle atteint partout; ses enfans savent bien qu'en dire, et la remercient bien tous les jours de s'être formé un esprit si liant; c'est une obligation qu'elle a à M. de la Rochefoucauld, dont sa famille s'est bien trouvée. Je suis sûre que depuis quelques années vous êtes dans ce sentiment.

Vous m'expliquez parfaitement Mme. Reinié : la plaisante chose de quitter ainsi Paris, son mari, toutes ses affaires, pour s'en aller trois ou quatre mois courir *tout-partout* dans la Provence, demander de l'argent, n'en point recevoir, se fatiguer, s'en retourner, faire de la dépense, et de plus gagner un rhumatisme ! car *figurez-vous qu'elle a des douleurs* TOUT-PARTOUT; et tellement qu'à la fin vous en êtes défaite.

J'aime fort l'amitié de Pauline pour M. Nicole; c'est signe qu'elle le lit avec attention : ce goût me donne la meilleure opinion du monde de son esprit; j'aime aussi la colère où elle est que les Evêques ne se battent pas à qui l'aura. Mais, ma belle, par votre foi, pensez-vous qu'il n'y ait qu'à nous donner un premier Tome du roman *de la Princesse, de l'Infante, du premier Ministre*, aussi joli que celui que nous avons vu (1), et puis nous planter là? je ne le souffrirai point; je veux absolument savoir ce qu'est devenue cette bonne et juste résolution *de la Princesse*, j'ai bien peur qu'elle ne soit évanouie par la nécessité des affaires,

(1) C'étoit une relation en forme de *roman*, de ce qui se passoit dans l'intérieur de la maison de M. de Grignan.

par

par le besoin qu'on a *du Ministre*, par le voyage précipité, par l'impossibilité de ramasser *les feuilles de la Sybille* follement et témérairement dissipées et jetées en l'air pendant dix ans. Enfin, je crains que toutes vos bonnes intentions ne servent de rien, comme je l'ai vu tant de fois depuis vingt ans : il faut une suite à cette histoire, qui n'est que trop sérieuse par rapport à vos affaires. Il faut que je sache aussi le succès du voyage de M. Prat auprès de l'Amant forcené de la Princesse *Truelle*. Je voudrois bien savoir qui étoient ces confidens *du premier Ministre* et *de la Favorite*, qui recevoient les courriers. Dites-moi si vous êtes toujours contente de *Flame* (1) : c'est un personnage bien considérable dans votre grande maison. Je vous demande des nouvelles du voyage de ce Comte, et si le Trésorier fera selon ses intentions : voilà, ma très-chère, bien des questions; je vous en fais des excuses. Vous êtes trop aimable d'aimer mes lettres : quand vous en recevez trois à la fois, vous dites que vous êtes riche; mais quelle fatigue ! elles sont d'une longueur qui devroit vous empêcher d'y répondre si exactement. Adieu, ma chère belle : comment vous portez-vous du carême ? pour moi, je m'en trouve fort bien. J'ai pris ce matin du tripotage de café avec du lait, je n'en suis point encore dégoûtée, non plus que des sermons; car nous ne tâtons que de ceux de M. le Tourneux et de Saint Jean-Chrysostôme. Nous avons un fort aimable

(1) Maître-d'hôtel de M. de Grignan.

tems, plus d'hiver, une espérance de printems qui vaut mieux que le printems.

N. B. *Cette Lettre est la dernière qu'on ait de la mère à la fille. Cependant Madame de Sévigné n'ayant quitté la Bretagne, pour se rendre en Provence, que huit mois après, elle dut écrire pendant ce tems un grand nombre de Lettres qui nous manquent. Peut-être les recouvrera-t-on quelque jour, à moins que les mêmes motifs qui ont empêché Madame de Simiane de les joindre aux autres, ne les aient fait anéantir.*

LETTRE 981.

De Madame DE SÉVIGNÉ, *à Monsieur* DE COULANGES.

Aux Rochers, le 18 Mars 1690.

JE fais courir cette feuille après trois autres que je vous écrivis il y a trois jours, pour vous dire, mon cher Cousin, que je suis bien imparfaite; c'est une vérité que je veux établir à Rome comme à Paris. J'ai lu plusieurs fois votre aimable lettre; la dernière fut en me promenant dans ces bois, le silence me fit trouver encore plus de goût à vos chansons, à votre prose, à votre sérieux, à votre badinage. Je fis réflexion à cette vie de Rome, si bien mêlée de profane et de *santissimo*; à ces beaux jardins, *où l'art et la nature font éclater*

leurs miracles divers. Je songeai à cette boule, où vous étiez grimpé avec vos jambes de vingt ans, et à l'avantage qu'ont les hommes au-dessus des femmes, dont tous les pas sont comptés et bornés; et combien je me promenerois de jours et d'années dans le plain-pied de nos allées, sans me trouver jamais dans cette boule. Je trouve le madrigal de Madame de Scudéri très-joli, très-flatteur; et puis je vous trouve heureux d'avoir l'Abbé de Polignac (1) dans votre société; je suis ravie de son souvenir; c'est un des hommes du monde dont l'esprit me paroît le plus agréable; il sait tout; il parle de tout; il a toute la douceur, la vivacité, la complaisance, qu'on peut souhaiter dans le commerce. Je crois vous en avoir parlé autrefois de cette manière, du tems que nous traitions ensemble le mariage de son frère avec Mademoiselle de Grignan (2). Au retour de ma promenade, je vous écrivis avec bonne intention de vous parler de lui, et je l'oubliai; que dites-vous de cette misère, mon pauvre Coulanges? Il ne faut plus se fier à rien, et moins à soi-même qu'aux autres; depuis ce jour, je me gronde, je me fais froid, je ne veux plus me promener seule; je me trouve indigne de ma confiance, et n'ai trouvé de consolation qu'à vous prier de me raccommoder avec moi, en disant à cet aimable Abbé de quelle

(1) Depuis Cardinal, auteur de l'*Anti-Lucrèce*.

(2) Françoise-Julie Adhémar de Monteil, depuis Marquise de Vibraye.

manière je l'oublie, et de quelle manière je me souviens de lui. Voilà ce que j'avois à vous dire, en vous conseillant d'en faire votre ami plutôt que votre rival, et de m'aimer toujours autant que je vous aime, si vous le pouvez.

LETTRE 982.

Madame DE SÉVIGNÉ *au Comte* DE BUSSY.

Aux Rochers, ce 22 Juin 1690.

J'AI reçu deux de vos lettres, mon Cousin, une grande de Paris, et une petite de Versailles. J'aurois fait réponse à la première si j'avois su où l'adresser. Je commence par approuver extrêmement le changement de nom de ma Nièce. Il y a des exemples; mais s'il n'y en avoit point, je voudrois qu'elle fût la première à le donner. Toutes les raisons que vous dites sont très-bonnes. Soyons donc Madame la Comtesse de Dalets*; ce nom est beau et bon : ma Nièce est bien heureuse d'en avoir à choisir, et à changer de cette beauté. Si j'avois en mon particulier à souhaiter quelque chose en cette rencontre, ce seroit que, pour la facilité de la prononciation, vous voulussiez me permettre, comme faisoit ma vieille amie la Comtesse de Dalets de la

* C'est le nom d'une de ses terres que prit alors Madame de Coligny, qui apparemment vouloit éviter également de prendre le nom de son second mari M. de la Rivière, et de garder celui du premier, lequel n'étoit d'ailleurs qu'un nom de terre.

maison d'Estin, de manger l'article, et au lieu de faire dire rigoureusement, Madame la Comtesse de Dalets, vous voulussiez bien vous contenter de la Comtesse Dalets.

Ma chère Nièce, si je puis obtenir cette grâce, personne ne soutiendra mieux que moi la justice de ce changement. Pour parler sérieusement, ma chère Nièce, rien ne pouvoit être mieux; mais vous ferez bien de faire appeler votre fils le Comte de Langhac quand il entrera dans le monde; c'est le nom de sa maison. Quand on est d'une aussi grande naissance, il ne faut rien déranger, et ne prendre d'autre nom que quand on y est absolument obligé. Vous devez, ce me semble, avoir beaucoup de plaisir et d'attention à l'éducation de ce joli garçon. Il doit être grand présentement; et si vous et M. votre père, ne lui avez pas donné de l'esprit, vous en rendrez compte au tribunal des honnêtes gens.

Je reviens à vous, mon Cousin; je suis sujette à m'égarer. Je ne suis point surprise que le Roi ait reçu avec bonté les offres de vos services: il connoît bien le fond du cœur de ses Français, et ne doit pas douter du vôtre; mais il n'y a plus de place pour vous que celle qu'il n'a pas plû à la Providence de vous donner. Je suis ravie que vous soyez dans la bonne maxime de vous soumettre à ses volontés: sans cette vue, les malheureux seroient des enragés, des forcenés; et avec cette soumission, on demeure un fort honnête homme en ce

monde-ci, et on a droit d'espérer un solide bonheur dans l'autre. Ainsi, mon cher Cousin, on gagne beaucoup, et je suis tellement frappée de la nécessité de cette doctrine, que je vous en aime mieux d'être dans ces sentimens. Je souhaite cependant que vous obteniez ce que vous avez demandé. Je ne vous réponds rien sur toutes les nouvelles dont vous me parliez il y a quinze jours; il est inutile et ridicule de raisonner de loin; d'un jour à l'autre les affaires changent.

Ma fille est en Provence avec son mari. Son fils est à la gueule du loup, comme le vôtre : il est à la tête du régiment de Grignan. Cette place l'auroit contenté dans dix ans, jugez de la joie de l'avoir à dix-sept. Je suis tranquillement dans cette solitude, où j'ai eu l'honneur et le plaisir de voir M. T...... *. Ces endroits de la vie ne s'oublient point. Il y a bien ici des beautés présentement qui n'y étoient point en ce tems-là, et il y en avoit alors qui n'y sont plus. Je suis de votre avis sur ce que vous me dites de lui. Je le trouve dans le passé et dans le présent, comme vous le trouvez. Je suis ravie qu'il se souvienne de moi agréablement, je suis bien de même pour lui. Vous êtes très-heureux d'être en si bonne compagnie; celle que j'ai ici ne vous déplairoit pas. Mon fils a bien de l'esprit, et d'un esprit cultivé qui réveille

* Ce T... doit être ou M. de Toulonjon ou M. de Trichâteau, ami et voisin des terres de Bussy, dont on voit des Lettres dans le Recueil de ce dernier.

le mien. Sa femme en a beaucoup aussi, sur-tout une intelligence vive qui surprend, et qui fait croire qu'elle a passé sa vie dans le monde, quoiqu'elle ne soit jamais sortie de cette Province. Jugez si je puis être mieux. Cependant je compte d'être cet hiver à Paris, et de vous aimer toujours, mon cher Cousin, par bien des raisons. En voici une: MARIE DE RABUTIN.

LETTRE 983.

Au même.

Aux Rochers, ce 22 Juillet 1690.

JE veux vous écrire, mon Cousin, sur la bataille qu'a gagnée M. de Luxembourg *, c'est un sujet de discourir fort naturel. Ne trouvez-vous pas que Dieu prend toujours le parti du Roi, et que rien ne pouvoit être ni plus glorieux à la réputation de ses armes, ni mieux placé que cette pleine victoire? Ces grandes nouvelles donnent toujours beaucoup d'émotion aux intéressés, ou qui ont peur de l'être. Le petit Grignan, qui étoit dans le Corps que commande M. de Boufflers, a pu être de ceux qui ont été détachés pour aller joindre M. de

* C'est la bataille de Fleurus près de Charleroi. Les Français y défirent l'armée Hollandoise. Sur sept mille prisonniers, il y avoit neuf cents Officiers. On prit en outre deux cents drapeaux, toute l'artillerie et tout le bagage. Cependant trois mois après cette défaite, le Prince d'Orange se présenta avec une armée aussi forte.

Luxembourg. J'ai encore deux ou trois jeunes gens à qui je prends intérêt. Jusqu'à ce que j'aie démêlé ce qu'ils sont devenus, le cœur me bat un peu, et puis je n'ai plus que la pitié générale pour tous ceux qui ont péri à cette bataille. J'ai été fâchée de Villarceau : il y a des circonstances à sa mort qui me paroissent terribles. Je plains aussi les pauvres mères, comme Madame de Saucour et Madame de Cauvisson. Pour les jeunes veuves, je ne les plains pas tant, elles seront leurs maîtresses, ou elles changeront de maîtres. Je prends part à la gloire du Roi, et au bon effet de cette nouvelle répandue dans l'Europe, dont nous sentirons les effets en plus d'un endroit. Je suis amie et servante de M. de Luxembourg et de Madame sa sœur *, à qui je viens d'écrire. Enfin, mon Cousin, vous voyez bien, par tout ce que je vous dis, que je n'ai pas manqué d'affaires depuis quatre ou cinq jours : et en vérité, ces émotions sont nécessaires de tems en tems à la campagne; sans cela on oublieroit aisément qu'on a une âme. Le repos y est si grand qu'il vise à la léthargie. Dieu merci, me voilà bien ressuscitée, et jamais l'eau de la Reine d'Hongrie n'a fait un plus grand effet.

Mandez-moi si Monsieur votre fils y étoit. Il étoit bien dans le nombre de mes jeunes garçons où je prends intérêt. Dieu ne vous conduit pas, mon

* La Duchesse de Meckelbourg, autrefois la belle *Châtillon*, dont les charmes et les faveurs avoient rendu plus d'un héros heureux et coupable.

cher Cousin, par les chemins agréables. Ils en seront plus sûrs; et après tout, la vie est bientôt passée. Si nous étions bien sages, nous n'aurions qu'une seule affaire en ce monde, qui seroit celle de notre salut. Vous avez un ami tout parfait, tout admirable, que j'honore et que je révère infiniment, qui ne me dédiroit pas de cette vérité. Il est inutile que je vous le nomme : je vous défie de confondre avec les autres le Duc de Beauvilliers. Je vous remercie, ma chère Nièce, de votre complaisance. Je me doutois bien que, pour une syllabe de plus ou de moins, nous ne nous brouillerions pas.

LETTRE 984.

Du Comte DE BUSSY à Madame DE SÉVIGNÉ.

A Paris, ce 31 Juillet 1690.

On ne parle déjà plus de la bataille de Fleurus, Madame, et voulez-vous savoir pourquoi? C'est qu'on parle d'une bataille navale gagnée par la flotte du Roi sur les Anglois et sur les Hollandois *. Elle n'est pas si complète que la première : mais aussi ne coûte-t-elle pas si cher. Avez-vous jamais ouï parler de tant et de si longues prospérités, ma chère Cousine? et ne trouvez-vous pas qu'il faut ajouter aux attributs de Louis-le-Grand, le Victorieux et le Bien-servi, encore celui de Louis-le-

* Tourville remporta cette victoire dans la Manche. Suivant d'Avrigny, les ennemis y perdirent dix vaisseaux.

Fortuné? Les trois ou quatre jeunes gens à qui vous vous intéressez fort, ou n'étoient pas à Fleurus, on n'y ont point été blessés. Mon fils est à Mont-Royal, dans un Corps que MONSEIGNEUR en retire pour le mettre dans son armée. Tout le monde plaint les Villarceaux père et fils; et sur ce sujet, ou remarque combien la Providence se joue de la conduite des hommes. Villarceaux le père refuse le cordon-bleu, pour le faire avoir à son fils, et par cette action mérite l'estime générale. A la vérité, c'est ce cordon-bleu qui fait tuer son fils. Il le montra pour s'attirer par-là des égards et des respects de ceux qui l'avoient pris. Ceux-ci disputant entr'eux à qui auroit un prisonnier de cette conséquence, le tuèrent, ne se pouvant accorder. Il y a telles des jeunes veuves de cette bataille avec lesquelles il faudroit se réjouir de la mort de leurs maris, et telles autres Dames qu'il faudroit consoler de la vie des leurs, réchappés de leurs blessures. Les Dieux d'Hymen et d'Amour sont incompatibles, il y a long-tems. Vous dites plaisamment, ma chère Cousine, que ces grandes nouvelles sont de tems en tems nécessaires à la campagne. Il est vrai que la scène y languit trop, et qu'on y mourroit, si de pareils événemens ne ranimoient. Pour ce qui me regarde, ma chère Cousine, je vous dirai que je pars de la Cour pour Chaseu, fort content du traitement que j'ai reçu du Roi, et de mes espérances. Vous vous moquerez peut-être de moi, ma chère Cousine, quand vous saurez qu'à mon âge

je me réjouis, et que je compte sur des promesses. Sur cela je vous dirai que si je voulois être fâché, j'en pourrois venir à bout sans en aller chercher bien loin des sujets; mais que je veux être content, comme je vous ai déjà dit; ces sentimens contribueront à ma santé et à mon salut. Cet ami, que vous honorez et que vous révérez tant, les approuve, et, se portant fort bien, marche au Ciel par des voies toutes contraires aux miennes; car il est comblé de grâces et de prospérités. Il faut dire la vérité, personne aussi n'en est plus digne.

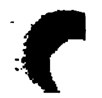
LETTRE 985."

Madame DE SÉVIGNÉ *au Comte* DE BUSSY.

Aux Rochers, ce 13 Août 1690.

Je reçus une lettre de vous quand vous partîtes de Paris, mon cher Cousin, qui étoit une espèce d'adieu. Au travers de tout votre courage, et de la bonté de votre tempérament qui se défait aisément de toute mélancolie, il me paroissoit que n'ayant pas obtenu ce que vous demandiez à la Cour, il vous en étoit resté au fond du cœur quelque léger chagrin. Il n'en falloit pas davantage pour m'en donner plus qu'à vous, à moi qui n'ai pas tant de force d'esprit. Je pense que dans une conversation nous aurions fait des réflexions que l'éloignement met hors de portée de faire.

Je viens de recevoir des lettres de Paris, par



lesquelles on me mande que le Prince d'Orange n'est pas mort *, et qu'il n'y a que M. de Schomberg. Nous aurions été plus aises de la mort de celui-ci, si on ne nous avoit fait attendre à l'autre; mais ce sera pour une autre fois. Lés armées de Flandres sont si proches, qu'il semble qu'elles aient encore envie de se battre: celles d'Allemagne se regardent, le Rhin entre-deux. Il faut tout recommander au Dieu des batailles, qui sera le Dieu de la paix quand il lui plaira. C'est toujours là-haut que je consulte l'avenir, et que je tâche d'y conformer mes désirs.

* Pendant huit jours on crut à Paris cette mort, et on en fit d'indécentes réjouissances, par une haine outrée et mêlée de fanatisme, mais non pas par peur, comme l'ont écrit des Auteurs étrangers, et sur-tout des réfugiés. Les François, alors gâtés par les succès, ne se doutoient point qu'on dût craindre un Prince qu'ils avoient battu presque partout.

LETTRE 986.

Madame DE LA FAYETTE *à M*me. DE SÉVIGNÉ.

Paris, le 20 Septembre 1690.

Vous avez reçu ma réponse, avant que j'aie reçu votre lettre. Vous aurez vu par celle de Madame de Lavardin et par la mienne que nous voulions vous faire aller en Provence, puisque vous ne veniez point à Paris; c'est tout ce qu'il y a de meilleur à faire; le soleil est plus beau, vous aurez compagnie, je dis même, séparée de Mme. de Grignan, qui n'est pas peu; un gros château, bien des gens;

enfin, c'est vivre que d'être là. Je loue extrêmement Monsieur votre fils de consentir à vous perdre par votre intérêt; si j'étois en train d'écrire, je lui en ferois des complimens : partez tout le plutôt qu'il vous sera possible; mandez-nous les villes par où vous passerez, et à peu près le tems; vous y trouverez de nos lettres. Je suis dans des vapeurs les plus tristes et les plus cruelles où l'on puisse être; il n'y a qu'à souffrir, quand c'est la volonté de Dieu.

C'est du meilleur de mon cœur que j'approuve votre voyage de Provence; je vous le dis sans flatterie, et nous l'avions pensé, Madame de Lavardin et moi, sans savoir en façon du monde que ce fût votre dessein (1).

(1) C'est ce que Madame de Sévigné appeloit l'*approbation de ses Docteurs.*

LETTRE 987.

Mme. DE SÉVIGNÉ au Président DE MOULCEAU.

A Grignan, vendredi 10 Novembre 1690.

Où pensez-vous que je suis, Monsieur? n'avez-vous pas su que j'étois en Bretagne? notre Corbinelli doit vous l'avoir mandé. Après y avoir été seize mois chez mon fils, j'ai trouvé qu'il seroit fort joli de venir passer l'hiver ici avec ma fille. Ce projet d'un voyage de cent cinquante lieues, parut d'abord un château en Espagne; mais l'amitié l'a

rendu si facile, qu'enfin je l'ai exécuté depuis le 3 d'Octobre jusqu'au 24, que j'arrive au port de Robinet, où je suis reçue à bras ouverts de Madame de Grignan, avec tant de joie, d'amitié et de reconnoissance, que je trouvai que je n'étois pas venue encore assez tôt, ni d'assez loin. Après cela, Monsieur, dites que l'amitié n'est pas une belle chose! c'est elle qui me fait très-souvent penser à vous, et souhaiter de vous revoir encore une fois ici en ma vie. Nous y serons tout l'hiver et tout l'été : si vous ne trouvez un moment pour nous venir voir, je croirai que vous m'avez oubliée. Vous ne reconnoîtrez pas cette maison, tant elle est embellie; mais vous y retrouverez les maîtres toujours tout pleins d'estime pour vous, et moi, Monsieur, avec une amitié capable de faire enrager notre *ami*, et très-digne que vous fassiez cette visite.

LETTRE 988.

Madame DE SÉVIGNÉ *au Comte* DE BUSSY.

à Grignan, ce 13 Novembre 1690.

QUAND vous verrez la date de cette lettre, mon Cousin, vous me prendrez pour un oiseau. Je suis passée courageusement de Bretagne en Provence. Si ma fille eût été à Paris, j'y serois allée : mais sachant qu'elle passeroit l'hiver dans ce beau pays, je me suis résolue de le venir passer avec elle, jouir

de son beau soleil, et retourner à Paris avec elle l'année qui vient. J'ai trouvé qu'après avoir donné seize mois à mon fils, il étoit bien juste d'en donner quelques-uns à ma fille; et ce projet, qui paroissoit de difficile exécution, ne m'a pas donné trop de peine. J'ai été trois semaines à faire ce trajet en litière, et sur le Rhône. J'ai pris même quelques jours de repos; et enfin j'ai été reçue de M. de Grignan et de ma fille, avec une amitié si cordiale, une joie et une reconnoissance si sincères, que j'ai trouvé que je n'ai pas fait encore assez de chemin pour venir voir de si bonnes gens, et que les cent cinquante lieues que j'ai faites ne m'ont point du tout fatiguée. Cette maison est d'une grandeur, d'une beauté et d'une magnificence de meubles dont je vous entretiendrai quelque jour. J'ai voulu vous donner avis de mon changement de climat, afin que vous ne m'écriviez plus aux Rochers, mais bien ici, où je sens un soleil capable de rajeunir par sa douce chaleur. Nous ne devons pas négliger présentement ces petits secours, mon cher Cousin. Je reçus votre dernière lettre avant que de partir de Bretagne : mais j'étois si accablée d'affaires, que je remis à vous faire réponse ici. Nous apprîmes l'autre jour la mort de M. de Seignelai *. Quelle jeunesse! quelle fortune! quels établissemens! Rien ne manquoit à son bonheur : il nous semble que

* Il mourut de langueur à 39 ans. La marine françoise, qu'il avoit créée, périt après lui. Louvois mourut l'année suivante; mais le mal qu'il avoit fait ne finit pas avec lui.

c'est la splendeur qui est morte. Enfin, mon cher Cousin, la mort nous égale tous; c'est où nous attendons les gens heureux. Elle rabat leur joie, et console par-là ceux qui ne sont pas fortunés. Un petit mot de Christianisme ne seroit pas mauvais en cet endroit; mais je ne veux faire qu'une lettre d'amitié à mon cher Cousin, lui demander de ses nouvelles, de celles de sa chère fille, les embrasser tous deux de tout mon cœur, les assurer de l'estime et des services de Madame de Grignan et de son époux qui m'en prient, et les conjurer de m'aimer toujours : ce n'est pas la peine de changer après tant d'années.

LETTRE 989.

Mme. DE SÉVIGNÉ à Monsieur DE COULANGES.

Lambesc, le premier Décembre 1690.

Ou en sommes-nous, mon aimable Cousin? Il y a environ mille ans que je n'ai reçu de vos lettres. Je vous ai écrit la dernière fois des Rochers par Madame de Chaulnes, depuis cela, pas un seul mot de vous. Il faut donc recommencer sur nouveaux frais, présentement que je suis dans votre voisinage; que dites-vous de mon courage? il n'est rien tel que d'en avoir. Après avoir été seize mois en Bretagne avec mon fils, j'ai trouvé que je devois aussi une visite à ma fille, sachant qu'elle n'alloit point cet hiver à Paris; et j'ai été si parfaitement bien

bien reçue et d'elle et de M. de Grignan, que si j'ai eu quelque fatigue, je l'ai entièrement oubliée; et je n'ai senti que la joie et le plaisir de me trouver avec eux. Ce trajet n'a point été désapprouvé de Madame de Chaulnes, ni de Mesdames de Lavardin et de la Fayette, auxquelles je demande volontiers conseil, de sorte que rien n'a manqué au bonheur ni à l'agrément de ce voyage; vous y mettrez la dernière main en repassant par Grignan, où nous allons vous attendre. L'assemblée de nos petits Etats est finie; nous sommes ici seuls, en attendant que M. de Grignan soit en état d'aller à Grignan, et puis, s'il se peut, à Paris. Il a été mené quatre ou cinq jours fort rudement de la colique et de la fièvre continue avec deux redoublemens par jour; cette maladie alloit beau train, si elle n'avoit été arrêtée par les miracles ordinaires du quinquina; mais n'oubliez pas qu'il a été aussi bon pour la colique que pour la fièvre; il faut donc se remettre. Nous n'irons à Aix qu'un moment pour voir la petite Religieuse de Grignan (1), et dans peu de jours nous serons pour tout l'hiver à Grignan, où le petit Colonel (*le Marquis de Grignan*), qui a son régiment à Valence et aux environs, viendra passer six semaines avec nous. Hélas! tout ce tems ne passera que trop vite; je commence à soupirer douloureusement de le voir courir avec tant de rapidité, j'en vois et j'en sens les conséquences. Vous

(1) Aux Filles de Sainte-Marie.

n'en êtes pas encore, mon jeune Cousin, à de si tristes réflexions.

J'ai voulu vous écrire sur la mort de M. de Seignelai; quelle mort! quelle perte pour sa famille, et pour ses amis! On me mande que sa femme est inconsolable, et qu'on parle de vendre Sceaux à M. le Duc du Maine. O mon Dieu, que de choses à dire sur un si grand sujet! Mais que dites-vous de sa dépouille sur un homme que l'on croyoit déjà tout établi (1)? Autre sujet de conversation; mais il ne faut faire à présent que la table des chapitres pour quand nous nous verrons. M. le Duc de Chaulnes nous a écrit de fort aimables lettres, et nous donne une espérance assez proche de le voir bientôt à Grignan; mais auparavant il me paroît qu'il ne seroit pas impossible d'envoyer enfin ces bulles si long-tems attendues, et trop tôt chantées; qui n'eût pas cru que l'Abbé de Polignac les apportoit *? Je n'ai jamais vu un enfant *si difficile à baptiser*; mais enfin, vous en aurez l'honneur, vous le méritez bien après tant de peines; venez donc recevoir nos louanges. Je n'ose presque vous parler de votre déménagement de la rue du Parc-Royal pour aller demeurer au Temple; j'en suis affligée pour vous et pour moi; je hais le Temple autant que j'aime

(1) M. de Pontchartrain, depuis Chancelier de France en 1699.

* Tout le monde y fut trompé; sur quoi Madame de Cornuel disoit: « Ce ne sont pas des Bulles qu'il apporte; ce ne sont » que des Préambules ». Il ne s'agissoit en effet que d'articles préliminaires.

la Déesse (*Madame de Coulanges*), qui veut présentement y être honorée ; je hais ce quartier qui ne mène qu'à Montfaucon ; j'en hais même jusques à la belle vue dont Madame de Coulanges me parle ; je hais cette fausse campagne, qui fait qu'on n'est plus sensible aux beautés de la véritable, et qu'elle sera plus à couvert des rigueurs du froid à Brévannes (1), qu'à la ruelle de son lit dans ce chien de Temple ; enfin, tout cela me déplaît à mourir ; et ce qui est beau, c'est que je lui mande toutes ces improbations avec une grossièreté que je sens, et dont je ne puis m'empêcher. Que ferez-vous, mon pauvre Cousin, loin des hôtels de Chaulnes, de Lamoignon, du Lude, de Villeroi, de Grignan ? comment peut-on quitter un tel quartier ? Pour moi, je renonce quasi à la Déesse ; car le moyen d'accommoder ce coin du monde tout écarté avec mon faubourg Saint-Germain (2) ? Au lieu de trouver, comme je faisois, cette jolie Madame de Coulanges sous ma main, prendre du café le matin avec elle, y courir après la messe, y revenir le soir comme chez soi ; enfin, mon pauvre Cousin, ne m'en parlez point : je suis trop heureuse d'avoir quelques mois pour m'accoutumer à ce bizarre dérangement ; mais n'y avoit-il point d'autre maison ? et votre cabinet, où est-il ? y retrouverons-nous

(1) Maison de campagne que Madame de Coulanges avoit en ce tems-là.

(2) A cause de Madame de la Fayette, qu'elle alloit voir souvent, et qui demeuroit au faubourg S. Germain.

tous nos tableaux? Enfin, Dieu l'a voulu, car le moyen, sans cette pensée, de vouloir s'en taire? il faut finir ce chapitre, et même cette lettre.

J'ai trouvé Pauline toute aimable, et telle que vous me l'avez dépeinte. Mandez-moi bien de vos nouvelles; je vous écris en détail; car nous aimons ce style qui est celui de l'amitié. Je vous envoie cette lettre par M. de Montmort, Intendant à Marseille, autrefois M. du Fargis, qui mangeoit des tartelettes avec mes enfans; si vous le connoissez, vous savez que c'est un des plus jolis hommes du monde, le plus honnête, le plus poli, aimant à plaire et à faire plaisir, et d'une manière qui lui est particulière; en un mot, il en sait assurément plus que les autres sur ce sujet; je vous en ferai demeurer d'accord à Grignan, où je vais vous attendre, mon cher Cousin, avec une bonne amitié et une véritable impatience.

LETTRE 990.

Madame DE GRIGNAN *à M.* DE COULANGES.

à Grignan, le 17 Décembre 1690.

OUI, nous sommes ensemble, nous aimant, nous embrassant de tout notre cœur; moi, ravie de voir ma mère venir courageusement me chercher du bout de l'univers, et du couchant à l'aurore; il n'y a qu'elle au monde capable d'exécuter de pareilles entreprises, et d'être auprès de son enfant, *tout*

comme Niquée voyant son amant. Vous avez donc donné votre approbation à son voyage, mon cher Cousin, je vous en remercie; je donne la mienne à votre retour en récompense. Vous ne me mandez que vos espérances d'avoir votre congé, et M. le Duc de Chaulnes m'en apprend la certitude; les mains vides sont sans appas; et je voudrois bien qu'il apportât des bulles; il me semble que c'est votre affaire autant que la sienne; la part que vous y avez prise par votre chanson célèbre, vous engage à sortir honorablement de cette affaire. Ne vous chargez point de celle d'apporter un chien à Pauline, nous ne voulons aimer ici que des créatures raisonnables; et de la secte (1) dont nous sommes, nous ne voulons pas nous embarrasser de ces sortes de machines; si elles étoient montées pour n'avoir aucune nécessité malpropre, à la bonne heure; mais ce qu'il en faut souffrir, nous les rend insupportables; vous serez assez bien reçu, sans avoir besoin de faire des présens pour gagner le cœur de votre future épouse; il vous est très-fidèle, et rien ne vous empêchera de finir la noce que l'absence du père, qui médite un prompt départ, et qui seroit parti, il y a six semaines, sans une maladie assez considérable; mais, mon cher Cousin, songez-vous bien qu'à votre retour vous ne serez plus voisin de l'hôtel de Chaulnes, que vos tableaux sont dérangés, que vous ne pouvez jamais trouver à les remettre dans la perfection où ils étoient?

(1) Madame de Grignan étoit Cartésienne.

J'ai eu une véritable peine de l'inconstance de Madame de Coulanges; vous m'en consolez, en me faisant envisager qu'elle pourroit vous faire trouver dans le Temple des sociétés délicieuses; mais après tout, ni M. le Cardinal de Bouillon, ni Messieurs de Vendôme, ne sont d'un grand secours dans cette grande maison, plus faite pour leurs équipages que pour eux; il faut donc chercher sa consolation dans le peu de tems que vous serez au Temple, et songer qu'au bout de trente-cinq ans (1), vous retournerez à Rome; vous serez encore bien jeune en ce tems-là, si vous continuez. J'ai bien de l'impatience de voir toutes vos poésies de Rome; apportez-moi, si vous pouvez, celles de M. le Duc de Nevers; elles sont d'un goût si relevé et si singulier, qu'on ne peut s'empêcher de blâmer le soin qu'il prend de les cacher si cruellement. Quoi, vous êtes admis dans les sacrés mystères de ce solitaire ménage! Je vous admire d'avoir osé attaquer le caprice du mari, et la délicatesse de la femme; je savois bien qu'elle étoit adorable; mais je vous avoue que je ne croyois pas que ce fût pour vous, ni que les louanges que vous lui donnez, lui convinssent. Il ne vous falloit pas une moins délicieuse société, pour vous tenir lieu de tout ce que vous avez perdu, en perdant M. le Prince de Turenne et M. le Cardinal de Bouillon. Le bruit court que ce dernier est plus triste à Paris qu'à Rome : son neveu et lui ont pourtant été bien reçus. N'avez-vous pas été bien affligé de M. de

(1) Madame de Coulanges avoit fait un bail de 35 ans.

Seignelai? Il y a de belles réflexions à faire sur cette tragique destinée; son cabinet, mon cher Cousin, est encore plus dérangé que le vôtre. Que Madame de Seignelai est à plaindre, et qu'elle a perdu de choses à quoi elle s'étoit attachée, et dont elle n'avoit pas imaginé d'être jamais séparée! aussi n'est-elle pas consolable, à ce qu'on nous mande. Vous ne me direz pas, du moins par une lettre, tout ce que vous avez pensé sur cette mort; le public en dit assez. Je vous fais mes complimens sur ce que je viens d'apprendre que votre neveu (*le Comte de Sanzei*) est Capitaine de Dragons; j'y prends un véritable intérêt; c'est un chemin pour être Colonel; et quand il sera parvenu à ce degré, il sera plus à son aise. Adieu, mon cher Cousin, jusques au revoir. J'échauffe mes chambres, autant que je puis; mais en sortant de Rome, tout vous paroîtra à la glace jusques à nos conversations, pour peu que vous en ayez eu avec M. et Madame de Nevers. Je suis toute à vous, et vous embrasse. Tout ce qui est ici, vous dit, *ora pro nobis* (1). Ma mère vous écrit.

Madame DE SÉVIGNÉ.

Il n'y a pas de quoi glaner après ma fille; elle a en vérité tout dit, et mieux que je n'eusse pu faire. Je ne vous dis plus que nous sommes ensemble, et que nous vous recevrons ensemble; que

(1) Allusion à ce que M. de Coulanges appeloit ses *litanies*, c'étoit l'énumération qu'il faisoit dans ses lettres de toutes les personnes qui étoient à Grignan.

je suis ravie d'avoir fait ce voyage, et que vous l'ayez approuvé, comme les bonnes têtes; que la manière dont on m'a reçue, et dont je suis aimée, mériteroit que je fusse venue encore de plus loin. Je vous ai mandé toutes ces choses-là, il n'y a pas dix jours; j'écrivis aussi à notre Gouverneur; je lui soutins qu'il étoit cause de ce voyage en quittant notre Bretagne, et en me donnant l'envie de venir au-devant de lui, et d'avoir cet avantage sur Madame de Chaulnes, en sorte que je n'avois pu y résister. Je vous disois aussi combien je hais ce Temple égaré, séparé, mal placé, la Déesse aura beau chanter : *Venez tous dans mon Temple ;* je n'irai pas souvent, quoique je le désire toujours. Enfin, mon intérêt sur cet éloignement de quartier, me rend si injuste que j'en hais la belle vue, et cette campagne toujours étalée, qui conte tous les secrets et tous les charmes du printems, comme toutes les horreurs de l'hiver; en mille ans, vous ne me feriez pas aimer cette fausse campagne, et j'aimerois quasi autant me retirer, avant la fin du bail, dans ma terre de la Visitation (1), que d'y demeurer trente-cinq ans. Je n'ai donc plus qu'à vous dire, mon très-cher, que je n'ai point reçu cette lettre dont vous me parlez, où le Cardinal de Bouillon et l'Abbé de Polignac avoient écrit; je la regrette fort; j'y aurois fait au moins une prompte réponse. Je me réjouis que Sanzei soit

(1) C'est-à-dire, dans le lieu où elle avoit dessein de se faire enterrer, si elle mouroit à Paris.

Capitaine, il ira son chemin, je le souhaite, et que vous m'aimiez toujours. Je ne suis jamais surprise que vous soyez aimé; mais j'admire votre bonheur de l'être de M. et de Madame de Nevers, rien n'est meilleur, chacun en son espèce.

LETTRE 991.

Madame DE SÉVIGNÉ *au même.*

à Grignan, le 10 Avril 1691.

NOUS avons reçu une lettre, du 31 Mars, de notre cher Ambassadeur; elle est venue en sept jours, cette diligence est agréable, mais ce qu'il nous mande l'est encore davantage; on ne peut écrire plus spirituellement. Ma fille prend le soin de lui répondre, et comme je la prie de lui envoyer le Saint-Esprit en diligence, non-seulement pour faire un Pape (1), mais pour finir promptement toutes sortes d'affaires, afin de nous venir voir; elle m'assure qu'elle lui enverra la prise de Nice en cinq jours de tranchée ouverte, par M. de Catinat, et que cette nouvelle fera le même effet pour nos bulles. Vous nous direz, mon cher Cousin, si nous jugeons bien. Nous avons reçu cette

(1) Alexandre VIII étoit mort depuis deux mois et quelques jours.

* Avant de mourir, il avoit distribué à ses neveux tout ce qu'il avoit d'argent; ce qui fit dire à Pasquin qu'il auroit mieux valu pour l'Église être sa nièce que sa fille.

Epître de M. de Nevers au petit le Clerc de l'Académie; elle est accompagnée d'une de vos lettres; elles nous font toujours un plaisir extrême; le paquet est venu fort doucement, nous ne savons pourquoi; il n'y a ni rime, ni raison à la conduite des postes. Cette Epître de M. de Nevers nous a paru jolie, fort agréable, *es de Lope;* enfin, tout ce qui vient de lui a un caractère si particulier et si bon qu'on ne peut souffrir les autres. Les deux derniers vers de la chanson qu'il a faite pour vous, ont charmé ma fille, en qualité de Cartésienne; en parlant des bons vins d'Italie :

Sur la membrane de leurs sens
Font des sillons charmans.

Il faudroit tout louer; par exemple, est-il rien de plus plaisant, dans son Epître, que cette chanterelle humaine tirée au plus haut point; et cette autre extrêmité de cent croches, en roulant en bas jusqu'au fond des abîmes ? Cette peinture est tout-à-fait jolie, et cet opéra, dont il parle, très-bien ridiculisé; ce que nous ne comprenons pas, c'est la raison pourquoi il a mis cette Epître sous le nom de son fils, *cui bono!* quelle finesse ! un style qui lui ressemble comme deux gouttes d'eau, où l'on ne sauroit se méprendre, sur un sujet qui ne blesse personne; si vous ne nous expliquez cela, nous en serons malades.

Mais parlons de votre affliction d'avoir perdu cet aimable ménage (1), qui a si bien célébré votre

(1) M. et Madame de Nevers.

mérite en vers et en prose, tandis que vous avez si bien senti l'agrément de leur société. La douleur de cette séparation est aisée à comprendre; M. de Chaulnes ne veut pas que nous croyons qu'il la partage avec vous; il ne faut pas qu'un Ambassadeur soit occupé d'autres choses que des affaires du Roi son maître, qui, de son côté, prend Mons avec cent mille hommes, d'une manière toute héroïque, allant partout, visitant tout, s'exposant trop. La politique du Prince d'Orange, qui prenoit tranquillement des mesures, avec les Princes confédérés, pour le commencement du mois de Mai, s'est trouvée un peu déconcertée de cette promptitude; il menace de venir au secours de cette grande place; un prisonnier le dit ainsi au Roi, qui répondit froidement : *Nous sommes ici pour l'attendre.* Je vous défie d'imaginer une réponse plus parfaite et plus précise. Je crois donc, mon cher Cousin, qu'en vous mandant encore dans quatre jours cette belle conquête (1), votre Rome ne sera point fâchée de vivre paternellement avec son fils aîné. Dieu sait si notre Ambassadeur soutiendra bien *l'identité du*

(1) La ville de Mons se rendit au Roi le 10 de ce même mois d'Avril, jour de la date de cette lettre, après 18 jours de tranchée ouverte.

* On attribue à Boileau cet impromptu adressé à une Demoiselle qui exigeoit de lui des vers sur cette conquête :

Mons étoit, disoit-on, pucelle
Qu'un Roi gardoit avec grand soin ;
Louis-le-Grand en eut besoin ;
Mons se rendit, vous auriez fait comme elle.



plus grand Roi du monde, comme dit M. de Nevers.

Revenons un peu terre à terre. Notre petit Marquis de Grignan étoit allé à ce siége de Nice, comme un aventurier, *vago di fama.* M. de Catinat lui a fait commander plusieurs jours la cavalerie, pour ne le pas laisser volontaire; ce qui ne l'a pas empèché d'aller partout, d'essuyer tout le feu, qui fut fort vif d'abord, de porter des fascines au petit pas, car c'est le bel air; mais quelles fascines, toutes d'orangers, mon Cousin, de lauriers-roses, de grenadiers! ils ne craignoient que d'être trop parfumés. Jamais il ne s'est vu un si beau pays, ni si délicieux; vous en comprenez les délices par ceux d'Italie. Voilà ce que M. de Savoie a pris plaisir de perdre et de ruiner : dirons-nous que c'est un habile politique? Nous attendons ce petit Colonel (1), qui vient se préparer pour aller en Piémont; car cette expédition de Nice n'est que *peloter en attendant partie;* il ne sera plus ici quand vous y passerez; mais savez-vous qui vous y trouverez? mon fils, qui vient passer l'été avec nous, et qui vient au-devant de son Gouverneur sur les pas de sa mère.

A propos de mère et de fils, savez-vous, mon cher Cousin, que je suis, depuis dix ou douze jours, dans une tristesse dont vous seul êtes capable de me tirer, pendant que je vous écris? C'est de la maladie extrême de Madame de Lavardin la douai-

(1) Le Marquis de Grignan.

rière, mon intime et mon ancienne amie; cette femme, d'un si bon et si solide esprit, cette illustre veuve, qui nous avoit toutes rassemblées sous son aile; cette personne, d'un si grand mérite, est tombée tout d'un coup dans une espèce d'apoplexie, elle est assoupie, elle est paralytique, elle a une grosse fièvre; quand on la réveille, elle parle de bon sens; mais elle retombe; enfin, mon enfant, je ne pouvois faire dans l'amitié une plus grande perte; je la sens très-vivement. Madame la Duchesse de Chaulnes m'en apprend des nouvelles, et en est très-affligée; Madame de la Fayette encore plus; enfin, c'est un mérite reconnu, où tout le monde s'intéresse comme à une perte publique : jugez ce que ce doit être pour toutes ses amies. On m'assure que M. de Lavardin en est fort touché; je le souhaite, c'est son éloge que de regretter bien tendrement une mère à qui il doit, en quelque sorte, tout ce qu'il est. Adieu, mon cher Cousin, je n'en puis plus; j'ai le cœur serré; si j'avois commencé par ce triste sujet, je n'aurois pas eu le courage de vous entretenir.

Je ne parle plus du Temple, j'ai dit mon avis; mais je ne l'aimerai, ni ne l'approuverai jamais. Je ne suis pas de même pour vous; car je vous aime, et vous aimerai, et vous approuverai toujours.

